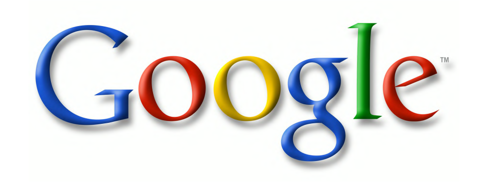
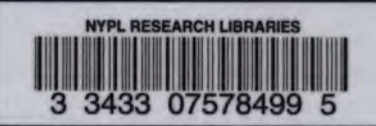



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578499 5





George

COURS
DE
LITTÉRATURE
FRANÇAISE.

II.

Paris, imprimerie de [illegible], rue [illegible]

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE,

PAR M. VILLEMAIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS.

TABLEAU

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Première Partie.

Tome II.

PARIS,

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 47.

1838

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANCAISE.

QUATORZIÈME LEÇON.

Montesquieu; sa jeunesse. — De l'esprit de société dans le dix-huitième siècle. — Les *Lettres persanes.* — Voyages de Montesquieu; sa liaison avec *lord Chesterfield;* son séjour en Angleterre. — *La Grandeur et la Décadence des Romains.* — *Niebuhr.* — De l'*Esprit des lois.*

Messieurs,

Je vous prie de considérer que l'enseignement classique et même technique doit occuper la plus grande part de nos séances. Il ne faut donc pas que quelques-uns de nos jeunes

auditeurs soient attirés ici par l'espérance d'entendre des généralités hardies, et nouvelles pour eux, sur la politique et l'histoire. Je me les interdis, au contraire. Peut-être même je m'attacherai, pendant quelques séances, à être plus spécialement ennuyeux, pour déconcerter les conjectures et les reproches. Cependant, à part la facilité qu'on a toujours de prendre cette dernière précaution, il est certain que le sujet n'y prête nullement; car jamais intérêt plus vif, spectacle plus piquant, plus varié, ne fut offert à la curiosité; jamais littérature ne répéta plus vivement époque plus spirituelle.

Un point de vue qu'il ne faut pas oublier, c'est le caractère mélangé, complexe de notre littérature, et les emprunts qu'elle fait au passé et à l'étranger. Par là, elle n'est pas seulement l'expression de la société, comme on l'a dit; elle est souvent le reflet du monde entier. C'est un foyer où rayonnent les lumières de tous les âges. Ce qui domine au dix-huitième siècle, c'est l'élégance sociale, la légèreté mondaine, l'esprit épicurien et sceptique, la mollesse des mœurs et la hardiesse des idées. Il n'y en a pas moins place, dans la même époque, pour le génie de l'antiquité, et pour une éloquence qui le reproduit, ou qui l'égale.

Mais voyons d'abord l'influence des mœurs, avant celle de l'étude.

Un jeune président à mortier du parlement de Bordeaux, doué, comme son compatriote Montaigne, de cette imagination fantasque et vive qui appartient au pays, mais contraint, par devoir d'état, à pâlir sur le *Digeste* et à écouter des plaideurs, cherche une distraction dans des études plus libres. La philosophie lui suffirait bien; et la controverse, même théologique ne lui déplairait pas. Le premier fruit de ses lectures et son premier ouvrage fut un traité pour établir que les païens n'étaient pas de plein droit frappés de damnation éternelle, opinion adoptée de nos jours par un prélat fort orthodoxe, et qu'on retrouve dans saint Justin, et dans beaucoup d'autres Pères.

A la controverse semi-théologique l'esprit du jeune magistrat mêlait, avec la même ardeur, des recherches de philosophie naturelle. Il était un des fondateurs d'une Académie des sciences dans Bordeaux; et il y lisait des mémoires sur les glandes rénales, sur la cause de l'écho, sur la pesanteur des corps, sur leur transparence, précieux témoignage de cette curiosité universelle, qui agitait les esprits, après le grand siècle des lettres. Il projetait même, sous le rapport géologique et

physique, une histoire générale de la terre. On en trouve l'annonce dans les journaux du temps, avec prière à tous les savans de l'Europe d'envoyer leurs observations et leurs mémoires *à Bordeaux, rue Margaux, chez M. de Montesquieu, président au parlement de Guyenne, qui en paiera le port.*

Mais en même temps, à travers sa grave profession et ses savantes études, Montesquieu, à peine âgé de trente ans, achevait les *Lettres persanes*, le plus profond des livres frivoles, ce livre si bien écrit, si vif, si moqueur, si fait pour amuser le public, après l'ennui des dernières années de Louis XIV, et pour le faire réfléchir, après l'orgie de la régence. Si Voltaire lui-même le trouve peu sérieux, n'oublions pas quel était le goût du temps, et ce qu'il fallait pour lui plaire. Souvenons-nous que Fontenelle fut pendant vingt-cinq ans le premier écrivain de France, parce qu'il était le plus bel esprit de salon.

Il fallait qu'un homme aussi grave que Montesquieu eût en même temps infiniment d'esprit, qu'il saisît la gloire, en s'abandonnant à la mode; il fallait qu'il débutât dans la carrière du génie par l'agrément et la satire légère, afin d'acquérir le droit de devenir aussi sérieux qu'il devait

l'être, pour le besoin de sa pensée. Ne vous étonnez donc pas qu'un magistrat, qu'un publiciste, qu'un homme qui, lorsqu'il faisait son état, était au moins un juge, et qui, lorsqu'il sortait de son état, était un esprit spéculatif, un écrivain de l'école de Platon, ait commencé par un livre que nous ne pouvons pas lire ici. Cela s'explique par les mœurs du temps, et ce tribut que les plus grandes intelligences paient à l'opinion commune.

Voltaire veut que les *Lettres persanes* soient empruntées du *Siamois* de Dufrény. Il y a bien en effet quelques expressions sur la robe et l'épée, et une plaisanterie sur les jeunes marchandes du Palais, qui ont passé du poëte comique au président. Mais ce n'est pas la fiction vulgaire de Dufrény, et ses observations fort superficielles que Montesquieu avait, je crois, envie d'imiter. Ce qu'il imite, ou plutôt ce qu'il égale, c'est La Bruyère, pour la vivacité piquante des portraits, l'hyperbole moqueuse, la verve de peintre moraliste; c'est Pascal, dont il a souvent l'expression nerveuse et hardie, avec les teintes élégantes d'une autre époque, et une licence sceptique, une imagination sensuelle dont Pascal aurait frémi. Dans ce style si amusant, si net et si coloré, il y a toutes les opinions

de Fontenelle, mais rien de sa manière. C'est plus tard que Montesquieu y tomba quelquefois, par le désir d'orner un peu trop ce qui est assez beau de soi-même, la justice et la vérité. Ici, le fond seul est frivole; tout est mûr, vigoureux, précis dans l'expression.

Au reste, ce qui dominait dans ce premier écrit, épicurien et moqueur, c'était le goût des études politiques, et la philosophie de l'histoire, chose alors bien nouvelle en France. C'est là que se portait évidemment le génie de l'auteur. En ce sens, on peut dire que tous ses ouvrages se tiennent, se suivent, et qu'il y a, dans les *Lettres persanes*, le germe de l'*Esprit des lois*.

On ne songeait pas, il y a un siècle, à examiner en quoi les peuples modernes diffèrent des anciens, sous les rapports statistiques. Ce mot même n'était pas inventé. On n'avait pas non plus agité vingt autres questions, relatives aux élémens de l'état social, à l'influence des lois sur les mœurs, à l'industrie qui n'avait pas encore de nom collectif, et n'était qu'une dépendance obscure du négoce. Cette Angleterre même, qui, suivant l'expression de Montesquieu, mêle le commerce avec l'empire, n'avait pas encore remarqué que son empire naissait de son commerce; et en France, Colbert seul l'avait deviné.

Tout à coup un livre frivole, amusante satire du dernier règne et de la société présente, pose hardiment toutes ces questions, les résume avec profondeur, les résout par des épigrammes, et mêle des pensées de Tacite et de Machiavel à quelques peintures dignes du *Sopha* de Crébillon. On conçoit le prodigieux succès d'un tel livre, publié six ans après la mort de Louis XIV, dans cette France égayée, remuée, ruinée par la régence. Tout s'y trouvait spirituellement dit, paradoxes et vérités piquantes, système de Laws et jansénisme, salons de Paris et politique de l'Europe.

Quoique cet ouvrage jurât un peu avec la profession de l'auteur, le ton en était si fort au goût du siècle, que Montesquieu fit ensuite paraître le *Temple de Gnide*, qu'il n'avait écrit, disait-il, que pour des têtes bien frisées et bien poudrées : tant l'homme de génie, le penseur original avait besoin de se concilier d'abord la bonne compagnie et les gens à la mode ! Il en était fort accueilli dans ses fréquents voyages de Bordeaux à Paris ; et il voulut s'en rapprocher, en quittant Bordeaux, où sa charge de président l'ennuyait un peu. « Je n'entendais pas la procé-
» dure, dit-il ; ce qui m'en dégoûtait le plus,
» c'est que je voyais à des bêtes le même talent

» qui me fuyait, pour ainsi dire.» Il vendit donc sa charge, en 1726, et ne fut plus qu'homme du monde et homme de lettres : ce qui semblait encore, dans ce temps, une petite dérogation, pour un président à mortier, né baron et seigneur de château. Pour achever son établissement d'homme de lettres, il ne lui manquait plus que l'Académie. On l'y porta tout d'une voix, après quelques désaveux qu'il fallut faire au cardinal de Fleury, pour les *Lettres persanes*. On rejeta quelques hardiesses de ces *Lettres* sur le compte des éditeurs de Hollande; on fit lire au vieux cardinal une édition expurgée; et Montesquieu fut académicien, sans qu'on osât, en le recevant, trop parler de l'ouvrage même qui lui donnait un si grand titre.

Ce fut alors que ce génie, qui jusque là s'était formé entre deux influences bien diverses, l'étude des anciens et les salons de Paris, voulut regarder au delà, voir l'Europe, connaître les peuples chez eux. Il partit pour Vienne, où il retrouvait, à la cour et dans la société du prince Eugène, toute la politesse de France. Mais il considérait en même temps les mœurs indigènes du pays; et il alla jusqu'en Hongrie surprendre les derniers traits de cette vigueur féodale, qu'il a si vivement dépeinte dans quelques

lignes de l'*Esprit des lois*. De là, il vint en Italie regarder les arts et les constitutions de ces villes libres, sans indépendance, qui semblaient un musée de petites républiques. Il s'arrêta quelque temps à Florence, en admiration devant un pouvoir absolu, qui ne pesait à personne. « Un » objet des plus agréables pour moi, dit-il, ce » fut de voir le premier ministre du grand-duc » sur une petite chaise de bois, en casaquin, et » en chapeau de paille, devant sa porte. Heureux » pays, où le premier ministre vit dans une » pareille simplicité et dans un pareil désœuvre» ment! »

Mais de là il vint à Venise. Il paraît que ce célèbre et mystérieux gouvernement, qui n'était plus déjà qu'un vieil épouvantail, frappa l'imagination de Montesquieu, au point de lui faire peur. On fait ce conte du moins. Montesquieu, à Venise, examinait tout avec grand soin, et vivait beaucoup avec un autre voyageur, lord Chesterfield, le plus spirituel et le plus français des Anglais de ce temps. Les deux amis discutaient sur toutes choses, même sur une bien vieille question, la prééminence entre les deux peuples. Chesterfield avouait que les Français avaient plus d'esprit; mais il soutenait que les Anglais avaient infiniment plus de bon sens; et

Montesquieu n'en convenait pas. A travers ces petites discussions, Montesquieu reçoit un jour, dans son cabinet, la visite d'un inconnu, d'assez pauvre apparence, qui lui dit: « Je viens, Monsieur, vous révéler un important secret. Votre qualité d'étranger, et vos recherches, vos questions, pour tout connaître à Venise, vous ont rendu suspect au gouvernement. Par ordre du conseil des Dix, vos papiers vont être saisis, et vous arrêté dans la nuit. » Puis l'inconnu se retire, sans plus de détails. Montesquieu, fort troublé, ne perd pas de temps pour mettre ordre à ses papiers, jette au feu ses notes les plus hardies sur l'inquisition vénitienne, et fait demander des chevaux de poste pour minuit. Lord Chesterfield rentrant le trouva dans tout l'émoi de ce départ précipité. L'Anglais écoute le récit de l'avertissement singulier qu'a reçu Montesquieu; puis il fait à ce sujet quelques objections de bon sens. Quel homme est cet inconnu? quel intérêt peut-il porter au voyageur? Comment peut-il savoir les secrets du conseil des Dix? Est-ce un espion, un agent des inquisiteurs? Pourquoi les trahirait-il *gratis?* Et de doute en doute, il fait sentir que Montesquieu a cru trop légèrement, et brûlé ses papiers trop vite.

Après cette petite épreuve, les deux amis par-

tirent pour la Hollande, qui leur offrait, mieux que Venise, l'image de la liberté industrieuse et des mœurs républicaines. De Hollande, Montesquieu s'embarqua pour l'Angleterre, sur le yacht de son ami lord Chesterfield, le 31 octobre 1729. Il y a tout à l'heure cent ans. Cent ans, Messieurs! quel court espace dans la vie de l'univers! et cependant quelle vaste révolution, quel changement de mœurs a rempli cet intervalle! que de choses sont nées et se sont développées! que d'opinions ont grandi et sont devenues des puissances, depuis que Montesquieu venait étudier l'Angleterre, examinait ses lois, et jugeait sa constitution, qu'un siècle de grandeur n'avait pas encore consacrée, et qui, mal comprise sur le continent, n'y paraissait qu'un vain simulacre, ou un essai turbulent de liberté, sorti de la guerre civile et tout froissé par elle!

Depuis ce temps, que de choses l'Angleterre a faites! Alors, elle avait, en Amérique, des colonies naissantes et soumises. Puis, ces colonies ont grandi rapidement, et sont devenues si fortes, que, séparées tout à coup de leur impérieuse métropole, elles ont jeté dans le monde un nouveau monde politique. L'Angleterre avait alors une compagnie de marchands, qui négociait dans

l'Inde, et commençait à lever de petites armées, pour défendre ses comptoirs. Puis, ces armées sont devenues de grandes armées, recrutées par une partie des vaincus. Un commis aux écritures du *Comptoir* de Madras, devenu général, a renouvelé la conquête d'Alexandre, et préparé la domination de sa patrie sur cent millions de sujets. Un second empire britannique, avec son luxe, ses immenses richesses, sa race conquérante et ses peuples conquis, pèse sur toute l'Asie. Et cette Angleterre, que n'a-t-elle pas fait encore? Elle avait longtemps disserté sur les axiomes : *mare clausum, mare liberum;* elle s'était longtemps bornée à établir le domaine souverain de la Grande-Bretagne sur les mers d'Écosse et d'Irlande. Maintenant elle a jeté des garnisons menaçantes depuis Malte jusqu'à Sainte-Hélène, et depuis Corfou jusqu'à Ceylan; elle a mis partout des gardes aux barrières de l'Océan. (*Applaudissements.*)

Je ne sais quelle joie cela vous donne. Ce n'est pas au reste le panégyrique d'un peuple étranger, mais un fait que nous retraçons; et il ne s'agit pas seulement ici de ces prodigieux succès, devenus au dehors l'éclatante couronne de la constitution anglaise. Au dedans s'est accru le principe vital de cette constitution. Montesquieu

était d'abord en doute à cet égard : vous le voyez aux notes négligemment jetées, à l'époque de son voyage. La licence des papiers périodiques le frappait singulièrement; et, tout en expliquant cette illusion bruyante de la presse, qui fait croire que le peuple va se révolter demain, parce qu'il crie, dans un pays libre, ce qu'on pense ailleurs, il en paraît lui-même étourdi. « Les choses ne peuvent demeurer » longtemps comme cela, dit-il. » Il prévoit une république en Angleterre; il la redoute pour la France. « Elle agirait par toutes ses » forces, ajoute-t-il; au lieu qu'avec un roi, » l'Angleterre agit avec des forces divisées. »

Sa pensée n'allait pas plus loin; et il ne songeait pas au danger de l'exemple pour notre vieille monarchie. Seulement il enviait tout bas pour elle quelques-unes des libertés anglaises; et peut-être espérait-il les trouver dans nos parlements, malgré le doute moqueur de son ami lord Chesterfield, qui lui disait, bien à faux, je veux le croire : « Vous autres Français, vous » savez élever des barricades; mais vous n'élè- » verez jamais de barrières. »

Après deux ans de séjour à Londres, Montesquieu revint, enrichi, comme Voltaire, de tout un ordre d'idées nouvelles, mais sans empres-

sement de les produire. Au contraire, comme s'il n'eût recueilli dans ce voyage que des matériaux pour l'étude et pour la méditation, il se retira paisiblement à la Brède, et y mûrit son traité sur *la Grandeur et la Décadence des Romains*.

C'est une chose remarquable que ce besoin de solitude qui préoccupa les grands esprits du dix-huitième siècle, toutes les fois qu'ils voulurent élever un monument durable. Voltaire, le dieu de la mode et de la société, s'exila sans cesse de Paris. C'est dans une petite chambre à Rouen, c'est dans des auberges où il passait inconnu, c'est dans le tranquille séjour de Cirey, qu'il fit ses plus beaux ouvrages. C'est à Montbar, dans le dédain des frivolités de salon, que Buffon poursuivit ses grands travaux, et leur imprima, dans les longues heures de la retraite, quelque chose de la durée et de la majesté de la nature. Enfin, Rousseau lui-même, malgré sa vie errante, ses passions, ses querelles, la pauvreté lui donna la solitude. Montesquieu la chercha. Quoiqu'il n'eût rien à craindre, sous l'inquisition à la fois molle et ombrageuse de cette époque, et que, pour lui du moins, l'esprit eût réhabilité la hardiesse, il s'éloigna du monde, pour mériter la gloire.

On peut voir encore le château de Montesquieu, non moins vénéré que celui de Montaigne. Tout y est simple, et rappelle l'ancien temps. Cette tourelle, où le philosophe a tant médité, avait servi, un siècle auparavant, pour canarder les ennemis qui infestaient la plaine. Voici le bureau noir sur lequel écrivait Montesquieu, son vieux fauteuil, et le chambranle de la cheminée, usé à une seule place, par le pied qu'il y posait en travaillant, étendu dans ce fauteuil. Voici le grand verger où son jardinier lui demandait, avec l'accent gascon, des nouvelles de ses amis, l'*abbat Guasco* et l'*abbat Cerati*. En dehors, étaient ses bois et ses champs, qu'il n'avait pas accrus, qu'il n'avait pas diminués, et dont rien n'est resté aux héritiers de son nom.

Ainsi, à la même époque où Voltaire, revenu de Londres, jetait au public ses *Lettres anglaises*, si légères et si malignes, Montesquieu, se détournant des sujets modernes, appliquait la philosophie de l'histoire à l'inoffensive antiquité, et ajournait pour bien des années ce bel éloge de la constitution anglaise, qui remplit un livre de l'*Esprit des lois*, et s'y trouve amené dans la revue impartiale de toutes les formes de gouvernement. En attendant, il écrit sur les Romains : *uberiorem securioremque materiam*.

Là même, il n'est point critique hardi et novateur : nourri du génie des grands historiens de Rome, il les égale pour le style, et il profite pour le reste de Machiavel et de Bossuet.

Vous avez lu Machiavel sur *Tite-Live;* vous connaissez le caractère de son ouvrage. Rien n'est moins paradoxal et moins spéculatif. Machiavel est un penseur pratique; il lisait *Tite-Live,* comme le cardinal de Retz lisait tous les récits de conspiration, afin de faire ses études de conspirateur. La grande science du temps était la politique, non la science des principes et des droits, mais la politique d'action et d'expérience, l'art de dominer, honnêtement ou non. Machiavel suit du reste à la lettre l'histoire des Romains; il ne fait pas d'objections conjecturales sur la vérité des faits; il les prend pour bons, et passe à l'application. « Brutus a eu raison de faire périr ses fils; car, de nos jours, voyez ce qu'il en a coûté à *Soderini,* pour avoir épargné ses neveux, qui avaient conspiré contre lui. » Et ainsi va Machiavel, montrant la raison des choses dans leur durée, ou dans leur succès.

Bossuet, si éloigné de cette politique charnelle, comme il aurait dit, suit pourtant une méthode qui revient à peu près au même. Il ne raffine pas sur les probabilités historiques; il

croit ce qu'on a raconté; et, après avoir fait la grande part de Dieu et de ses desseins, il explique tout par les passions des hommes.

Au retour d'Angleterre, où il avait vécu dans cette société de politiques et de raisonneurs, qui se mettaient à rire, dit-il, au mot de religion, l'auteur des *Lettres persanes* était bien loin sans doute du point de vue historique de Bossuet; mais son esprit n'en était pas plus éveillé au doute, sur l'histoire même. Ouvrez son livre. Il admet, avec une confiance que rien ne semble affaiblir, la suite des premiers rois de Rome. Il prend ce récit à la lettre, sans y voir de mythes ou d'emblèmes, comme on ferait de nos jours. Nulle invraisemblance ne l'arrête. Son imagination de poëte et d'orateur le tire d'une difficulté par un mot éloquent.

La critique moderne demanderait, dès les premières pages, comment il peut se faire qu'un peuple pauvre et grossier, qu'une bande de pâtres et de brigands, ait construit dans sa ville nouvelle ces immenses égouts, dont un art si hardi a courbé les voûtes formées de vastes pierres qui, sans lien et sans ciment, s'unissent et se soutiennent en se touchant. Montesquieu se borne à dire: « On commençait déjà à bâtir la

» ville éternelle. » Et ce trait d'imagination oratoire est sa seule réflexion.

De nos jours, un Allemand, jurisconsulte, philologue, antiquaire, ayant longtemps vécu parmi les monumens et les textes latins, et déchiffré quelques lambeaux de palimpsestes, a découvert, dit-on, une autre histoire romaine. Son scepticisme est ingénieux et savant. Témoignages négligés ou mal compris avant lui, étude comparée de la civilisation naissante chez les divers peuples, explication de l'antiquité par le *moyen âge*, notions ou preuves de l'histoire empruntées à la science du droit, il emploie tout habilement. Il a vu, par exemple, qu'en Espagne, en Écosse, en Scandinavie, partout, des espèces de ballades héroïques avaient précédé l'histoire. Il a lu les *Chants populaires*, récemment recueillis, des Serviens et des Grecs modernes. Il en conclut que l'histoire des premiers temps de Rome n'est que le recueil fait en prose de chants semblables, conservés dans le pays.

L'histoire de Romulus lui paraît, à elle seule, toute une épopée. Dans Tullus-Hostilius, les Horaces, et la chute d'Albe, il voit un autre poëme épique. L'arrivée de Tarquin-Priscus à Rome, l'enfance de Servius, Tarquin-le-Superbe et sa parricide épouse, Brutus et sa feinte folie,

la mort de Lucrèce, la guerre de Porsenna, la bataille près du lac Régille, annoncée sur la place publique de Rome, par Castor et Pollux, qui rafraîchissent leurs chevaux haletants à la fontaine d'Apollon, ne sont-ce pas des fragmens de traditions chantées, des anneaux épars d'un cycle épique mutilé ou perdu? Ne voyez-vous pas ces vieux récits populaires tomber de bouche en bouche jusqu'à la prose éloquente de Tite-Live, où Niebuhr croit reconnaître quelque part les mètres de l'*Horrendum carmen*, comme Thierry retrouve, dans le début pompeux de la loi salique, les restes d'un vieux chant national?

A dire vrai, et sauf un certain dogmatisme dans le doute, cette critique de Niebuhr n'est pas nouvelle. Dans le sixième volume des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, je trouve déjà l'authenticité des premiers siècles de l'histoire romaine fort savamment attaquée. Seulement, le critique, au lieu de chants populaires, voit partout des copies de traditions grecques. Ainsi, il retrouve l'épisode des Horaces et des Curiaces dans un fragment des *Arcadiques* de Démarate; et Scévola n'est que l'imitation d'un récit d'Agatharchide. Un autre érudit français, M. de Beaufort, avait, d'une manière plus curieuse encore, discuté les premiers temps de

l'histoire romaine; et il n'est pas une objection de Niebuhr qu'il n'ait entrevue ou démontrée.

Montesquieu n'avait pas pris de tels soucis. Il n'approfondit pas même toujours ces institutions, auxquelles il attribue la grandeur de Rome. Il peint, d'après Tite-Live, le sénat et le peuple. Mais il n'explique pas des choses en apparence contradictoires, la fidélité des *Cliens* qui tous étaient des plébéiens, et les révoltes du peuple qui devait être composé de *Cliens*. Sur l'organisation du patriciat, son origine sacerdotale, sur les familles romaines, il n'avait rien éclairci, là où Niebuhr a jeté tant de lumière. C'est dans l'auteur allemand qu'il faut voir la société romaine se former du mélange de plusieurs peuples, avec des droits divers. C'est lui qui, par des exemples pris à la Grèce, au moyen âge, à des hommes de nos jours, nous fait comprendre bien des choses de l'histoire romaine, sur lesquelles on passait, sans y regarder. Voyez l'Écosse, nous dira-t-il; avant que la civilisation eût aplani les mœurs comme les montagnes, et que les aspérités de ce poétique sol eussent disparu sous les canaux et les chemins de fer, elle comptait des *Clans* nombreux, puis un peuple distinct de ces *Clans*. C'est ainsi qu'à Rome il existait des plébéiens, qui n'avaient pas de

famille, de clan, *vos gentem non habetis*, et des familles civiles, des clans, *Gentes*, qui réunissaient des hommes sans parenté naturelle, et de rang inégal, patriciens et plébéiens.

A travers les digressions et les longueurs, Niebuhr explique admirablement plusieurs points semblables. Mais ne se trompe-t-il pas, en cherchant toujours dans les récits vulgaires une tradition poétique ou une allégorie? N'abuse-t-il pas de la symbolique, quand il veut absolument ne voir, dans le rapt des Sabines, qu'un symbole, attestant que le droit de *connubium* n'existait pas entre les deux villes unies? Est-ce donc chose incroyable, dans les mœurs barbares, que des femmes enlevées? et le savant historien, qui compare ailleurs la cité de Rome naissante à un village de Souli, ne trouverait-il pas, dans l'histoire des Grecs modernes, plus d'enlèvemens que de symboles?

Il y a donc excès à tout nier, comme à tout adopter dans l'histoire. Mais l'investigation du passé par la critique, l'intelligence des monumens comparés n'en ont pas moins fait de véritables progrès, depuis Montesquieu. Cela même tourne à sa gloire. Son livre sur les Romains n'est pas une source d'instruction complète. Bien des choses ont été dites depuis, auxquelles

il n'avait pas songé. Mais ce livre est un monument du grand art de composer et d'écrire. C'est ainsi que le triomphe des dons propres de l'imagination et de la pensée éclate encore dans ces défaites inévitables, que le progrès du temps fait éprouver au génie. S'il est vaincu parfois, dans ce qui appartient à la patience des recherches, au hasard des découvertes, il l'emporte, dans ce qui appartient à lui-même, la méthode et la pensée. Se fût-il trompé sur quelques détails, sur quelques vérités historiques même, il n'a pas failli à cette vérité intellectuelle, cette beauté de l'expression, qui produit une œuvre vivante et durable, un bien propre et à toujours, comme disait Thucydide, κτῆμα εἰσ ἀεὶ, et non un jeu d'esprit, pour amuser en passant.

On ne peut trop admirer la riche brièveté de l'ouvrage, et cette concision de génie, dans un sujet immense. Niebuhr, avec trois volumes de recherches et de digressions, vous conduit jusqu'à l'établissement des décemvirs; et il vous laisse, pour fruit d'une laborieuse recherche, beaucoup de doutes, et quelques vues neuves. Montesquieu, en deux cents pages, résume et peint à la fois toute l'histoire politique des Romains, c'est-à-dire du peuple auquel avait abouti

l'antiquité, et d'où est sorti le monde moderne.

On a supposé plusieurs modèles à ce livre original. On a cité les *Considérations* de Saint-Evremont, le *Traité du puritain Walter-Moyle sur le gouvernement de Rome*. Montesquieu, dans le fait, n'a eu que deux sortes de maîtres, les anciens et Bossuet. De là, le caractère élevé, le style grave, simple, nerveux de son ouvrage. C'est une étude antique, pour la forme, comme pour le sujet. Il y a seulement la différence de la vie toute spéculative de Montesquieu, à la vie active de l'antiquité.

Un Thucydide, un Polybe, un Salluste, un Tacite avaient manié les affaires humaines, dans les camps et dans les conseils. Thucydide s'était mêlé aux factions d'Athènes, avait eu l'avantage d'être général, de commander des flottes, d'être banni. Tacite avait occupé de grandes charges, et traversé les périls de la vie sénatoriale sous l'empire. Montesquieu, par la destinée de son temps, fut seulement un sage oisif, un *homme de lettres*, comme il disait lui-même avec quelque regret, en se plaignant des institutions, ou plutôt du défaut d'institutions de son pays. Son livre est une œuvre d'étude, conçue loin des affaires, loin des passions, loin des cours, loin de tout ce qui avait animé ou éclairé Ma-

chiavel, Guicciardin, de Thou. Et cependant, quelle profonde sagacité, quelle justesse vigoureuse, quelle assimilation naturelle de sa pensée à celle de ces grands historiens pratiques de l'antiquité! que de choses étrangères à la mollesse heureuse du dix-huitième siècle il voit par le génie, et réalise par la peinture, soit la perpétuité de l'esprit de conquête dans le sénat, soit la première révolte du monde barbare dans Mithridate, soit les proscriptions, soit la longue et orageuse décadence de l'empire! Combien sa philosophie contemplative devient éloquente et passionnée, lorsqu'il s'écrie à ce dernier tableau :

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts!.... »

Dans la foule de faits et d'idées, de généralités et de détails qu'a rapidement condensés Mon-

tesquieu, on peut nier quelques points : je n'en choisiraî qu'un. Après avoir montré l'empire qui se rétrécit, et l'Italie qui devient frontière, Montesquieu accuse Constantin d'avoir hâté la ruine de l'empire, en le transférant à Bysance. Mais n'était-il pas beau d'aller au-devant de l'ennemi, de le repousser par une nouvelle capitale, et de se couvrir du Bosphore, quand on perdait le Rhin? La grandeur de cette politique ne paraît-elle pas dans la faiblesse même de cet empire grec, qui, si décrépit et si attaqué, s'est traîné pourtant jusqu'à la fin du moyen-âge, et presque jusqu'à nous, tandis que la ville de Rome, débarrassée de l'empire, et ne gardant que le pontificat, sert de passage de la civilisation antique aux temps modernes, et empêche que, dans cette grande révolution, il y ait un seul jour de barbarie absolue pour l'Europe?

Peut-être aussi relèvera-t-on, dans cet ouvrage si plein et si rapide, quelques traits de cette exagération un peu théâtrale qui se mêle à l'énergie et au pathétique du dialogue d'Eucrate, et du fragment sur Lysimaque? C'est le cachet du temps : il se retrouve même dans l'*Esprit des lois*. Et cependant quel admirable ouvrage!

Je voudrais en parler brièvement, pour ne

pas me copier moi-même. Je dirai surtout ce qui peut en faciliter, et non en épargner l'étude. Mais pour cela, il faut, par quelques recherches, confronter cet ouvrage avec le passé, et avec l'avenir qu'entrevoyait Montesquieu, et qui s'est accompli. Puis nous laisserons les commentaires, et nous vous renverrons à l'*Esprit des lois*, qui, comme tout livre original, excite la pensée autant qu'il la satisfait, et est plus fécond, plus il est étudié.

Le sujet par lui-même est le plus grand que puisse se proposer l'esprit humain, la philosophie des lois, la science des principes et des règles qui font exister les États. Cette science fut le plus grand effort des sages, si nous remontons au temps où il y avait des sages, c'est-à-dire des hommes qui, méditant loin de la foule pour la gouverner, remplaçaient par leur raison solitaire et épurée, ce qu'on appelle aujourd'hui la raison publique. Il nous est resté, sous les noms d'Archytas, de Sthenida, de Zaleucus, quelques préambules qui attestent le caractère tout religieux et tout moral des premières lois. Ce caractère se retrouve à l'origine de tous les peuples. Plus tard, au lieu de faire la législation, les sages ne firent plus que des spéculations sur les lois. Ce fut l'œuvre de Platon,

œuvre hautement avouée dans les deux grands traités de la *République* et des *Lois*, mais également reconnaissable dans presque tous ses écrits : car partout que cherche-t-il ? une vérité, une justice, une sainteté qui ne dépende pas des conventions humaines, mais de l'idée éternelle des choses, et qui résulte, non pas de la volonté d'un pouvoir, mais de l'expression d'un droit antérieur. Seulement Platon, sur cette doctrine de son maître Socrate, élève les belles utopies de sa propre imagination, et conçoit une société toute factice et tout arbitraire, d'après le modèle du juste et du beau qu'il se propose.

A côté de cette philosophie des lois, toute théorique, il s'en formait une autre, tout expérimentale, concluant le droit du fait, et trouvant la raison des choses dans leur établissement et leur durée. Il y a deux mille ans qu'a été fixé le premier cadre de l'*Esprit des lois* : c'est Aristote qui l'a tracé, et qui l'a rempli par l'analyse comparée de tous les gouvernemens qu'il connaissait, et dont il avait rassemblé les cent cinquante-huit constitutions. On est frappé de voir que ce jeune et étroit univers de la Grèce, d'une portion de l'Asie, de la côte septentrionale d'Afrique et de quelques îles, avait déjà épuisé

toutes les combinaisons politiques et tous les systèmes qui se sont produits dans notre monde agrandi et vieilli. Monarchie absolue, mixte, tempérée, république variée sous toutes les formes, influence du climat sur les mœurs et sur le gouvernement, influence des lois politiques sur les lois civiles, quel point de vue moderne ne trouve-t-on pas déjà dans Aristote?

Pendant qu'Aristote résumait ainsi les législations du monde grec et barbare, soumis par Alexandre, Rome avait grandi; et elle portait déjà des hommes dignes, selon Tite-Live, d'arrêter la fortune d'Alexandre, s'il se fût détourné vers l'Italie. Les lois des douze Tables existaient, ces lois que Cicéron préfère, pour la sagesse et l'utilité, à tous les recueils des philosophes, et que Tacite appelle le complément de l'équité, *finis æqui juris*, première origine et fondement de cet amas de lois, sous lequel peinait le monde romain : *ut antehac flagitiis, ita tunc legibus laborabatur*. Que les premières lois romaines aient été ou non empruntées d'Athènes, on sait que plus tard la philosophie grecque pénétra dans ces lois, mais une philosophie assortie elle-même à l'âpreté de l'esprit romain, et qui donnait à ses rigueurs instinctives l'appui de la méthode et du raisonnement. Les juris-

consultes de Rome appartenaient presque tous à la secte stoïque. On en retrouve la trace dans leur argumentation et leur langage, aux plus belles époques de la civilisation romaine.

Mais l'esprit de nationalité, et l'esprit de secte réunis sont peu favorables à l'étude comparative des divers systèmes de lois. Rome ne concevait, et n'approuvait que Rome. Cela paraît même dans l'esprit le plus universel qu'elle ait produit, Cicéron. Son livre *des lois* n'est qu'un commentaire admiratif des anciennes lois, des anciens rites de la patrie. Quant à son traité *de la république*, dont la découverte récente nous a tous un peu trompés, surtout moi qui en traduisais avec ardeur les feuillets mutilés, les recevant un à un de Rome, je crois, autant qu'il est permis de conjecturer sur des fragmens, que Cicéron y jetait peu de vues nouvelles. Il louait Rome, et imitait Platon. Il reproduisait cette idée (1) du gouvernement mixte, cette théorie des trois pouvoirs que l'on rencontre dans le Pythagoricien Hippodame, et que Montesquieu va chercher dans les bois de Ger-

(1) Placet esse quiddam in republicâ præstans et regale; esse aliud auctoritati principum partum ac tributum, esse quasdam res servatas judicio voluntatique multitudinis.

manie. Varron, Nigidius, Sulpicius, d'autres contemporains célèbres de Cicéron, furent des antiquaires et des jurisconsultes; mais il n'y eut pas de publiciste romain.

Plus tard, et durant la décadence romaine, l'esprit fut absorbé dans la pratique et le détail des lois. Il n'y eut plus ombre de droit politique; et le droit civil même fut corrompu par la servitude. Le respect de la vie du citoyen, qui avait autrefois rendu les lois si douces, ayant cessé, elles devinrent atroces. Seulement, de cet abîme de maux et d'oppression, sortait un droit nouveau, une législation toute pénitentielle et médicinale, celle de l'Eglise chrétienne. Il faut le dire, dût cette parole déplaire, le droit canonique a été la première émancipation de l'esprit humain : car, émanciper l'homme, ce n'est pas le soustraire à toute règle, à toute loi; c'est le faire passer du joug de la force à celui de la morale, de l'obéissance aveugle à la croyance, du supplice au repentir.

En cela les publicistes chrétiens, dès le commencement, furent admirables. C'est dans une lettre de saint Augustin qu'on trouve la première protestation contre la peine de mort, même à l'égard de meurtriers convaincus. L'évêque d'Hippone écrit au tribun Marcellin pour

lui demander la vie de quelques sectaires, qui avaient tué deux prêtres catholiques. « Il faut, » dit-il, que ces hommes subissent la prison, au » lieu du supplice, afin d'être ramenés d'une » énergie malfaisante à quelque travail utile, et » de la folie du crime à la raison et au repentir.» C'est, vous le voyez, le système pénitentiaire de la philanthropie moderne anticipé de quinze siècles par la foi chrétienne. Ces idées, que la religion opposait à la loi romaine, dominèrent souvent les lois barbares. Non-seulement le droit canonique, considéré comme droit spécial, fut un grand progrès de douceur et d'équité; mais, chez plusieurs peuples, il se fondit avec le droit commun et le transforma. On reconnaît surtout cette influence dans le code célèbre adopté, à la fin du septième siècle, par le concile de Tolède, et qui, sous le titre de *fuero juzgo*, gouverna long-temps la Castille. Le préambule et les axiomes généraux de ce code rappellent le caractère moral et philosophique des lois de Zaleucus. C'était de nouveau le pouvoir législatif exercé par les sages.

Cependant, après la chute de l'empire romain, et au milieu de la survivance de l'Église, l'Europe, délivrée et envahie, restait soumise à une foule de *coutumes* contradictoires et barbares.

La tradition des lois romaines, qui n'avait jamais été complètement effacée dans les États du midi, y reprit, dès le treizième siècle, un grand empire, comme raison écrite; et du chaos même des coutumes barbares sortit de nouveau, par le fait et par le besoin, la science comparée des lois, la philosophie sociale. On en voit partout des traces, dans les docteurs du temps, dans les scolastiques, dans les poètes. Le Dante discute, dans son livre *de Monarchiâ*, ces questions de droit politique que la querelle du sacerdoce et de l'empire avait soulevées dès le onzième siècle. Saint Thomas les résout par la souveraineté du peuple, dans son traité *de Regimine principum;* et il éclaire en même temps toutes les parties du droit civil, par des inductions tirées de la vérité morale.

A la même époque, la France eut un publiciste, dont les idées, reproduites plus de deux cents ans après par Bodin, n'ont pas été inutiles à Montesquieu. C'était un moine italien, Gilles de Rome, appelé en France pour l'éducation de Philippe-le-Bel, et nommé par lui archevêque de Bourges. Les deux premiers livres de son ouvrage *de Regimine principum* ne sont qu'une direction de conscience à l'usage des rois. Mais le troisième est un traité de droit politique, où

l'auteur examine les diverses formes de gouvernement et les lois civiles qui s'y rapportent, discute les opinions d'Aristote, de Platon, et même ce fragment d'Hippodame, si curieux et si peu connu. Gilles de Rome est grand adversaire de la servitude personnelle, et ne reconnaît de royauté que celle qui se conforme aux lois éternelles de la justice. Il est même partisan de la république, dans les petits Etats du moins. Ce livre est un exemple de plus du degré singulier de culture qui se conserva toujours dans quelques esprits du moyen âge.

Vous savez quelle grande place la science du droit occupa dans le travail immense du seizième siècle. Enseignée depuis trois siècles, avec éclat, dans les écoles de Bologne, de Padoue, de Florence, elle prenait, en France, plus de précision et de vigueur, en s'y mêlant à l'action réelle des parlemens. La science du droit écrit avait servi la domination allemande et les prétentions de l'Empire dans l'Italie, pleine de républiques : elle fut, en France, sous la monarchie, le meilleur instrument de liberté. Budé porta dans cette étude sa profonde érudition, et fut un grand archéologue ; mais Cujas fut un législateur, tout en ne faisant que disposer et éclaircir les vastes monumens de la jurisprudence

romaine. L'esprit du publiciste et du citoyen anima les travaux des autres grands jurisconsultes du même siècle, Brisson : le martyr des *Seize*, qui mourut en demandant vainement quelques jours pour achever son dernier ouvrage sur le droit romain; Dumoulin, que d'Aguesseau appelle un profond génie; Guy Coquille, le savant et courageux député aux états généraux, qui a montré l'intime union des lois et de la vie d'un peuple, dans son *Histoire du Nivernais;* Loisel, qui retrace si bien les graves études et l'esprit de liberté du barreau; Pasquier, La Roche-Flavin, Du Tillet, qui ne sont que des antiquaires, mais des antiquaires nationaux; L'Hôpital enfin, sage et modéré novateur, dans son beau traité de *la réformation de la justice.*

Tant de travaux divers sur la science du droit devaient naturellement conduire à la recherche des fondemens de la société; et tout y poussait les esprits dans la France du seizième siècle, où les diverses formes de gouvernement, l'hérédité, l'élection, la république aristocratique, la démocratie n'étaient pas seulement mises en présence par la spéculation et la controverse, mais se heurtaient par le combat. Chercher les principes dans ce chaos fut l'œu-

vre essayée par Bodin dans ses six livres sur la *République*. Bodin, qui compile plus qu'il ne raisonne, était cependant mieux qu'un érudit : il avait l'âme d'un citoyen. Député aux états généraux de Blois, il y soutint avec fermeté les droits populaires, sans esprit de faction ; et, plus tard, il défendit les droits du prince contre les sectaires et les ligueurs qui voulaient le déposer. Mais alors même il réclamait des limites à l'autorité royale, et refusait au roi le pouvoir de lever des impôts, sans le consentement du peuple. Sur ce point, et sur beaucoup d'autres que Montesquieu lui-même n'a pas touchés assez librement, Bodin n'a fait que commenter notre vieux droit public ; car, en France, c'est le despotisme qui est l'innovation.

L'ouvrage de Bodin avait de plus un autre caractère qui excita vivement l'attention du seizième siècle : c'était la généralité des vues, et la variété des exemples. Son livre était une sorte de théâtre politique, où passaient toutes les religions, tous les gouvernemens, toutes les coutumes diverses, au grand étonnement des hommes si passionnés alors pour leur foi antique, ou leur nouvelle croyance. Bodin reproduisait le premier cette vieille idée de l'influence des climats, tant répétée depuis ; il

voulait la substituer à l'influence des astres, alors très-accréditée, et dont il attaquait le ridicule empire, quoiqu'il crût lui-même aux sorciers. Il fut tour à tour accusé d'athéisme, ou de magie. Mais son livre, traduit dans plusieurs langues, commença de répandre quelques idées de droit public en Europe. Il fut le Montesquieu du seizième siècle. Mais, sans vues originales, et ne marquant d'aucune empreinte la langue informe dont il se sert, il n'avait rien du génie qui aurait pu donner une vie durable à son ouvrage.

C'est dans Rabelais, dans la satire Ménippée, dans Montaigne, qu'on trouvera des principes de justice sociale, des idées de réforme exprimées avec autant de profondeur que d'éloquence. Elles y sont éparses, cachées par la bouffonnerie dans Rabelais, tempérées par l'insouciance philosophique dans Montaigne; mais elles attestent tout-ce que l'étude de l'antiquité, les luttes religieuses et la guerre civile mettaient d'idées politiques en mouvement.

La grande histoire du président de Thou marquait au plus haut degré l'esprit de liberté légale sous la monarchie. Calvin avait été le législateur despotique d'une démocratie. Cependant la réforme suscitait partout les ques-

tions de liberté civile enfermées dans la question même de liberté religieuse ; et comme les gouvernemens du moyen âge étaient nés de l'Eglise, les novateurs politiques naissaient des théologiens dissidens.

Ce fut un curieux spectacle donné par l'Europe du seizième siècle. A mesure que la souveraineté pontificale faiblissait dans les esprits, la souveraineté du peuple grandissait ; et bientôt les catholiques mêmes l'invoquèrent. Le droit positif fut considéré dans un nouvel esprit ; et la spéculation devint plus hardie. Un catholique zélé, Thomas Morus, donna l'exemple de ces libres contemplations, dans sa célèbre *Utopie*. C'était l'idéal de Platon, sous une autre forme, et la censure allégorique, non plus de la démocratie d'Athènes, mais de la royauté féodale.

Dans la première partie de cet ouvrage, Thomas Morus, qui n'était pas encore chancelier, blâmait avec force la rigueur des lois anglaises, la mort appliquée au vol, et la prison à la mendicité ; et il cherchait le remède à ces maux de la société dans une répression plus humaine, et une meilleure économie sociale. Puis, il touchait aux questions politiques, et mettait en scène un voyageur philosophe, revenu de

cette Amérique récemment découverte, où les imaginations d'Europe rêvaient tant de merveilles, et où cet homme disait avoir vu la merveille plus rare encore d'un parfait gouvernement. Peut-être l'Amérique avait-elle déjà, dans l'antiquité, fourni une place à ces illusions des sages? La ville des Atlantes, décrite par Platon, a de singulières ressemblances avec Mexico. Quant à l'île d'Utopie, la description géographique en est aussi fabuleuse que l'histoire; ou, si elle ressemblait à quelque chose, ce serait à l'Angleterre même.

Il n'y a, du reste, dans cette île, ni cour fastueuse, ni seigneurs entourés d'un nombreux cortége, ni métiers de luxe à côté de la misère publique. Les biens sont presque également partagés. Le commerce et l'agriculture occupent tous les habitans : ils y sont formés dès l'enfance, dans les écoles publiques. D'autres écoles sont, à certaines heures, toujours ouvertes aux adultes. Les magistrats sont électifs et annuels. Le roi est choisi, au scrutin secret, par le sénat, entre quatre candidats désignés par le peuple; et son autorité est à vie, s'il n'est déposé pour tendance à la tyrannie. Il n'y a pas d'armée; mais tout le peuple sait manier les armes, et déteste la guerre. Tous les cultes sont

libres en restant paisibles, depuis l'idolâtrie jusqu'au pur déisme. Mais les hommes qui, en prêchant leur religion, excitent une révolte sont bannis; et on voit, dans le récit de l'auteur, un chrétien, qui a donné cet exemple, subir cette loi.

Je ne sais ce qu'Henri VIII pensait d'un tel ouvrage, et si cette innocente rêverie, qui n'empêcha pas Thomas Morus d'être fait chancelier d'Angleterre, ne fut pas, comme le traité *de Clementiâ* de Sénèque, un fâcheux ressouvenir pour le prince devenu tyran. Mais on doit reconnaître dans ce livre, fort admiré par les contemporains, un curieux indice du travail et du vœu des esprits.

Sous le règne brillant et absolu d'Elisabeth, on n'écrivit plus d'utopie politique; et le droit public de la nation, si abandonné par les parlemens, ne trouva pas d'autres organes pour le défendre. Bâcon détournait timidement son génie de ces questions redoutables; et, quand il ne le consacrait pas aux sublimes découvertes des sciences naturelles, il le retenait dans l'examen des points de droit civil, et de procédure parlementaire. Les publicistes du pouvoir absolu parurent avec Jacques I[er]; mais toutes les doctrines de liberté entées sur les vieilles lois

anglaises, et développées par le protestantisme, se produisaient également. Elles eurent leurs théoriciens inflexibles et leurs jurisconsultes, dans Pyme, dans Selden, dans Sidney, leurs enthousiastes et leurs spéculatifs dans Milton et dans Arringhton. L'Océana est une seconde Utopie, faite contre la démocratie militaire, comme celle de Morus contre la royauté féodale. En face de cette utopie populaire, le despotisme fit aussi la sienne. Filmer, dans *le Patriarchat*, Hobbes, dans le traité *du Magistrat et de la Puissance civile*, établissent le pouvoir absolu, l'un sur le droit divin, l'autre sur la force. Une révolution nouvelle hâtée par ces sophismes les fit disparaître; et l'Angleterre, redevenue libre sous un roi, traita hautement toutes les questions interdites à la France de Louis XIV.

La Hollande les discutait aussi, mais avec plus d'érudition que de liberté; et le républicain Grotius semblait ne pouvoir secouer le joug des codes de l'Empire. En Italie, la science du droit continuait d'être une étude de savant, d'antiquaire, mais non de citoyen. Gravina cependant y jetait de vives lumières, par la supériorité de l'esprit philosophique, en même temps que Vico en ébranlait les fondemens par ses hardis systèmes.

En France, la tâche du chevalier Filmer échut à Bossuet. Ce grand homme fut le publiciste du siècle de Louis XIV, comme il en était le prédicateur et le théologien. Sa *politique*, tirée de l'Ecriture sainte, a pour type une royauté absolue et paternelle. Tout, dans Bossuet, depuis cette imagination qui se laissait ravir aux splendeurs royales, jusqu'à ce bon sens qu'il appelle le maître de la vie humaine, favorisait l'établissement d'un pouvoir ferme et régulier. Il n'avait pas sans doute l'âme servile; mais il vivait à Versailles, et ne concevait, dans une société bien ordonnée, qu'un roi chrétien, maître de tout, et des peuples soumis. Louis XIV n'admettait pas d'autre doctrine. Fénelon, presque seul alors, rappelait l'ancien privilége des états généraux de voter les subsides, et se plaignait de l'autorité absolue que les rois avaient prise. *Salente* était son *Atlantide*. Durant ce règne, toutefois, si le droit politique était suspendu, le droit civil profita de tous les accroissemens de l'esprit humain. Domat fut justement nommé le *restaurateur de la raison dans la jurisprudence;* et l'esprit équitable et modéré du législateur dicta les belles ordonnances rédigées par Lamoignon. La France avait toutes les lumières du génie, pour éclairer la science

des lois; il ne lui manquait encore que cette liberté, dont l'absence faisait dire plus tard à Montesquieu, en tête de son ouvrage : *Prolem sine matre creatam.*

DEUXIÈME LEÇON.

Suite des considérations sur l'*Esprit des lois*. — Premiers publicistes du dix-huitième siècle. — Essai d'une académie des sciences morales et politiques. — L'abbé de Saint-Pierre; le marquis d'Argenson. — Divisions de l'*Esprit des lois*. — Quelques objections à ce sujet. — Voltaire; M. de Tracy. — En quoi la théorie de Montesquieu est véritable et appuyée par des faits nouveaux. — De la monarchie de Louis XV, et des États-Unis. — De l'opinion de Montesquieu sur l'influence des climats. — Passage d'Hippocrate. Exemples nouveaux. — — Réponse à quelques autres critiques de l'*Esprit des lois*. — Caractère distinctif et utilité actuelle de cet ouvrage. — Résumé sur la personne, le génie et l'influence de Montesquieu.

MESSIEURS,

La fin du règne de Louis XIV, en affranchissant les esprits sur tant de points, les tourna

vers la politique. Ces idées de réforme et de liberté que Fénelon avait proposées dans des mémoires confidentiels, étaient devenues l'entretien de tous les esprits éclairés. Le régent trompa, détourna quelque temps cette disposition nouvelle : Fleury parut la ménager d'abord, mais pour l'endormir. Sous son ministère et de son aveu, il se forma deux sociétés de sciences morales et politiques, l'une, il est vrai, présidée par un Jésuite, et siégeant à l'hôtel de Rohan; mais l'autre, plus hardie, et connue sous le nom de *club de l'entresol*, comptait parmi ses membres l'abbé de Saint-Pierre, le marquis d'Argenson, ce ministre patriote, perdu dans le règne de Louis XV, et Bolingbroke, qui, bien que Jacobite, était, par ses habitudes de liberté anglaise et de scepticisme, un grand révolutionnaire pour Versailles. Ces réunions, que le vieux cardinal-ministre, finit par craindre et supprimer, attestent l'esprit nouveau et le goût d'études politiques, que rencontra Montesquieu, et dont il anima son génie.

On peut placer parmi les précurseurs de l'*Esprit des lois* cet abbé de Saint-Pierre, moqué par Voltaire, et traduit en beau français par Rousseau. Et d'abord, il fut le martyr de la foi nouvelle, en fait de liberté. Vous savez

que l'Académie française le raya solennellement de sa liste, pour avoir, dans un discours à la louange des conseils d'administration établis par le régent, critiqué le gouvernement du feu roi. L'abbé de Saint-Pierre, qui était homme de qualité, n'en fut que plus hardi à professer ses idées de réforme politique. Louis XIV avait jugé Fénelon le plus bel esprit, et l'esprit le plus chimérique de son royaume. Les gens de cour trouvaient l'abbé de Saint-Pierre rêveur, mais bon homme. On le laissa dire; et, hormis sa disgrâce académique, la liberté de la presse exista pour lui seul. Il écrivit contre les faveurs de cour, et l'aveugle distribution des emplois. Il proposa l'établissement d'une académie divisée en deux classes, dont la plus élevée fournirait une triple liste de candidats, sur laquelle le roi choisirait ses ministres. Cela n'était-il pas remarquable, douze ou quinze ans après Louis XIV? et n'était-ce pas un singulier prélude au régime constitutionnel, et aux ministères de majorité?

L'abbé de Saint-Pierre allait frappant çà et là sur les abus de l'ancienne monarchie, et proposait des réformes à tout. On riait des réformes souvent impraticables; mais l'abus était décré-

dité, et le profond changement de l'état social apparaissait sous les naïvetés impunies du bon abbé. Par exemple, dans le titre seul d'un de ses écrits, *projet pour rendre les ducs et pairs utiles*, on pouvait reconnaître le vice d'une société qui gardait une aristocratie de cour, et n'avait point d'aristocratie politique. L'abbé de Saint-Pierre prenait ainsi un à un tous les rouages du gouvernement d'alors : lits de justice, lettres de cachets, impôts excessifs donnés à bail à des traitants, vénalité des charges ; et sur toutes choses, il envoyait des mémoires aux ministres, sauf à n'être pas lu ; il publiait même de temps en temps quelque forte vérité entourée de rêveries qui la faisaient passer à la censure. La *paix perpétuelle* est le seul de ses plans dont on se souvienne aujourd'hui : et on conçoit que ce plan n'ait pas choqué le cardinal de Fleury, ministre d'humeur fort pacifique, malgré la déplorable guerre dans laquelle, à quatre-vingt-neuf ans, il jeta la France. Mais l'abbé de Saint-Pierre touchait à bien d'autres questions politiques et religieuses. Il était de la race de ces hommes doux et opiniâtres qui suivent patiemment leurs idées jusqu'au bout, et n'en changent jamais. La collection de ses écrits, la plupart, il est

vrai, publiés après sa mort, est un programme complet de révolution sociale, dont la hardiesse étonnait même Jean-Jacques Rousseau.

Dans la petite Académie de l'*entresol*, comme à Versailles, l'abbé de Saint-Pierre avait toujours passé pour un rêveur, plutôt que pour un politique : on y contredisait ses plans par des notions précises de droit public et d'histoire; et il donnait à rire à Bolingbroke. Il n'en était pas de même d'un autre membre de cette société qui devint ministre, et qui avait le portefeuille des affaires étrangères, à l'époque de Fontenoy, le marquis d'Argenson. Voltaire, son ami, l'a renvoyé, je le sais, à être *secrétaire d'Etat dans la république de Platon;* mais Voltaire adressait ce jugement à Richelieu; et il flattait quelque peu le vieux maréchal, en se moquant d'un grand seigneur populaire, et d'un ministre homme de bien. Sans doute, le marquis d'Argenson avait l'esprit réformateur; mais ses vues n'étaient nullement chimériques.

Le marquis d'Argenson n'en était pas même encore à la théorie du gouvernement représentatif; il n'approuve pas la constitution d'Angleterre; il lui reproche de rendre les rois nuls, et la juge peu durable. Ce qu'il conçoit pour la

France, c'est la monarchie absolue s'appuyant sur des institutions municipales; c'est l'unité du pouvoir politique et la liberté des communes.

« Tout l'art du gouvernement, dit-il, ne con-
» sista jamais que dans la parfaite imitation de
» Dieu. Les politiques ont épuisé leurs ré-
» flexions à donner ou à retrancher du pouvoir
» de celui qui gouverne en faveur de ceux qui
» sont gouvernés. La puissance tribunitienne
» chez les Romains, le droit des parlemens
» chez les Anglais, celui des états nationaux,
» provinciaux ou de remontrances, chez nous,
» de tous ces remèdes mal appliqués, il ne ré-
» sulte que des maux; ils partagent la puissance,
» tandis qu'elle doit être une et décidée. »

Il aurait pu ajouter surtout qu'elle doit être éclairée; mais, comme vous le voyez, le marquis d'Argenson, dans cet ouvrage plus cité que bien connu, était fort monarchique, et paraissait même peu goûter cette monarchie mixte, dont l'unité se forme par transaction.

Il prend pour devise *une foi, un roi, une loi.* Mais si l'on se reporte aux abus de l'ancienne monarchie, qu'il décrit en quelques pages, de la manière la plus énergique et la moins déclamatoire, ce plan si simple n'en était pas moins une

grande révolution; car c'était l'introduction du droit commun dans la France toute hérissée de privilèges et d'inégalités.

Tel est le caractère d'une espèce de constitution que le marquis d'Argenson avait rédigée sous forme d'ordonnance royale, et que, dès 1739, il montrait confidentiellement à ses amis. Là, plus de privilèges féodaux, plus de redevances seigneuriales, plus de terres privilégiées, et exemptes d'impositions envers l'Etat; enfin, pour toute la France, égalité de charges et de droits, toutes les provinces devant être plus libres que ne l'étaient, par exception, quelques pays d'Etats. Les provinces étaient partagées en *districts*, qui se divisaient en villes, bourgs et arrondissemens, dont les administrateurs, élus chaque année, devaient répartir l'impôt, assurer la police, et se réunir en session de quinze jours pour former l'assemblée du *district*. Chaque province avait de plus une assemblée des Etats, formée d'un certain nombre de députés des *districts*, et de quelques propriétaires, qui siégeraient de plein droit, mais sans former une chambre à part, et sans votes prépondérans. Ces Etats provinciaux devaient entendre, chaque année, l'exposé des besoins du royaume, mais sans qu'il fût à leur option

d'accorder ou de refuser, de restreindre ou de modifier la part des charges que leurs provinces auraient à supporter.

Avec les priviléges nobiliaires, le marquis d'Argenson supprimait cette foule de charges vénales et lucratives qui couvraient la France; et il mettait partout à leur place une administration gratuite et locale; car il est ennemi de la centralisation, presque autant que du privilége. Il veut que les communes fassent beaucoup par elles-mêmes, et qu'il ne faille plus un arrêt du conseil *pour réparer un mauvais pas, ou reboucher un trou*. Vous voyez, Messieurs, que la révolution n'a pas renouvelé tout en France : l'égalité est venue ; mais la centralisation n'a pas cessé. Le marquis d'Argenson, du reste, laissait au roi tout le pouvoir législatif, sauf une communication consultative aux cours souveraines; mais point d'assemblées nationales, point de triple pouvoir, point de gouvernement de majorité. Le roi, et des communes; le roi, et des *conseils généraux* électifs.

Pourquoi tous ces détails, Messieurs? pour mieux comprendre l'*Esprit des lois*. Nul grand écrivain n'est né de lui-même. Tout a préparé le livre de Montesquieu, son temps, comme ses études. Le gouvernement pouvait paraître en-

coré absolu : il y avait lettres de cachet, et censure ; mais le libre examen était entré dans la société. Les querelles de sectes et le doute philosophique, le jansénisme et la régence, la vertu et les mauvaises mœurs l'avaient également favorisé.

Le cardinal Fleury, doux, économe, absolu avec modestie, avait fait de son mieux pour assoupir la France. Il avait amorti la contradiction des parlemens, triomphé des intrigues de cour; mais il n'avait pu atteindre le libre penser, réfugié dans les lettres, d'où il devait tout regagner. Après Fleury, avait enfin régné un jeune prince, qui parut annoncer des qualités brillantes, et fut d'abord aimé du peuple. Mais, faible, inappliqué, voluptueux, il n'était bon qu'à acheminer lentement la vieille monarchie vers sa ruine. Despotique comme Louis XIV, il arrêtait une humble remontrance du parlement de Paris par les mots, *taisez-vous*. Mais il ne prenait ce poids immense du pouvoir absolu, que pour l'abandonner à des ministres et à des maîtresses. La gloire militaire cependant vint donner un éclat inattendu au règne de ce prince engagé dans des guerres impolitiques; mais enfin, c'étaient des guerres; et cela charmait la France. Celle de 1733 nous avait acquis la Lor-

raine; celle de 1740 nous valut la glorieuse journée de Fontenoy, couronnée par la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, l'année même où parut l'*Esprit des lois*.

Montesquieu, qui avait commencé cet ouvrage vingt années auparavant, et l'avait poursuivi à travers un circuit d'immenses lectures, sentant la vie s'avancer, avait pressé le travail, et passé trois ans de suite à la Brede, pour finir. Maintenant, il fallait publier. Pour échapper à la censure, l'ouvrage fut imprimé à Genève, et rapidement répandu en France, en Angleterre, en Italie. On en fit vingt-deux éditions en dix-huit mois. Les questions du gouvernement civil, si longtemps cachées à tous les regards, étaient devenues le plus grand objet de la curiosité de l'Europe.

La publication de l'*Esprit des lois*, en 1748, coupe en deux le dix-huitième siècle par une date mémorable. Nul ouvrage neuf et de génie ne pouvait être écrit avec plus de modération et de réserve; nul esprit indépendant ne fut moins novateur que Montesquieu. L'étendue même de ses études et de son esprit le disposait à l'impartialité; et, par caractère, il n'avait pas cette conviction ardente, intraitable, qui fait les réformateurs. Il a dit quelque part qu'il n'é-

prouva jamais de chagrin, dont une demi-heure de lecture ne l'ait distrait.

Le marquis d'Argenson, qui, sans avoir son génie, sentait plus vivement, le juge de même. « M. de Montesquieu, dit-il, ne se tourmente » pour personne; il n'a point pour lui-même » d'ambition; il lit, il voyage, il amasse des » connaissances; il écrit enfin; et le tout uni- » quement pour son plaisir. » Aussi, d'Argenson, tout en parlant avec admiration du grand travail de Montesquieu, prédit « que ce ne sera » pas le livre qui nous manque, bien qu'on y » doive trouver beaucoup d'idées profondes, » de pensées neuves, d'images frappantes, de » saillies d'esprit et de génie, et une multitude » de faits curieux, dont l'application suppose » encore plus de goût que d'étude. » Cette prédiction, Messieurs, ne serait-elle pas aujourd'hui même un assez bon jugement?

Autrefois, je l'avouerai, j'avais cru voir dans l'ouvrage de Montesquieu une composition savante, complète dans toutes ses parties; et j'en avais essayé l'analyse. Tout m'y paraissait méthodique et lumineux: en l'étudiant davantage, je l'ai moins compris. J'ai cru du moins y remarquer des contradictions, des lacunes, et plus d'un problème sans réponse.

Peu de livres, au reste, ont été plus contredits que l'*Esprit des lois*, pour l'ensemble et pour les détails. On y a relevé des divisions arbitraires, de fausses conséquences, des faits inexacts. Il a subi les plus rudes atteintes de l'esprit et de la logique, depuis Voltaire jusqu'à M. de Tracy. La révolution française l'a tout d'abord dédaigné et outre-passé; l'idéologie l'a mis en pièces; la science politique l'a laissé en arrière, et s'est enrichie d'expériences qu'il ne connaissait pas. Et cependant, malgré ces attaques et ces progrès, le monument n'a rien perdu de son prix, et subsiste tout entier. C'est qu'il a le mérite d'être surtout historique; c'est que les vues générales en sont vives et justes, et qu'il n'y a guère que des erreurs partielles : ce qui, dans les ouvrages de génie, ne compte pas plus que les fractions dans un grand calcul. Montesquieu n'a pas fait une théorie pour guider le législateur, un système de réforme future, mais une étude comparée du passé; il a expliqué les lois comme des faits. Par là son livre est demeuré si instructif et si fécond. Des idées conjecturales auraient passé plus vite.

Deux philosophies, qui sont nées toujours dans le loisir des nations polies, le scepticisme et l'épicuréisme, envahissaient le dix-hui-

tième siècle. Elles y tenaient vingt écoles dans des salons célèbres; elles y pénétraient les mœurs de la cour et de la ville, et formaient le caractère des écrits les plus agréables au public. De ces doctrines était partie, à la fin de l'âge précédent, la puissance de Bayle, ce précurseur de l'Encyclopédie. C'était le premier prestige de Voltaire lui-même; c'était l'arme presque unique et la séduction de beaucoup d'écrivains médiocres, comptés pour de hardis penseurs.

Montesquieu jugea et dédaigna ces systèmes. Il avait pour ami le jeune Helvétius, épris avec candeur de tout le matérialisme du temps. Il lui confia son ouvrage près de paraître. Helvétius en fut mécontent, le trouva faible, arriéré, dénué de grandes vues, et, tremblant pour la gloire de son ami, le détournait de le publier. Mais où sont aujourd'hui les théories d'Helvétius, et les nouveautés hardies qu'il écrivait pour les salons à la mode? Elles sont rayées de la philosophie, et servent seulement d'appendice à l'histoire morale du dix-huitième siècle. Le livre de Montesquieu, au contraire, en admettant ces expériences positives et cette étude physique de l'homme, à laquelle

tendait le dix-huitième siècle, est remonté à des principes plus élevés et plus durables. Malgré quelques expressions jetées çà et là, et, suivant nous, inexactes par leur matérialisme même, le caractère de son livre est une métaphysique généreuse. Succédant au scepticisme et à l'épicuréisme léger, brillant, de la première moitié du dix-huitième siècle, l'*Esprit des lois* commence la réaction spiritualiste que continua Rousseau.

Montesquieu traite d'abord la question de la justice absolue, de cette justice qu'avaient niée Carnéade et les sophistes grecs, tant copiés par Bayle. Il reconnaît des rapports d'équité antérieurs à toute loi positive, et même à toute existence humaine; et il ajoute ces paroles : « Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste » que ce qu'ordonnent ou défendent les lois » positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé » de cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux.» Voltaire ne voit là que l'ancienne querelle des *réalistes* et des *nominaux*, une subtilité métaphysique. Mais cette subtilité, qu'est-ce autre chose que l'idée même du devoir et de la vérité morale? Oui, il y a une justice antérieure; et c'est pour cela que des lois justes sont possi-

bles; car l'homme ne crée rien; et il ne saurait créer la justice; il ne peut que la déduire d'un type éternel.

Ce principe agira sur l'ouvrage entier; il en est toute la morale, au milieu de cette infinie variété de lois artificielles, arbitraires, que Montesquieu parcourt comme autant de faits historiques, dont il cherche la cause et les conséquences, mais qu'il n'approuve pas. Dans ce point de vue, beaucoup d'objections faites à l'*Esprit des lois* disparaissent. Commençons par celle qui porte sur la division célèbre des gouvernemens.

On a trouvé cette division tour à tour vulgaire ou fausse. Voltaire nie que le despotisme soit une forme de gouvernement distinct et durable. L'habile dialecticien de nos jours, qui a commenté pied à pied l'*Esprit des lois*, M. de Tracy, renverse d'abord cette division, et propose d'y substituer celle des gouvernemens *spéciaux* et des gouvernemens *nationaux*, les premiers, quelle que soit leur forme, qui sont fondés sur un autre droit que la volonté générale; les seconds, où cette volonté agit soit par elle-même, soit en confiant ses pouvoirs à un seul homme, même à vie, même héréditairement, même d'une manière illimitée.

Mais, en bonne foi, cette division nouvelle n'a guère le droit de blâmer l'ancienne. N'est-ce pas, en effet, une dérision que de réunir sous le même titre, au nom d'une volonté nationale antérieure, et la république la plus libre, et le despotisme le plus illimité? N'est-ce pas se payer d'un mot, et méconnaître les faits et les principes, que de mettre, d'un côté, dans une même classe, le gouvernement impérial et les Etats-Unis d'Amérique, et, de l'autre, l'aristocratique Angleterre, et l'apathique Espagne? Cela rappelle certaines classifications de Linnée, où les êtres les plus disparates, l'homme et l'unau-aï, se trouvent réunis sous la même espèce, à cause de quelques conformités secrètes aperçues par la science, et perdues pour le vulgaire dans une profonde dissemblance.

Dans l'ordre moral, ce rapport sur un seul point, quand il y a opposition sur tous les autres, ne fait souvent qu'accroître l'intervalle; et le gouvernement absolu d'un seul, qui se dit national, n'est qu'un despotisme plus fort, et plus aveuglément obéi. C'était celui des empereurs romains, auxquels une loi avait, dit-on, transmis tous les pouvoirs du peuple, et qui étaient ainsi les successeurs uniques du forum, comme le forum avait été l'impitoyable roi du monde.

Je croirais donc la vieille division adoptée par Montesquieu plus claire et plus vraie que celle des gouvernemens *spéciaux* et des gouvernemens *nationaux*, qui deviennent fort spéciaux, quand ils sont tyranniques.

Les conséquences que Montesquieu attache à sa division en Etats monarchiques, républicains, despotiques, n'ont pas été moins contestées que cette division même. Qu'est-ce que l'honneur, a-t-on dit, dans ces monarchies, dont vous avez peint avec tant de force les vices et la vénalité? Qu'est-ce que cette vertu dont vous faites l'apanage des républiques, si souvent factieuses et corrompues? Quant à la *crainte*, on ne discute pas; et on la laisse volontiers au despotisme.

Montesquieu avait fait comme M. de Tracy; il ménageait dans sa théorie le pouvoir contemporain, et lui laissait une place honorable, ne rangeant pas, comme Machiavel, la France dans le même ordre de gouvernement que la Turquie. Au fond, c'était justice : il fallait bien reconnaître cette monarchie pure, mais non despotique, où le souverain peut tout, mais ne veut pas tout ce qu'il peut; où l'obstacle n'est pas dans la loi, mais dans la conscience, le point d'honneur, l'usage. Com-

ment concevoir autrement les belles années du règne de Louis XIV, et tant de génie sans liberté? C'est qu'il y avait, pour beaucoup d'esprits du moins, de l'honneur dans l'obéissance, et de l'élévation morale dans le dévouement. On servait un maître; mais on en était fier. A ce sentiment, reste épuré d'une monarchie militaire, Montesquieu voulait joindre une autre force morale, l'indépendance de la magistrature. Il la trouvait également dans l'histoire : c'était encore l'honneur, sous une autre forme.

Quant à la vertu qu'il demande aux républiques, qu'est-ce autre chose, sinon un principe de simplicité et d'égalité, un amour du pays, un attachement à ses lois? Cette condition est si essentielle, qu'on la remarque aux époques les plus diverses de l'histoire. Montesquieu ne cède pas, comme l'a dit Voltaire, à des admirations de collége pour l'antiquité. Voyez, au treizième siècle, dans les vers du Dante, la description de Florence : n'est-ce pas la même image de patriotisme et de simplicité, la même vertu que dans les meilleurs temps des républiques dépeintes par Plutarque? Voyez au seizième siècle; à part la différence de la civilisation et du culte, Calvin est législateur dans le même esprit que Lycurgue. Voyez au

dix-septième; à l'origine des institutions démocratiques qui fondèrent les Etats-Unis d'Amérique, on retrouve le même asservissement de la vie privée à la vie publique, le même esprit de renoncement et de privation, la même police morale que dans ces constitutions de l'antiquité, dont M. de Tracy tourne en dérision la rigueur monacale. Les colons puritains du *Connecticut* et du *Massachusetts*, ces premiers fondateurs de la république américaine, ressemblent à des Spartiates, sauf l'incomparable supériorité du christianisme. Leur vie entière était placée sous la sanction publique; leurs lois réglaient minutieusement leurs actions, et frappaient le péché, comme le crime. Il était interdit de voyager le dimanche; la paresse, l'ivrognerie, le mensonge, étaient punis de l'amende et du fouet; l'adultère était puni de mort. Et maintenant que ces mœurs rigides se sont adoucies, que les arts industriels, le commerce, l'amour du gain dominent les Etats-Unis, leur démocratie subsiste, parce que l'esprit du christianisme, de cette religion pure et réprimante, est encore la vertu publique du pays.

Ce grand exemple s'est développé depuis l'*Esprit des lois*. Montesquieu ne connaissait encore des législateurs de l'Amérique que

Georges Penn; mais il remarquait déjà : que « l'Angleterre, aimant à donner à ses colonies » la forme de son gouvernement propre, et ce » gouvernement portant avec lui la prospérité, » de grands peuples se formaient *dans les fo-* » *rêts qu'elle envoyait habiter.* »

Après la définition des gouvernemens et de leurs principes, ce qu'on a le plus attaqué dans l'*Esprit des lois*, c'est l'influence attribuée aux climats. Les hommes pieux s'effrayèrent de cette idée, et accusèrent l'auteur de tomber, sur ce point, dans le matérialisme du temps. Voltaire, par un autre motif, traita cette influence de chimère, et y opposa l'exemple de la Grèce esclave, et des Récollets chantant au Capitole. Plus tard, l'esprit de révolution la méconnut, en se flattant de ranger tous les peuples sous le niveau de la même démocratie. Voyons cependant si cette observation n'est pas en général aussi juste qu'elle est ancienne.

Nous lisons dans Hippocrate (1) un beau passage, qu'on peut traduire ainsi :

« Si les Asiatiques sont plus inhabiles à la guerre et de mœurs plus douces que les Européens, la cause en est

(1) περί ἀέρων, ὑδάτων, τόπων.

surtout aux saisons, qui, chez eux, ne sont point marquées par de grands changemens de chaleur ou de froid, mais offrent une température presque égale. Il n'y a pas alors ces vives secousses de l'âme, et ces fortes révolutions du corps, qui naturellement effarouchent l'humeur, et la rendent plus indocile et plus violente qu'elle ne le serait dans une situation uniforme. Car ce sont les brusques passages d'un extrême à l'autre qui excitent le moral des hommes, et ne le laissent pas en repos. C'est par ces causes, ce me semble, que les Asiatiques sont pusillanimes ; et de plus, par leurs lois. La plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois ; et là, où les hommes ne sont pas maîtres d'eux-mêmes et libres, mais régis despotiquement, ce n'est pas raison pour eux de s'exercer à la guerre, mais bien plutôt de cacher leur courage ; car le danger qu'on leur propose n'est pas également partagé : on les contraint d'entrer en campagne, de souffrir et de mourir pour des maîtres, loin de leurs enfans, de leurs femmes et de leurs amis. Tout ce qu'ils feront de courageux et de viril élève et enracine leurs maîtres ; et pour eux, ils ne moissonnent que le péril et la mort. De plus, il est inévitable que la terre de ces pauvres gens soit dévastée par les ennemis, et par l'inaction. C'est pourquoi, s'il naît parmi eux quelqu'un de courageux et d'énergique, il est détourné de son génie naturel par les lois. Voici une grande preuve de cette vérité : tous ceux qui, dans l'Asie, Hellènes ou Barbares, ne sont pas soumis à des maîtres, mais libres sous leurs propres lois, et travaillant pour leur propre compte, tous ceux-là sont très-braves. Les périls qu'ils courent, ils les courent pour eux-mêmes ; ils emportent eux-mêmes les prix de leur valeur, comme ils souffriraient eux-mêmes la peine de leur lâcheté. »

On voit bien que ces paroles sont échappées de l'âme d'un Grec; on y sent l'orgueil de cette liberté qui avait vaincu le grand roi. Seulement Hippocrate, en donnant aux climats tant d'influence sur l'énergie des hommes, accorde aux lois une puissance plus grande encore; et il néglige de rechercher si la nature même de ces lois n'a pas été déterminée par celle des climats, et si, par exemple, les peuples libres de l'Asie n'étaient point placées dans des régions montagneuses et froides.

Montesquieu va plus loin, et fait partout dominer l'influence du climat sur les lois mêmes. C'est à nous de juger si l'expérience ne confirme pas la théorie, et s'il est vraisemblable que la république se fonde à Naples, et que le gouvernement représentatif s'affermisse au Mexique. Sans doute, la loi morale, le droit primitif, n'est pas transformé par les climats; et cela même est une preuve de son absolue vérité. Un degré de méridien n'y change rien, quoi qu'en ait dit Pascal. Mais combien les mœurs, les coutumes, les usages civils, et partant les institutions politiques, ne sont-ils pas soumis à cette influence? Avec les neuf mois glacés de Saint-Pétersbourg, vous pouvez avoir des révolutions de palais, et quelques

émeutes terribles ; mais un gouvernement libre, des comices populaires, jamais. Montesquieu, en portant fort loin l'influence du climat, l'a cependant soumise, sur quelques points, à la religion ; et il nous montre le christianisme qui, dans l'Éthiopie, transforme les mœurs données par le climat. Mais combien, sans doute, ce christianisme d'Éthiopie nous semblerait étrange, s'il était vu de près? Le plus grand exemple de l'efficacité cosmopolite de l'Évangile, ce fut dans les premiers siècles, alors que Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Carthage étaient chrétiennes, comme Rome et Constantinople. Mais cette première conquête d'une foi nouvelle fut successivement repoussée par l'influence naturelle des lieux : et le christianisme, perdant tour à tour ces terres brûlantes et barbares qu'il avait gagnées, fut rejeté en Europe. Mais de là, par la science et les arts, il doit reprendre et dominer toutes les parties du monde. Déjà, sous ses formes les plus diverses, il possède l'Amérique. Ce sont trois prêtres catholiques qui ont successivement soulevé l'Amérique méridionale; et, dans les libres États de l'Amérique du nord, règnent toutes les communions chrétiennes. Du fond de l'Angleterre et de la Russie, la bible traduite dans

toutes les langues, se répand incessamment chez tous les peuples de l'Asie, et jusque dans les *Steppes* les plus barbares de la Tartarie, et les îles les plus lointaines du grand Océan. Et, bien que ce ne soit pas la propagande religieuse, mais le commerce, la civilisation, la conquête, qu'on se propose pour premier but, la loi chrétienne s'avance à la fois par toutes les routes de l'activité humaine, et envahit l'univers sur tous les points. C'est la révolution que verra l'avenir. Dans ces grandes usines de la civilisation, à Londres, à Paris, le christianisme a été souvent discuté, méconnu, renié; mais au loin il s'étend avec la civilisation même; et, qu'elle le veuille ou non, il est inséparable de son triomphe. Comme elle, il couvrira successivement le monde; et, lorsque le génie de nos arts viendra seconder la nature dans ces contrées barbares, au milieu de toutes les puissances de l'industrie humaine, s'établira de soi-même la religion de la race européenne.

Mais, combien les esprits étaient loin de cette vue du christianisme, dans le dix-huitième siècle, entre la première ferveur du scepticisme et les restes de l'oppression religieuse! Montesquieu, en aimant la religion, avait encore à combattre pour la tolérance. S'il n'eût fait

que plaider cette grande cause, son œuvre se confondrait avec celle de son siècle, et ne servirait plus à instruire le nôtre. Un service plus durable, et toujours nécessaire, qu'il a rendu à l'espèce humaine, c'est d'avoir revendiqué, sous toutes les formes, et développé, sous la plus parfaite, les principes de la liberté politique et civile.

Voltaire lui-même, qui osa tant de choses, n'avait hasardé, dans ses fameuses *Lettres* sur les Anglais, qu'un assez froid éloge de la constitution britannique. Au fond, la liberté le touchait peu. Dans un pays tel que la France, où nulle puissance politique n'existait, hors de la cour, il était la première puissance spirituelle; et ce rôle ne lui permettait pas d'en regretter un autre. Aussi, le voit-on toujours beaucoup plus sceptique sur la religion que sur le pouvoir, s'accommodant assez bien des faveurs d'une monarchie absolue, goûtant assez la politique arbitraire de son vieil ami, le maréchal de Richelieu, aimant mieux les ministres et les favorites que les parlemens, et même, à la fin, célébrant le coup d'état du chancelier Maupeou. Malgré la circonspection politique de Voltaire, ses *Lettres anglaises* avaient été saisies, par défiance contre ce pays de révolutions et d'héré-

sies. Quinze ans plus tard, le sage Montesquieu fait de la constitution anglaise, admirablement expliquée, un modèle et un objet d'envie pour l'Europe. On dirait qu'il la comprend mieux que les Anglais eux-mêmes, et qu'il en révèle le bienfait à ceux qui le possèdent. La différence des points de vue a dû l'aider, il est vrai. Pour les Anglais, la constitution était une affaire, et un combat de tous les jours. Le jeu même de cette constitution, en divisant le peuple anglais en hommes de parti, y avait laissé peu d'esprits assez désintéressés et assez calmes pour en bien étudier les effets et les ressorts. Les philosophes avaient subi cette loi, comme les autres. Locke, par exemple, disciple flegmatique des vengeurs armés de la liberté aux prises avec le roi, interprétait la constitution anglaise, comme les Puritains et Sydney l'avaient défendue. En traitant du *gouvernement civil*, au lieu de montrer les sages tempéraments des lois de son pays, il en exagérait le principe avec une rigueur à la fois technique et violente.

Dans l'époque qui suivit, en Angleterre, les querelles des partis, non plus sanglantes, mais assidues et tracassières, n'étaient nullement propres à favoriser le jugement éclairé d'un peuple sur ses propres lois. Le tory Swift s'ap-

pliquait bien plus à diffamer ses adversaires qu'à faire aimer la constitution de son pays; et il ne comptait guère pour liberté précieuse que le droit de se moquer des *Whigs*. Les *Whigs* eux-mêmes, que le caractère de leurs opinions devait plus particulièrement attacher à l'étude et à la défense des droits du pays, en faisaient un sujet de controverse, plutôt que de méditation. Leur meilleur écrivain, Addisson, formé par l'esprit français, académicien spirituellement démocrate, vantait Guillaume III et Milton, bafouait le prétendant, ridiculisait avec grâce la fureur des haines politiques, mais s'occupait fort peu de l'admirable mécanisme, qui fonde à la fois la liberté et la puissance anglaise. Bolingbroke lui-même, cet homme qui avait le génie du monde, des affaires et de l'étude, n'a nulle part, dans ses écrits, indiqué les vrais caractères de la constitution anglaise. Toujours les nuages de l'esprit de parti, de la colère, de l'ambition trompée, ont offusqué cette vive intelligence. Il n'est rien, dans les lois de son pays, qu'il n'ait attaqué, rien qu'il n'ait défendu, selon le temps, la passion, l'intérêt.

Parlerai-je des juris consultes anglais, qui se sont plus spécialement occupés des formes mêmes et des procédés de la constitution? Serez-

vous fort avancés, quand vous aurez étudié, chez eux, le développement de ces trois propositions: *Potestas parlementaria est secundùm originem antiquissima, secundùm dignitatem reverendissima, secundùm scientiam capacissima?* La méthode pédantesque de cette théologie qui avait ensanglanté les trois royaumes semblait s'être transmise aux publicistes anglais. Et toutefois, dans le raisonnement étroit et judaïque de ces vieux docteurs, dans leur application littérale de la loi ou de la coutume, dans leur attachement opiniâtre à certaines formes, sans raisonnement théorique à l'appui de ces formes, réside la grande vertu de la constitution anglaise. La liberté y est partout armée; elle a sa procédure et ses recours, qu'elle a gagnés successivement, et qu'elle ne perd jamais. Elle n'est pas le fruit d'une théorie; mais elle ne se modifie pas d'un jour à l'autre, au gré d'une théorie nouvelle. Le jury, pour toutes les causes, indépendant et unanime; la liberté de la presse; la garantie effective, et non pas simplement la déclaration de la liberté individuelle, le droit de plainte judiciaire, dans tous les cas et contre toute personne, ce sont là des choses acquises, invariables, dont les publicistes anglais constatent seulement les règles et l'usage, et qui valent

mieux pour la liberté d'un pays que les grandes maximes de nos constitutions successives. Mais revenons : cette minutie légale, cet esprit traditionnel de liberté, qui caractérise les jurisconsultes anglais, était bien loin cependant de s'élever à l'intelligence complète, et au tableau politique et moral de l'Angleterre. Ce que Montesquieu a écrit sur ce sujet, il en est l'inventeur; il l'a fait d'après la vérité. Personne, avant lui, pas plus en Angleterre qu'ailleurs, ne s'était avisé de réunir tous les faits principaux de l'ordre politique, de les expliquer l'un par l'autre, et tous par les mœurs et la situation du peuple auquel ils s'appliquent. Cette *utopie*, composée d'après la réalité, est le plus bel hommage qu'ait reçu la monarchie anglaise, et lui survivra.

Rien de technique, ni de conjectural dans l'analyse de Montesquieu : il pénètre aux sources de vie de la constitution anglaise ; il la fait voir et sentir en action. Il n'a prononcé nulle part les mots de *jury*, de *responsabilité des ministres*, de *liberté individuelle*, d'*habeas corpus*, de *gouvernement représentatif*, et tant d'autres qu'on répète. Mais il décompose admirablement les idées de ces mots ; et tout le droit politique anglais se trouve expliqué en quelques pages par la seule force des conséquen-

ces. Il vous montre comment la liberté du peuple n'est pas le pouvoir du peuple : il cherche avec vous les causes et les effets de cette liberté ; il les déduit comme des vérités nécessaires ; et vous trouvez tout le droit public anglais, depuis la liberté sous caution jusqu'à l'inviolabilité du roi, sans laquelle il n'y aurait plus de liberté pour personne. Quelle intelligence du passé, et quelle prévoyance ! Les esprits ordinaires, les grands esprits même, pour peu qu'ils aient les passions de leur temps, n'attaquent et ne redoutent que l'abus ou le danger, dont ils sont témoins. Montesquieu voit au delà : sous la royauté du dix-huitième siècle, et en la blâmant, il conçoit la tyrannie des assemblées. « Tout serait » perdu, dit-il (1), si le même homme ou le même » corps des principaux, des nobles, ou du peuple » exerçait les trois pouvoirs, celui de faire des » lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, » et celui de juger les crimes. »

Cette accumulation de pouvoirs ne fit-elle pas en effet le despotisme de la Convention ? Et le génie de la constitution anglaise, n'est-ce pas de les avoir divisés, de telle sorte que l'on craigne la magistrature, et non pas les magistrats, que les

(1) *Esprit des Lois*, liv. VI, c. VI.

tribunaux ne soient pas fixes, et que les jugemens le soient, comme un texte précis de loi; que la puissance exécutrice soit, dans les mains d'un monarque, le contrôle, et l'influence dans les assemblées?

Je sais que, pour des esprits ardens, cette division semble une vieillerie. Quelques politiques n'y croient pas non plus; et pour eux la puissance législative n'est qu'une apparence, une forme à travers laquelle le pouvoir exécutif doit tout entraîner. D'autres enfin, en donnant beaucoup à la puissance législative, ne la conçoivent que par élection, et sans concours d'hérédité. L'avenir jugera ces opinions, que Montesquieu n'eût pas admises. A ceux qui, raillant la division des pouvoirs, ne conçoivent qu'une législature souveraine, sans le contrepoids d'un monarque inviolable, il répondrait qu'ils auront *une république non libre ;* et notre révolution l'a prouvé. A ceux qui veulent une législature dépendante, ou un simulacre de législature, il rappellerait sa belle théorie des trois pouvoirs, qui, forcés d'aller par le mouvement des choses, sont forcés d'aller de concert. Mais à la vérité, pour la force même de cette législature, il voudrait une nature diverse, une double origine. A côté de l'élection, il main-

tiendrait l'hérédité, convaincu que, sans ce principe, la législature sera, selon les temps, trop faible ou trop forte contre le pouvoir exécutif.

Enfin, à toutes les opinions il rappellerait que le danger des gouvernemens libres est dans les armées, qu'on ne corrige pas ce danger en voulant les faire dépendre immédiatement du pouvoir législatif, mais en réduisant leur nombre et leur force; et il ajouterait à son chapitre de *l'Esprit des lois* cette prédiction trouvée dans ses papiers : « L'Europe se perdra par les gens de guerre. »

Dans cet examen rapide d'une œuvre immense, ne pouvant tout apprécier, il faut choisir au moins quelques sujets d'étude. Le droit politique, qui est la partie la plus élevée de l'histoire, a dû nous occuper. Le droit civil est une science à part; et nous ne pouvons disserter ici sur la législation qui régit les contrats ou les héritages, bien qu'une loi des successions, en particulier, puisse être toute une institution politique, ou tout un changement social. Mais il est une autre partie du droit, témoignage visible de l'état des mœurs, et objet de la spéculation des sages, qui peut doublement nous instruire; c'est la législation pénale.

Cherchons ce qu'elle doit à Montesquieu,

quelles idées avaient précédé celles de ce grand homme, ce qu'il a reçu, et ce qu'il a donné.

J'ouvre l'*Esprit des lois*, et je lis une énumération de quatre sortes de crimes, « contre la religion, les mœurs, la tranquillité, la sûreté; » puis, cette interprétation du droit de punir: » c'est une espèce de talion qui fait que la so» ciété refuse la sûreté à un citoyen qui en a » privé, ou en a voulu priver un autre. Cette » peine est tirée de la nature de la chose, puisée » dans la raison, et la source du bien et du mal. » Cette peine est comme le remède de la so» ciété malade. Lorsqu'on viole la sûreté à l'é» gard des biens, il peut y avoir des raisons, » pour que la peine soit capitale. » Eh quoi! une espèce de talion, et, dans certains cas, la mort pour le vol, était-ce là le principe le plus équitable où la justice humaine se fût élevée dans le dix-huitième siècle? N'avait-elle pas une meilleure raison à donner d'elle-même que le talion, cet instinct de la force brutale, qui faisait dire aux peuples barbares: œil pour œil? dent pour dent.

A ces tâtonnemens d'un génie si ferme, à ces expressions indécises et contradictoires, il est évident que la question était neuve encore, et que Montesquieu n'avait pas cherché le prin-

cipe de la pénalité ; car le talion n'est pas un principe; et Montesquieu d'ailleurs ne s'y renfermait pas, puisqu'il admettait la mort pour le vol. C'est là, Messieurs, qu'on peut reconnaître le procédé de ce grand esprit, qu'aucune théorie ne domine, et pour qui la philosophie des lois n'est qu'une expérience. Depuis un demi-siècle, on est allé beaucoup plus loin. Un scrupule inconnu s'est élevé dans le monde; la légitimité de la peine de mort a été mise en doute; on s'est demandé quel était le droit de la société sur la vie du coupable présumé (car un jugement même n'est que la plus grande des présomptions), et s'il convenait à notre justice d'appliquer une peine irréparable. En admettant même que la peine de mort ait pu être légitimée par le besoin social, et l'impuissance d'obtenir autrement une répression suffisante, on s'est demandé encore si cette légitimité n'était pas conditionnelle et temporaire, et si elle ne devait pas cesser, quand l'état des mœurs rendrait efficace une pénalité moins sévère.

Un regard jeté sur les siècles antérieurs nous fera comprendre comment ces grandes questions sont nées si tard, et pourquoi le génie lui-même ne s'en avisait pas. L'antiquité, dont Montesquieu admirait les vertus et les lois, avait

partout consacré la plus grande des injustices, l'esclavage domestique. De cette première violation du droit naturel était sorti un cortége d'autres injustices, et d'abord des lois terribles contre les esclaves. Cet homme qu'on avait fait esclave, pour ne pas le tuer, suivant l'étymologie du mot et le raisonnement de Grotius, on le tuait volontiers, parce qu'il était esclave, et que le malheur de sa condition lui inspirait souvent des sentimens que la mort seule pouvait réprimer. De là toutes ces tortures, et ce supplice de la croix dont il est parlé dans les comédies latines. Mais tandis que la nature humaine était si fort rabaissée par un culte sans morale, et par l'atrocité permanente de l'esclavage, le droit politique vint à son aide. Le sentiment de la liberté suppléa celui de l'humanité. Ainsi, dans Rome, la peine de mort, barbarement prodiguée contre l'homme simple, contre l'esclave, frappait rarement le citoyen. Et lorsque, après longues années, pendant lesquelles la tête d'aucun Romain n'était tombée sous la hache, les lois Porcia et Sempronia, protectrices de ce grand privilége, parurent impossibles, on les éluda par une sorte de fiction, qui était un dernier hommage au nom de citoyen Romain. Le meurtrier, l'incendiaire, avant de subir le

supplice, était dépouillé de ce caractère, de ce sceau d'inviolabilité, que l'institution politique avait mis sur lui; on le déclarait *servus pœnæ*, esclave de la loi pénale; alors on le tuait; il n'était plus rien; il n'était plus qu'un esclave; il n'était plus qu'un homme.

Le monde conserva ou regretta de telles lois, pendant plusieurs siècles. La philosophie d'un Cicéron, d'un Tacite, l'aménité de mœurs d'un Pline le Jeune n'imaginaient rien au-delà; et les supplices, devenus si fréquens sous l'empire, n'excitaient l'indignation que parce qu'ils frappaient sur des chevaliers et des sénateurs. Quant à la vie des esclaves, elle n'était pas comptée.

Il en fut autrement, lorsque le christianisme parut dans le monde. Tout à coup, ce privilége unique du citoyen, maintenant violé par l'empire, et cet abaissement uniforme où étaient tombés les Grecs, les Gaulois, les Africains, les Romains eux-mêmes, est remplacé par l'élévation générale du caractère humain, si je puis parler ainsi. Il n'y a plus, dans l'opinion religieuse, ni citoyen, ni étranger, ni maître, ni esclave, ni vainqueur, ni vaincu; les mystères mêmes du christianisme, indépendamment de ses maximes, ce salut de l'homme par le sang

d'un Dieu, ce prix inestimable de la créature humaine, ces pensées, en apparence toutes théologiques, devinrent des pensées publiques; et cette religion si humble fut la première qui commença à rehausser le prix de la vie de l'homme, de l'homme non plus enveloppé dans la toge de citoyen, mais esclave, dépouillé, coupable même. De là, une grande révolution dans les idées. Cette peine de mort, dont l'homme n'avait été préservé quelque temps que par le caractère de citoyen, c'est-à-dire par la souveraineté même, et qui, depuis, sévissait indistinctement sur un monde d'esclaves, est diffamée tout ensemble, et bravée par les chrétiens. Ils la souffrent, ils l'acceptent avec ardeur pour eux-mêmes; mais ils la déclarent inique et sacrilége envers tous les hommes.

Entendez- vous ces premiers *Apologistes*, St.-Justin, Athénagoras, Théophile. Voyez quelle horreur ils témoignent pour ces supplices, dont le paganisme avait fait des jeux publics. « Les » chrétiens, disent-ils, n'assistent jamais à la » punition des criminels, même condamnés » selon les lois; ils se croiraient souillés » par la vue seule du sang humain. » Combien ce religieux scrupule ne dut-il pas s'accroître dans la société chrétienne, par la longue

expérience du martyre! Ainsi, sous le règne de Constantin, on vit les mêmes doctrines marquer d'abord la victoire du christianisme. La première idée qui se présenta, c'est que la qualité de prêtre, ou même d'initié au sacerdoce, était incompatible avec l'exercice du droit de mort. L'ancienne fiction de la loi romaine était retournée, pour ainsi dire. La loi, pour frapper du glaive un citoyen, avait eu besoin d'abord de le déclarer esclave : la religion ne pouvait tuer aucun de ces hommes, qu'elle déclarait rachetés du sang d'un Dieu. Aussi, voyez-vous, dans le troisième siècle, comment S. Ambroise, que l'enthousiasme populaire veut nommer évêque, essaie d'échapper à cette grande dignité? Il vient, comme juge, prendre part à une procédure où la question est infligée à quelques accusés; et, par cela seul, il semble qu'il se profane lui-même, et se rend inhabile à l'épiscopat. Bientôt, malheureusement, ces idées sublimes s'altérèrent. L'empire, avec cette habitude féroce de tyrannie, qui se déplaçait, mais ne se corrigeait pas, jeta sa hache dans la balance chrétienne, et décréta la peine de mort contre les idolâtres et les hérétiques. La pureté de la foi devint le seul privilége, comme l'avait été jadis le nom de citoyen romain; et le sang des

idolâtres, des hérétiques, de ceux qui n'étaient que des hommes, fut impitoyablement prodigué.

Il est beau, cependant, d'étudier dans saint Augustin la protestation de l'esprit évangélique contre l'emploi du glaive, et la rigueur des supplices. Nous avons rappelé sa lettre au tribun Marcellin; elle atteste que, si, dans quelque autre occasion, le saint évêque a reconnu au pouvoir civil le droit de frapper de mort les hérétiques, c'était une contradiction dans sa doctrine : c'était l'Empire qui corrompait l'Eglise. Il ne s'agit pas dans cette lettre de sectaires, qui dogmatisent et qui prêchent, mais de sectaires qui ont tué ou blessé des prêtres catholiques; et Augustin cependant repousse, à leur égard, la peine du talion, comme une loi injuste, qui ne console pas la victime, et qui rabaisse le juge. Il propose de condamner seulement les meurtriers à la prison, « pour les » ramener d'une énergie malfaisante à quelque » travail utile, et de l'égarement du crime au » calme et au repentir. »

Mais tandis que la foi chrétienne proclamait ces idées sublimes, au milieu du déclin de l'Empire, toute civilisation périssait; et le monde, déchu de la douceur grecque et de l'urbanité

romaine, voyait reparaître l'atrocité des supplices avec la tyrannie des empereurs et l'invasion des barbares. Lorsque les Goths, les Vandales, les Huns, accourus du fond du Nord, renversèrent, noyèrent dans le sang l'ancienne société, brûlèrent à la fois les églises et les temples, les prétoires et les cirques, du milieu de cette société nouvelle où le christianisme, plus ou moins altéré, resta tel qu'un levain précieux, sortirent des législations cruelles comme les peuples qu'elles régissaient.

Ne prenez pas, en effet, pour un signe d'humanité ces dispositions des lois bourguignonnes et ripuaires, qui permettaient d'échanger contre de l'argent la peine de mort. Loin d'attester l'estime pour la vie de l'homme, c'était une marque du mépris qu'on en faisait : elle paraissait si peu de chose qu'on la rachetait pour quelques sous d'or. Mais, en même temps, cette législation, qui transigeait si facilement sur l'homicide, prodiguait, dans d'autres cas, la peine de mort, sans permettre le rachat. Elle n'était indulgente que pour le meurtre, parce qu'elle le commettait sans cesse elle-même.

Quoi qu'il en soit, le rachat de la peine fut aboli, et la rigueur des supplices demeura seule. On sait combien elle a duré, à quels crimes

imaginaires elle s'appliquait. A peine, de siècle en siècle, quelques voix réclamèrent-elles. Nous avons cité Morus dans son utopie; il faut y joindre Montaigne. Mais, au commencement du dix-septième siècle, quand tout s'élevait et se polissait, la législation pénale parut s'endurcir; c'est que le despotisme croissant apportait plus de rigueur dans les lois que le progrès de la société n'introduisait d'humanité dans les mœurs. Voyez le code pénal écrit sous la dictée de Richelieu. Les dispositions sanguinaires y sont multipliées non pas seulement contre les crimes politiques, mais contre toute espèce de délits. On sent que ce pouvoir a voulu être terrible, là même où il n'était pas inquiété. Nous avons dit comment le règne de Louis XIV atténua cette rigueur, et quels précieux travaux de législation furent achevés alors. Nous bénissons encore la mémoire de Lamoignon, qui ne voulut pas qu'une seule voix de majorité fût suffisante pour condamner. Mais, dans ces célèbres ordonnances de Louis XIV, combien la peine de mort est encore prodiguée! Et voyez-vous, dans les esprits les plus élevés et les plus délicats du même siècle, avec quelle indifférence on s'entretient des exécutions prévôtales, et « de ces

» paysans bretons *qui ne se lassent pas de se*
» *faire pendre?* »

Que de temps, messieurs, pour en revenir à cette philanthropie chrétienne de saint Augustin! Le dirai-je? c'est dans l'écrit d'un de ses disciples, dans la fameuse lettre de Pascal sur l'homicide, qu'on voit paraître au plus haut degré, avant Montesquieu, le respect de la vie de l'homme. C'est de ce point qu'il faut apprécier *l'Esprit des lois*, et tant de vues si belles et si neuves alors sur la modération des peines, les ménagemens dus à l'accusé, le droit de la défense.

Voltaire n'avait rien dit encore de ces graves sujets; et Beccaria n'écrivit qu'après Montesquieu, et sous son influence. Montesquieu seul a plus fait que tous ceux qui l'ont suivi. Selon l'allure de son génie, prudent et modéré, il n'a pas prétendu restreindre le pouvoir pénal de la société; mais il inspirait un esprit général de douceur et d'équité; et, dans son siècle, la Toscane vit abolir la peine de mort.

De nos jours, et tout récemment, on a repris la même question, tour à tour par des argumens spéculatifs et par la précision des détails techniques. Nos philanthropes répètent l'évêque d'Hippone. Son idée de calmer une énergie malfai-

sante par la prison et le travail, et d'améliorer le coupable par la peine, est aujourd'hui le but de la législation des États-Unis. Et vous le savez, elle ne s'y réalise qu'à la faveur et par l'assidu dévouement du même zèle religieux, qui la proclamait il y a quinze siècles. Sans lui, la prison, le *confinement solitaire* devient une peine terrible comme la mort, et se terminerait par la folie. Nous ne discuterons pas ici, messieurs, ce problème laissé à la civilisation croissante de l'Europe. Qu'il nous suffise de rappeler, sur une question si haute, le premier vœu du christianisme, à son entrée dans le monde social, puis la sanglante et longue interruption qu'y apporta la barbarie, puis la renaissance du même vœu sous une autre influence, quand le progrès des temps et des arts eut effacé les dernières traditions du *moyen âge*, puis alors le débordement d'une autre barbarie, d'une grande révolution politique avec ses crimes et sa puissance, qui, de même que la barbarie du cinquième siècle avait donné démenti aux charitables espérances du christianisme, vint donner démenti aux spéculations de la philosophie.

En effet, au sortir de ce rêve de philanthropie qui avait succédé à l'*Esprit des lois*, après ces théories d'indulgence et d'humanité qui avaient

occupé les Beccaria, les Filangieri, les Turgot, les Condorcet, et d'autres indignes d'être nommés, vous avez à traverser une mer épouvantable de sang, où cette vie de l'homme, qu'on déclarait inviolable, est impitoyablement sacrifiée. Puis vous revoyez des hommes généreux s'occuper encore à élever cet édifice qui a été deux fois, à quinze siècles de distance, si cruellement dispersé, tantôt par la tempête de la barbarie sauvage, tantôt par la tempête de la barbarie politique.

Cette œuvre sera lente encore; plus d'une fois peut-être elle paraîtra s'arrêter : mais il y a, dans le droit pénal, des choses désormais acquises à l'humanité, et qu'elle ne perdra plus. Montesquieu est un de leurs gardiens. Le premier, surtout, il a posé cette idée féconde que la nature de la peine peut, et dès lors doit s'adoucir, à mesure que la société devient plus paisible et plus éclairée.

Je m'arrête dans cette analyse, qui pourrait être infinie; car c'est assurément le livre du dix-huitième siècle où il y a le plus d'idées, et, malgré la réserve de l'auteur, le plus d'idées qui appartiennent à l'avenir. Souvent, il est vrai, sa pensée ne s'applique qu'à des choses passées et mortes, l'histoire des fiefs, par exemple, jetée on ne sait pourquoi à la fin de l'ouvrage, dont

elle n'est ni la conclusion ni le résumé, quoiqu'elle soit un chef-d'œuvre d'érudition précise et de sagacité; mais souvent aussi, cette pensée est toute vivante et contemporaine, tant elle a bien pénétré les lois éternelles des sociétés! et Washington a pu, comme il le disait, apprendre tout ce qu'il savait de politique dans ce livre fait pour l'ancienne Europe. Aussi l'*Esprit des lois*, à sa première apparition, fut-il peu compris. Il dérangeait l'expérience, et il ne pouvait être complétement loué que par elle. Je ne parle pas de la foule des critiques, mais de Voltaire. Il fit sur cet ouvrage une phrase éloquemment ingénieuse, et beaucoup de notes critiques, la plupart fausses ou minutieuses. Mais, il parut compter pour peu de chose les grandes vues de l'auteur, et prendre seulement pour de l'esprit de profondes vérités dites spirituellement.

Montesquieu portait ainsi la peine d'une qualité distinctive de son génie. Si nul écrivain n'a plus de trait et de saillies, nul publiciste n'a plus de sens et de justesse. Mais sa vive expression, son tour ingénieux trompaient les lecteurs français sur le sérieux et la solidité de ses réflexions. Le lourd Crévier le trouvait frivole; et madame Du Deffand croyait avoir le droit de le juger par un bon mot.

Montesquieu était arrivé avec effort au terme de son ouvrage. « Je suis accablé de lassitude, » écrivait-il. Je compte me reposer le reste de » mes jours. » Sa vue, de tout temps faible, était presque entièrement épuisée par ses grandes lectures. Ce fut une joie pour lui d'apprendre que le mal qui s'était formé sur son bon œil était une cataracte. Il en parlait gaiement. « Mon Fa» bius Maximus, écrivait-il, M. Gendron, me dit » qu'elle est de bonne qualité, et qu'on ouvrira » le volet de la fenêtre. » En attendant, Montesquieu jouissait du repos à la *Brede*, qu'il avait fort embellie. Il y soignait ses prés et son vin. Il le vendait lui-même, et recommandait fort de ne pas le mêler à d'autres vins. « Lord Elliban, » écrivait-il, peut être sûr qu'il l'a immédiate» ment, comme je l'ai reçu de Dieu : il n'est pas » *passé par les mains des marchands.* »

Dans les années qui suivirent la publication de l'*Esprit des lois*, Montesquieu crut remarquer que les *commandes* de l'Angleterre sur ses vignobles devenaient plus considérables; et il en était doublement flatté. « On me demande, » écrivait-il en 1752, une commission pour » quinze tonneaux. Le succès que mon livre a » eu dans ce pays-là contribue, à ce qu'il » paraît, au succès de mon vin. » L'*Esprit des*

lois, en effet, fut très-goûté des Anglais. Mais on peut s'étonner que lord Chesterfield, ami de l'auteur, et qui avait lu trois fois cet ouvrage, recommande surtout à son fils le chapitre sur la politesse et le bel usage du monde. C'était la marque du siècle dans toute l'Europe. La France avait plus d'influence par l'empire de ses modes que l'Angleterre par l'exemple de ses lois.

Parmi les juges du génie de Montesquieu à l'étranger, il y avait l'ancien ami de Voltaire, le roi de Prusse. « Je sais qu'il est dans le » monde un roi qui m'a lu, écrivait Montes- » quieu; et M. de Maupertuis m'a mandé qu'il » avait trouvé des choses où il n'était pas » de mon avis. Je lui ai répondu que je parie- » rais bien que je mettrais le doigt sur ces » choses. » Je le crois bien, un despote, même philosophe, doit trouver beaucoup à dire à l'*Esprit des lois*; et Montesquieu n'était pas de ceux qui prenaient l'incrédulité du prince pour une liberté publique. D'autre part, la Sorbonne était encore plus mécontente que Frédéric, et songea plusieurs fois à une censure, que pourtant elle ne fit pas. L'ouvrage n'eut donc à subir, avec les critiques des philosophes, des financiers et des gens du monde, que les attaques du gazetier ecclésiastique, dernier et fai-

ble dépositaire de l'esprit janséniste. Montesquieu, pour lui répondre, secoua la fatigue et la langueur que lui avaient laissées les dernières recherches de son ouvrage; et, à soixante-trois ans, il fut plus que jamais vif, moqueur, étincelant d'imagination et de malice. La défense de l'*Esprit des lois* est un chef-d'œuvre de logique et de plaisanterie. Ce grand homme cependant touchait au terme de sa vie. Il mourut le 10 février 1755, au milieu du calme de la monarchie absolue, jouissant du respect public, et de la familiarité des grands. Ses obsèques furent suivies par des philosophes, qui, dans leurs vœux secrets, surpassaient déjà de bien loin ses sages idées de réforme; et Voltaire, survivant au seul homme qui opposait à sa gloire une renommée plus paisible et presque aussi éclatante, régna sans partage sur la société française, jusqu'à l'avénement tout démocratique du génie de Rousseau.

QUINZIÈME LEÇON.

Moralistes de l'École philosophique : double tendance. Vauvenargues, Duclos, leurs rapports divers avec la société de leur temps. — Quelques détails sur la vie de Vauvenargues. — Caractère touchant de ses écrits ; élévation de ses maximes.—Duclos, peintre de mœurs, plus licencieux que hardi.

MESSIEURS,

Je vous ai presque fatigués de Montesquieu ; vous vous dédommagerez en l'étudiant. Vous y trouverez bien des choses que je n'ai pas su vous dire ; car, je cherche moins à vous donner mes pensées qu'à susciter les vôtres. Par la lecture et la critique j'essaie de reconstruire à vos yeux le dix-huitième siècle. Je vous montre ces œuvres d'un art tantôt sublime, tantôt mesquin et corrompu, ces hautes et rares colonnes de-

vant lesquelles nous nous arrêtons, ces ornemens sans nombre qui remplissent leurs intervalles. Partout il y a deux choses distinctes à observer dans cette grande époque, l'action de quelques hommes de génie, et le mouvement de la société même, qui se confond avec le caractère général de la littérature et la riche diversité des talents secondaires.

Quelques écrivains de génie font la gloire d'une époque. Mais que l'art d'écrire ait été puissant et à la mode, que l'esprit des lettres ait fait partie de l'esprit du monde et qu'il l'ait à la fois reproduit et excité, c'est le trait distinctif du dix-huitième siècle, c'est le fond de son histoire ; et, par là, dans cette histoire, les noms mêmes qui ne sont pas placés au premier rang offrent un intérêt curieux, et sont une partie nécessaire du tableau.

Aujourd'hui je ramènerai votre souvenir sur deux écrivains qui, séparés par de grandes différences de caractère, d'esprit et de destinée, représentent, avec une égale fidélité, la double tendance de la philosophie morale dans le milieu du dix-huitième siècle. Peintres de cette époque, ils en témoignent, par la manière dont l'un d'eux la subit, et dont l'autre y résiste : ce sont Duclos et Vauvenargues ; le bourgeois,

homme d'esprit, introduit par les lettres et le plaisir dans la société des gens de cour, plus licencieux que philosophe, se faisant à peu de frais une réputation de hardiesse qui ne coûte rien à sa faveur, et sera bientôt surpassée; le gentilhomme, sans pouvoir et sans protection, s'adressant aux lettres pour obtenir la gloire qu'elles seules pouvaient donner, aimant la philosophie par élévation de cœur, mais la voulant sévère et presque religieuse. Ce fut là son originalité; et, comme il y joignait le goût des modèles les plus purs et un naturel heureux pour l'éloquence, cette originalité lui a inspiré quelques belles pages de notre langue. Vauvenargues n'est pas, comme on l'a dit, un disciple de Voltaire, quoiqu'il ait été le premier admirateur éloquent de son génie. Non, Vauvenargues est bien plutôt un disciple du siècle précédent, un studieux amateur de Pascal et de Fénelon. Il n'a du dix-huitième siècle que ce qu'il ne peut pas ne pas en avoir, la haine de la persécution, et le doute sur le dogme. Mais combien il est loin de cet épicuréisme, qui, avec toutes les variantes de grâce frivole et de sécheresse dogmatique, d'indifférence et de cynisme, de froid calcul et d'exaltation sensuelle, de prudence ou d'emportement, est la croyance uniforme du dix-

huitième siècle, depuis Fontenelle jusqu'à Mirabeau! Comment s'était-il formé hors de cette influence? Il avait évité Paris, où la morale pratique du dix-huitième siècle était surtout en usage. Il n'y vint que malade, solitaire, pour y travailler, et pour y mourir à trente-deux ans. Il n'avait connu ni ces orgies de princes où fut fêté Voltaire, ni ces débauches de jeunes seigneurs qu'imitait fort bien la bourgeoisie, ni ces cafés bruyants et raisonneurs où s'exerça Duclos, ni enfin toute cette vie de luxe et d'industrie qu'avait créée l'agiotage, ni ces sociétés de bel esprit que présidaient quelques femmes sans mœurs. Figurez-vous dans une noble famille de Provence, à Aix, un jeune homme né avec le goût de la méditation et des lettres, mais destiné par sa naissance au métier des armes. Après de faibles études, il est entré officier dans un régiment. Il fit d'abord la campagne d'Italie, puis la guerre de la succession en 1741; et il était sous le maréchal de Belle-Isle à cette périlleuse retraite de Prague, que Voltaire a comparée à la retraite des Dix Mille, sans pouvoir la rendre aussi célèbre. Il y souffrit d'un froid excessif, et en resta malade et affaibli.

Mais au milieu des épreuves de la vie militaire,

son talent même s'était formé. Son premier écrit fut sans doute l'éloge funèbre d'un jeune officier, son ami, son compatriote, qu'il avait vu mourir près de lui, sous la rigueur du ciel de Prague. Cet éloge a quelque chose d'antique, ou d'inspiré par Fénelon. « Aimable Hippolyte, dit-il à l'ombre » de son ami, aucun vice n'infectait encore ta » jeunesse; tes années croissaient sans repro- » che, et l'aurore de ta vertu jetait un éclat ra- » vissant. La candeur et la vérité régnaient dans » tes sages discours avec l'enjouement et les » grâces; modéré jusque dans la guerre, ton » esprit ne perdait jamais sa douceur et son agré- » ment. » Puis, à ce langage orné, mais candide, d'une vraie douleur, se mêlent l'incertitude sur l'avenir qui suit la mort, et toutes les agitations, d'une philosophie nouvelle.

Vauvenargues porta ces pénibles problèmes le reste de sa vie. Nous avons cru sentir quelquefois, dans les pensées mêmes de Pascal; le tourment d'un doute semblable. Mais Pascal avait, pour contrepeser ce doute, et la tradition de son siècle, et les habitudes de sa vie, et le travail de son esprit, et sa volonté tout entière. Le jeune Vauvenargues, au contraire, était poussé de toutes parts au doute, et n'avait, pour s'en défendre, que la pureté de son âme mécon-

tente des solutions grossières qui bornent la vie aux sens et aux plaisirs. La douleur, cette rude institutrice, qui fait réfléchir les esprits qu'elle ne brise pas, le portait à méditer sur les fins de l'homme et sur son être : aussi, malgré les passions inséparables de la jeunesse, comme il dit quelque part, et malgré les infirmités, on le voit, dans le bruit d'une garnison, écrivant un traité sur le *libre arbitre*, et le conciliant avec la la justice et la providence de Dieu. On peut sans doute porter dans ces questions un savoir plus étendu, une méthode plus précise et plus sévère ; mais combien cette élévation métaphysique était alors rare et délaissée ! Rapprochez-la de l'ironique essai publié par Voltaire, sous le titre du *Philosophe ignorant*, et vous saurez gré à ce noble et jeune esprit des méditations qu'il s'imposait. Cette étude morale, faite sans autre guide que les grands écrivains du siècle précédent, se confondait, pour Vauvenargues, avec la leçon de goût et de style. Il puisait à la même source l'amour de la spiritualité et du beau. Il était chrétien par les lettres, comme saint Jérôme s'accusait d'être païen par elles, au quatrième siècle de notre ère.

Je ne sais même si, dans Vauvenargues, cette influence ne pénétra pas jusqu'au fond de

l'âme, et je doute que, superficielle et extérieure, elle rende suffisamment compte de quelques fragments tels que sa *Méditation sur la foi*, sa *Prière à la Trinité*. On a dit que ces épanchemens religieux n'avaient été qu'un jeu d'esprit, une gageure philosophique, pour jeter le doute sur la sincérité même de Bossuet, et montrer qu'on pouvait parler majestueusement de la religion, sans y croire. Je répugne à cette anecdote, qui me gâterait la candeur de Vauvenargues, et que démentent d'autres passages de ses écrits, où se trouvent, non pas des témoignages aussi apparens de piété, mais ces retours, ces velléités et, pour ainsi dire, ces tentations de la foi qui décèlent les combats de l'esprit en nous. Il en coûterait de prendre pour une réserve et une précaution ce qui semble la préférence naturelle de cette âme tendre et ingénue. N'oublions pas aussi que ce ne fut pas un rapport d'opinions irréligieuses, une communauté de hardiesse qui le rapprocha d'abord de Voltaire. Le bon goût dans les lettres fut leur premier lien.

Un jour, Voltaire, dans l'éclat de sa gloire et préparant *Mérope*, reçoit de M. le marquis de Vauvenargues, capitaine en garnison à Nancy, une lettre élégante et ingénieuse sur Corneille

et sur Racine. Voltaire répond avec sa grâce et ses louanges accoutumées, en blâmant doucement le jeune critique d'être trop sévère pour Corneille. Vauvenargues, dans une nouvelle lettre, insiste, en se corrigeant un peu; et il envoie à Voltaire quelques courts et précieux essais de critique sur Bossuet, Pascal et Fénelon, ces trois grands classiques.

A la même époque, Vauvenargues, d'une santé faible, et fatigué de la vie des camps, aurait voulu trouver l'emploi de ses réflexions et de ses études dans une autre carrière utile à l'État. Comptant sur le mérite qu'il sentait en lui, et croyant que sa naissance et ses services pouvaient se passer de protection, il avait adressé au roi Louis XV et à son ministre des affaires étrangères, M. Amelot, une de ces lettres candides et fières qui ne sont pas lues jusqu'au bout, et qui n'obtiennent rien. Voltaire, informé de cette ambition d'honnête homme, s'entremit avec chaleur, parla du jeune capitaine éloquent et philosophe à M. le duc de Duras, et sollicita pour lui M. Amelot, dont il était fort courtisan, et pour lequel il rédigeait des manifestes. « M. Amelot, écrivait-il à Vauvenargues, » sait son Démosthènes par cœur : il faudra qu'il » sache son Vauvenargues. »

Malgré le zèle de Voltaire, M. Amelot ne se pressa pas. Le jeune officier, las d'attendre, se démit de son grade et se retira dans sa famille, après avoir écrit au ministre une nouvelle lettre très-noble, qui, grâce à Voltaire, fut enfin suivie d'une réponse favorable; mais Vauvenargues n'en put profiter. La petite vérole, après avoir mis ses jours en péril, le laissa plus affaibli que jamais, languissant, défiguré et presque privé de la vue.

C'est après tant de mécomptes amers que ce jeune homme, fait pour la gloire, et qui aurait voulu la chercher sur toutes les routes, se rejeta vers la seule espérance de l'étude. Pour la goûter avec plus de fruit et d'émulation, il vint à Paris. Il y passa les deux dernières années de sa vie, connu de peu d'amis et souvent visité, dans sa modeste demeure de la rue du Paon, par Voltaire revenant de Versailles.

Voltaire était alors dans un de ces rapides instants de faveur, gagnés à force de gloire, et perdus presque aussitôt par quelques hardiesses, ou quelques flatteries trop familières. Il venait enfin d'être reçu à l'Académie, à cinquante-deux ans. Le roi l'avait nommé historiographe, et chargé de faire un opéra pour le mariage de monseigneur le dauphin. Il était protégé par

madame de Pompadour, et reçu à la toilette de la reine, où il fit un jour grand éloge de Vauvenargues.

Mais malgré ce zèle et ce crédit de Voltaire, rien de sa faveur tardive ne se détourna sur un jeune gentilhomme de province retiré du service, infirme, sans fortune, et qui écrivait dans les intervalles de ses souffrances quelques pages sérieuses. Mais Voltaire fit plus pour Vauvenargues : il l'honora, le consola, et par ses louanges aimables et vives, prodiguées cette fois avec justice, il fut pour lui la gloire, cette gloire tant souhaitée par le noble jeune homme, et que tout semblait lui refuser.

Vauvenargues, en effet, modeste jusque dans son ardeur de célébrité, avait voulu concourir pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie. Vous savez que même au milieu du dix-huitième siècle, le sujet de ces prix était toujours quelque *maxime* tirée de l'Ecriture sainte. En 1745, l'Académie avait choisi cette parole des Proverbes : « Le riche et le pauvre se sont rencon-» trés ; le Seigneur a fait l'un et l'autre. — *Dives* » *et pauper obviaverunt sibi ; utriusque opera-* » *tor est Dominus.* » — Texte sublime où se cache le terrible problème que Rousseau devait agiter vingt ans plus tard, avec tant de

hardiesse et d'éclat, et que la société ne résoudra jamais! Vauvenargues essaya de le traiter. Son discours, qui ne fut pas couronné, est encore une preuve des religieuses inclinations de son esprit.

Il est curieux d'y voir comment la sagesse de Vauvenargues semble avoir pressenti, et réfuté d'avance les inductions exagérées d'une misanthropique éloquence. En quelques lignes, il a réduit d'avance à sa triste nudité la vie sauvage, dont Rousseau devait offrir aux salons de Paris la chimérique apothéose; et il y renvoie, pour trouver cette égalité, qui n'était fondée, dit-il, que sur la pauvreté et l'oisiveté communes. A ce tableau, il oppose l'inégalité des talens développée par l'activité même de la vie sociale, l'égalité des peines dans les conditions diverses, la nécessité inviolable de l'aumône et la certitude d'une autre vie. La raison moderne peut trouver l'ouvrage incomplet et faible; mais, dans les formes mêmes empruntées à la chaire chrétienne, on sent une émotion vive.

Quoi de plus éloquent que ces dernières paroles : « Dans tous les états de la vie, s'il nous » fallait attendre nos consolations des hommes, » dont les meilleurs sont si changeans et si fri-

» voies, si sujets à négliger leurs amis dans la ca-
» lamité, ô triste abandon ! Dieu clément ! Dieu
» vengeur des faibles ! Je ne suis ni ce pauvre
» délaissé qui languit sans secours humain, ni ce
» riche que la possession même des richesses
» trouble et embarrasse. Né dans la médiocrité,
» dont les voies ne sont pas peut-être moins
» rudes, accablé d'afflictions dans la force de
» mon âge, ô mon Dieu ! si vous n'étiez pas, ou
» si vous n'étiez pas pour moi, seule et délais-
» sée dans ses maux, où mon âme espérerait-
» elle ? Serait-ce à la vie, qui m'échappe, et me
» mène vers le tombeau par les détresses ? Se-
» rait-ce à la mort, qui anéantirait, avec ma
» vie, tout mon être ? »

Ce fut dans cet état de souffrance et d'affliction que Vauvenargues, faisant un choix dans les essais qui l'avaient occupé jusque-là, publia, quelques mois avant de mourir, une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*. L'année même de sa mort, cet ouvrage reparut avec les corrections préparées par lui, sous les yeux de Voltaire. Bien longtemps après, en 1797, quelques autres petits écrits de Vauvenargues furent retrouvés et imprimés. Et enfin, il y a sept ou huit ans seulement, on a publié, sous le

titre d'*Œuvres posthumes*, les variantes, les ébauches de ses premiers écrits, et quelques morceaux inédits, entre autres dix-huit *dialogues des morts*, qui rappellent, avec moins de force, le bon sens et la simplicité des *Dialogues* de Fénelon.

Nous avons donc maintenant sous les yeux tout Vauvenargues. Nous pouvons suivre, sur ses brouillons mêmes, le travail de cet esprit élégant et pur, et surprendre en même temps le secret de son âme.

Sans avoir la hauteur du génie de Pascal, Vauvenargues a eu cette ressemblance avec lui de n'être pas un philosophe qui observe à loisir, mais un homme qui souffre, qui écrit pour le soulagement de son cœur. Critique supérieur, sans beaucoup de littérature, et seulement par la vive intelligence de quelques excellents livres, il fut moraliste profond, sans beaucoup de connaissance des hommes, et surtout par l'étude de lui-même, et le travail assidu sur son âme. C'était un soin dont ne s'avisait guère la philosophie raisonneuse et sensuelle du dix-huitième siècle. Ce fut là ce qui distingua Vauvenargues, et fit sa vertu. Cherchons dans Vauvenargues, non pas cette variété d'expériences, et cette riche diversité de

portraits qui plaît dans La Bruyère. Vous n'avez pas affaire à un spectateur spirituel et désintéressé de la vie, mais à une âme aux prises avec la douleur, et qui s'est améliorée par elle. De là l'intérêt et le charme sérieux de cette lecture.

Ce jeune homme mal élevé, mais plein d'honneur, jeté dans la vie militaire, en avait partagé d'abord la dissipation et la licence. Il y mêlait pourtant déjà le goût des lettres. Il faisait, sur les plaisirs de son âge, des vers dont il rougissait plus tard, en les envoyant à Voltaire, juge peu redoutable de pareilles erreurs. « Je manquais beaucoup de principes, dit-il, » quand je hasardai ces pièces déshonnêtes. » La réflexion et la souffrance lui en donnèrent bientôt. L'amour de la gloire entra dans son âme. Philosophe, il resta fier d'avoir été soldat. C'est à sa campagne de Bohême qu'il songe en écrivant ces mots : « Le contemplateur mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits d'hiver le long d'un fleuve, et veille en silence pour le salut de la patrie. »

Mais, soldat, il avait été plein de pitié; c'est peut-être sa propre histoire qu'il raconte dans le portrait de ce jeune homme, qui, moqué par

ses amis, pour sa bonté, même envers le vice, leur répond : « Mes amis, vous riez de trop peu » de chose; le monde est rempli de misères qui » serrent le cœur; il faut être humain. Le dés- » ordre des malheureux est toujours le crime » des riches. » Tout cela, dans une garnison, avait dû lui donner cet air d'originalité qui appartient à la vertu. Les traits qui, dans ses écrits, peignent ce caractère, sont excellens; et il les a tous résumés dans le beau et mélancolique portrait de Clazomène, qui n'est autre que le sien.

« Clazomène a fait l'expérience de toutes les » misères de l'humanité. Les maladies l'ont as- » siégé dans son enfance, et l'ont sevré, dans la » fleur de son âge, de tous les plaisirs. Né pour » des chagrins plus secrets, il a eu de la hau- » teur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est » vu, dans ses disgrâces, méconnu de tous ceux » qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu; et il a » été offensé de ceux dont il ne pouvait pren- » dre vengeance. Ses talens, son travail con- » tinuel, son attachement pour ses amis n'ont » pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse » n'a pu le garantir de faire des fautes irrépa- » rables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait » pas, et celui que son imprudence lui a attiré.

» La mort l'a surpris au milieu d'une si pénible
» carrière, etc., etc. Le hasard se joue du tra-
» vail et de la sagesse des hommes; mais la
» prospérité des hommes faibles ne peut les
» élever à la hauteur que la calamité inspire
» aux âmes fortes; et ceux qui sont courageux
» savent vivre et mourir sans gloire. »

Vous n'en doutez pas, c'est à lui-même que Vauvenargues pensait en écrivant ces derniers mots; c'est sur sa blessure qu'il avait la main. Il aima passionnément la gloire dans le siècle de la vanité; et cependant, au fond de l'âme, il prisait plus la vertu que la gloire. C'est là ce qui lui a inspiré, quelque part, une pensée à la fois fière et modeste, qui achève son portrait: « On doit se consoler de n'avoir pas les grands
» talens, comme on se console de n'avoir pas
» les grandes places. On peut être au-dessus de
» l'un et de l'autre, par le cœur. »

L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'est pas un titre de gloire. A côté de quelques vues fines, il y a bien des choses inexactes et faibles. L'ouvrage n'est pas achevé, et n'est pas même fortement conçu. Ce sont des ruines, mais où ne se retrouve pas, comme sous la main de Pascal, la grandeur du monument projeté. Le génie de Vauvenargues,

c'est-à-dire le caractère touchant et rare que son âme donnait à son talent, se réduit donc à quelques pensées détachées sur la morale et à quelques jugemens sur le goût. On en ferait un petit nombre de pages, mais exquises et dignes des grands maîtres. Le beau n'y paraîtrait, comme le voulait Platon, que la splendeur du bon, réfléchie dans les arts. Par là, sans études, sans théories savantes, Vauvenargues prend d'abord une grande place parmi nos critiques. Il vient après Fénelon. Il a cette sensibilité que l'admiration rend éloquente. Peu importe même que ses opinions ne soient pas toutes assez impartiales, qu'il ait mal jugé Corneille et trop admiré le théâtre de Voltaire. Il est bien d'être faible et partial pour une gloire contemporaine; et puis Voltaire n'avait fait alors, ou du moins publié que ses œuvres les plus pures. Vauvenargues l'admirait avec tendresse, tout en saisissant avec une vérité presque malicieuse ses torts de caractère, qui n'étaient peut-être chez lui que les accidens nécessaires de son infatigable et perpétuelle activité. Mais enfin cet enthousiasme pour Voltaire ne fut pas pris sur d'autres renommées. Vauvenargues resta l'adorateur des grands génies chrétiens, dont la gloire et la croyance importunaient Voltaire; et c'est

à leur école qu'il écrivit ses *Màximes morales*, quoique dans un esprit nouveau d'indépendance. C'est par là qu'elles se séparent de toute la philosophie du dix-huitième siècle, et forment un code à part, stoïque, spiritualiste, religieux. Je sais bien que Voltaire en a choisi quelques-unes dans un autre sens. Il n'est pas de livre suivi, où quelque contradiction ne rompe l'unité. Que sera-ce dans un recueil divers et sans suite? Toutefois, cette réforme morale, ce travail sur lui-même, qui occupait Vauvenargues, ramène toutes ses pensées à quelques points invariables : la vertu, l'amour de la gloire, Dieu, la soumission à sa providence. Sous ce rapport, ses *Maximes* sont encore une confession indirecte de sa vie.

Dans ces maximes : « On n'est pas né pour » la gloire, lorsque l'on ne connaît pas le prix » du temps; — Les premiers feux de l'au» rore ne sont pas si doux que les premiers re» gards de la gloire, » je retrouve les efforts et les espérances de sa jeunesse. Dans celles-ci : « Nos talens sont nos plus sûrs et nos meil» leurs protecteurs; — Le lâche a moins » d'affronts à dévorer que l'ambitieux, » je reconnais son honnête fierté, cause de sa disgrâce. Dans cette autre maxime : « Tout le monde em-

» piète sur un malade, prêtre, médecin, etc., etc.; » et il n'y a pas jusqu'à sa garde qui se croie en » droit de le gouverner, » je vois la langueur et le tourment de ses derniers jours. Et dans cette autre enfin : « Le désespoir est la plus grande » de nos erreurs, » je reconnais la constance de son âme, dont je surprends les agitations dans cette autre pensée : « L'intrépidité d'un homme » incrédule, mais mourant, ne peut le garantir » de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : je me » suis trompé mille fois sur mes plus palpables » intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la » religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force » de l'approfondir, et je meurs.... »

Ce doute mélancolique a bien l'air d'avoir tourmenté toute la vie de Vauvenargues, et d'être un de ses malheurs, senti d'autant plus vivement que son âme était plus délicate et plus pure. Évidemment, il se roidit contre l'incrédulité de son siècle, comme Pascal, par moment, se soulevait en dehors des croyances du sien, pour y retomber de plus haut. Sans la même force, Vauvenargues est battu des mêmes vents contraires. Tantôt, il s'arrête, il se piétine sur la pente, en s'attachant à Dieu et au spiritualisme ; tantôt il roule vers l'abîme d'un doute illimité, tantôt il se rejette en arrière vers la

foi qu'il invoque, plutôt qu'il ne l'adopte. Ce combat est visible. Dira-t-on que vingt passages où vous le retrouvez sont seulement des *études de style*, et des imitations littéraires? Quand il jette cette réflexion si simple : « Newton, Pascal, » Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hom- » mes de la terre les plus éclairés, dans le plus phi- » losophe de tous les siècles, et dans la force de » leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ, » fait-il un pastiche oratoire? N'est-ce pas un cri qui lui échappe pour adjurer ces grands génies contre Voltaire, et contre lui-même? Ailleurs, en effet, son esprit agité ne recule devant aucune des conséquences extrêmes de la philosophie naturelle ; il va même jusqu'à tirer des découvertes de Newton, si religieux, la négation possible d'une cause première. Il écrit ces paroles :

« La cause occulte de M. Newton est celle qui » produit la pesanteur et l'attraction des corps ; » mais il n'est pas impossible peut-être que cette » pesanteur et cette attraction ne soient à elles- » mêmes leur propre cause ; car il n'est pas né- » cessaire qu'une qualité que nous apercevons » dans un sujet y soit produite par une cause ; » elle peut exister par elle-même. On ne de- » mande pas pourquoi la matière est étendue ; » c'est là sa manière d'exister ; elle ne peut être

» autrement. Ne se peut-il pas faire que la pe-
» santeur lui soit aussi essentielle que l'étendue?
» Pourquoi non? Il n'est aucune portion de ma-
» tière qui ne soit étendue : l'étendue est donc
» essentielle à la matière. Mais s'il n'y a aucune
» portion de matière qui ne soit pesante, ne
» faudrait-il pas ajouter la pesanteur à l'es-
» sence de la matière? Si le mouvement n'est
» autre chose que la pesanteur des corps, nous
» voilà bien avancés dans le secret de la na-
» ture. »

Ce dernier mot du panthéisme était-il sorti des entretiens de Vauvenargues avec Voltaire, lui expliquant Newton? Mais Vauvenargues, s'il conçut cette opinion, ne s'y arrêta pas. Son âme avait besoin d'une loi religieuse à suivre et d'une providence à adorer. Ce qu'il appelle la demi-profondeur de Bayle lui déplaisait. Dans la préférence déjà marquée de son siècle pour les vérités mathématiques, il déclara que les vérités morales n'avaient pas moins de certitude et d'évidence, et s'employa tout entier à les épurer et à les défendre, en les donnant pour but à la philosophie et pour inspiration à l'éloquence et aux lettres. Il attaqua dans les mœurs la doctrine de l'intérêt personnel, qui n'était pas encore passé dans les principes. Il eût été,

s'il eût vécu plus long-temps, le Fénelon de la philosophie moderne.

A la même époque s'élevait un moraliste d'un caractère fort différent, ou plutôt un peintre de mœurs, et peintre bien assorti au dix-huitième siècle; car il mit de la philosophie dans des contes de fées, et de la licence sans amour dans des romans. Ce fut Duclos, honnête homme d'ailleurs, et fort estimé de son temps. Nul exemple ne marque mieux le rôle des lettres au dix-huitième siècle, et l'importance qu'elles donnaient, même séparées de l'éclat du génie.

Né en 1704, d'une petite famille bourgeoise de Dinan, et envoyé à Paris pour faire d'abord ses études, puis son chemin, s'il le pouvait, Duclos, doué de beaucoup d'esprit et d'un esprit libre et caustique, après une jeunesse fort mêlée, revint aux lettres par la bonne et par la mauvaise société, qui en avaient également le goût, et, par les lettres, arriva promptement à la considération et à la fortune. Protégé à la cour, assez redouté des ministres, populaire dans sa petite ville, qui le nomma député aux états de Bretagne, Duclos, sans travailler beaucoup, fit du caractère d'homme de lettres une puissance. Indépendant, mais circon-

spect jusque dans sa vivacité bretonne, il fut l'ami du cardinal Bernis et des encyclopédistes. Il fut ménagé par Voltaire, sans être son disciple, ni son flatteur; et il ne se brouilla pas même avec J.-J. Rousseau. A la vérité, un recueil (1), récemment publié, gâterait fort ce portrait de Duclos, et ferait de lui un égoïste sans mœurs, un homme faux et tracassier, pire que le *Méchant* de Gresset. Mais outre que les médisances posthumes méritent peu de foi, ce n'est pas le caractère privé de Duclos que nous cherchons, c'est son caractère public d'homme de lettres.

Duclos avait commencé des *Mémoires* de sa vie, qui devaient être son meilleur ouvrage. Malheureusement, ces *Mémoires*, qu'il écrivait dans sa vieillesse, s'arrêtent trop tôt, et ne conduisent l'auteur que jusqu'au seuil des salons, où il entra plus tard. On peut y joindre, pour supplément, le piquant récit de son voyage à Rome, et de son séjour en Italie. Mais ce n'est qu'un intervalle de six mois; et il reste dans la vie de l'auteur, contée par lui-même, une lacune de plus de trente ans. Il faut, pour la remplir, consulter ses autres écrits. On y verra que Duclos vécut dans le monde, surtout avec les gens d'esprit et

(1) *Mémoires de madame d'Épinay.*

de plaisir qui avaient du crédit. D'abord, il écrivit pour eux, et ce qu'il leur voyait faire. De là les *Confessions du comte de* ***, longue galerie d'aventures uniformes par la promptitude du dénoûment, suite de portraits quelquefois assez piquans, mais sans passion et sans grâce, confessions un peu scandaleuses de la bonne société du temps.

Grâce à cette vérité, le peintre n'a pas de frais d'invention à faire. Seulement, il accumule jusqu'à l'invraisemblance la même espèce d'incidens. Tous les états, la noblesse, la robe, la finance, la simple bourgeoisie, y passent à leur tour. C'est déjà l'égalité dans le vice. Sans doute, la corruption ne datait pas, en France, du dix-huitième siècle; et on peut de Duclos renvoyer à Brantôme. Mais le progrès des mauvaises mœurs, c'est qu'elles étaient devenues philosophiques et raisonneuses. Un mari, homme grave et respecté, qui disserte d'un ton léger sur sa honte avec un de ceux qui la causent, une femme abstraite et calme dans le désordre, qui explique ses faiblesses comme le ferait Helvétius, voilà des personnages nouveaux que Duclos met en scène, et auxquels il a bien l'air de donner raison, tant il les peint avec complaisance! Ce décri sérieux et raisonné du mariage est un des traits

de mœurs du dix-huitième siècle. L'honneur réduit à un préjugé, le ridicule jeté sur la pudeur appartient à la même époque. C'est l'intention qui a dicté le meilleur roman de Duclos, comme le petit conte de *Cosi-Sancta*, malignement tiré par Voltaire d'un cas de conscience posé par saint Augustin. Mais ce roman, *la Baronne de Luz*, commencé par ironie, devient parfois pathétique. En cela, une certaine droiture d'âme avait élevé l'écrivain au-dessus du monde poli, auquel il emprunta plus d'un modèle, et qui même passait pour mettre la main à ses ouvrages.

De ce monde étaient des ambassadeurs étrangers, devenus par un long séjour beaux-esprits français, quelques hommes de cour, Maurepas, Bernis, Pont de Vesle, et quelques riches amateurs des lettres et de l'érudition. Le petit conte d'*Acajou* peut donner l'idée du genre de littérature qui charmait cette société. Il fut composé d'après quelques gravures assez libres, dont le premier texte, écrit de main de grand seigneur, avait été perdu ou supprimé. C'est une gageure de salon. L'auteur l'a remplie avec beaucoup d'esprit : mais ce n'est pas le naturel et le badinage exquis d'Hamilton. Le tour en est trop sententieux pour un conte de fées, et les épi-

grammes trop travaillées pour une plaisanterie. Le meilleur de l'ouvrage est la préface, qui, par l'air cavalier et dédaigneux pour le public, semblait partir d'un auteur homme de cour.

Mais, si Duclos prit en cela les airs de la société où il vivait, il n'empruntait le talent de personne. Il s'est même beaucoup moqué de ces hommes dont l'oisiveté forme, pour ainsi dire, l'état, qui s'empressent, conseillent, veulent protéger, et croient naïvement ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages et aux succès de ceux qu'ils ont *incommodés de leurs conseils*.

Mais, avant que Duclos réclamât ainsi contre ces vaniteuses amitiés, il s'était vu porté par elles à l'Académie des inscriptions, où il entra sur la réputation de savoir que lui avaient faite ses entretiens de salons. Duclos, en effet, sans être fort savant, avait d'excellentes études, à la disposition d'un esprit méthodique et nerveux; et les *Mémoires* qu'il composa pour l'Académie sont au nombre des meilleurs et des plus courts du recueil. Mais ce fut un emploi passager de son esprit. Il fit de l'érudition, comme il fit même des vers. Son talent particulier était de saisir vivement ce qu'il avait devant les yeux, et de résumer ses conversations dans un livre,

en gravant par l'expression la remarque de mœurs qui s'oublie, ou le trait d'esprit qui passe. C'est le mérite des *Considérations* de Duclos.

N'allez pas les comparer aux *Caractères* de La Bruyère. Il y a bien moins d'art, d'invention, d'éloquence, je dirai même de hardiesse. Duclos était un sage de son temps. Il ne fronde qu'à demi et à coup sûr; il a de l'humeur sans passion; et, comme il le disait plus tard, il ne veut ni se déshonorer par la flatterie, ni se perdre par la vérité. Aussi Louis XV, qui lisait peu, lut les *Considérations sur les mœurs*, et les appela l'ouvrage d'un honnête homme. Je le crois bien! aucune des plaies profondes de la vieille monarchie n'y était touchée assez au vif pour réveiller l'indolent monarque.

Cependant, ces réticences sont elles-mêmes fort expressives. Si, par exemple, le mot de *femme* ne se trouve qu'une seule fois, et d'une manière presque insignifiante, dans le livre des *Considérations*, ce n'est pas seulement réserve et prudence sur des scandales de cour; mais l'auteur voulait être décent et sérieux; et à cette époque, il ne le peut qu'en se taisant. Afin de réparer cette omission volontaire, il fit un supplément aux *Considérations*, qu'il appela *Mémoire sur les*

mœurs du dix-huitième siècle; mais, pour le sujet et pour les détails, ce supplément n'est qu'une suite aux *Confessions du comte de* ***. L'amour n'y a d'autre forme que la fatuité, la licence et l'intrigue.

Mais revenons aux *Considérations sur les mœurs,* qu'on peut citer plus aisément.

Duclos ne les publia qu'après l'Histoire de Louis XI, et déjà membre de l'Académie. C'est l'œuvre de sa maturité. En l'écrivant, il pouvait dire : *J'ai vécu.* Et, en effet, il excelle à faire comprendre la vie, c'est-à-dire le savoir-faire et le savoir-causer du dix-huitième siècle. Il n'a pris de l'esprit philosophique ni le prosélytisme ni l'emphase; et quoiqu'il dise dans sa préface : « J'userai en citoyen de la liberté dont » la vérité a besoin, » il est, en général, fort discret dans ses censures. Il loue les hommes de cour, dont il s'était bien trouvé pour sa considération et pour sa fortune. Il ne parle ni des parlemens, ni des jansénistes, ni des jésuites. Il se plaint même de l'esprit de licence, et réclame, dit-il, en faveur des préjugés. Cependant, sous cette réserve, se découvrent bien des innovations, à commencer par le mot de *citoyen,* que Jean-Jacques n'avait pas encore accrédité. A tout prendre, si Duclos est un libre penseur modéré,

c'est par fermeté naturelle de sens autant que par esprit de conduite. Il n'aime pas plus le joug des coteries que celui du pouvoir, ne se soumet pas plus à la philosophie qu'à l'Eglise. Seulement, il évita toute rupture éclatante avec les philosophes; et il prit de la philosophie ce qu'elle avait de net et de sensé, comme aussi, je le crains, ce qu'elle avait de pratique et d'égoïste. Peintre de mœurs, et non conseiller moral, il fait comprendre à merveille la révolution qui s'était faite dans la société, et qui en préparait une autre dans l'Etat.

« Les mœurs, dit-il, font à Paris ce que l'esprit » du gouvernement fait à Londres. Elles confon- » dent et égalent les rangs dans la société. Tous » les ordres vivent à Londres dans la familiarité, » parce que tous les citoyens ont besoin les uns » des autres : l'intérêt commun les rapproche. » Les plaisirs produisent le même effet à Paris. » Tous ceux qui se plaisent se conviennent; » avec cette différence que l'égalité, qui est un » bien quand elle part d'un principe du gou- » vernement, est un très-grand mal quand elle » ne vient que des mœurs, parce que cela ne » vient jamais que de leur corruption. »

C'était voir de loin et finement.

Ce que Duclos a peint le mieux dans son ou-

vrage, c'est ce qu'il a peint d'après lui-même : les gens du monde et les gens de lettres. Du reste, il est bien moins varié, bien moins fécond que La Bruyère; surtout il ne relève pas, comme lui, par l'imagination et l'art, les vérités d'observation les plus simples; et quand il rencontre les mêmes idées que ce grand maître, il est, par comparaison, singulièrement sec et froid. « Je n'ai point de coloris, avait-il dit, mais je » serai lu. » Il se fait lire, en effet, comme un homme se fait écouter, pour son caractère autant que pour son esprit. Ce qui lui tient lieu de coloris, c'est un certain tour vif et brusque, une sorte d'impatience caustique. « Le caractère, avait-il dit, est la forme distinctive d'une » âme d'avec une autre, sa différente manière » d'être. Les hommes sans caractère sont des » visages sans physionomie. » Duclos n'était pas de ces hommes; et son caractère a passé dans son style. Il était brusque et fin, et, comme il dit lui-même, « très-colère, nullement haineux, » et, ce qui est rare parmi les gens de lettres, » sans jalousie. » Par là, son livre est un livre de bonne foi : ni fausse sensibilité, ni faux bel-esprit, ni prétention de générosité ou d'indépendance. Ses maximes expliquent sa vie.

Voulez-vous savoir pourquoi Duclos, qui se

ménageait si bien avec les grands, et revenait de sa session des États de Bretagne dans la voiture du gouverneur, défendit si vertement La Chalotais contre le ministère et la cour? Il vous le dira lui-même dans ses *Considérations*. « Il » n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion » de faire une action honnête, courageuse, et » toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, » faute de l'apercevoir; l'homme d'esprit la » sent et la saisit. » Il y a là franchise et modestie. L'esprit seul ne juge pas toujours bien ce qu'il peut oser; et, quand il est sans cœur, il lui échappe parfois des lâchetés inutiles. Aussi Duclos dit-il ailleurs fort bien : « La probité » sans courage n'est digne d'aucune considéra- » tion; elle ressemble à l'attrition qui n'a pour » principe qu'une crainte servile. »

Le livre de Duclos, qui grondait le dix-huitième siècle, sans le blesser au vif, et surtout sans l'ennuyer d'une longue morale, eut le plus grand succès de vogue et d'estime. Les gens de cour qu'il avait loués le vantèrent, et les philosophes, encore timides, lui surent gré d'être plus hardi que Fontenelle. La seconde édition du livre fut dédiée à Louis XV, traité de grand roi dans la dédicace. Madame de Pompadour venait de faire nommer Duclos historiographe

de France, à la place de Voltaire, qui s'était démis de cette fonction, mais écrivait le Siècle de Louis XIV. Duclos la garda toute sa vie, mais ne l'exerça pas, du moins pour le public. Il eut cependant toute facilité pour bien voir et bien juger. Les portefeuilles lui furent ouverts. Archives de ministères, confidences de ministres et de favorites, rien ne lui manqua : mais cela même, sous Louis XV, devait réduire l'histoire aux proportions de *Mémoires secrets*. Duclos a été le Procope de ce temps, mais sans avoir fait, comme l'historien bysantin, une contre-partie officielle et flatteuse : il n'a écrit que les *Anecdotes*. C'était son tour d'esprit, son attrait ; et, sous ce rapport, les deux volumes qu'il a laissés sur Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV, nous paraissent moins un livre d'histoire qu'une suite de tableaux de mœurs. Dans ce genre, du moins, ce livre est très-remarquable et très-piquant, et n'a guère perdu que par l'écrasant voisinage de Saint-Simon.

Là, en effet, Duclos, avec son style net, vif, coupé, n'a jamais ni cette forte imagination, ni cette éloquence de haine ou de mépris qui anime Saint-Simon, cet autre Bossuet mondain et négligé. Mais il excelle à saisir le ridicule et à conter certaines scènes qui tiennent plus de la chro-

nique privée que de l'histoire. Il ne peint guère, mais il définit ou résume, avec une concision expressive, qu'une humeur d'honnête homme anime et rend originale. Le sacre de l'abbé Dubois, ce qui le précède, ce qui le suit, est là de main de maître. Saint-Simon, qui l'avait vu, n'a pas mieux dit. Il en est de même du contrat de mariage de ce même abbé, et de vingt autres historiettes non moins bonnes. Mais, dans aucun temps, même dans le plus vicieux ou le plus frivole, ces minuties ne sont l'histoire. Il y a toujours, à travers tout cela, des choses sérieuses, plus ou moins bien conduites, des caractères, des talens; ou, s'ils manquent, il y a des causes inévitables de destruction, et une ruine continue, que l'historien doit discerner et peindre. Duclos n'y songe pas.

Il serait impossible, en le lisant, de comprendre un mot du système de Law, si bien éclairci de nos jours. La politique de Dubois n'y est pas mieux expliquée; et rien n'y fait soupçonner la suite et les vues que cet homme, faux et vénal, mais habile, porta dans le traité de la *triple alliance*.

Rien également ne fait connaître quels étaient, à la mort de Louis XIV, les forces, les ressources, les impôts, les dépenses. C'était bien le mo-

ment de dresser l'inventaire de la monarchie, après un règne si long. Mais Duclos, qui remonte assez en arrière dans ce règne, n'y glane que des anecdotes, quelques-unes fort curieuses, mais sans suite et sans lien. Ce n'est pas traiter dignement même la fin d'une grande époque, et la vieillesse d'un grand roi. On s'étonne que l'historien, auquel tous les dépôts étaient ouverts, ait négligé ou ne connaisse pas tant de pièces originales sur le gouvernement de Louis XIV, dans ses dernières années, et jusqu'à la minute du discours qu'il avait préparé pour une convocation des états-généraux, à laquelle il crut être, un moment, réduit. Tant cette laborieuse machine du pouvoir absolu faisait défaut, même à son auteur!

Le récit épigrammatique et morcelé de Duclos convient mieux aux temps qui suivent la mort de Louis XIV; et les intrigues qui furent parfois alors tout le gouvernement y sont rendues avec un mépris fort plaisant. Duclos profite peu des documens de diplomatie et d'affaires qu'il avait eus sous les yeux; mais il conte toujours à ravir, ou indique exactement de petites anecdotes, qui, par le contraste avec de grands événemens, sont des traits d'histoire.

Savez-vous comment et où furent décidés le

traité et la guerre qui sauvèrent Marie-Thérèse, mirent en péril Frédéric, et attirèrent tant de défaites sur la France? Duclos vous dira que ce fut dans une conférence entre madame de Pompadour, l'abbé de Bernis et l'ambassadeur comte de Staremberg, tenue le 22 septembre 1755, à la petite maison de *Babiole,* lieu bien digne du principal plénipotentiaire. L'historien, qui, malgré sa rudesse, était fort admirateur du brillant abbé de cour, raconte même comment il fut lui-même un peu de la négociation, en prêtant son logement du Luxembourg pour la suite des conférences, où fut arrêté ce qu'on ferait vouloir au roi Louis XV et à son conseil.

De pareils souvenirs sont caractéristiques, et achèvent le tableau des mœurs du temps.

Duclos soutient, il est vrai, que le plan de l'abbé de Bernis fut gâté par madame de Pompadour, qu'elle le rendit plus offensif, et par là perdit tout. Ce qu'il y a de certain, du moins, c'est qu'en voulant la guerre, elle disgracia le général qui pouvait la faire, et choisit ce prince de Soubise, si cruellement battu à Rosbach, puis le nomma maréchal de France, apparemment pour le consoler de sa défaite.

Duclos est surtout choqué du renvoi de l'abbé de Bernis, qui avait fait, dit-il, tout ce qu'il de-

vait, à l'égard de madame de Pompadour, et qui n'avait pas été le plus vif partisan du traité, quoiqu'il l'eût signé. Il nous donnerait volontiers pour un grand ministre ce courtisan d'une favorite, ce poëte médiocre et vain, qui, dans les motifs de guerre, fit entrer pour quelque chose une plaisanterie jetée contre ses vers par le roi de Prusse, plus mauvais poëte que lui, mais grand politique et grand capitaine :

Évitez de Bernis la stérile abondance.

Cette partialité, que Duclos garda toute sa vie, le rend injuste pour le seul homme qui, sous Louis XV, releva au dehors la politique de la France, le duc de Choiseul, successeur de Bernis dans le ministère. Pour rabaisser ce ministre, qui joignait à la noblesse du sang celle du cœur, Duclos descend même à des injures de coterie. « Avant qu'il jouât un rôle, dit-il du » duc de Choiseul, je l'ai vu écarté de plusieurs » maisons. Il s'en fallait peu qu'on ne le regar» dât comme une *espèce.* » Ce jargon, pas plus que ce jugement, n'est digne de l'histoire.

Plus loin, il reproche au duc de Choiseul et la paix nécessaire de 1763, et jusqu'au *Pacte de famille*. C'est user de malheur d'avoir méconnu

le seul homme d'Etat de cette époque, celui qui chassa les jésuites, sans plier devant les philosophes, donna la Corse à la France, malgré l'Angleterre, nous rendit une marine et une armée, suspendit la ruine de la Pologne, et en aurait prévenu le désastreux partage, si la vigueur de ses desseins eût été comprise et suivie. Qu'il parût d'ailleurs vain, léger, occupé de séductions frivoles, cette marque des mœurs du temps devait être relevée dans un homme d'état; mais il ne fallait pas y réduire tout son caractère ett out son rôle.

Duclos, qui, du reste, travaillait sans gêne et à ses heures, se borne à un exposé fort sec de la guerre, dont il avait si bien conté les causes anecdotiques ; et il ne pousse pas ses mémoires au-delà, quoique sa vie se soit prolongée jusqu'en 1772, et qu'il eût gardé jusqu'au dernier moment la vivacité piquante de son esprit.

Homme du monde et secrétaire de l'Académie, il consuma beaucoup de temps et d'esprit en conversations piquantes, ou en travaux obscurs de grammaire et de goût. Sa qualité de Breton, et ce caractère de loyal frondeur qu'il avait pris, l'ayant, comme nous l'avons vu, soulevé contre les procédés arbitraires du duc d'Aiguillon, il reçut le conseil de quitter quelque

temps Paris, et fit, en 1766, son voyage d'Italie, qui complète ses peintures de mœurs; car vous pensez bien qu'il n'y allait pas, à soixante ans, étudier les antiquités et les arts, quoiqu'il y ait beaucoup vu et pratiqué Winckelmann. Non, là comme dans ses *Considérations*, ses romans, ses mémoires, il ne s'attache qu'aux traits de mœurs et aux anecdotes, décrivant par un mot les Italiens de Rome, et ne peignant de toute l'Italie que les hommes. Duclos, dans ce voyage, éprouva le plus sensible chagrin de sa vie, la perte de sa mère, qu'il avait conservée jusqu'à cent ans, et qu'il regrette avec une émotion bien rare dans ses écrits.

De retour à Paris, il écrivit son piquant voyage, et continua d'être, sous le ministère du duc d'Aiguillon, redouté pour son caractère, et inviolable pour son esprit. Mort en 1772, il laissa, comme il se le promettait, une mémoire chère aux gens de lettres, et parmi les hommes d'esprit une place à part, qui ne fut pas remplie.

SEIZIÈME LEÇON.

Nouvelle face de l'histoire dans le dix-huitième siècle. — Progrès de l'esprit critique et obstacles qu'il rencontre. — Ce qui manque à l'*Histoire de Louis XI* par Duclos. — Voltaire, en quoi supérieur comme historien. — Examen de ses principaux ouvrages. — Frédéric II historien; ses *Mémoires* militaires. Comparé à Napoléon.

Messieurs,

En 1745, Voltaire, alors à Paris, dans le tourbillon de sa vie brillante et laborieuse, écrivait à Duclos, qui venait de lui envoyer l'*Histoire de Louis XI* : « J'en ai déjà lu cent cinquante » pages; mais il faut sortir pour souper. Je » m'arrête à ces mots : *Ce brave Huniade Cor-* » *vin, surnommé la terreur des Turcs, avait été* » *le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas* » *n'avait été que le roi.* Courage, il n'appartient » qu'aux philosophes d'écrire l'histoire; » et,

suivant une formule qu'il a fort prodiguée depuis, « bonsoir, Salluste, » ajoutait-il.

Je ne sais si Voltaire donnait sérieusement cet éloge. Mais l'exemple qu'il cite, le trait dont il est frappé, indiquent assez le nouveau point de vue de l'histoire dans le dix-huitième siècle. Longtemps timide et asservie, elle devenait épigrammatique, et, dans ce genre même, se contentait d'abord à peu de frais.

Il faut l'avouer, sauf l'incomparable génie de Bossuet dans une œuvre à part, et malgré l'excellent style de Saint-Réal et de Vertot, l'histoire, sous Louis XIV, était bien dégénérée du grand caractère que lui avait imprimé le seizième siècle; ou du moins, pour le garder, elle se cachait dans la liberté de mémoires posthumes. Hors de là, elle était officielle et menteuse, même dans le passé le plus lointain. C'était une tradition, une habitude, non-seulement de taire ou d'altérer certains faits par circonspection politique, mais de falsifier la couleur générale des événemens et des mœurs, par respect pour le temps présent. On n'osait juger librement Charles IX ou Henri III. Cette contrainte, aggravée sous les dernières années de Louis XIV, dura même après sa mort, et dans la licence qui suivit.

En 1715, l'homme qui devait illustrer l'érudition française au dix-huitième siècle, Fréret, était mis à la Bastille pour avoir avancé, dans un Mémoire sur l'origine des Français, que les *Francs* ne formaient pas une nation à part, et que leurs premiers chefs avaient reçu de l'empire romain le titre de *Patrice*.

On peut juger par ce zèle rigoureux pour la légitimité primordiale de la monarchie, à quel point les questions plus récentes et plus vives sur l'administration et les impôts devaient être interdites à qui n'était pas *rêveur privilégié*, comme l'abbé de Saint-Pierre.

En 1731, l'Histoire même de Charles XII, bien qu'elle ne touchât en rien à l'arche sainte du gouvernement de France, et malgré l'éloge fort exagéré du roi Stanislas, père de la reine, n'avait pu se produire que furtivement, à Rouen, à Lyon, et grâce aux stratagèmes de Voltaire et à l'activité des contrefaçons.

Cependant, à travers cette routine d'entraves inutiles, l'esprit de scepticisme, qui s'élevait en France, devait s'appliquer à l'histoire, et bientôt la renouveler, sans la porter encore au vrai point de la critique. A cet égard, l'homme qui, dans ses immenses recherches, avait amassé à la fois tant de doutes et d'anecdotes suspectes,

Bayle, avait eu d'abord la principale influence. De savans hommes opposaient à cette influence une profonde étude des monumens de notre histoire, soigneusement recueillis, mais timidement interprétés. L'érudition fut invoquée contre l'esprit novateur. C'était la pensée du chancelier d'Aguesseau dans les doctes conférences, et les publications qu'il encouragea. Cette grande école d'érudition se soutint pendant toute la durée du dix-huitième siècle, mais circonspecte et craintive, au milieu du bruit que faisait l'école philosophique. Elle n'en produisit pas moins des trésors de recherches, depuis les profonds Mémoires de Fréret, qui renferma dans la chronologie et l'antiquité l'indépendance de son esprit, jusqu'aux fines critiques de Foncemagne, aux découvertes de De Guignes et aux collections de La Porte Dutheil.

Fréret, dans son beau Mémoire *sur la certitude historique*, marqua dès-lors les limites où devait s'arrêter l'école critique, dont il était le chef, et il se plaignit que le caractère de son siècle semblait être de ramener tout au doute absolu, tandis que le degré dans le doute, pour arriver au vrai, est la science de l'historien. Cet art dont il posait le principe, Fréret en

donna le modèle dans une foule d'écrits sur des points obscurs d'histoire ancienne ou orientale. Mais le souvenir de la Bastille l'éloignait des sujets modernes; et quoique excellent écrivain par la méthode et la lumière, il n'était lu que des savans. Voltaire même ne l'a guère cité que pour lui attribuer des ouvrages qui n'étaient pas de lui, et que la polémique anti-chrétienne plaça furtivement sous son nom, après sa mort.

En admirant les travaux de ce grand critique, trop savant pour douter de tout, ce n'est pas à lui qu'il faut reporter la forme nouvelle que reçut l'histoire dans le dix-huitième siècle; car son impartialité, sa réserve méthodique égalent la profondeur de ses recherches. Revenons donc à l'homme qui remuait tout, dans tous les genres, à Voltaire.

Sa première entreprise historique, *Charles XII*, est un chef-d'œuvre de narration; et le héros, les faits, l'époque, ne voulaient pas un autre mérite. Voltaire commença cette histoire, à la fin de son voyage d'Angleterre, en relisant Quinte-Curce, et en faisant causer le chevalier Dessaleurs, qui avait longtemps suivi le service aventureux de Charles XII. L'Europe était encore pleine du bruit de ce roi. L'historien re-

cueillit, en courant, des détails et des témoignages; et il écrivit dans quelques mois de retraite profonde à Rouen, avec cette vitesse qui faisait partie de sa verve, et tout en composant à la fois *Eryphile* et *la Mort de César*.

Mais, s'il mêlait les travaux, il ne confondait pas les tons : il ne jeta sur Charles XII rien de la pompe un peu factice qu'il donnait à ses Romains de théâtre. L'ouvrage est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Pour les choses sérieuses, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César, bien plus que de Quinte-Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. On voit les hommes agir; et les événemens sont expliqués par le récit. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien. Nulle part notre langue n'a plus de prestesse et d'agilité; nulle part on ne trouve mieux ce vif et clair langage, que le vieux Caton attribuait à la nation gauloise, au même degré que le génie de la guerre : « *Duas res gens gallica industriosissimè persequitur, rem militarem, et argutè loqui.* »

Ce livre a cependant rencontré deux sérieux

critiques. L'un est le grand capitaine qui repassa plus désastreusement sur quelques-unes des traces de Charles XII en Russie. Napoléon, dans sa funeste campagne de 1812, en touchant aux lieux qu'a nommés Voltaire, trouvait son récit inexact et faible, et le jetait pour prendre le journal militaire d'Adlerfeldt. On conçoit, en effet, que les descriptions devinées par l'historien, d'après des cartes et des livres, n'aient pas satisfait la rigueur de la géographie militaire, la plus exacte de toutes, par le but décisif qu'elle se propose. Voltaire cependant eut, un des premiers, l'art de mêler l'image des lieux à celle des événemens, pour l'intelligence et l'effet du récit; témoin sa description si bien placée du climat de la Suède, sa vue des plaines de la Pologne et des forêts de l'Ukraine, sa route tracée vers Smolensk. Mais cette géographie de peintre, avec ses brillantes perspectives, ne suffit pas au général qu'une erreur de quelques lieues peut fatalement tromper; ce n'est pas là cette carte historique qui ressemble à un plan de bataille, cette topographie de conquérant, que Napoléon voulait, et qu'il a jetée lui-même en tête du récit de sa campagne d'Italie, comme le cercle magique où il enfermait sa proie. Un autre défaut de l'*Histoire de*

Charles XII, lue surtout pendant la campagne de Russie, c'est que le récit, toujours si net, et d'un coloris si pur, manque parfois de sérieux, et n'a jamais cette mâle tristesse et cette austérité qui peint et fait sentir les grandes catastrophes, même sans les déplorer.

L'autre critique qu'a rencontré Voltaire, c'est Montesquieu, qui, tout en trouvant admirable le récit de la retraite de Schullembourg, morceau des plus vifs qu'on ait écrits, dit-il, ajoute sèchement : « L'auteur manque parfois de sens. » Montesquieu n'ayant pas dit en quoi Voltaire manquait de sens, je n'essaierai pas de le suppléer, et je verrai là plutôt une de ces décisions outre-cuidantes que les génies contemporains ne s'épargnent pas entre eux.

Dans le fait, l'Histoire de Charles XII, si amusante à lire, est plus vraie qu'on ne croit. Le chapelain Norberg, qui nomme Voltaire un *archi-menteur*, ne l'a convaincu que rarement d'inexactitude ; et il n'ajoute, dans ses trois volumes in-4°, que bien peu de détails importans au récit pressé de Voltaire : tant la diffusion est stérile, et l'art d'écrire laconique ! Le héros suédois ne vaut pas Alexandre ; mais Voltaire est bien supérieur à Quinte-Curce.

L'exemple donné par Voltaire n'était qu'à son

usage, et fut peu suivi. L'histoire moderne, en devenant philosophique, ne prit pas plus d'intérêt : elle n'eut ni la belle composition des annales antiques, ni le naturel de nos vieux récits. Loin de croire alors que le talent dût emprunter les formes de nos chroniqueurs, on ne daignait pas remarquer ce qu'ils ont d'expressif et d'original. On laissait chez eux la vie de l'histoire ; on n'en tirait que des restes arides. L'étude des monumens semblait propre à éclaircir les faits ; mais on ne soupçonnait pas qu'elle pût y jeter la vérité de mœurs et la passion qui fait lire un récit.

Avez-vous lu cette *Vie de Louis XI*, dont Voltaire remerciait Duclos ? vous serez de mon avis. L'auteur avait eu sous les yeux d'excellens travaux. Un abbé, Legrand, docte bibliothécaire, avait passé trente ans à réunir les pièces de cette histoire, et en avait extrait lui-même un récit analytique et suivi. Duclos n'eut qu'à semer dans ce défrichement ; et rarement l'œuvre de l'historien avait été mieux préparée. Mais cela ne suffit pas. Le bon abbé Legrand, dans ses patientes recherches, avait une passion, un but, l'admiration pour Louis XI, en tant que prince absolu. Duclos n'a pas pris ce préjugé. Il distingue le bien et le mal ; il n'aime

pas la tyrannie : mais il est froid ; et, soit qu'il blâme ou qu'il approuve, son récit est frappé d'une mortelle langueur. On voit d'ailleurs qu'il n'a pas vécu, par l'imagination, dans ce temps qu'il décrit, dans ce reste de moyen âge, encore grossier, confus, et déjà si astucieux et si fin. Tous ces personnages dont il parle, ces grands vassaux, ces ministres, ce prévôt, ce barbier de Louis XI, sont figures mortes et effacées. De là, malgré la méthode, les dates, les détails, l'histoire est obscure : elle est obscure, parce qu'elle n'intéresse pas.

Il s'agit de grands événemens, d'une révolution dans la politique et les mœurs. La féodalité, qui avait tout couvert, se retire avec la puissante maison de Bourgogne. La France unie devient plus forte. Le commerce et la richesse s'acheminent des républiques d'Italie vers les royaumes mieux gouvernés. L'imprimerie s'établit en France, sous la protection d'un despote. Vous êtes aux commencemens de la monarchie absolue et de la bourgeoisie, au point de départ lointain de Richelieu, à l'origine plus lointaine encore et plus obscure de la France de 1789. Vous avez des personnages de toutes sortes, oppresseurs cruels, opprimés courageux, loyaux chevaliers, courtisans

pervers, prêtres enthousiastes, et le peuple même qui commence à prendre vie, et se mêle à tout. Et cependant, rien ne vous saisit, et ne vous attache.

Sont-ce les faits qui manquent ou qui résistent à l'historien? Mais quoi! lorsque, de nos jours, un vrai peintre, un homme éclairé de cette seconde vue qui est le sens intime de l'histoire, intéresse si vivement le lecteur, il lui suffit d'un fait isolé, d'un événement accompli souvent sur un obscur théâtre. La commune de Noyon, ou celle de Vézelai, les révolutions d'une petite ville de province, la tyrannie d'un évêque, la grandeur d'âme oubliée de quelques obscurs citadins lui donneront un récit plein d'instruction et de chaleur, dont tous les détails préoccupent, dont tous les personnages sont distincts et reconnaissables. C'est donc le talent qui fait, c'est-à-dire qui retrouve l'histoire. La vie humaine est toujours féconde; tout sujet réel a sa physionomie. Mais les yeux qui la saisissent à travers le temps, l'imagination qui sait la peindre, se trouvent rarement.

Revenons à Duclos. Il ne s'agit pas de le comparer à l'homme d'état et d'expérience, à l'historien pratique du quinzième siècle, Comines, dont le récit, tronqué ou dissimulé par-

fois, est pourtant si caractéristique, et si bien assorti aux personnages. Il ne nous rappelle pas non plus l'historien lettré de Louis XI, ce Mathieu, qui, dans son français du seizième siècle, chargé d'imitations antiques, a des traits dignes de Tacite, et quelque vigueur de haine empreinte dans le style. Enfin Duclos se rapproche encore moins de cette manière de nos jours, qui, pour peindre les vieux temps, en imite les récits négligés, la bonhomie et le langage. Il est homme du dix-huitième siècle, à la déclamation près, étudiant le passé avec un peu de dédain, et le décrivant avec justesse et froideur. Son récit, plein de détails de guerre, de négociations et d'intrigues, nous dit tout, excepté ce qui frapperait l'âme et laisserait un long souvenir. Il vous contera fort tranquillement le procès du duc de Nemours, jugé par commission et sous les verroux. « Lorsque ce » procès fut instruit, dit-il, le roi s'en fit rendre » compte. Ayant appris qu'on avait fait sortir le » duc de Nemours de la cage où il était, pour » l'interroger, il blâma l'indulgence des juges, » ordonna que le prisonnier fût interrogé dans » sa cage, et fixa lui-même la forme de l'interro» gatoire. »

Il y a là bien peu d'indignation de philoso-

phe, et même d'homme. Vous ne voulez pas déclamer, dirai-je à l'historien : à la bonne heure ; mais du moins soyez exact. Citez-nous la lettre de Louis XI, et nous verrons comment il fixait la forme de l'interrogatoire.

« Monsieur de Saint-Pierre, je ne suis pas » content de ce que ne m'avez averty qu'on » lui a osté les fers des jambes, et qu'on le fait » aller en autre chambre pour besogner avec » lui... Gardez-bien qu'il ne bouge plus de sa » cage, et qu'on ne le mette jamais dehors, si » ce n'est pour le géhenner, et qu'on le gé- » henne en sa chambre : et vous prie que, si ja- » mais vous avez voulenté de me faire service, » *vous me le faites bien parler*. »

Tacite n'eût pas perdu ces paroles naïves de tyran ; il les eût mises dans l'histoire, comme il rapporte le journal du geôlier qui gardait et torturait les fils de Germanicus. Duclos poursuit avec le laconisme impassible de Suétone : « On fit un échafaud pour le duc de Nemours, » et on mit dessous les enfans du coupable, » afin que le sang de leur père coulât sur eux. » S'il ne s'indigne pas, qu'il se taise du moins après de telles horreurs, et qu'il n'ajoute pas, en finissant, que « Louis XI fut également cé-

» lèbre par ses vices et par ses vertus, et que,
» tout mis en balance, c'était un roi. »

Dans un seul chapitre de son *Essai sur les mœurs*, Voltaire a bien autrement caractérisé Louis XI, et vengé l'humanité, sans méconnaître l'esprit d'un temps encore barbare, et l'habileté d'un méchant prince, qui fit parfois servir ses crimes au bien public.

Ce souvenir me conduit au plus important ouvrage historique du dix-huitième siècle, à celui où sont réunis, avec le plus d'éclat, les lumières et les préjugés de la nouvelle école qui racontait à son tour le passé. Ce n'est pas, en effet, par un chef-d'œuvre de narration amusante et vive, tel que *Charles XII*, ni par un élégant et sage tableau, comme le *Siècle de Louis XIV*, que Voltaire pouvait introduire ses opinions dans l'histoire. Il lui fallait un cadre plus vaste et plus libre : il avait à faire aussi son Discours sur l'histoire universelle.

Cet *Essai*, qu'il a retouché, étendu, enhardi, gâté, pendant vingt années, il l'avait entrepris et presque achevé dans la force de l'âge et dans la vive ferveur de ses études si diverses. On le sent, presque partout, à la correction précise et à l'élégance animée du style. Ce fut à Cirey qu'il en composa la plus grande artie,

dès 1740, pour madame Duchâtelet, dont l'esprit mathématique goûtait peu l'histoire. Il y jeta quelque chose de tout ce qui le préoccupait à la fois, sciences exactes, philosophie sceptique, littérature. S'il faut l'en croire même, l'étude comparée de la poésie tenait une très-grande place dans son premier plan. Il avait traduit, dit-il, plusieurs morceaux de la poésie arabe, et les plus grands traits de tous les poètes originaux, depuis le Dante. Mais ce premier travail lui fut dérobé; et il n'en aurait gardé que les vers sur la chute de Barmécide, et la délicieuse traduction de quelques stances de Pétrarque. Nous ne sommes pas certains de cette anecdote. Les vers de Voltaire ne se perdaient pas; et peut-être confond-il ici, dans un souvenir un peu vague, bien des imitations de poètes anglais et italiens, qu'il destinait d'abord à cet essai historique, et qu'il a dispersées dans ses autres ouvrages.

Quoi qu'il en soit, cet ornement, jusque-là si négligé dans l'histoire, était un des traits de la physionomie nouvelle que Voltaire donnait à cette grande étude. Les imitateurs sont venus en foule; mais il était beau alors, même après le président de Thou, de chercher, le premier, dans la naissance et le progrès des arts de l'es-

prit, l'unité d'une histoire générale. Le moyen âge et les siècles suivans, si pénibles à étudier, si chargés de faits incohérens, obscurs, mal contés, devenaient clairs, rapides, agréables à lire. Une lumière apparente se répandait sur toutes les parties de cet immense récit. La nouveauté des premiers chapitres de Voltaire sur la Chine, l'Inde, l'Arabie, en suppléant aux omissions de Bossuet, ouvrait d'une manière remarquable la continuation, ou plutôt la contre-partie du travail de ce grand homme, qui s'était arrêté au règne de Charlemagne, quoiqu'il voulût embrasser tout le reste. Nous avons même de la main de Bossuet le programme de cette seconde partie. C'est une suite de notes bien sèches, par ordre de dates, jusqu'en 1661, des phrases à peine faites, et çà et là quelques réclames de génie, échappées dans ce travail ingrat d'une table de matières. Bossuet, comme il l'indique dans une lettre au pape, avait l'intention de traiter avec étendue, dans cet ouvrage, l'histoire de Mahomet, de l'islamisme. Que n'eût-il pas dit sur tant d'autres grands hommes et tant d'autres grands faits du monde moderne? Mais il ne commença pas; et, sur ce terrain qu'il avait divisé et mesuré, d'autres mains bâtirent un édifice bien différent. Ce n'est pas

que Voltaire, dans cet ouvrage, ait partout brûlé ce que Bossuet eût adoré. Il est encore impartial par momens, capable d'admiration, et même de gravité; témoin les beaux portraits du pape Léon IX et de saint Louis. Ce n'est pas aussi que là où il professe des idées de liberté civile et religieuse, contraires à celles de Bossuet, il n'ait raison devant notre siècle et l'avenir. Mais, dans une partie de cet ouvrage, et surtout dans les additions qu'il y faisait, en devenant plus vieux et plus libre, sa vue moqueuse du christianisme altère la vérité de l'histoire, en détruit l'intérêt, et substitue des caricatures au tableau de l'esprit humain.

L'ingénieux, l'éclatant Voltaire, à l'abord du moyen âge, éprouve, et nous le concevons, la même répugnance que le politique Machiavel. C'est une sorte de colère contre les grossiers destructeurs de l'ancienne civilisation, un ennui profond de ces temps nouveaux, mais barbares, de ces superstitions sans art et sans génie, de ces noms obscurs ou durs, de ces *Pierre* et de ces *Jean*, qui remplacent les *César* et les *Pompée*, comme disait Machiavel. Voltaire est même éloquent, pour peindre cette décadence universelle; et, dans quelques mots énergiques, il grave toute la pensée qui a inspiré Gibbon.

« Vingt jargons barbares succèdent à cette belle
» langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie
» au mont Atlas. Au lieu de ces sages lois qui
» gouvernaient la moitié de notre hémisphère,
» on ne trouve plus que des coutumes sauvages.
» Les cirques, les amphithéâtres, élevés dans
» toutes les provinces, sont changés en masu-
» res couvertes de paille. Ces grands chemins si
» beaux, si solides, établis du pied du Capitole
» jusqu'au mont Taurus, sont couverts d'eaux
» croupissantes. La même révolution se fait dans
» les esprits; et Grégoire de Tours, le moine de
» Saint-Gall, Frédégaire, sont nos Polybe et nos
» Tite-Live. »

Mais, dans ce chaos, énergiquement dépeint, aperçoit-il une lueur nouvelle? suit-il les générations à la trace, et montre-t-il l'appui qui les soutient? Il ne le peut; car la religion chrétienne lui semble le symbole et la cause de cette barbarie, que seule elle adoucit et qu'elle doit détruire.

Aussi Voltaire se hâte de quitter les premiers temps du moyen âge, où l'imagination ne se plaît qu'en s'y arrêtant; il rejette les détails par ennui; et mille choses piquantes et sérieuses seraient sorties de ces détails mêmes. Il déclare que l'histoire de ces premiers siècles de

l'ère moderne ne mérite pas plus d'être écrite que *celle des ours et des loups*. Et cependant l'homme est là tout entier, avec sa grandeur, ses passions, ses idées, sa métaphysique; car le moyen âge est une forme de civilisation à part, plutôt qu'une barbarie. Il s'y conserva toujours de singuliers restes de la politesse romaine. Le christianisme, héritier plutôt que destructeur de la société antique, en avait sauvé les plus précieux débris, à travers l'inondation des barbares du Nord; et, dès qu'ils s'arrêtèrent un moment sur le sol conquis, l'intelligence humaine se trouva d'elle même en voie d'apprendre et d'inventer; et la trame fut reprise.

C'est ce rayon dans la nuit que l'historien aurait dû reconnaître et suivre. Mais, pour cela, il fallait être juste envers l'Eglise, et étudier, sans aversion et sans moquerie, ce culte et cette vie religieuse, où s'étaient longtemps réfugiées toute l'intelligence et la liberté humaines. Cela nous est facile aujourd'hui; facilement même nous embellissons ce passé, longtemps méconnu; et nous y supposons un chimérique âge d'or de poésie. Mais, au temps de Voltaire, et pour Voltaire, le moyen âge est un ennemi, dont il lui semble que la société nouvelle n'est pas encore assez débarrassée.

Cette époque fut donç plus haïe que jugée, plus satirisée que dépeinte. On poursuivait sur elle la réforme de plusieurs lois barbares, encore subsistantes, et l'abolition de cette foule d'abus, aggravés depuis qu'ils étaient sentis. Le dix-huitième siècle, lorsqu'il avait encore sous les yeux les cardinaux scandaleux, les prélats mondains, les riches bénéficiers oisifs, se souciait-il de reconnaître qu'autrefois, à partir d'Ambroise et d'Augustin, les évêques avaient rempli un ministère admirable, unique, impossible pour tout autre? Et les ennemis des couvens inutiles du dix-huitième siècle s'inquiétaient-ils de savoir si on n'avait pas dû aux couvens du moyen âge l'inviolabilité de tout ce qui restait de vie morale et studieuse, la culture renaissante des beaux-arts, la tradition des lettres, et de nouvelles découvertes dans les sciences?

Le plan de Voltaire, le titre même de son ouvrage auraient voulu de telles recherches. Peut-être les avait-il commencées; mais son imagination n'est pas assez impartiale pour en profiter. Cet esprit, si élégant et si vif, était trop choqué de la rudesse ou de la subtilité des écrits du moyen âge, pour démêler tout ce qui s'y cachait de sens et d'originalité. De même, dans les héros de cette époque, incultes ou superstitieux, il

lui en coûte de remarquer et de faire ressortir les qualités du génie. Ainsi, cet historien philosophe, qui prétend s'occuper moins du détail des événemens que de l'esprit des nations, et qui, pour juger cet esprit, recueille çà et là quelques échantillons de poésie, ne s'avisera pas de consulter et de citer les lettres de Grégoire VII et d'Innocent III, ce monument extraordinaire de l'esprit humain dans le onzième et le douzième siècle. Il jugera ces temps fanatiques et barbares. Mais comment l'étaient-ils? quel degré de génie, d'habileté, de profondeur se mêlaient à ce fanatisme et à cette barbarie? Voilà ce qu'il néglige; et cela de bonne foi, par l'impatience naturelle d'un esprit délicat, autant que par le dédain d'un incrédule.

Cette faute, si c'en est une pour vous, est fréquente dans l'*Essai sur les mœurs*. L'auteur n'aime pas son sujet; il l'a en pitié, il le méprise; et par cela même il s'y trompe assez souvent, malgré tant de sagacité et même d'exactitude.

Car ne supposez pas Voltaire généralement inexact. Ce que l'*Essai sur les mœurs* renferme d'études est immense. Il est peu de livres où se trouvent moins d'erreurs de dates et de faits; et, sans érudition affectée, Voltaire remonte souvent aux sources les plus sûres. Ce

qui manque seulement à son ouvrage, c'est la chose même qu'il promettait, la philosophie, c'est-à-dire le jugement impartial de toutes les époques.

On reproche aussi à Voltaire de n'avoir pas d'unité, dans un cadre si vaste, de ne pas marcher vers un but, de prendre plaisir à montrer les choses humaines conduites au hasard. Cela ne nous paraît pas fondé. Sans doute, Voltaire, qui était jeté si loin du point de vue providentiel de Bossuet, n'a pas non plus le point de vue systématique de quelques modernes. Il aurait été bien étonné d'entendre dire que la barbarie même du sixième siècle était une époque de progrès; et Herder ne lui aurait guère paru moins mystique que Bossuet. Il a cependant aussi son unité, son but, à travers quelques disparates. Ce but, c'est le zèle de l'humanité et l'amour des lettres, qui adoucissent les mœurs et ornent la vie. Aussi, à mesure que son récit se dégage de la barbarie et monte vers la lumière, il est plus éloquent et plus vrai. Le mouvement du seizième siècle, le lever des arts sur l'Europe, les grands événemens accomplis sous Charles-Quint, Henri IV, Richelieu, l'influence de quelques grands hommes et le progrès continu de la société, tout cela est rendu avec une

vive simplicité, une facilité de génie, qui laisse paraître les choses, sans les orner.

Rien de semblable avant Voltaire; et, depuis lui, rien qui ait effacé son ouvrage. Ferguson, dans l'histoire de la *Société civile*, Robertson, dans son Coup d'œil général sur l'Europe, avant Charles-Quint, ne sont que des élèves de Voltaire, avec plus de gravité que leur maître. Le talent de notre siècle pour les études historiques, en reproduisant, avec plus de profondeur et de vérité, diverses parties de ce tableau, ne l'a pas surpassé dans son ensemble. Encore aujourd'hui, il n'y a pas, sur l'histoire générale du monde moderne, un autre livre durable que l'*Essai* de Voltaire.

Peut-être un ouvrage de ce genre ne doit-il pas être tenté de nouveau; et le sentiment même de la vérité historique doit en détourner les plus heureux talens. Dans le moyen âge, où le monde était si peu connu, on commençait les annales d'une ville ou d'un monastère par un abrégé de l'histoire universelle. A la Renaissance, lorsque le monde, traversé en tous sens, se découvrait à lui-même, la curiosité se porta naturellement sur l'histoire comparée des peuples, dans le siècle qui voyait naître de si grandes choses. Théodore d'Aubigné, de Thou, Walter Ralegh écrivirent, avec beaucoup de détails, l'his-

toire universelle de leur temps. Aujourd'hui, que le monde est mieux connu, un écrivain (les compilateurs ne comptent pas) n'essaiera pas de raconter seul l'histoire universelle; mais des esprits élevés seront tentés de chercher et de déduire les lois générales de l'histoire, science encore à faire, si elle peut être faite.

Voltaire a voulu seulement en résumer le tableau, en recueillir les anecdotes, sans souci d'ailleurs d'y trouver une loi générale, et en cherchant moins le rapport que le contraste des effets et des causes. Il a gardé le mérite de la clarté, du récit intéressant et rapide, et cette louange d'avoir été quelquefois peintre dans un abrégé. Lors même qu'il ne l'est pas, il omet rarement les détails nécessaires.

Raconte-t-il l'invasion de Guillaume le Conquérant et la journée de Hastings, il n'a pas sans doute ces fortes couleurs d'un historien de nos jours; il ne décrit pas, comme lui, avec une vivacité homérique, l'armée des envahisseurs qui s'assemble, et les promesses du chef, et l'espoir de chacun, et la flotte qui appareille, et le vent qui gonfle ses voiles, et la descente et la bataille. Il ne montre pas le camp fortifié des Saxons, près de Hastings, leurs grandes haches, qui, d'un revers, brisaient les lan-

ces et coupaient les armures de mailles, les Normands repoussés, et Guillaume, cru mort, qui se jette au-devant des fuyards et leur barre le passage, les menaçant et les frappant de sa lance. Il ne raconte pas les accidents variés et le drame de la journée ; et surtout, à la blessure et à la mort de Harold, au carnage des siens, il ne fait pas succéder cette histoire de deux moines saxons, qui viennent demander les restes du roi vaincu, bienfaiteur de leur couvent, le cherchent sous l'amas des corps, dépouillés d'armes et de vêtemens, et, ne le reconnaissant pas, tant ses blessures l'avaient défiguré! se font aider par une jeune femme. « Elle s'appelait Edithe, et on » la surnommait la belle au cou de cygne. Elle » consentit à suivre les deux moines, et fut plus » habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui » qu'elle avait aimé. »

Cette touchante anecdote, qu'un artiste célèbre a récemment empruntée à l'historien, jetée ici, à la fin d'un énergique et terrible récit, forme un contraste que le goût ne peut trop admirer. C'est là ce grand art, imité de l'antique, et qui fait du récit un poëme et un tableau, où l'imagination sert à trouver la vérité, et à fixer le souvenir. Rien n'est plus expressif et plus rare.

Voltaire, dans une histoire générale et une narration rapide, n'a pas de telles beautés; mais il est net et précis; et, pour l'exactitude, il a souvent prévenu nos recherches. Il y avait doute, parmi les savants, sur le lieu du départ de la flotte normande. Était-ce Saint-Valery en Caux, ou Saint-Valery sur Somme? Thierry se décide pour le dernier, d'après un manuscrit récemment découvert. Mais Voltaire avait rencontré juste, et deviné le manuscrit. Il n'a point omis non plus le chantre de bataille Taillefer, et sa chanson de Rolland; et il marque même que Taillefer, après avoir entonné son chant, se jeta dans la mêlée, et y fut tué, souvenir qu'a négligé Thierry, dans un récit plus étendu et si supérieur pour l'éclat et la vérité.

Voltaire a presque toujours cette exactitude. Il connaissait les textes originaux, que si rarement il indique. On le voit par ces grandes et rapides esquisses de la domination des Portugais dans l'Inde, et de la conquête des Espagnols en Amérique. Barros, Herrera, Garcilasso, Las-Casas ont fourni bien des traits et des couleurs à ce récit; et c'est là que se retrouvent les traces heureuses de cette étude presque universelle où Voltaire avait été poussé par toutes les ambitions de son génie. La singulière épopée espagnole

l'*Araucana*, étudiée, ou du moins parcourue pour en parler à l'occasion de *la Henriade*, lui a donné plusieurs teintes historiques, pour caractériser les compagnons de Pizarre.

En tout, l'*Essai sur les mœurs*, en faisant lire ce qui était illisible sous la plume des compilateurs, et ce que le dix-huitième siècle ne cherchait pas dans les chroniques, créa l'étude de l'histoire moderne.

Quelques passages, ajoutés surtout dans la vieillesse de l'auteur, choquent les esprits graves par d'indécentes plaisanteries. Ce défaut est encore plus marqué dans la *Philosophie de l'Histoire*, dont Voltaire fit, après coup, l'introduction à son *Essai sur les mœurs*. Et puis l'historien n'est pas là maître de son sujet. Il avait médiocrement étudié l'antiquité, dont il veut donner une idée sommaire, après Bossuet. Les erreurs de noms et de dates, les citations tronquées, et, il faut le dire, les ignorances abondent dans sa prétendue critique de l'histoire ancienne.

Guénée, Larcher en prirent avantage. Ils prouvèrent fort bien à Voltaire qu'il ne savait ni l'hébreu ni le grec, et avait lu fort légèrement les anciens; ils le convainquirent de fortes méprises. Guénée même l'attaqua parfois avec ses propres armes, et fut plaisant contre ce prince des mo-

queurs, comme l'appelle madame de Staël. Voltaire redoublait ses bons mots. Mais ce n'était plus de l'histoire. Il retombait alors dans son merveilleux génie pour le pamphlet et la parodie; et ce n'est pas cela que nous cherchons, mais le degré d'élévation et de lumière qu'il a porté dans l'histoire moderne.

Son plus beau titre, à cet égard, est le *Siècle de Louis XIV*. Là, on ne peut plus lui reprocher une sorte de partialité moqueuse contre son sujet : au contraire, son admiration va jusqu'à la complaisance; et, de nos jours, l'histoire philosophique a chicané bien plus sévèrement la gloire de Louis XIV. Mais Voltaire, par l'imagination, les habitudes et le goût, appartenait à cette monarchie, dont il a si peu les opinions. Cela même fait l'originalité, et, si on peut le dire, la candeur de son ouvrage. On voit que son cœur est gagné à cette époque de l'éloquence, des beaux vers, des palais superbes et de la société polie. Ce n'est pas par précaution qu'écrivant à Potsdam il loue tant le gouvernement et la cour de Louis XIV. C'est qu'au fond, il ne préfère rien à ce pompeux édifice de gloire et de luxe. Il n'en voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit religieux, qui était alors

si intimement lié à tout ce qu'il admire. A cet égard même, il contient, cette fois, sa passion habituelle; et l'Eglise a profité, à ses yeux, de la splendeur que le génie des lettres répandait sur elle.

Cet ouvrage de Voltaire est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien, qui prend assez souvent le ton d'un contemporain, ne voit pas cependant, d'un seul coup d'œil, les faits, les caractères, les mœurs se développer devant lui. Il aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstedt, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, puis les affaires ecclésiastiques, le jansénisme, les querelles religieuses, etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, et l'un et l'autre sans l'esprit général du gouvernement. Tout, dans l'intérieur, n'avait-il pas précédé et préparé cette action si libre et si forte de Louis XIV au dehors? On voudrait voir grandir, au milieu de la Fronde, ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. Mais ce n'est qu'au second volume,

après toutes les conquêtes et toutes les défaites de Louis XIV, que vous racontez sa visite menaçante au parlement de Paris, et ce coup d'Etat qu'il fit, si jeune, en habits de chasse et en bottes fortes. Cette révolution dans le gouvernement est reléguée parmi les *anecdotes*.

La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. L'activité multiple et continue de ce règne en est le caractère : il fallait donc la mettre constamment sous les yeux du lecteur. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout. On aurait suivi, sous toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur déclin et leur dernier effort. On s'étonne que Voltaire, qui voulait, dans l'histoire, une exposition, un nœud et un dénoûment, comme dans une tragédie, n'ait pas saisi ce plan si dramatique et si simple que lui offrait la suite même des faits. Quel est le dénoûment de son ouvrage? comment résume-t-il ce grand règne? par où finit-il? par un chapitre sur la querelle des Dominicains et des Jésuites, au sujet des cérémonies chinoises, et par une plaisanterie sur une croix apparue dans l'air à la Chine. Mais où est votre jugement sur le siècle? Quelle

idée complète et dernière en donnez-vous? Comment meurt Louis XIV? et comment la faiblesse et l'aveuglement du pouvoir absolu paraissent-ils dans son vain effort pour mettre son royaume sous la garde de ses bâtards? Quel est l'état de la France à sa mort? Quel sentiment public accompagne ses funérailles? Voyez, dans Tacite, à l'ouverture des *Annales*, avec quel art, en peu de pages, revivent tous les souvenirs du règne et du génie d'Auguste!

Ce vice de composition, vraiment extraordinaire, n'empêchera pas que l'ouvrage de Voltaire ne soit un monument durable du siècle qu'il décrit. On portera plus de critique dans le même sujet; mais on ne montrera pas mieux le génie de cette société puissante et polie, dont Voltaire avait vu la dernière splendeur, et dont il parlait la langue. C'est par là que son récit est original, et ne peut plus être surpassé.

Le même caractère ne s'attache pas au reste de ses travaux historiques. La bonne foi ne lui était pas possible dans ce qu'il a nommé le *Précis du règne de Louis XV*; et, dans sa préface de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, il établit ces ingulier principe, que les faiblesses des princes ne doivent pas être toujours divulguées, et que l'histoire doit cacher quelque chose. Cicé-

ron conseillait mieux l'historien : *Ut ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.*

Voltaire, qui se plaint si souvent des *mensonges historiques,* et en a découvert un assez bon nombre, finit malheureusement par réduire l'histoire au panégyrique et au pamphlet. Ce libre génie obéissait à mille petites passions. Il se recommandait à madame de Pompadour de tous les ménagements qu'il avait eus en parlant des maîtresses de Louis XIV; et il n'était pas fâché de plaire à madame Dubarry, en composant une fautive et satirique *Histoire du parlement de Paris.* Enfin, lorsqu'il écrivit, avec plus d'esprit que jamais, les *Mémoires de sa vie,* mêlé souvent à la politique, il surpassa, en parlant du roi de Prusse, la licence de Procope ou de Suétone.

Voltaire a donc parcouru tous les tons de l'histoire, depuis les recherches savantes jusqu'aux anecdotes cyniques. Ses *Annales de l'Empire* prouvent qu'il était capable même d'un travail aride de dates et d'analyse, sans un trait d'esprit ou de hardiesse, sans une épigramme.

Que si maintenant, d'un seul coup d'œil, nous repassons tant d'ouvrages historiques de Voltaire, puis son infatigable controverse pour les

défendre, ses critiques de Mézerai, de Daniel, du président Hénault, de La Beaumelle et de tant d'autres, nous trouverons que, s'il a souvent altéré l'histoire, il l'a, du moins, émancipée ; que, s'il a parfois rapetissé de grands événements, méconnu de grandes vertus, il a fait disparaître beaucoup de fausses traditions et d'erreurs ; que, le premier, sans peindre au vrai le moyen âge, il l'a dégagé de la pompe factice des écrivains modernes, et, en se moquant de ses mœurs barbares, a préparé les esprits à les mieux connaître. Là, comme ailleurs, Voltaire a plus détruit que créé. Mais, par le scepticisme, il a frayé la route à la saine critique ; et, par la prévention philosophique, substituée à la prévention religieuse, il a ramené à cette vive justice envers le passé, qui sert à le mieux comprendre et à le peindre.

Voltaire eut, du reste, peu d'imitateurs de sa manière d'écrire l'histoire. On répéta ses opinions ; mais on n'atteignit pas à cet art de conter si net et si vif ; on en perdit même tout à fait la trace ; et nos historiens philosophes du dix-huitième siècle furent, en général, languissants ou déclamateurs.

Exceptons Frédéric II, si malheureux élève de Voltaire, en poésie, mais qui devait ap-

prendre plus facilement de lui cet art d'écrire l'histoire, auquel ses propres actions le préparaient. Mais d'abord, et avant que la guerre eût développé tout son génie, il avait composé, dans le goût, et avec la manière de Voltaire, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg*. L'historien de Charles XII passa même pour avoir travaillé beaucoup à *ces Mémoires;* et, à vrai dire, quelques réflexions, quelques portraits semblent çà et là déceler sa touche élégante et légère. Il s'en est d'ailleurs fort défendu, déclarant, disait-il, à la face de l'Europe, qu'il n'avait été, pour cet ouvrage, que le grammairien du roi.

S'il en est ainsi, le grammairien n'a pas toujours fait son devoir. Le style est fort inégal, quelquefois agréable et vif, quelquefois très-plat. Mais les causes des événements sont habilement marquées, les faits bien exposés, et la politique décrite de main de maître. L'auteur, qui publia lui-même cet ouvrage, parmi les œuvres du *Philosophe de Sans-Souci,* y garde, dans le style, une bienséance qu'on ne retrouve pas dans ses œuvres posthumes. Il faut avouer même que, malgré l'impartialité qu'il affecte en jugeant les princes de sa famille, la rusticité des vieilles mœurs allemandes dis-

paraît un peu trop sous l'étiquette et la politesse française; et les mémoires bien autrement naïfs de la princesse Wilhelmine sont nécessaires, pour ajouter à la peinture de la cour et de la famille de l'Electeur la dose de barbarie, qui manque dans les récits de Frédéric.

Du reste, ce n'est pas là que le talent historique du roi de Prusse se montre le plus à son avantage. C'est dans l'histoire de ses *Campagnes* qu'il faut le chercher, au risque de vous abîmer dans les retranchements et les manœuvres. C'est là qu'apparaît le génie de la tactique moderne, et souvent aussi l'âme du grand homme aux prises avec de grandes épreuves. Les meilleurs vers de Frédéric, ou plutôt les seuls bons, parmi tant d'insipides qu'il a faits, lui ont échappé dans une nuit d'angoisse militaire, après une bataille perdue, et sous l'approche de quatre armées ennemies. Capitaine ou poëte, c'était le péril qui donnait l'élan à son génie. Historien, il a dû s'animer, surtout en racontant ses propres campagnes, et les crises désespérées de sa fortune.

Son style, que Voltaire ne corrigeait plus, est fort négligé, et souvent d'un homme qui, malgré tant de prose et de vers français, ne sut jamais l'orthographe de notre langue. Mais quelle

clarté, quel ordre, quelle ardeur contenue! Et quelle modestie, quel désintéressement de soi-même, en décrivant ses plus grandes victoires! Il ne manque au récit que cette simplicité facile et forte, cette vigueur correcte où excelle César, et qui ressemble aux attitudes élégantes et nerveuses du gladiateur antique, ou plutôt à la marche svelte et sûre du soldat romain. Frédéric, malgré ses études françaises, est allemand. Il a dans sa narration plus de sécheresse que de simplicité, plus de négligence sans goût que de naturel. Et puis, les détails purement militaires surabondent; et qui n'est pas tacticien le suit avec peine dans les vicissitudes de son héroïque stratégie. Aussi, les Mémoires sur la guerre de Sept Ans et sur celle de 1798 ne seront pas lus comme ceux de César, et gagnent à être abrégés par Napoléon, dans les admirables notes qu'il jetait, à Sainte-Hélène, sur les campagnes classiques des grands capitaines.

Un autre ouvrage de Frédéric, l'*Histoire de mon temps*, n'est pas seulement militaire et technique. L'auteur y disserte librement sur le progrès du déisme en France. Mais, ce langage, quelque curieux qu'il soit de la part d'un roi, replace cette histoire dans la foule des

livres philosophiques du temps, et atteste moins le génie de l'auteur que les opinions dominantes. Plus opiniâtre et plus heureux capitaine que Napoléon, auquel il a arraché de si glorieux éloges, Frédéric lui est inférieur comme écrivain. Admirable pour avoir su jouir des profits de la guerre, gardé ses conquêtes, et fait succéder à tant de combats sanglants une longue et heureuse paix, Frédéric, dans le repos de ses études et la pleine jouissance de sa gloire, n'a rien écrit sur ses *Campagnes* qu'on puisse comparer aux pages que Napoléon, captif et mourant, dictait à Sainte-Hélène.

Il n'est besoin de dire que ce parallèle es ici bien impartial. Publiés par fragments, dans un ordre assez confus, les mémoires de l'Empereur n'ont été que peu lus en France. La faute en est sans doute à la sévérité du fond, qui, tout stratégique et militaire, n'offrait rien aux passions du moment. La forme même, si précise et si grave, ne devait pas attirer la foule des lecteurs. Mais qu'on étudie quelques parties de ce monument incomplet, la campagne d'Italie de 1797, la guerre de la Vendée, la campagne d'Egypte, quelle vigueur et quelle simplicité de coloris ! quelle profondeur et quelle gravité dans l'expression ! Parfois même,

quel éclat, quelle grandeur d'imagination!

Il serait curieux de prendre le passage où Frédéric, dans les *Mémoires de son temps*, décrit d'un ton malicieux et moqueur le déclin des croyances chrétiennes chez les peuples lettrés de l'Europe, et de le comparer à ce fragment où Napoléon rêve Paris devenu la capitale du catholicisme, et la chaire de Saint-Pierre transférée à Notre-Dame. La différence des deux hommes, encore plus que celle des deux époques, est là bien visible. Du reste, Napoléon, qui n'aimait pas Tacite, par instinct de despote, l'égale quelquefois pour la majesté du style historique. Nous n'en citerons qu'un exemple :

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir, lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné; lorsqu'enfin, à sa nullité au dedans, l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite; et promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme

toujours dans son sein; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe; il faut qu'il soit connu; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes; l'inertie du grand nombre protége le gouvernement nominal : et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent point contre lui. Mais que ce sauveur impatiemment attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple, volant sur son passage, semble dire : Le voilà !

Telle était la situation des esprits en France, en l'année 1799, lorsque, le 9 octobre, les frégates *la Muiron, la Carrère,* les chebecks *la Revanche* et *la Fortune* vinrent, à la pointe du jour, mouiller dans le golfe de Fréjus (1).

Rien de semblable à ce morceau, rien de si grave et de si animé, de si profond et de si fier, ne se rencontre dans Frédéric, ni même dans César. C'est l'imagination de Tacite, colorant la pensée de Richelieu. Frédéric est loin de là ; et malgré sa passion pour les arts de l'esprit, il restera, dans ce qu'il a écrit sur lui-même, à une égale distance au-dessous de César et de Napoléon, moins simple, moins élevé, moins parfait que le premier, bien moins grand que le se-

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, tom. Ier, p. 51.

cond. Peut-être même, de tous les ouvrages de ce roi auteur et philosophe, la postérité ne connaîtra-t-elle que quelques *lettres* à d'Alembert et à Voltaire; et trop asservi à leurs opinions, son génie ne viendra qu'à leur suite.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Continuation de l'ancienne école historique. — Comment elle est modifiée. — Le président Hénault. — Mably. — Travaux du président de Brosses sur l'histoire romaine. — Les continuateurs de Rollin; Crevier, Lebeau. — Controverse historique; l'abbé Guénée.

MESSIEURS,

L'histoire, ce premier chant national et ce dernier travail littéraire des peuples, doit occuper tant de place dans notre siècle qu'on nous pardonnera de rechercher avec un peu d'étendue ce qu'elle a fait dans le siècle précédent. Elle n'y fut pas seulement philosophique; elle y eut aussi son école, amie du passé, et liée par système à l'ancienne monarchie, école qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, où elle soutient

par le paradoxe ce qu'elle tâchait d'établir alors par l'érudition. Cette école eut même, dans le dix-huitième siècle, assez de crédit, grâce à l'influence d'un homme d'esprit, le président Hénault, « fameux par ses soupers et sa chronologie, » disait Voltaire.

Son *Abrégé de l'Histoire de France*, table de matières fort sèche, entremêlée d'anecdotes et de réflexions fines, fut réimprimé sans cesse au dix-huitième siècle. C'est un livre exact et curieux. Le président Hénault, homme riche et homme de plaisir, surintendant de la maison de la reine, et ancien ami de madame Du Châtelet, fut, dans son temps, une espèce d'Atticus, qui se ménageait avec art entre les ministres et le parlement, la cour et les philosophes. Nous n'avons rien des écrits d'Atticus; mais l'idée que nous en donne son ingénieux biographe justifie ce parallèle. « Il fut, dit Cornelius Nepos, grand » imitateur des usages de nos pères, et fort ama» teur de l'antiquité, la connaissant si bien qu'il » en a donné le tableau complet dans le livre » où il retrace la succession des magistratures. » Il n'est pas une loi, une paix, une guerre, une » affaire mémorable du peuple romain qui ne » s'y trouve marquée à sa date; et, ce qui était » fort difficile, il y a tellement lié l'histoire des

» familles, que nous en pouvons tirer les généa-
» logies de tous les hommes illustres (1). »

Ce travail, que, dans le déclin de la république mourante, Atticus faisait, à ses heures de loisir, pour consoler la vieille aristocratie romaine, le président Hénault l'avait entrepris pour l'honneur de l'ancienne monarchie, de toutes parts ébranlée par les opinions nouvelles et le progrès même de la société. Il est aussi fort soigneux des anciens usages, et fort attentif à la généalogie des anciennes maisons. Atticus avait essayé de la poésie, mais en la faisant servir à l'histoire par de petites inscriptions de quatre ou cinq vers, mises au bas du portrait des grands hommes, dont elles renfermaient toute la vie abrégée (2). Le président Hénault

(1) Moris etiam majorum summus imitator fuit, antiquitatisque amator : quam adeò diligenter habuit cognitam, ut eam totam in eo volumine exposuerit, quo magistratus ordinavit. Nulla enim lex, neque pax, neque bellum, neque res illustris est populi romani, quæ non in eo, suo tempore, sit notata; et, quod difficillimum fuit, sic familiarum originem subtexuit, ut ex eo clarorum virorum propagines possimus cognoscere. (Corn. Nepos, *in Att.*, cap. XVII.)

(2) Attigit quoque poeticen;..... ità, ut sub singulorum imaginibus facta magistratusque eorum non ampliùs quaternis quinisve versibus descripserit. (*Ibid.*)

ne fit de vers que des chansons fort gaies; mais il tenta ce qui a réussi de nos jours, l'histoire mise en drame. Il manquait pour cela d'imagination et de feu; et quoiqu'il admire et veuille imiter Shakspeare, jamais esprit ne fut moins fait pour cette terrible poétique. Son *François II* est une histoire en dialogue, plus ennuyeuse encore qu'un froid récit. Le style même en est flasque et monotone, tandis que, dans les formes étroites d'un abrégé, le président écrit avec une netteté pleine de sens et une concision piquante. On lit peu maintenant son ouvrage; et toutefois il n'est point de livre sur notre histoire où se trouvent réunis et condensés tant de curieux détails.

Au premier abord, la multitude des dates, les paragraphes secs et sans suite rebutent le lecteur; mais poursuivez: l'instruction viendra, et avec elle le plaisir que peuvent donner la justesse et la sagacité. Beaucoup de points sont éclaircis. Les changemens des mœurs et des lois sont habilement marqués; et l'auteur, sans jamais peindre les événemens, et presque sans les raconter, les fait bien comprendre. Les chapitres qui terminent l'histoire de la première et de la seconde race renferment, en peu de mots, beaucoup de saine érudition. Le président a

parfois des résumés pleins de force et des portraits habilement touchés. Il avait beaucoup étudié un des modèles du genre, Velleïus Paterculus; et il l'imite, tout en restant plus naturel et plus simple. Il suffit de rappeler son portrait du cardinal de Retz, ingénieux autant qu'expressif, et tout parlant de ressemblance.

Le président, par ses traditions de famille, son éducation, ses études, était un homme du siècle de Louis XIV. Aussi, dans ses réflexions sur cette grande époque, a-t-il des traits singulièrement heureux et justes. Quant à la philosophie, si, dans l'histoire, on entend par ce mot l'indépendance de jugement et l'esprit de liberté, ne lui en demandez pas. Malgré sa robe de magistrat, il incline visiblement pour le pouvoir absolu, et il en regarde les empiétemens illimités comme autant de droits inaliénables, suspendus dans les mauvais jours du moyen âge, mais que les rois de la troisième race, depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XV, ont successivement et heureusement reconquis. Ainsi, peu de souci des libertés municipales, peu de détails sur les états-généraux, nul penchant pour la réforme. C'est le contre-pied de l'ouvrage, plus patriotique, mais beaucoup moins savant, de Thouret.

Dans les dernières éditions de son *Abrégé*, le président Hénault hasarda même quelques attaques contre la philosophie nouvelle. En relevant la barbare contradiction de Calvin, qui, devenu persécuteur, fit brûler Michel Servet, comme hérétique, l'historien ajouta cette singulière phrase : « Le tolérantisme est toujours » la prétention du parti le plus faible. » Le vieux sang de Voltaire s'anima dans ses vieilles veines; et il écrivit une admirable lettre au président sur ce mot *tolérantisme*, et cette complaisance pour la persécution. Voltaire avait raison; mais il avait eu tort de prétendre que la religion catholique avait seule persécuté, et que le paganisme romain avait été fort tolérant pour le christianisme. C'était nier l'histoire; et, sur ce point, Voltaire fut battu par le président.

Cependant, grâce aux anciens éloges de Voltaire, Hénault avait attiré l'attention sur notre histoire nationale, longtemps inaccessible ou négligée. Son *Abrégé chronologique* avait popularisé le goût des recherches. Parmi les hommes qui s'y livrèrent, et reprirent, dans un esprit nouveau, les questions qu'au dix-septième siècle le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos avaient paradoxalement agitées, il faut compter, au premier rang, Mably, écrivain à part dans le

dix-huitième siècle, novateur fort érudit, philosophe ennemi des philosophes, et, dans l'étude de l'histoire en particulier, à la fois classique et réformateur.

Né à Grenoble en 1709, et frère de l'abbé de Condillac, Mably était allié, par sa famille, au cardinal de Tencin. Après de bonnes études chez les jésuites de Lyon, ayant pris le petit collet ecclésiastique, sans vocation, il vint à Paris pour se livrer aux lettres. Accueilli dans le salon de madame de Tencin, où il connut Fontenelle et Montesquieu, il publia, en 1740, son premier ouvrage, le *Parallèle des François et des Romains*. Les doctrines de ce livre, reniées dans la suite par Mably, étaient très-favorables au pouvoir absolu. Aussi, le cardinal de Tencin, devenu ministre, et plus exercé à l'intrigue qu'aux affaires, employa beaucoup en secret le jeune abbé son parent, et se fit donner par lui force notes et mémoires, dont il se parait au conseil du roi.

D'un caractère vif et haut, Mably ne s'accorda pas longtemps avec le cardinal, qu'il servait par besoin du travail et curiosité des affaires, plutôt que par calcul d'intérêt ou d'ambition; et il rompit avec lui, ne remportant de cette intime liaison que beaucoup de connaissances

sur la diplomatie. Il en composa le premier ouvrage qui ait un peu divulgué cette science privilégiée. Son livre *du Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, parut hors de France, la même année que l'*Esprit des lois*.

Mably n'avait rien de ce tour piquant et de cette vive imagination, qui faisaient lire Montesquieu. Mais, écrivain modeste, en même temps que hardi penseur, travaillant pour ses propres idées, et non pour la vogue ou la gloire, il ne craignit pas de traiter les mêmes sujets que ce grand homme, et de revenir après lui sur les Romains, et sur l'analyse des lois. Ses vues, sans être originales, étaient distinctes de celles de son temps, et ne furent pas sans influence sur les commencements orageux du nôtre. Mably ne pensait ni comme Voltaire, ni comme Montesquieu, sur les arts, le luxe, le commerce, et toute cette vie moderne qu'on a nommée civilisation. Il préférait les institutions des républiques anciennes. C'était le contraire des doctrines à la mode sur la *perfectibilité*.

Les *Entretiens de Phocion*, que Mably opposait à l'ingénieux et candide ouvrage de Chastellux sur la *Félicité publique*, sont une censure sévère du dix-huitième siècle. A cette censure, il est vrai, manquait l'expression éclatante et passionnée

qui donna tant d'admirateurs à Rousseau. Mably n'en est pas moins le précurseur du philosophe genevois. Il dit, avant lui, avec beaucoup de savoir, les mêmes choses; mais il les dit sans éloquence; et quoique assez âpre, il était peu lu. Son enthousiasme pour les vertus patriotiques et les mœurs de Sparte serait resté enseveli dans ses livres, si l'imagination de Rousseau n'avait mis le feu à ce rêve paisible de logicien et de savant. Avec l'aide puissante de ce conducteur électrique, les idées et le nom de Mably ont agi dans notre révolution; mais ce n'est pas à lui même qu'en appartient l'honneur ou le blâme. Il n'était pas fait pour un succès populaire. Son mérite réel et le titre qui recommandera son nom, c'est une étude sérieuse et sagace des monumens de notre histoire, expliquée surtout par la législation et les coutumes.

Dans ses *Observations sur l'histoire de France*, Mably a fait ce que ni Mézerai ni Daniel n'avaient su ou osé faire; et il a commencé les vraies annales de notre pays, indiquant avec justesse ce perpétuel anachronisme par lequel nos historiens, en racontant le passé, n'avaient jamais peint que *les mœurs, les préjugés et les usages de leur temps* (1). Ce n'est pas sans

(1) Préface de Mably.

doute que Mably ait évité lui-même ce défaut, et que parfois il ne façonne, d'après les théories modernes, les institutions et les hommes des vieux temps de la monarchie. Par exemple, il nous assure que Charlemagne connaissait les droits imprescriptibles du peuple, et avait pour lui cette compassion mêlée de respect, avec laquelle les hommes ordinaires voient un prince fugitif et dépouillé de ses Etats. J'ai quelque doute à cet égard; et je crois aussi que, dans les courtes sessions du Champ-de-Mai, les députés du peuple avaient fort peu de crédit. Mais les recherches de Mably n'en sont pas moins curieuses et profondes.

Mably reproche à Voltaire d'avoir parlé des *capitulaires*, sans les avoir lus. Pour lui, il n'a négligé aucun des monumens législatifs de notre histoire; et c'est par là que son livre est remarquable. Malheureusement le style est faible et diffus; et, je ne m'étonnerais pas qu'on préférât au texte de Mably les notes et les citations qui terminent chacun de ses volumes. Mais souvent l'auteur fausse ou exagère la portée de ces pièces, pour antidater de quelques siècles les idées qui lui sont chères; et, de même qu'avant lui une érudition servile avait mal interprété les vieux monumens de notre histoire,

pour leur faire mentir la servitude, ainsi souvent Mably leur fait mentir la liberté ; et d'une formule insignifiante il tire tout un principe, toute une théorie, que les faits ne justifient pas. Quoi qu'il en soit, on s'instruit avec Mably. Le chapitre où il cherche par quelles causes le gouvernement a pris en Angleterre une autre forme qu'en France, était aussi neuf que hardi. L'ouvrage entier respire un sentiment élevé, qui n'est jamais déclamatoire.

Mably, malgré son libre penser en politique, n'était pas du parti encyclopédiste. D'Alembert le dénonce, dans une lettre à Voltaire, comme un dissident, un ennemi de la philosophie ; ce qui lui paraît étrange, « personne, dit-il, n'ayant plus affiché, dans ses » discours et dans ses ouvrages, les maximes » anti-religieuses et anti-despotiques, qu'on re- » proche aux philosophes. » La remarque n'est pas tout-à-fait juste : Mably est surtout anti-despotique. Il n'aime aucun joug, et pas plus la tyrannie d'une opinion que celle d'un pouvoir. Il avait du sérieux dans l'esprit, de la simplicité dans les mœurs, de l'austérité dans le caractère. Tout cela pouvait fort bien, et sans contradiction, lui rendre antipathique le mélange de licence et de servilité, commun à

quelques philosophes. Il goûtait peu les grâces vives et mondaines de Voltaire; et, en histoire, il lui reproche nettement ce qu'il appelle sa mauvaise politique et sa mauvaise morale.

Mably, qui n'a rien emprunté de l'éloquence des anciens, en était d'ailleurs l'admirateur exclusif, et ne vante que Thucydide, Xénophon, Salluste et Tite-Live. La supériorité, selon nous très-fondée, qu'il leur donne sur tous les historiens modernes était encore une dissidence, que la vanité contemporaine ne lui pardonna pas. Rigoriste, plutôt que novateur, croyant au passé plutôt qu'à la perfectibilité, Mably, en politique, en morale, en littérature, fit donc une secte à part; et par là il mérite d'être lu, quoique son caractère ait été plus original que son talent, et qu'il eût dans l'esprit plus de fermeté que de vues.

Vous savez qu'à l'époque où la malheureuse Pologne, mourant par l'inertie de la politique française, demandait des constitutions aux philosophes de France, comme un malade désespéré appelle des empiriques, Mably fut consulté en même temps que Rousseau. Avant de répondre, il partit pour Varsovie, et étudia pendant un an la nation qu'il avait à rétablir, et dont l'Autriche, la Prusse et la Russie attendaient avide-

ment les lambeaux. Nous parlerons ailleurs de ce vain effort de politique spéculative, en rapprochant Mably de Rousseau. Ici, nous avons voulu marquer seulement ses travaux historiques. Estimables en eux-mêmes, ils n'eurent pas d'action immédiate sur la science, et fournirent plus tard seulement quelques maximes et quelques mots à l'esprit de révolution. Mais, de son temps, Mably, opposé souvent aux philosophes, tout en servant au même but, obtint peu d'influence, comme tout dissident, qui se sépare à la fois du pouvoir et de l'opinion dominante.

On trouve quelque chose de ce caractère et de cette destinée dans un autre écrivain, que Voltaire et l'école philosophique repoussèrent constamment de l'Académie, et qui n'en était pas moins un habile historien, et un érudit aussi indépendant qu'éclairé. C'est le président de Brosses, né en 1709, à Dijon, et mort en 1777, à la tête du parlement de Bourgogne, dont il faisait partie, depuis plus de quarante ans. Au milieu d'un siècle si chargé de talens secondaires, le président de Brosses nous paraît un de ces hommes rares, qui, ayant eu, dans le tour de leur esprit, dans le caractère de leurs études, un coin d'originalité, doivent être placés les

premiers après les hommes de génie. Son nom retentit peu dans le dix-huitième siècle, quoiqu'il ait composé plusieurs excellens morceaux pour l'Encyclopédie. Profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, esprit sagace et libre, mais écrivain circonspect, il ne traita guère que des sujets obscurs, ou détournés du chemin de la foule, le *culte des dieux fétiches*, le *mécanisme des langues*, *l'histoire des navigations dans les mers du Nord*; et il travailla trente années sur *Salluste*, avec une minutie qui semblait d'un commentateur, plutôt que d'un écrivain philosophe. Il n'en a pas moins fait un des meilleurs livres d'histoire du dix-huitième siècle, et presque un livre original, bien que tout composé de pièces de rapport.

Comme Montesquieu, les lois romaines, auxquelles il s'appliquait par état, l'avaient conduit, dès la jeunesse, à méditer l'histoire de Rome. Il voulut l'étudier sur les lieux mêmes. A trente ans, il partit pour l'Italie, et y passa deux ans. Les lettres qu'il écrivait de Rome à ses amis sont fort libres, et ne ménagent pas le temps présent. Mais le jeune sceptique était de plus antiquaire; et il mit son séjour à profit pour prendre, dans l'aspect des lieux et des ruines, cette vive intelligence du passé, sans laquelle

on compile, mais on n'écrit pas. Il donna la première idée de son curieux savoir par des *Lettres* publiées en 1750, sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum; puis il entreprit, à travers d'autres études, de ressusciter historiquement la république romaine, comme les fouilles savantes exhumaient Herculanum.

Ce travail se lia pour lui, à l'étude, à la traduction, à la restauration de Salluste, dont il était à l'excès épris, peut-être par quelque analogie secrète d'humeur et de génie. En effet, malgré le prodigieux intervalle entre la vie paisible d'un *président de chambre* et les agitations d'un tribun, d'un préteur romain, d'un confident de César, en étudiant le président de Brosses, on lui trouve plus d'une ressemblance avec Salluste, un certain cynisme d'expressions, allié à la rigueur des principes, l'éloge des vieilles mœurs et le goût du libre penser, la profondeur d'esprit, et dans le style une rudesse un peu surannée. Par là, de ce travail à la Freinsheimius, de ce supplément où il encadrait en mosaïque les parcelles conservées du récit de Salluste, le président de Brosses a fait un ouvrage neuf, intéressant, animé. C'est l'*histoire de la république romaine*, pendant treize années seulement. Mais quelles années! celles où Rome, à peine émancipée de

Sylla, eut à lutter, parmi les révoltes ou les lâchetés de ses magistrats, contre Sertorius, Spartacus, Sylla, jusqu'au moment où elle vint tomber de lassitude dans les bras de Pompée. On sent de quel pinceau Salluste avait dû retracer cette histoire. Quelques touches en restent encore empreintes sur divers fragmens.

Avant d'essayer de les mettre en ordre, et de les compléter, de Brosses voulut d'abord traduire ce qui restait entier de Salluste; et il fit paraître, en latin et en français, *Catilina, la Guerre de Jugurtha,* les deux *lettres à César.* Nulle part Salluste n'a été mieux compris : et pourtant cette traduction, souvent lourde et languissante, ne doit être à nos yeux qu'une étude. De Brosses avait trop peu d'art dans la diction, et pensait trop, peut-être, pour bien traduire. Mais, dans cette œuvre mixte d'imitation, de recherches conjecturales et d'inductions hardies, qu'il se proposa sur la grande histoire de Salluste, il fit un livre vraiment remarquable. Ces petits fragmens, ces mots épars de Salluste, qu'il a tous employés, l'ont guidé d'une manière étonnante, et se trouvent replacés dans le récit avec une justesse qui parfois confond. Une foule d'autres notions, recueillies de toutes parts, ont

formé le corps du récit. Rarement la géographie a été mieux adaptée à l'intelligence de l'histoire. Les trois grandes guerres qu'il raconte sont éclaircies par l'exacte description des lieux, depuis les villes de l'Espagne romaine jusqu'aux terres barbares du vaste empire de Mithridate; et quand il s'agit de l'Italie et de la guerre servile, cette exactitude, plus précise encore, explique, en même temps qu'elle peint la longue résistance et la singulière tactique de Spartacus.

Plein de souvenirs antiques, animé par cette ardeur d'érudition qui attache du prix à tout, ne néglige aucun détail, ne perd aucun indice, l'historien nouveau de Rome ne réussit pas moins à mettre en scène les hommes qu'à montrer les lieux.

Avec les fragmens épars de Salluste, et une foule d'indices minutieusement recueillis dans toute l'antiquité et jusque dans la chronique arménienne de Moïse de Chorène, alors peu déchiffrée, il a reconstruit toute l'histoire de Mithridate. Dans l'ordre des temps, il n'avait à raconter que sa troisième guerre contre les Romains. Mais, aux causes et aux événemens de cette guerre il réunit tout ce qui peut éclairer les obscurs accroissemens du roi barbare, et faire comprendre sa puissance et son génie. Salluste,

dans une phrase conservée, parle d'Artaban, premier fondateur du royaume que Mithridate reçut de ses aïeux. L'écrivain moderne indique savamment toute cette descendance ; et arrivé à Mithridate Eupator, il dépeint son enfance cultivée, mais cruelle, déjà capable de crimes, et s'emparant du trône par l'empoisonnement de sa mère, puis sa jeunesse solitaire et sauvage, nourrie dans les bois, à la poursuite des bêtes féroces, et à l'étude des plantes vénéneuses, et des antidotes.

Sans affirmer, comme l'a fait de nos jours un érudit célèbre, que Mithridate eût, avant l'âge de dix huit ans, achevé plusieurs guerres, il le montre quittant ses Etats pour voyager presque sans suite, comme Pierre le Grand, avec lequel il a plus d'une ressemblance, par le génie, l'impétuosité des passions, et cet art de commander à des barbares, en étant soi-même à la fois barbare et civilisé. Il le montre trahi pendant son absence, et sur le bruit de sa mort, puis reparaissant implacable pour Laodice, sa femme et sa sœur, et pour les principaux de sa cour, mais aimé des peuples, et agrandissant chaque jour son empire par des conquêtes sur les Scythes et les Grecs du Bosphore, gagnant ou dépouillant ces petits rois de Bythinie, de Paphlagonie, de Cap-

padoce que protégeait Rome, et se préparant de longue main à la combattre elle-même par la révolte de tous les peuples qu'elle avait asservis. Ce jour arrive enfin. Mithridate chasse les légions romaines de leur province d'Asie, laisse égorger par les peuples cent mille de ces étrangers, et, revenant en armes sur l'Europe, montre tout à coup à la Grèce son farouche libérateur.

Il était difficile de mieux éclaircir l'histoire, et de mieux peindre la physionomie de ce nouvel Annibal, de cet Annibal roi, dont Salluste avait raconté les campagnes contre Lucullus et Pompée. Arrivé à ce point de l'ouvrage perdu, l'imitateur de Salluste redouble les efforts de son industrieuse érudition. Le siége opiniâtre de la ville de Cyzique, la retraite forcée de Mithridate, la perte de sa flotte, son royaume héréditaire envahi, sa fuite dans les déserts et jusqu'aux gorges du Caucase, pour y ramasser de nouvelles armées, tout cela forme un récit énergique et curieux, fait à neuf avec les ruines, et parfois avec la poussière de l'antique monument. Guidé par quelques mots de Salluste, le président de Brosses a pensé qu'une description détaillée des lieux avait dû trouver place dans cette partie de la narration originale; et il entre-

prend d'y suppléer par un tableau géographique des contrées riveraines de l'Euxin, curieux et savant travail, mais dont l'étendue vient rompre toutes les proportions de l'histoire.

Après avoir repris son récit par l'ambassade inutile de Mithridate à Tigrane, le président de Brosses, comme Salluste l'avait fait sans doute, se hâte d'achever le récit de la guerre servile, et de la mort de Sertorius; et il n'a plus à peindre que le dernier ennemi survivant des Romains. Il ne continue pas même jusqu'à la fin de Mithridate. Dans la tâche un peu fantasque qu'il s'est imposée, il a voulu borner son récit au même point que Salluste; et il s'arrête au retour de Lucullus à Rome, parce que Salluste avait, dit-on, fini là son histoire. Mais l'avant-dernière campagne de Mithridate contre Lucullus, l'indocilité des légions romaines, le courage désespéré du vieux roi sont admirablement décrits. On sent tout le parti que l'historien moderne a dû tirer d'une des pièces les plus curieuses de l'antiquité, la lettre de Mithridate au roi des Parthes. Il n'y voit pas une fiction d'orateur, mais un manifeste, un témoignage, d'où il emprunte des lumières pour l'histoire. Soutenu par ce reste d'antiquité, il y égale parfois son récit; et tel

est, chez lui, l'effet d'une érudition vraie, et d'un vif enthousiasme, que, malgré la contrainte d'une composition formée de pièces de rapport, il est souvent énergique, rapide, éloquent. Au-dessous de Bossuet et de Montesquieu, il n'y a pas, dans notre langue, un plus beau fragment d'histoire ancienne, que cette restauration d'après l'antique.

Avec moins d'art et d'étendue, le président de Brosses appliqua son érudition et son style expressif à quelques autres sujets romains. Son *Mémoire sur Scaurus*, sa *Vie de Salluste* sont d'excellens morceaux de critique. On ne peut dire à quel point tout ce qu'il a fait dans ce genre est supérieur aux faibles et inexacts travaux, qu'ont essayés sur les lettres latines d'Alembert, Marmontel, La Harpe; et il faut plaindre Voltaire d'avoir repoussé de l'Académie française un si savant homme, un si ferme et si piquant esprit, parce qu'ils avaient eu procès ensemble pour quelques cordes de bois, enlevées indûment par Voltaire sur le domaine de Tournay, dont il avait acheté la jouissance à vie. Spirituel et profond observateur, philologue du premier ordre, antiquaire, historien, il n'a manqué au président de Brosses, pour être fort célèbre dans son siècle, que de vivre

à Paris, et de se dire philosophe, autant qu'il l'était. Ses ouvrages méritent d'être mieux goûtés de notre temps; et le beau travail surtout, que Voltaire nomme peu plaisamment *sa Sallusterie*, devrait être réimprimé, avec la suite de fragmens originaux recueillis pour le composer, et qui manquent la plupart dans toutes les éditions de Salluste.

A ce goût passionné, à ce soin de l'érudition dans un homme de beaucoup d'esprit, il faut reconnaître que le président de Brosses datait d'un autre temps que celui où il vécut. C'est un libre penseur et un libre écrivain, à la façon du seizième siècle, plutôt que du dix-huitième. J'imagine qu'il eût mieux tenu son coin parmi les auteurs de la satire Ménippée, qu'avec ceux de l'Encyclopédie. Aussi ne passe-t-il pas à Voltaire ses plaisanteries contre l'érudition; et il faut voir comme il le relève, pour avoir traité de pédant le docte Saumaise. Fort admirateur de son génie, et goûtant, je crois, sans scrupule son amusante licence, il ne lui épargne cependant pas quelques bonnes vérités. Nous citerons, par exemple, cette réflexion qu'on lit à la fin de la Vie de Salluste, au sujet de la décadence du goût chez les Romains : « Les » hommes se ressemblent dans tous les temps,

» et nous voyons aujourd'hui le beau style du » siècle de Louis XIV altéré par la fausse imitation de deux des plus beaux esprits de notre » siècle, par l'affectation d'avoir voulu ci-devant » copier de l'un sa manière spirituelle et ga- » lante, ses traits fins et délicats, quelquefois peu » naturels et trop recherchés, de vouloir au- » jourd'hui prendre de l'autre le ton philoso- » phique, la manière brillante, rapide, superfi- » cielle; le style tranchant, découpé, heurté; » les idées mises en antithèse, et si souvent » étonnées de se trouver ensemble. Mais celui- » ci, le plus grand coloriste qui fut jamais, le » plus agréable et le plus séduisant, a sa ma- » nière propre qui n'appartient qu'à lui, qu'il a » seul la magie de faire passer, quoiqu'il em- » ploie toujours la même à tant de sujets divers, » lorsqu'ils en demanderaient une autre : c'est » un original unique, qui produit un grand » nombre de faibles copistes. »

C'était d'une main flatteuse toucher au vif cependant; et Voltaire en eut peut-être autant d'humeur que de l'assignation pour les cordes de bois. Il n'importe; ce que nous avons voulu marquer, c'est l'indépendance d'esprit du président de Brosses, autant que son érudition et son talent historique.

De son temps, et après lui, l'histoire romaine n'est plus écrite, en France, que par des compilateurs; et le pyrrhonisme de Voltaire a beau jeu pour les attaquer. Ce n'est pas que le froid disciple de Rollin, Crevier, soit sans mérite, et n'écrive d'un style naturel et sain. Ce n'est pas non plus que l'habile latiniste Lebeau n'ait fait, dans son *Histoire du Bas-Empire*, un immense et précieux travail. Mais le premier, qui comprit si peu Montesquieu, n'était pas fait pour profiter de Tacite; et après l'avoir copié maladroitement, dans une partie de son histoire, quand cet appui lui manque, il est trop dénué à la fois de coloris et de critique. Lebeau cherche le coloris jusqu'à l'affectation; mais il est savant, et ne manque point de critique. Toutefois, au point de vue du dix-huitième siècle, de tels travaux, inspirés par toute la candeur de la foi chrétienne, sans être soutenus de la vraie philosophie de l'histoire, qui aurait rendu aux principes et aux combats de cette foi toute leur grandeur, devaient disparaître devant l'admiration qu'inspira bientôt la savante incrédulité de Gibbon.

La vieille école historique, admiratrice des anciens, peu critique, peu libre, allait donc s'affaiblissant, et semblait reléguée dans les colléges.

Lebeau fut peu lu; et cependant ses recherches étaient les plus curieuses et les plus étendues qu'on eût faites jusqu'alors. Il les avait portées même sur l'art militaire, autant du moins qu'un érudit peut l'essayer avec des livres. Il avait soigneusement consulté la législation, qui occupe tant de place dans l'histoire de l'empire romain. Il distribue les événemens avec ordre, et raconte avec intelligence et vivacité. Il est assez impartial, bien que zélé croyant. Il juge Constantin, et peint fidèlement Julien. L'histoire assez obscure des guerres de Rome dans l'Orient, et contre les Parthes, est habilement exposée, quoiqu'il y mêle à tort quelques harangues de rhétorique, dans la bouche de Bendoës ou d'Hormisdas. Arrivé aux bas siècles, dans la confusion et la barbarie des matériaux de l'histoire, il choisit avec discernement et conserve à son récit un ton d'élévation et de noblesse, qui n'est que trop uniforme. En tout, cet ouvrage, qu'un savant de nos jours a rectifié dans quelques parties, est un monument remarquable, et doit attacher au talent de l'auteur une estime que méritaient ses vertus et son amour de la science.

Lebeau n'est désigné, dans Voltaire, que sous le nom du *sieur Lebeau*, qui fournit à la Sorbonne embarrassée une phrase latine pour sa

censure de l'abbé de Prades. Mais l'homme qui savait le mieux en France, de son temps, la langue et la littérature latine, l'auteur des curieux *Mémoires* sur la légion romaine, l'historien du Bas-Empire, avant Gibbon, ne doit être jugé ni sur les plaisanteries de Voltaire, ni sur le dédain affecté de quelques érudits étrangers. Le seul grave reproche qu'on peut lui faire, c'est, en épuisant toutes les difficultés de son vaste sujet, d'en avoir négligé la principale beauté, c'est de n'avoir pas fait d'avance la contre-partie de Gibbon, de ne s'être pas arrêté plus long-temps sur la peinture de ces colonies du christianisme, qui remplissaient le monde romain, et de ces saints hommes, qui étaient les seuls grands hommes d'alors.

Le pieux écrivain du dix-huitième siècle subissait-il, sans le vouloir, l'influence de son temps? jugeait-il trop peu historiques les choses mêmes qu'il vénérait? Je suis tenté de le croire. Par là, il a perdu tant de beaux et touchans détails que saint Basile, saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Augustin, Salvien lui offraient sur la vie de leurs siècles, et l'histoire du monde romain. Par là, il a perdu tant de grands et singuliers tableaux de la conversion des Barbares sur tous les points

de l'Empire envahi, et tout ce trésor de vérités de mœurs caché dans les légendes. Il s'est beaucoup occupé de la religion, mais là où elle était officielle et corrompue, mêlée aux querelles des eunuques du palais, menaçante et impitoyable dans les édits de quelques empereurs, puérile et tracassière dans les interminables controverses de l'église de Byzance. Sage et modeste chrétien, il a tout raconté, tout admiré du christianisme, excepté sa grandeur, sa charité conquérante, et son génie, qui créait un monde nouveau sur les ruines de l'Empire.

Mais que faisait cet oubli au dix-huitième siècle, et que lui importait un livre savant, qui n'était pas philosophique?

Un seul écrivain du parti religieux se faisait lire avec quelque attrait, précisément parce que, dans son élégance soignée, il dissimulait un peu et fardait la cause qu'il défendait. C'était l'abbé de La Bletterie, très-infidèle traducteur de quelques livres de Tacite, mais auteur d'une *Vie de Julien*, faite avec goût, sinon avec force, et qui fut beaucoup lue dans le dix-huitième siècle. Grâce à cet ouvrage, où l'originalité du sujet n'est nullement sentie, l'abbé de La Bletterie eut même quelque temps, et partout, la réputation d'un bon historien. Les

philosophes lui savaient gré d'avoir un peu ménagé Julien, c'est-à-dire de n'avoir fait ressortir ni sa passion, ni son génie. Les croyans le louaient d'avoir défendu la foi chrétienne, et développé dans une note le prodige des feux souterrains qui empêchèrent la reconstruction du temple de *Jérusalem*, au témoignage d'Ammien Marcellin lui-même.

Malheureusement, l'abbé de La Bletterie, dans sa gloire, avait blessé Voltaire. Dès lors, mille traits piquans tombèrent sur lui, sur son Tacite, sur quelques expressions un peu bourgeoises qui lui étaient échappées : et il se tut devant ce redoutable adversaire.

Dans le monde, et parmi les lettrés qui n'étaient pas des érudits, Voltaire régnait seul, sur l'histoire, comme sur le goût. Sa critique ou plutôt sa plaisanterie faisait loi. On sait avec quelle prédilection il l'appliquait à une partie long-temps inaccessible et sacrée des annales humaines. Il n'est besoin de rappeler tout ce que, dans sa vieillesse, il a écrit contre la Bible, et que de doutes insidieux, que de sarcasmes et d'intarissables bouffonneries il a tirés souvent, de quoi, messieurs? de ses distractions, de ses contre-sens, de ses propres ignorances.

Long-temps, dans cette carrière, il n'eut pas

d'adversaires sérieux; et surtout il n'eut pas d'adversaires amusans, et piquans comme lui-même. Un homme, par ses grandes connaissances dans les langues et dans l'histoire, et par la causticité de son esprit, eût été, pour Voltaire historien et antiquaire, le critique redoutable qui lui a manqué. Mais cet homme, le président de Brosses, était, sur les points les plus graves, sceptique comme Voltaire; et quant à Nonnotte, Burigny, Houteville, et tant d'autres, qui s'attachèrent à le combattre, ils étaient ridicules par le défaut de talent, lors même qu'ils avaient raison.

Cette prodigieuse inégalité entre l'attaque et la défense eut de graves conséquences pour la religion : et tandis que, dans la libre Angleterre, chaque levée d'armes des sceptiques suscitait une vive représaille des orthodoxes, et que de savans hommes, d'habiles écrivains se formaient dans les deux camps, Voltaire, prohibé, mais non réfuté, ébranlait chaque jour, par la fausse érudition et le sarcasme, une croyance que les prêtres ne savaient plus défendre.

Où étaient, en effet, dans le clergé mondain, et parmi les prélats de cour du dix-huitième siècle, les hommes armés d'une foi savante, tels

que furent, en Angleterre, Lardner, Sherloke, Warburton? Quels dignes athlètes avait chez nous le christianisme? Son principal défenseur était, je crois, Fréron. Ce délaissement d'une grande cause entre des mains indignes, cet abandon du temple par ses lévites ne sont pas assez comptés parmi les événemens de cette époque. Rien ne favorisa plus puissamment la victoire des opinions nouvelles. Le clergé français ne sut pas, comme le clergé anglican, réparer par la science les pertes de la foi. Partagé entre l'intolérance et la frivolité, voulant arrêter les opinions du siècle et se laissant entraîner trop souvent à ses mœurs; invoquant contre le scepticisme les rigueurs décréditées d'un pouvoir corrompu, au lieu de le combattre par la science et le talent, il demeura faible, et dépassé de toutes parts, au milieu du grand mouvement des esprits.

Quelques exceptions cependant peuvent et doivent être marquées, à cet égard, dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. L'érudition irréligieuse, dont Bayle avait été le plus subtil interprète, et que Voltaire rendait si contagieuse par la plaisanterie, rencontra enfin dans les rangs du clergé un spirituel et savant contradicteur : ce fut l'abbé Guénée,

l'auteur des *Lettres* publiées sous le nom *de quelques Juifs*.

Ainsi, ce grand corps religieux et savant du dix-huitième siècle, cette Eglise gallicane, divisée en plusieurs écoles rivales, mais qu'un cri d'alarmes réunissait contre l'ennemi du dehors, en était venue à ne plus compter qu'un seul défenseur un peu célèbre. L'épiscopat avait encore des hommes de bien, et même des saints, tels que Beaumont, l'archevêque de Paris; mais il n'avait plus de prédicateur éloquent. Cette Société puissante, qui avait produit Bourdaloue et tant de savans hommes, avait péri sous la haine excitée par son intolérance et ses intrigues. Elle laissait après elle quelques érudits paisibles et dispersés, et un écrivain dont l'éloquence, attestée par un seul discours, s'est ensevelie sous les ruines de son ordre. Cet autre parti religieux, cette confrérie laïque, ennemie des Jésuites, et qui triompha de leur chute, après être descendue, par degrés, de la hardiesse et du génie de ses fondateurs au mérite modeste et au zèle laborieux de ses derniers disciples, s'était, nous l'avons dit, décréditée par les folies des *convulsionnaires*, et semblait ne plus être qu'une secte assez obscure d'hommes de collége opiniâtres, et de légistes mécontens.

Cependant Voltaire, harcelant de citations, de raisonnemens, d'invectives et d'épigrammes ce que, dans l'*Essai sur les mœurs*, il avait attaqué par la réticence et l'ironie, multipliait sous toutes les formes sa guerre haineuse et frivole aux antiquités, à l'histoire, aux dogmes du christianisme. Ses ouvrages, lus dans toute l'Europe, et réfutés, sur quelques points, en Angleterre, par de graves et sérieux docteurs, ne rencontraient en France aucune réponse qui se fît lire. Le savant Larcher l'avait bien convaincu de quelques erreurs sur le grec et sur Hérodote; mais Larcher ne défendait pas la Bible contre lui. Non réfuté, ou mal réfuté, sans combats sérieux, sans contradicteurs écoutés du public, Voltaire répétait à son gré les mêmes plaisanteries et les mêmes erreurs matérielles, déconcertait une réfutation maladroite par un bon mot, et dominait les esprits, sans même se donner la peine de discuter avec eux.

C'est alors qu'il reçut, dans sa faible armure d'érudition ecclésiastique et hébraïque, la seule flèche qui ait porté coup.

Un Juif bordelais, M. Pinto, homme d'esprit, auteur de quelques essais d'économie politique, et, selon toute apparence, fort rapproché des

opinions philosophiques du temps, s'était ennuyé des plaisanteries et des injures dont Voltaire accablait les anciens Hébreux, et, par contre-coup, leurs descendants. Il en réfuta quelques-unes dans une lettre assez bien écrite, et fort respectueuse, qu'il lui envoya. Voltaire, touché des éloges, fit une réponse gracieuse, s'accusa d'injustice, promit un *carton*, qu'il ne fit pas, et, dans ses Questions encyclopédiques et dans ses écrits, malmena plus que jamais les Juifs et toute leur histoire. M. Pinto n'était pas de force à l'en faire repentir, et se tint à l'écart. Mais il eut alors un habile successeur, l'abbé Guénée, dont il faut parler plus longuement.

Né en 1717, et mort en 1803, à quatre-vingt-six ans, l'abbé Guénée a vu, dans sa longue carrière, les progrès irrésistibles, le débordement, et, après le débordement, le retrait inespéré de l'opinion irréligieuse qu'il avait combattue. Il a vu le christianisme assailli pendant un demi-siècle d'argumens et de sarcasmes, aboli par une révolution, restauré par un conquérant. Il a vu l'œuvre de Voltaire naissante, victorieuse, démentie. Quelles ne devaient pas être les pensées de ce vieillard, qui avait défendu contre le génie moqueur de son siècle l'authenticité des tradi-

tions hébraïques et chrétiennes, lorsque ces saintes traditions, long-temps avilies, reniées et comme anéanties sous la fange et le sang, reparurent tout à coup, ramenées à Notre-Dame par Bonaparte, tout brillant des souvenirs et de la pompe de cet Orient, où elles avaient pris naissance! Quel miraculeux retour aux yeux du prêtre fidèle! et combien il devait croire à la cause qu'il avait soutenue jadis, et qui se relevait ainsi, contre toute espérance!

Mais, redescendons de ces grands spectacles à l'époque même où le pieux abbé Guénée, dans le repos et la licence de la seconde moitié du dix-huitième siècle, avait entrepris sa *guerre* contre l'idole toute-puissante de la France lettrée. Personne alors, nous l'avons dit, ne repoussait avec quelque talent les raisonnemens insidieux, les ironies voilées, les diatribes véhémentes dont Voltaire, anonyme ou pseudonyme, poursuivait, sous mille formes, le christianisme et son histoire. La seule et détestable réponse qu'on y faisait, en France, c'était le supplice barbare infligé à un jeune étourdi que les facéties antichrétiennes, goûtées de la ville et de la cour, avaient enivré jusqu'au délire, mais qui ne méritait qu'une réprimande, au lieu de la torture et de la roue.

Hors de France, Voltaire avait rencontré un redoutable contradicteur, mais trop savant pour la France d'alors, et donnant, par ses témérités paradoxales, des armes même à l'incrédulité qu'il foudroyait. C'était Warburton, l'ami de Pope, le profond et diffus auteur de la *Divine Légation de Moïse*.

Warburton avait lui-même soulevé, par la première publication de ce livre, bien des scandales théologiques. Par une assertion un peu hardie et une conséquence fort bizarre, il soutenait, dans tout son ouvrage : 1° que Moïse n'avait annoncé nulle part l'immortalité de l'âme, et que ce dogme n'entrait pas dans la première révélation faite aux hommes; 2° que cela même attestait la divine mission de Moïse, qui avait pu se passer d'un dogme si nécessaire et si naturel à l'homme.

Voltaire, charmé de la première assertion, trouva d'abord très-savant le livre de Warburton, et répéta que la Bible était matérialiste, et que les Juifs n'avaient aucune idée de l'âme immortelle, avant la captivité de Babylone. Mais Warburton, qui, dans son pays, avait été vivement contredit par le docteur Lowth et d'autres érudits, était lui-même fort zélé pour la foi chrétienne, et ne supportait pas qu'on abusât

contre elle de son candide paradoxe. Il reprit donc amèrement Voltaire. Il se moqua du poète qui faisait l'érudit, releva ses bévues d'orientaliste, et parla de *l'égout d'impiété* où il ramassait ses argumens.

Surpris de rencontrer un adversaire aussi outrageux que lui-même, Voltaire s'emporta contre l'évêque de Glocester à une fureur vraiment bouffonne, l'accablant d'injures, et le tutoyant dans un pamphlet sous le nom de Vadé, et bien digne de cette invocation. C'était un des mille tours de Voltaire, dans sa polémique antichrétienne, de poursuivre Warburton comme un écrivain sans religion, sans morale, et de l'appeler gravement le *commentateur de Shakspeare, et le calomniateur de Moïse.* Warburton ne répondit pas. Il avait percé à jour la fausse érudition de Voltaire. Mais il n'était pas lu en France. Pour combattre Voltaire avec succès, d'ailleurs, il fallait, avec la même érudition, plus d'esprit et de goût. L'abbé Guénée avait ce triple mérite.

Nourri dans les meilleures traditions de l'école de Rollin, il avait occupé, vingt ans, au collége du Plessis, l'ancienne chaire de ce maître illustre. Comme lui, aux études latines, il alliait un sentiment exquis de notre langue.

Plus que lui, il connaissait la haute antiquité; et, par l'activité d'un esprit curieux et pénétrant, il était passé de l'étude du grec à celle de l'hébreu, et avait joint à la connaissance approfondie des lettres anciennes l'étude alors négligée des principales langues modernes.

L'Angleterre avait fourni à Voltaire des maîtres et des exemples de scepticisme: l'abbé Guénée y trouva des érudits religieux, des philosophes chrétiens, et traduisit d'abord quelques écrits, tels que l'ouvrage de lord Littleton sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, les discours de Seed sur l'excellence de la Bible, la réponse de West aux argumens incrédules de Woolston. Puis, ayant remarqué sans doute que la méthode un peu lente du dogmatisme anglais n'avait point faveur en France, il chercha pour son compte une forme plus vive et plus piquante, et commença ses *Lettres à Voltaire*, sous le nom de Juifs polonais et allemands, c'est-à-dire de ceux mêmes que M. Pinto avait un peu sacrifiés, dans la réponse où il défendait le reste de sa nation. L'abbé Guénée imita de lui cependant le ton de respect et d'admiration envers Voltaire; mais la critique et la raillerie même n'y perdirent pas.

Les rôles furent changés. C'était de Voltaire

qu'on pouvait tirer. Les nouveaux Juifs, avec beaucoup de politesse, lui montraient ses contradictions, ses légèretés, ses ignorances. Avait-il nié l'authenticité du Pentateuque, alléguant l'impossibilité d'écrire un si long ouvrage du temps de Moïse, où, dit-il, on ne gravait que sur la pierre et en hiéroglyphes, une discussion nette et savante se jouait de toutes ses objections; elle lui indiquait déjà le double usage des hiéroglyphes, tantôt signes de l'objet, tantôt lettres phonétiques, et faisait ressortir l'absurdité de prétendre qu'on n'avait pu former des caractères sur le papyrus, le lotos, les feuilles de palmier, quand on savait les tailler dans la pierre. Ailleurs Voltaire avait-il trouvé, dans quelques paroles d'Ezéchiel, un texte inépuisable d'immondes plaisanteries sur le déjeuner du prophète, une explication précise, confirmée depuis par les récits de Volney, montrait dans ce passage du texte hébraïque un incident habituel de la vie pauvre du désert, l'usage de faire cuire un maigre gâteau d'avoine sous la fiente desséchée des chameaux. Accusait-il enfin le peuple juif d'avoir été antropophage, la réponse était simple : il avait fait un contre-sens énorme, et pris, dans le latin de la Vulgate, ce qui s'adressait aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie, pour une invitation faite aux Hébreux.

Presque partout, c'est la même manière de réfuter, accablante et modérée. Sur quelques points, toutefois, l'esprit du lecteur n'est pas satisfait; car il y a, dans les livres saints, des choses insolubles à la raison. Mais alors ce n'est pas l'objection qui a créé la difficulté, c'est le fait même; et on regrette seulement que l'ingénieux apologiste ait voulu ne manquer jamais de réponses et d'explications. En voulant tout rendre croyable, d'après les vraisemblances vulgaires, il tombe parfois dans un détail technique, dont Bossuet se fût indigné. Telle est, par exemple, une exposition des procédés possibles pour la fonte du veau d'or. Bossuet se fût aussi étonné d'entendre citer, en preuve de la beauté patriarcale de Sara, l'exemple de Diane de Poitiers, et même de Ninon de Lenclos, qui faisait des grandes passions à soixante ans. Cette défense lui aurait paru *peu sérieuse*, et *peu digne d'un prêtre*, comme il disait.

L'abbé Guénée a beaucoup d'esprit; mais il veut trop en avoir. Cela le rend parfois mondain, subtil et presque de mauvaise foi. Il use de ménagemens, de détours, et ne sait pas avouer avec force ce qu'il croit. Ce n'était pas défaut de foi, mais influence du temps, et respect humain. Il n'y a pas d'ardeur dans ce

livre. C'est une défense habile, plutôt qu'une confession haute et sincère. Par là même, l'ouvrage plut au siècle qu'il ne heurtait pas. L'évêque Warburton, traitant avec outrage *le poète Voltaire*, et lui reprochant ce qu'il appelle ses blasphèmes, n'eût pas réussi en France. L'abbé Guénée, savant et poli, fut beaucoup lu. En continuant ses *Lettres*, et en répondant aux répliques de Voltaire, il s'anima. Supérieur dans les détails par la connaissance profonde des langues et de l'antiquité, il n'eut pas moins d'avantage sur quelques points élevés du dogme et de la morale. Le chapitre où il traite de l'intolérance religieuse chez les anciens est un chef-d'œuvre de discussion; et sa démonstration de la croyance des Juifs à l'immortalité de l'âme, opposée aux doutes et aux variations de Voltaire, est solide autant qu'éloquente. Voltaire lui-même en fut frappé, et après les épithètes ordinaires d'*ignorant* et d'*imbécile*, dont il affublait ses ennemis, il en revint à convenir que *le secrétaire des Juifs* avait de l'esprit, et un style pur; qu'il était poli, mais mordait un peu fort. Il lui répondit sur ce ton dans le pamphlet: *Un chrétien contre six Juifs*, où, sans détruire une seule objection un peu forte, sans prouver qu'il ne s'était pas trompé sur les langues,

la géographie, l'histoire, sans défendre ou sans corriger une seule de ses méprises, il amuse et étourdit les lecteurs par les mille fascinations de son esprit et de sa gaieté.

L'abbé Guénée ne pouvait atteindre jusque là, tout ingénieux qu'il était; mais il répondit, en ajoutant de nouvelles *Lettres* fort remarquables sur les points principaux de la législation mosaïque. On peut regretter qu'ayant plus d'une fois, dans cette querelle savante, traduit des passages du texte hébreu avec une énergie qui leur donnait un jour nouveau, il n'ait pas étendu ce travail, et combattu les faux jugemens de Voltaire sur l'éloquence et la poésie des livres saints. Cela eût mieux valu pour la cause de la religion que certaines subtilités de controverse, où il s'arrête souvent. Il eût fait, en homme de talent et de goût, ce que le docteur Lowth a fait en érudit seulement, et ce que La Harpe a tenté avec plus de zèle que de science; et vous connaîtriez davantage son ouvrage, le meilleur que nous ayons sur un sujet qu'on ne peut trop étudier.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Progrès et popularité croissante de la philosophie nouvelle. — Ce qu'elle avait emprunté aux sciences mathématiques. — Maupertuis, précurseur et maître de Voltaire dans l'explication des découvertes de Newton. — Conséquences de ces découvertes dans l'ordre métaphysique. — Diverses écoles de philosophie française formées à l'étranger : matérialisme ; théisme ; christianisme rationnel. — Les ouvrages de La Mettrie. — L'Académie de Berlin. — Les *Lettres* d'Euler à une princesse d'Allemagne. — Philosophes genevois ; Abauzit ; Charles Bonnet.

MESSIEURS,

Le caractère de la philosophie française, dans le dix-huitième siècle, fut d'être universelle, de prendre toutes les formes, de se mêler à tout. Je ne crois pas, du reste, qu'elle ait découvert beaucoup de vérités, ou même inventé beau-

coup d'erreurs. Mais ce qui était dispersé à différentes époques de l'histoire de l'esprit humain, elle le réunit et le reproduisit à la fois, reprenant sous d'autres noms les paradoxes sceptiques des sophistes grecs, depuis Carnéade jusqu'à Lucien, et mêlant les rêveries d'Epicure au théisme de Socrate, et à l'animosité de Julien. Surtout elle fut une secte, une opinion active, encore plus qu'une science. Comprimée d'abord en France, elle eut, au dehors, des missionnaires et des prosélytes; et bientôt, par sa colonie de Berlin, elle anima ses disciples de Paris. C'est ce point de vue que nous étudions de préférence, et qui fait le mieux ressortir l'état des lettres et de la société.

En effet, que la philosophie produise par l'observation une nouvelle analyse des facultés humaines, ou qu'elle donne une nouvelle démonstration de la loi morale, ces précieux et austères travaux peuvent être long-temps le partage d'un petit nombre d'esprits, et rester sans influence sur la foule; car cela veut être étudié pour être bien compris, et ne peut agir que par une lente réflexion. Mais les opinions qui affranchissent d'un joug, qui détruisent une croyance, se répandent bien plus vite; et, si, en ébranlant quelques grandes

vérités, incommodes aux passions, elles attaquent aussi des préjugés et des abus que le bon sens ne peut défendre, quelle faveur, quel appui ne doivent-elles pas trouver! Ainsi, dans la France du dernier siècle, chaque jour devait s'accroître et se précipiter le mouvement de la philosophie nouvelle, licencieuse et réformatrice, épicurienne et amie de l'humanité, mêlant des choses contraires et même incompatibles, mais flattant par-dessus tout l'indépendance de l'esprit.

Nous avons vu comment cette philosophie s'était produite d'abord, à la suite et à l'abri des sciences mathématiques, et avec l'ingénieuse circonspection de Fontenelle; puis, comment Voltaire l'avait enhardie à se moquer de tout, et avait attaqué les croyances avec le secours des vices élégants du monde; et comment un autre génie, plus patriotique et plus sage, avait tourné la liberté de penser vers un but plus noble, l'empire des lois, le respect des institutions, le décri du pouvoir arbitraire. Mais combien d'autres efforts l'esprit philosophique n'avait-il pas tentés dans cet intervalle! Nous le chercherons d'abord dans la route que Fontenelle avait ouverte, celle des sciences mathématiques rendues intelligibles et populaires.

Descartes, si grand comme philosophe, avait été inventeur dans les sciences; mais il avait mêlé les systèmes aux découvertes, et régné sur les esprits, à la fois par l'erreur et par la vérité. L'impartial Fontenelle lui-même fut exclusivement cartésien, et se montra tel jusque dans l'éloge de Newton. Après Fontenelle, qui avait répandu tant de lumières et d'agrément sur les sciences, il restait donc à énoncer encore en langue vulgaire leurs plus grandes et leurs plus récentes découvertes.

L'exposition complète de la philosophie naturelle de Newton fut, pour la France, une nouveauté hardie, dont Voltaire eut le principal honneur, mais qu'un autre avait préparée. Ce rival malheureux du grand poète qui chanta et expliqua clairement *l'attraction et la gravitation*, ce fut Maupertuis, homme plutôt singulier que supérieur, qu'on ne peut comparer ni à Fontenelle ni à Mairan, mais qui doit garder une place dans la philosophie scientifique du dix-huitième siècle.

Né, en 1698, d'une famille noble de Saint-Malo, et d'abord mousquetaire, puis officier de cavalerie, et studieux, comme Vauvenargues, dans le loisir des garnisons, un goût vif pour les mathématiques et l'astronomie lui fit quitter

promptement l'état militaire, et lui mérita, dès vingt-cinq ans, une place à l'Académie des sciences. Il y fut le premier défenseur des principes de Newton, et y composa quelques mémoires estimés dans le temps. Il fit le voyage de Londres pour se fortifier dans la *philosophie naturelle,* comme on disait alors, au lieu où elle était le plus avancée et le plus libre. Il y fut, avant tout autre Français, reçu membre de la Société royale; et il en revint plein de l'esprit de ces grandes découvertes, alors peu connues et suspectes en France. Son *Discours sur la figure des astres* précéda de six ans les *Elémens* de la philosophie de Newton, publiés par Voltaire; et on ne peut douter que Maupertuis n'ait aidé, dans la composition de cet ouvrage, l'auteur de *Zaïre,* dont il était alors l'ami, et qui se plaisait à le nommer son maître.

Un voyage plus lointain venait de jeter sur Maupertuis un grand éclat de faveur publique. Il était parti en 1736, avec le savant géomètre Clairault, et deux autres membres de l'Académie, pour mesurer, sous le cercle polaire, un degré du méridien, tandis que De La Condamine allait prendre une mesure semblable sur les montagnes du Pérou. Le but de ces observations était de connaître l'exacte di-

mension de la terre, en vérifiant si elle était aplatie vers les pôles. Maupertuis, à son retour, accueilli à Versailles, et célébré par Voltaire, fit un savant et ingénieux récit de son voyage et du travail de ses associés; et il jouit quelque temps de la plus grande faveur dans les salons brillans de Paris.

Ce fut à cette époque sans doute que, familier dès long-temps avec les recherches mathématiques de Newton, il revit l'élégante analyse qu'en faisait Voltaire, entre sa tragédie d'*Alzire* et les entretiens de madame Du Châtelet. Imprimé à l'étranger en 1738, le livre de Voltaire ne pénétra pas sans quelques obstacles en France; mais il y répandit promptement la gloire de Newton, et l'idée générale de ses immortelles découvertes. Les Anglais ne se méprirent pas cependant sur l'influence qu'avait eue Maupertuis à cet égard. Un de leurs écrivains, que nous citons parce qu'il n'était en cela que le témoin de l'opinion commune, Goldsmith (1) écrivait en 1760:

« M. de Maupertuis est le premier à qui les » philosophes anglais sont redevables de l'admi- » ration du reste de l'Europe.... La philosophie

(1) Goldsmith's Miscellaneous Works, t. IV, p. 130.

» de Newton et la métaphysique de Locke
» avaient paru; mais, comme toutes les vérités
» nouvelles, elles rencontraient à la fois de l'op-
» position et du dédain. En Angleterre cepen-
» dant elles étaient étudiées, comprises, et par
» conséquent admirées. Il n'en était pas ainsi
» sur le continent. Fontenelle, qui semblait
» présider la république des lettres, ne voulant
» pas reconnaître qu'il avait consumé toute sa
» vie dans une philosophie erronée, et unissant
» sa voix à la désapprobation universelle, les
» philosophes anglais restèrent presque entiè-
» rement inconnus. Maupertuis cependant les
» étudia. Il crut pouvoir attaquer les opinions
» de son pays sur la physique, et n'en être pas
» moins bon citoyen. Il défendit nos compa-
» triotes; il écrivit en leur faveur; et enfin,
» comme il avait la vérité de son côté, il fit
» triompher sa cause. Les écrits de Maupertuis
» étendirent la réputation de son maître New-
» ton, et associèrent sa renommée à celle de
» notre grand prodige. »

Aujourd'hui, le *Discours sur la figure des astres* par Maupertuis est à peine connu, même des savans: Voltaire seul est cité. Mais on conçoit que, dans un temps où les découvertes de Newton étaient encore combattues, le suffrage

d'un géomètre ait été plus compté par les Anglais que celui d'un poète.

Maupertuis, d'ailleurs, avait donné, dans ce discours, le modèle d'une exposition nette et précise, moins ornée que celle de Fontenelle. Mais il n'avait pas cette vivacité, cet agrément naturel qui suit partout Voltaire, et le fait toujours lire. De plus, il n'avait adopté les découvertes de Newton qu'avec une sorte de circonspection scientifique. Voltaire les proclamait comme une hardiesse philosophique, et n'était pas fâché d'inquiéter les orthodoxes avec cette puissance nouvelle de *l'attraction* communiquée à la matière. Ce n'est pas que Voltaire ne crût en Dieu, et qu'il n'ait placé cette croyance à la tête de son analyse de Newton ; mais il faut avouer que, dans ce premier chapitre, il est un disciple trop peu fervent de Newton, et que, tout en reproduisant ses preuves de l'existence de Dieu, il en affaiblit presque la force.

Ainsi, après avoir reconnu, avec *Newton*, la nécessité d'un être intelligent pour première cause, il ajoute : « Cet être intelligent est-il absolument distinct du grand tout qu'il anime? existe-t-il à part? » Et plus loin : « La philosophie nous montre qu'il y a un Dieu; elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est;....

s'il est dans la matière, ou s'il n'y est pas. » Et ailleurs encore, il convient que, dans le système qui admet un Dieu, il y a de grandes difficultés à surmonter; tout en ajoutant que dans les autres systèmes, on a des absurdités à dévorer.

Ce Dieu qui serait dans la matière ressemble bien au *monde éternel* de Pline : *æternus, immensus, totus in toto, immò verò ipse totum*. C'est le matérialisme même; et cela est bien loin des idées pures et sublimes que Newton se fait de la Divinité, en appuyant l'induction morale sur les faits mêmes de la science. Pourquoi Voltaire, au lieu de ces petits argumens épars et déchiquetés, n'a-t-il pas traduit le sublime épilogue du livre des *Principes*?

Les corps célestes persisteront dans leur mouvement circulaire par les lois de la gravitation; mais ils n'ont pu, dans l'origine, recevoir de ces lois mêmes la place régulière de leurs orbites..... Les révolutions des six planètes principales qui tournent autour du soleil, et des dix lunes qui tournent autour de la terre, de Jupiter et de Saturne, tous ces mouvemens invariables ne proviennent pas de causes mécaniques, puisque les comètes font un circuit tout-à-fait excentrique, et se portent librement dans toutes les parties des cieux. Cette belle coordination du soleil, des planètes et des comètes, n'a pu se former que par la sagesse et par l'empire d'un être intelligent et puissant (1).

(1) Elegantissima hæcce solis, planetarum et cometarum com-

Et si les étoiles fixes sont des centres de systèmes semblables, tous ces systèmes, construits avec une sagesse semblable, seront soumis à l'action d'un seul maître. La lumière des étoiles fixes étant de même nature que la lumière du soleil, et tous les systèmes envoyant réciproquement la lumière à tous les systèmes, pour que les étoiles fixes ne soient pas précipitées l'une sur l'autre par leur poids, c'est encore lui qui a mis entre elles un immense intervalle. C'est lui qui régit tout, non pas comme l'âme du monde, mais comme le maître de toutes choses; et à cause de sa souveraineté, on le nomme ordinairement le *seigneur Dieu* (1), le *Tout-Puissant.*

Ce mot de Dieu n'est qu'une expression relative, et prise dans le point de vue de ceux qui le servent; sa divinité, c'est sa domination, non sur sa propre substance, comme le croient ceux pour qui Dieu est l'âme du monde, mais sur tout ce qui lui est soumis. Dieu est un être éternel, infini et absolument parfait. Mais un être, quelque parfait qu'il soit, s'il n'a pas de sujets, n'est pas le seigneur Dieu. Nous disons, en effet, mon Dieu, votre Dieu, le Dieu d'Israël, le seigneur Dieu; mais nous ne disons pas mon éternel, votre éternel, l'éternel d'Israël; nous ne disons pas mon infini, mon parfait. Ces appellations ne sont pas relatives à celui qui sert. Le mot Dieu signifie généralement *maître*; mais tout maître n'est pas Dieu. La domination d'un être spirituel constitue Dieu.

---

pages non nisi consilio et dominio entis intelligentis et potentis oriri potuit. (*Philosophiæ naturalis Principia.*)

(1) Hic omnia regit, non ut anima mundi, sed ut universorum dominus; et propter dominium suum dominus Deus Παντοκράτωρ dici solet. (*Ibid.*)

De cette domination véritable, il suit que le vrai Dieu est vivant, intelligent et puissant; de ses autres perfections, il suit qu'il est souverainement parfait. Il est éternel et infini, tout-puissant et tout-sachant. Il dure de l'éternité à l'éternité; il assiste de l'infini à l'infini. Il n'est pas la durée et l'espace; mais il dure et il assiste; il dure toujours; il assiste partout (1); et, par son existence continue et universelle, il fait la durée et l'espace. Comme chaque parcelle de l'espace existe toujours, et que chaque moment indivisible de la durée existe partout, pour le créateur et le maître de toutes choses, il n'y a pas de *jamais*, il n'y a pas de *nulle part*.

Toute âme qui perçoit, dans des temps divers, avec des appareils divers de sens et de mouvement, est une personne une et indivisible. Des parties se succèdent dans le temps, et coexistent dans l'espace; mais ni l'un ni l'autre n'a lieu dans la personnalité de l'homme, ou dans son principe pensant, et bien moins encore dans le *principe pensant* de Dieu. Tout homme, en tant qu'il perçoit les choses, est un seul et même homme, dans tous et dans chacun de ses organes, tant que sa vie dure. Dieu est un seul et même Dieu, toujours et partout. Son omniprésence n'est pas seulement une faculté virtuelle, mais une réalité; car la faculté ne peut subsister sans la réalité. En lui sont contenues et se meuvent toutes choses, mais sans contact réciproque. Dieu n'est pas affecté par les mouvemens des corps; les corps ne rencontrent aucun obstacle de l'omniprésence de

(1) *Æternus* est et *infinitus*, *omnipotens* et *omnisciens*, id est durat ab æterno in æternum, et adest ab infinito in infinitum, omnia regit et omnia cognoscit quæ fiunt aut sciri possunt. Non est æternitas vel infinitas, sed æternus et infinitus; non est duratio et spatium; sed durat et adest. Durat semper, et adest ubique.

(*Phil. nat. princ.*)

Dieu. Que Dieu soit un être souverainement nécessaire, c'est une chose avouée; et par la même nécessité, il est toujours et partout.

De là il est en tout semblable à soi, tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras, tout entier puissance de sentir, de comprendre et d'agir, mais d'une façon nullement humaine, d'une façon nullement corporelle, d'une façon absolument inconnue pour nous. De même que l'aveugle n'a pas l'idée des couleurs, ainsi nous n'avons pas l'idée des modes par lesquels la souveraine sagesse de Dieu sent et comprend toutes choses. En effet, il est dépourvu de toute forme, de toute figure corporelle; il ne peut être vu, senti, touché; et, il ne doit être honoré sous l'image d'aucun attribut corporel.

Nous n'avons nulle idée de ses attributs; mais nous ignorons quelle est la substance de quelque chose que ce soit. Nous voyons seulement les formes extérieures des corps et leurs couleurs, nous entendons seulement les sons, nous touchons seulement les superficies, nous respirons seulement les odeurs, nous goûtons seulement les saveurs : quant aux substances mêmes, nous ne les pénétrons par aucune action des sens, par aucun effort de la réflexion; et nous avons bien moins encore l'idée de la substance de Dieu. Nous le connaissons seulement par ses propriétés et par ses attributs, par la sagesse et l'excellence de ses œuvres, et par les causes finales qu'il s'est proposées. Nous l'admirons pour ses perfections, nous le révérons et nous l'honorons pour sa puissance, nous l'honorons comme ses sujets; car Dieu, sans sa souveraineté, sans la providence et les causes finales, n'est pas autre chose que la fatalité et la nature (1).

(1) Deus enim sine dominio, providentiâ et causis finalibus, nihil aliud est quàm fatum et natura. (*Phil. nat. princ.*)

Non-seulement Voltaire n'a pas rendu l'ensemble, et, par conséquent, la force de cette belle démonstration; mais à une analyse peu fidèle, il joint, selon son usage, des anecdotes douteuses. « Plusieurs personnes, dit-il, qui ont beaucoup vécu avec Locke, m'ont assuré que Newton avait avoué à Locke que nous n'avons pas assez de connaissance de la nature pour oser prononcer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter le don de la pensée à un être étendu quelconque, c'est-à-dire à la matière. » La matière pensante! la matière capable de vouloir et de réfléchir, comme de graviter, comme de végéter, comme de croître! Voilà le principe qu'insinuait dès lors Voltaire, qu'il ramenait sans cesse, et qui régna, plus ou moins avoué, jusqu'à la protestation de Rousseau.

Mais cette prétendue confidence de Newton à Locke n'est-elle pas démentie par tous les ouvrages du premier, depuis les plus sublimes jusqu'à son Commentaire de l'Apocalypse? Quoi! Newton, presque mystique, n'aurait pas même été spiritualiste? Quoi! il aurait si faussement appliqué la règle sublime qu'il avait découverte? De ce que la matière gravite sous la loi de *l'éternel géomètre*, y a-t-il motif de conclure que, divisée en fractions, elle raisonne, elle veuille,

elle soit un être moral? N'est-ce pas là une contradiction dans les termes, ou une dénégation insignifiante? Car, si, par ce don de penser, ajouté, communiqué à la matière, vous entendez, non pas une faculté dont elle est douée, mais une personnalité distincte qui s'unit à elle, n'est-ce pas l'âme elle-même que vous avez nommée, en voulant la méconnaître?

En attaquant l'immatérialité de l'âme, Voltaire, par une conséquence naturelle, supprimait la liberté de l'homme, et arrivait au fatalisme, toujours à l'occasion des découvertes de Newton, le plus religieux des philosophes. Maupertuis, qui avait précédé Voltaire dans l'intelligence de la philosophie newtonienne, était loin d'en tirer un semblable corollaire; mais, il en abusait autrement. L'attraction, démontrée comme la loi du mouvement des corps célestes, lui parut le principe universel, applicable à la formation de tous les êtres. Il en fit donc la base d'un système sur la *génération*, qui fut très-contesté. Maupertuis, en guerre avec les savans, comme Voltaire l'était avec les hommes religieux, se lassa plus vite. Il n'avait pas assez le génie des sciences, pour y être inventeur; et il n'était pas assez habile écrivain pour plaire toujours, comme Fontenelle, en rendant compte des inventions

d'autrui. Son voyage au cercle polaire passa de mode au bout de quelque temps.

Ne pouvant pas, comme Voltaire, rajeunir à chaque instant la curiosité publique par quelque création nouvelle, il aima mieux changer de théâtre; et lorsque Frédéric, en 1740, reconstitua l'Académie qu'avait fondée Leibnitz à Berlin, il se laissa facilement attirer en Prusse par le monarque, qui cherchait dans toute l'Europe des savans et des lettrés, comme le roi son père y avait long-temps recruté, à tout prix, des hommes de six à sept pieds. Maupertuis, d'abord, plut beaucoup à Frédéric, qu'il suivit à la guerre pendant deux campagnes. Après cet apprentissage, renonçant à la France, quoique toujours pensionné de Versailles, il épousa une noble dame de Poméranie, et s'établit tout-à-fait à Berlin. Fontenelle, lorsque le régent avait voulu le faire *directeur perpétuel* de notre Académie des sciences, s'était excusé, disant: « Ah! » Monseigneur, pourquoi voulez-vous m'ôter la » douceur de vivre avec mes égaux? » Maupertuis, moins sage, et dont l'amour-propre avait souffert de trouver à Paris beaucoup d'égaux, et quelques supérieurs, se fit nommer par le roi de Prusse *président perpétuel* de l'Académie de Berlin; et il en fut réellement le chef.

On sait comment sa domination, d'abord assez paisible, fut troublée par Voltaire, devenu son commensal aux soupers de Potsdam. Maupertuis était-il ingrat, tracassier et jaloux, comme le prétend Voltaire? peu importe; et nous ne le savons pas. Le mathématicien Koënig, qu'il fit rayer de l'Académie, avait-il supposé la lettre de Leibnitz, où était pressenti et réfuté le principe de la *moindre action*, dont Maupertuis se disait l'inventeur? nous ne sommes pas juges à cet égard. Mais, ce qui tient à la peinture du dix-huitième siècle, c'est que de là sortit la moins philosophique de toutes les querelles, Voltaire publiant contre Maupertuis un pamphlet qu'il désavouait sous serment, Maupertuis dénonçant avec fureur Voltaire au roi, et le roi, dans une lettre colère et mal orthographiée, écrivant à Voltaire : « Si vos ouvrages vous méritent des » statues, votre conduite mériterait des chaînes.» O philosophie, ô douce égalité entre un sage couronné et de libres penseurs, où étiez-*vous?*

Ce qui reste de ce débat, c'est que Frédéric, dans sa petite cour littéraire, rappelait la fable du léopard jouant *à la main chaude*, et frappant à son tour de pair à compagnon, n'était le sang qui coule sous la griffe royale. Quant à Voltaire, on lui donne raison, sinon pour la forme

au moins pour le fond, en lisant Maupertuis.

Les écrits de Maupertuis contre Koënig, ses *Lettres* sur le progrès des sciences sont là, pour justifier la diatribe du *docteur Akakia*, que Frédéric fit brûler par la main du bourreau, sur les places publiques de Berlin. On y rencontre plusieurs vues bizarres, qui prouvent ou que la géométrie n'empêche pas de déraisonner, ou que l'orgueil du paradoxe fausse étrangement l'esprit. Tantôt l'auteur avance que l'âme, qui, dans l'état ordinaire, voit le présent, pourrait, dans un état plus exalté, voir clairement l'avenir; tantôt que, si on trouvait l'art de ralentir la végétation de nos corps, on augmenterait de beaucoup la durée de notre vie, comme on conserve long-temps les ognons dans une cave, en les empêchant de germer. Ailleurs, l'auteur espère un peu la pierre philosophale; ailleurs, il voudrait qu'on creusât une immense cavité pour pénétrer dans l'intérieur de la terre; puis il propose de faire sauter avec de la poudre une des pyramides d'Egypte, pour voir ce qu'elle renferme. Tous ces projets, assez ridicules, le parurent encore plus, commentés par les plaisanteries de Voltaire.

Mais une chose vraiment incroyable, autant que révoltante, c'est la proposition que

voici, pour tourner au profit de la science le supplice des criminels : « Peut-être, dit Mau-
» pertuis, ferait-on bien des découvertes sur
» cette merveilleuse union de l'âme et du corps,
» si on osait en aller chercher les liens dans le
» cerveau d'un homme vivant? Qu'on ne se
» laisse pas émouvoir par l'air de cruauté, qu'on
» pourrait croire trouver ici. Un homme n'est
» rien, comparé à l'espèce humaine; un crimi-
» nel est encore moins que rien. »

Disséquer des cerveaux vivans pour prendre la pensée sur le fait, cela passe encore la barbarie de ces rois d'Egypte qui livraient au scalpel les criminels condamnés à mort, afin que la médecine pût mieux observer sur le vif le mouvement interne des organes et le jeu des nerfs (1). Cette froide et cruelle folie, écrite par Maupertuis, méritait à elle seule la diatribe du *docteur Akakia*.

A ces bizarreries, le président de l'Académie de Berlin joignit peut-être un autre *tort*, aux

(1) Longè optimè fecisse Herophilum et Erosistratum, qui nocentes homines, à regibus ex carcere acceptos, vivos inciderint, considerarintque, etiamnum spiritu remanente, ea quæ natura antè clausisset.

(Cels. lib. 1.)

yeux du roi : il n'était pas athée; et il mêlait à ses paradoxes scientifiques une sorte d'imagination religieuse. Son *Système de la nature*, ou *Essai sur la formation des corps organisés*, a partout pour objet d'établir la nécessité d'une première cause intelligente et active. Cet écrit remarquable, publié en 1751, d'abord en Prusse, et à côté des immondes ouvrages de La Mettrie, fut combattu, en France, par Diderot, que nous verrons, à cette époque, commencer son fervent apostolat de matérialisme. Maupertuis, après avoir banni Voltaire de Potsdam, s'y trouvait donc déplacé lui-même. Sa santé s'altéra; son humeur inquiète devint une mélancolie profonde. Il se plaignait du fardeau de la vie; et l'Académie, Potsdam, Berlin lui étaient insupportables. Le roi le laissa partir pour un climat plus doux. Il erra quelque temps, revit son pays natal, s'arrêta en Provence, et vint mourir en Suisse, *entre deux capucins*, dit Voltaire, qui ne l'épargne pas même à l'agonie.

Ce ridicule, jeté sur les derniers momens d'un ennemi, était odieux et faux. Le tour d'imagination de Maupertuis, le caractère même de sa philosophie expliquaient assez d'ailleurs les sentimens religieux qui ont marqué sa fin. S'il montra souvent un amour-propre inquiet et exi-

geant, son âme n'en était pas moins disposée aux affections vives. Il fut long-temps inconsolable de la mort de son père, comme on le voit par une lettre de Montesquieu, dont l'esprit calme et libre prenait plus doucement les chagrins de la vie.

Ses écrits, malgré quelques paradoxes bizarres, avaient eu, dès l'origine, un caractère moral et spiritualiste. Il y avait persévéré à la cour de Frédéric, bien qu'il dût lui en coûter beaucoup de contredire le roi et d'encourir son ironie. Aux soupers pyrrhoniens de Potsdam, il avait défendu la cause qui n'était pas le plus en faveur, celle de Dieu et de l'âme immortelle. *La* Mettrie, avec son matérialisme médical, D'Argens, avec son érudition anti-chrétienne, et jusqu'au baron de Polnitz, avec l'histoire de ses trois ou quatre apostasies, amusaient davantage le roi : car il y avait là le courtisan athée, comme, du temps de La Bruyère, le courtisan dévot.

C'est un incident remarquable dans l'histoire que cet appui donné par un souverain au scepticisme le plus destructeur. Les livres de La Mettrie sont, en eux-mêmes, d'une grande médiocrité, et monstrueux, sans être saillans. Les uns, comme *l'Art de jouir*, et le *Discours sur la*

bonheur, n'offrent qu'une grossière licence, et seraient insipides parmi les mauvais livres. Les autres, où l'auteur veut raisonner, tombent encore au-dessous. *L'Homme machine*, le *Traité de l'âme* ne font que ressasser, en termes assez plats, les sophismes que Lucrèce avait animés d'une si belle poésie. La Mettrie s'efforce de voir dans les organes l'homme tout entier; il le rapproche du singe, de la brute; et il ne s'aperçoit pas même que, plus ce rapport de l'organisation physique est marquée, plus est merveilleuse la différence incalculable des deux êtres, plus éclate dans l'homme la présence d'un principe supérieur, descendu sur la matière. Ce n'est pas tout de mal raisonner. Ce qui rend infâmes les livres de La Mettrie, c'est qu'il corrompt systématiquement toute morale, qu'il veut détruire toute conscience. Lucrèce, dans sa négation de la divinité, avait paru croire encore à la vertu, et en faire un principe de bonheur. Le lecteur du roi de Prusse écrivait qu'il n'y a pas de remords, et que l'homme doit se livrer au vice et au crime, si le vice et le crime le rendent heureux.

Quand on lit ces choses dans des ouvrages imprimés à Berlin, sous la protection du roi, et tout remplis de plates invocations à son génie,

on se demande où Frédéric voulait mener l'Europe, et si c'était en lui calcul de despotisme pour avilir et dégrader les hommes, ou simplement débauche d'esprit philosophique.

Mais Voltaire lui-même, qui blâme ces écarts du *libre penser*, et qui nomme quelque part La Mettrie un *philosophe ivre*, n'avait-il pas trempé parfois dans ces complots contre la dignité de l'espèce humaine? On peut le croire, en lisant certain Traité de métaphysique, qu'il avait achevé dès 1736, mais qu'il ne publia pas de son vivant. Là, Dieu est encore conservé; la nécessité d'une première cause paraît démontrée : mais toutes les vérités morales sont méconnues. Là, Voltaire, au fond, et sauf les grâces de l'esprit et du langage, argumente comme La Mettrie. En affectant le doute, il va jusqu'à la négation absolue de la spiritualité de l'âme. Après avoir affirmé que l'âme ne pense pas toujours, « il est donc absurde, dit-il, de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. » De là, il part naturellement pour refuser toute liberté à l'homme, pour le soumettre à la loi des sens, les seuls maîtres de son intelligence, et pour supprimer toute relation entre le Dieu qu'il a reconnu, et la créature intelligente qu'il dégrade. Il supprime aussi

le remords, et met à la place le gibet et la roue, dont il menace les méchans.

Voltaire, à la vérité, se contredit dans cet ouvrage. Après avoir tourné en ridicule les idées innées, et répété l'axiome que toutes les idées viennent par les sens, il reconnaît dans l'homme des dispositions instinctives. « La bienveillance » pour notre espèce est née, par exemple, avec » nous, » dit-il. Et ailleurs : « Quoique ce qu'on » appelle vertu dans un climat soit précisément » ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la » plupart des règles du bien et du mal diffèrent » comme le langage et les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles, dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en » aient. » C'est-à-dire que cet esprit si net et si juste ne peut, *malgré qu'il en aït*, aller jusqu'au bout du matérialisme qu'il adopte. Il en abandonne les dernières conséquences, repoussées par le fait, comme par le raisonnement; et il se fâche, quand elles sont reprises par la logique grossière de La Mettrie. Mais, s'il y échappait lui-même par une contradiction, il n'en a pas moins posé le faux principe, d'où sortent ces conséquences. La vérité morale est la loi des intelligences immortelles; les nier, c'est nier cette

vérité même. Et lorsque ensuite, forcé de la reconnaître, vous la comparez à l'instinct de l'abeille, et que vous assimilez une abstraction sublime ou un sentiment pur aux alvéoles d'une ruche, vous ne faites que matérialiser l'idée du bien et du mal, comme vous avez matérialisé l'âme; vous faites un non-sens, dont se moquait à son tour La Mettrie.

Quoi qu'il en soit, Frédéric, qui s'était amusé souvent du débat des deux opinions, paraît avoir incliné de préférence vers le matérialisme complet et conséquent. Il ne rougit pas de composer un éloge funèbre de La Mettrie. Cependant la pensée du roi ne prévalait pas, sur ce point, devant sa propre Académie, où il fit lire cet éloge. Soit indépendance d'opinion, nécessaire aux lettres, soit candeur allemande, il s'y était formé un parti de philosophes chrétiens. Deux hommes célèbres, entre autres, Lambert et Euler, appliquaient à la démonstration des vérités religieuses les découvertes, et la méthode de la science.

Nous ne citons que sous ce point de vue Lambert, qui, bien que né à Mulhausen, en France, appartient exclusivement à l'Allemagne par sa langue. Ses *Lettres Cosmologiques* sont un nouveau Traité de l'existence de Dieu, démontrée

par la grandeur et la régularité de l'univers *newtonien*. Le mathématicien est poète, dans le ravissement que lui donnent ces prodigieux calculs, ces distances infinies, ces soleils innombrables, ces myriades de mondes, et cette lumière en route depuis plusieurs milliers d'années, avant d'arriver jusqu'à nous; et, du milieu de cet infini, il élance son âme vers le Créateur, dont il surprend partout la puissance dans la merveille de ses œuvres. L'ouvrage de Lambert est l'hymne de la science, et le plus bel exemple de l'appui qu'elle peut donner au sentiment religieux.

Euler démentit de plus près encore la philosophie française du dix-huitième siècle, tout en lui empruntant sa langue, pour la combattre. Ce n'est pas seulement l'existence de Dieu, la nécessité d'une cause première qu'il entreprit de défendre dans ses *Lettres*, écrites en français, à la nièce du roi de Prusse, la princesse *d'Anhalt* : quelques-unes de ces lettres sont une complète profession de foi spiritualiste et chrétienne. Je sais que, de nos jours, on les a trop vantées peut-être, dans la joie qu'on éprouvait à trouver si orthodoxe un savant, un géomètre. Il semblait que ce suffrage comptait double, et qu'on ne pouvait le priser trop haut. A vrai dire

cependant, il suffisait de remonter un peu en arrière, pour rencontrer partout cette alliance de l'esprit mathématique et de l'esprit religieux, dans Pascal, dans Fermat, dans Kepler, dans Tycho-Brahé, dans Galilée; et c'était le génie du siècle, bien plus que celui de la science, qui avait rendu ce rapport si singulier et si rare.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous frappe dans la métaphysique d'Euler, c'est sa persuasion même, plutôt que les motifs de cette persuasion. Attaque-t-il, par exemple, les philosophes « qui se sont imaginés que la matière pourrait » être douée de la faculté de penser, » *il* se borne à leur objecter que « les propriétés des » corps sont l'étendue, l'inertie et l'impénétra- » bilité. » Il ne dit rien de l'attraction et de la gravitation; il n'explique point la différence entre les propriétés et les lois de la matière, entre les qualités qu'elle a, et l'action qu'elle peut recevoir. Ailleurs, il assure *que le* siége principal de l'âme est dans *le corps caleux* (1); ou bien, pour en donner l'idée, il la compare au point géométrique, qui n'a ni longueur, ni

(1) Tome 2, page 60.

largeur, ni profondeur. Puis, il blâme cette comparaison, sans y rien substituer.

Euler n'était pas entré dans cette belle voie de l'observation intérieure, qui suit les phénomènes de l'âme, et démontre sôn essence par son activité. En reportant, comme tout le dix-huitième siècle, l'origine des idées à la sensation, il ajoute : « La liaison que le Créateur a » établie entre notre âme et notre cerveau est » un si grand mystère que nous n'en connais» sons rien autre chose, sinon que certaines im» pressions faites dans le cerveau, où est le siége » de l'âme, excitent en elle certaines idées ou » sensations; mais le *comment* de cette influence » nous est absolument inconnu. » Plus loin, cependant, il soupçonne qu'après la faculté de sentir, après la mémoire, après les idées simples et composées, il y a encore une autre faculté de l'âme, qu'on appelle l'attention. Puis, de cette faculté, qui précède toutes les autres, car sans elle la sensation même est imperceptible ou confuse, il dérive *l'abstraction*, qu'il appelle une nouvelle faculté, et qui le conduit au *jugement*. Toute cette marche est sans doute assez défectueuse; et une dissertation, mi-partie algébrique, sur les signes et les procédés du langage, nous paraît ajouter peu de lumière à ces

premières notions. Mais viennent ensuite de belles choses, dites avec simplicité, sur le bien et le mal dans l'ordre physique, sur la destination de l'homme, enfin sur la foi chrétienne même et les vertus qu'elle inspire. En tout, cet ouvrage, dans sa forme négligée, était une noble protestation, devant Frédéric et le dix-huitième siècle.

Cette espèce de réaction, ou de dissidence, qui créait un parti religieux dans la philosophie même, ne fut sensible que hors de France, du moins jusqu'à Rousseau, qui lui-même était un étranger. Nous ne parlons plus de l'Angleterre, où ce contre-coup avait dû plusieurs fois se produire, à la faveur même du droit de discussion. Mais à Genève il parut très-marqué. A la place des théologiens dogmatiques, on y vit de pieux contemplateurs de la Providence, si méconnue dans les cercles philosophiques de Paris. Tels furent, à des degrés différens, Abauzit et Charles Bonnet, libres penseurs religieux, purs et vertueux moralistes.

Abauzit ne fut guère connu en France que sur la parole de J.-J. Rousseau, et par une note de la *Nouvelle Héloïse*, où il était comparé à Socrate. Voltaire ensuite s'empara de son nom, et lui attribua quelques hardiesses du *Dictionnaire*

philosophique. Abauzit, dont la famille remontait, dit-on, à un médecin arabe du moyen âge, était né à Uzès, vers le milieu du siècle de Louis XIV. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut, dans son enfance, arraché à sa mère, qui était protestante, et mis dans un collége catholique. Sa mère parvint à l'en retirer, le fit passer à Genève, et s'y réfugia près de lui. Ces prémices de persécution avaient dû inspirer au jeune homme l'esprit de tolérance et de liberté, en même temps qu'une grande variété d'études favorisait en lui le libre penser. Mais il n'en resta pas moins religieux. Il prit part à la traduction française de l'Evangile, publiée à Genève; et pendant le cours de sa longue vie, il ne cessa jamais de s'occuper de théologie et de critique sacrée. Rien, dans ses travaux, ne porte le caractère du scepticisme. Il y a plus de charité que de dogme; mais souvent le langage d'une persuasion vive, bien éloignée de la polémique anti-chrétienne. Voltaire l'a nommé quelque part le *chef des Ariens de Genève*; et il paraît en effet incliner au sentiment des Unitaires : mais avec quelle réserve et quelle gravité religieuse! Ses deux écrits, *Sur la connaissance du Christ, et sur l'honneur qui lui est dû*, ont inspiré les belles pages qui, dans la profession de foi

du *Vicaire savoyard*, choquaient si vivement Voltaire, comme une inconséquence et un désaveu d'incrédulité.

Admirable dans la modestie et la simplicité de ses mœurs, et possédant son âme en paix jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, Abauzit fut, à Genève, le vrai et silencieux modèle de ce christianisme philosophique, dont nous verrons Rousseau devenir, par momens, l'incomparable orateur.

Un autre écrivain de Genève, Charles Bonnet, eut bien plus de célébrité en Europe. Sa renommée s'appuyait sur l'étude approfondie de l'histoire naturelle. Cette science, qui, au dix-huitième siècle, parut s'absorber tout entière dans la gloire de deux hommes aussi différens par le but que par le génie, un grand classificateur et un philosophe éloquent, Linné et Buffon, avait produit, à la même époque, de pénétrans observateurs, qu'on a tort de ne pas compter parmi les écrivains. Tel fut Réaumur, dont les recherches sur l'histoire des insectes font partie de la science, et, lues par fragmens, peuvent offrir à l'ignorance même un vif intérêt de curiosité.

Charles Bonnet se forma par les écrits de Réaumur, et avait reçu comme lui le génie de

l'observation. Né à Genève en 1720, d'une famille riche et patricienne, et n'ayant jamais quitté les pittoresques contrées de la Suisse, ses premières études se portèrent sur la botanique et l'*entomologie*. Il y fit de précieuses découvertes, qui n'intéressaient pas les savans seulement. Le célèbre historien Müller, admis, dans sa jeunesse, près de ce docte naturaliste, écrit à son ami Bonstetten : « Bonnet fait imprimer ses nouvelles observations sur les insectes : cela est beau comme un roman ; l'araignée surtout vous étonnera. »

C'est qu'en effet, le naturaliste genevois, à la patiente sagacité de l'observateur joignait l'imagination et la sensibilité. Par là, dans la diffusion un peu incorrecte de son style, il est cependant écrivain ; et, soit qu'il étudie la création dans les *infiniment petits*, ou dans les phénomènes du règne végétal, soit qu'il décrive la reproduction merveilleuse du *puceron hermaphrodite*, ou la formation et la texture des feuilles, il étonne, il attache ; il parle aux yeux et à l'âme.

En lui, comme dans Haller, l'étude des sciences naturelles avait nourri le sentiment religieux ; et lorsque la fatigue de l'observation microscopique le tourna vers d'autres travaux

son esprit fut tout préoccupé de méditations métaphysiques et religieuses. Il les appliqua d'abord à l'étude de sa science favorite, dans deux ouvrages d'une haute généralité, les *Considérations sur les corps organisés*, et la *Contemplation de la nature*, ouvrages dont l'illustre Cuvier a loué la méthode et la profondeur. Puis il se vit amené à l'objet principal de la métaphysique, l'étude et l'analyse des facultés de l'âme; mais il y porta nécessairement les habitudes de l'observation physique.

Par là sa philosophie parut singulièrement se rapprocher de celle de Locke, et des théories qui expliquent tout par *l'organisme*, ou par la faculté de penser communiquée à la matière. Le but cependant était fort différent; car il n'y eut jamais d'écrivain plus religieux, et, en dernier résultat, plus spiritualiste que Bonnet. Seulement, dominé par ses études de naturaliste, et moins exercé à l'observation interne, à l'étude de l'âme sur elle-même, qu'aux procédés de l'inspection anatomique, il ne conçoit la pensée que comme une *fibre intellectuelle*. L'âme est pour lui une nature mixte et indestructible, dont la vie est l'épreuve, et la mort le perfectionnement. Ces idées allaient mal au dix-huitième siècle. Quelques théologiens

orthodoxes y trouvaient un reste de matérialisme. Les sceptiques, et Voltaire à leur tête, s'en moquaient comme d'une rêverie mystique. Bonnet se défendit avec candeur contre les premiers; et il s'expliqua pour tous, dans sa *Palingénésie philosophique*, belle spéculation, qui se termine à une pure et savante profession de la foi chrétienne.

Ce n'est pas que cet ouvrage n'offre de singulières opinions. L'anatomiste métaphysicien expliquait la permanence du principe pensant par celle d'un petit corps organique impérissable, « vrai siége de l'âme, dit-il, et qui est comme » la monade de la pensée. » Cette immortalité qu'il assure à l'homme, il ne peut la refuser même aux animaux. Il s'occupe de leur état futur, et prévoit pour eux une seconde vie, plus parfaite par le développement du petit corps organique de matière éthérée, qui renferme aujourd'hui leur âme, et qui doit la perpétuer. Dans cette perspective, il ne craint donc pas d'écrire : « L'homme transporté dans » un autre séjour, plus assorti à l'éminence » de ses facultés, laissera au singe et à l'élé- » phant cette première place qu'il occupait » parmi les animaux de notre planète. Dans » cette restitution universelle, il pourra se trou-

» ver, chez les singes et chez les éléphants, des
» Newton et des Leibnitz. »

L'imagination de l'auteur, en même temps qu'elle voit la brute monter, dans une vie à venir, au rang de l'homme, se demande si la plante ne passera pas également de l'être végétal à l'être animé. Il appuie cette idée de poëte par de savantes observations sur les nuances successives, les dégradations imperceptibles qui rapprochent les divers règnes de la création. Dans ce rêve d'une âme bienveillante, il y aurait de l'avancement pour tout le monde; tout, dans la nature, monterait par degrés vers la sensation, la vie active, l'intelligence, la béatitude.

Nous nous arrêtons; et bien qu'*il* y ait, dans cette théorie, quelque chose qui appartient à Leibnitz, à ce Leibnitz, *dont les erreurs mêmes sont comptées parmi les titres de gloire de l'esprit humain*, nous avouons que tout cela est bien étrange. L'ouvrage de Bonnet n'en est pas moins une belle et curieuse lecture; la dernière partie surtout ne doit pas souffrir des illusions qui précèdent; et elle mérite d'être étudiée à part, comme un des plus curieux efforts de l'esprit philosophique, remontant, par le raisonnement, vers la foi. L'examen de l'Évangile surtout, d'après les probabilités ordi-

naires des témoignages, est un chef-d'œuvre d'induction originale.

Cet homme, qui s'était ainsi partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix, dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. Comme ce vieux solitaire de la Trappe interrogé sur l'emploi de sa vie, il aurait pu répondre : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* Mais à cette sublimité rêveuse, il avait mêlé la pratique de toutes les vertus sociales. « Cet homme est un être pres- » que divin, je n'ai rencontré ni dans le monde » ni dans l'histoire, un plus vrai philosophe, un » caractère plus noble et plus aimable. » Voilà le témoignage que lui rendait le sceptique Müller, après avoir passé plusieurs mois près de lui et de sa femme, dans sa campagne de *Genthod*, agréable retraite d'où sont datés ses principaux ouvrages. Genthod, modeste habitation d'un sage, tu n'as point rivalisé avec ce bruyant Ferney, où Voltaire, à la même époque, attirait les grands et les philosophes, où il déclamait le rôle de *Lusignan*, et écrivait *Candide;* tu seras moins célèbre aussi, dans l'avenir, que cet autre château du voisinage, illustré par les noms de Nec-

ker et de Staël: mais l'ami de la science et de la vertu ne t'oubliera pas, en traversant la Suisse!

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Progrès de l'école sceptique en France. — Elle devient tout-à-fait dogmatique. — Son influence sur la morale et sur le goût. — Diderot. — Ses écrits philosophiques; ses romans licencieux. — D'Alembert. — Reflet de son génie mathématique sur ses études littéraires. — Sa philosophie et sa critique. — Réforme de la philosophie matérialiste. — Philosophie de Condillac, considérée dans ses principes, sa méthode. — Influence qu'elle exerce.

Messieurs,

Les écoles françaises de Berlin et de Genève, en reproduisant nos opinions sceptiques, travaillaient à les réformer et à les combattre. Il y avait doute et partage dans les esprits : chez quelques-uns, le sentiment religieux renaissait du libre examen; et la philosophie expérimentale était ramenée, à travers les recher-

ches les plus hardies, aux vérités instinctives du spiritualisme. Mais, à Paris, le scepticisme, peu contredit, devenait dogmatique; et il avait toute l'autorité et l'intolérance de la mode. Bientôt sa doctrine ne fut pas seulement une négation, mais une foi; aux doutes discrets, aux insinuations malignes, aux attaques partielles, à la raillerie qui respectait du moins quelques grands principes, succédait une destruction sérieuse et systématique de toute croyance religieuse et morale. Voltaire était dépassé, et restait en arrière, non-seulement comme trop timide dans ce qu'il disait, mais comme trop faible au fond de l'âme, et gardant encore le préjugé de Dieu. La doctrine contraire commença d'être prêchée avec hauteur. Il y avait l'apostolat de l'athéisme.

L'homme qui remplit cette mission avec le plus de talent et d'ardeur, fut Diderot, esprit vaste, mais inconséquent, peu d'accord par sa nature avec ses propres opinions, enthousiaste et sceptique, bon homme exprimant parfois des vœux atroces, capable de vertu, et destructeur de toute morale. En Diderot se résume une école entière. Il n'en était pas seulement le chef avoué, mais le travailleur le plus actif; et indépendamment de tout ce qu'il a fait seul, elle

n'a rien publié où il n'ait mis la main. Avec lui, nous avons eu tant d'écrits, graves ou licencieux, techniques et déclamatoires, sortis de sa plume, sous son nom, et tant d'écrits ou adoptés par d'autres, ou furtifs et sans aveu, le *Système de la nature*, le *Code de la nature*, toute la bibliothèque polémique de d'Holbach, et les chapitres les plus hardis d'Helvétius, et ce qu'il y a de plus éloquent dans l'histoire philosophique de Raynal, ou de plus curieux dans la correspondance de Grimm.

Diderot représente une seconde époque du dix-huitième siècle, le passage du déisme à l'athéisme, de la licence aristocratique du *Mondain* au cynisme des *Bijoux indiscrets*, de la liberté frondeuse et de l'indépendance raisonnable à la haine de tout pouvoir, enfin du libre examen à l'abolition de tout principe.

Diderot, le plus remarquable de tous les hommes qui secondèrent ce mouvement, appartenait à la classe laborieuse. Né à Langres, en 1712, d'un père honnête coutelier, il commença, grâce aux institutions du temps, d'excellentes études au collége des Jésuites de sa ville, et vint ensuite les achever à Paris, par des cours de philosophie et de sciences. Comme presque tous les

écoliers spirituels et sans fortune, il était destiné à l'état ecclésiastique : son père l'y engageait ; et les Jésuites d'abord, puis l'Université, tâchèrent de l'attirer. Mais son frère seulement devint un assez bon chanoine. Pour lui, une autre ardeur l'entraînait ; il secoua le joug, et vécut à Paris de petits secours envoyés par sa mère, de leçons de mathématiques, et de tous les expédiens d'un pauvre jeune homme.

Un de ces expédiens fut de dire à un religieux en crédit qu'il voulait entrer dans son ordre, et se consacrer à Dieu, mais qu'avant de quitter le monde, il avait des dettes à y payer. Le religieux l'accueillit, et lui prêta plusieurs fois de l'argent, sur sa conversion future ; mais comme les demandes se renouvelaient, enfin il refusa. « Vous ne voulez plus me prêter d'argent ? lui dit alors le néophyte. — Non, assurément. — Eh bien ! je ne veux plus être carme. » Cette feinte nous paraît moins piquante et moins bonne que ne le croit un admirateur de Diderot. Elle semble annoncer déjà l'art qu'eut souvent ce philosophe de prendre avec emphase des rôles un peu factices, et de s'imposer parfois à autrui, au nom de la philanthropie, de la vertu, de l'amitié.

Quoi qu'il en soit, les privations de sa jeunesse

ne furent pas soutenues sans courage. Il étudia et travailla beaucoup, faisant des traductions pour les libraires, des sermons pour les prédicateurs, parfois même des mandemens pour les évêques. Il s'était marié, et il avait une femme et une fille à nourrir. Cependant, au milieu de ce travail obscur et forcé, et des dissipations d'une vive jeunesse, son talent se formait, et ne tarda point à paraître.

La littérature anglaise était alors la grande ressource de Diderot; il y prenait ses premières vues encyclopédiques, et des idées nouvelles en critique et en philosophie. Goldsmith raconte quelque part une soirée, où, dans son voyage à Paris, vers 1740, il entendit Fontenelle, Diderot et Voltaire discuter sur la littérature de son pays. Fontenelle, qui la connaissait assez peu, l'attaqua finement et sévèrement. Diderot en prit la défense, longuement et avec plus d'ardeur que de justesse, au jugement même d'un témoin intéressé. Voltaire le laissa dire; mais lorsque, bien tard dans la soirée, Voltaire prit ensuite la parole et soutint la même thèse, sans exagération, sans emphase, avec un choix exquis de souvenirs et d'expressions, ce fut un charme qui retint tout le monde éveillé une partie de la nuit. Evidemment, c'est à l'Angleterre bien

étudiée, c'est à Richardson, c'est à Lillo, c'est à la liberté de la scène anglaise que Diderot emprunta plus tard son drame moral, et l'expressive familiarité de ses récits. Mais il n'écrivit d'ouvrages d'imagination que dans sa maturité; et il ne chercha d'abord chez les Anglais que l'érudition et la hardiesse philosophique. On le voit par son imitation assez littérale du traité de Shaftesbury *sur le mérite et la vertu.* En donnant parfois plus de vigueur et d'éclat aux raisonnemens de cet ingénieux sceptique, Diderot le suit pourtant à la trace, et, comme lui, s'arrête encore à la croyance de Dieu. Mais cet ouvrage, fondé sur les principes d'un théisme presque chrétien, n'exprimait pas l'opinion vraie de Diderot; et on ne peut y chercher que le talent d'écrire, et une forme à la fois logique et brillante.

Bientôt il se montra plus hardi dans un recueil de *Pensées philosophiques*, publiées sous l'anonyme. Là, Diderot est encore théiste; et de l'existence du monde, il conclut le créateur. Mais, sur tout le reste, il fait au dogme et à la morale une guerre assez ouverte; et, sous le prétexte de raméner les hommes à la religion naturelle, il attaque déjà tous les cultes. Ecrites d'un style vif et brusque, avec un mélange d'i-

magination et de saillies, ces *Pensées* eurent un grand succès, et furent attribuées à Voltaire, dont la moquerie plus circonspecte n'avait pas osé tant de choses, en quelques pages.

Diderot redoubla, et fit paraître sa *Lettre sur les aveugles*, qui lui attira cette détention à Vincennes, date célèbre du premier écrit de Rousseau. La *Lettre sur les aveugles* était moins claire que les *Pensées philosophiques*; et je ne sais si elle eût été beaucoup lue, sans la persécution de l'auteur. Il y avait cette alliance de conjectures arbitraires et d'observations physiques, dont Diderot a souvent abusé. Le but de l'auteur était obscur; les déductions longues et embarrassées. Il avait fait un grand pas cependant; il arrivait à l'athéisme : mais en vérité, c'était par l'hypothèse la plus absurde. Certes, si la pensée humaine brille à nos yeux dans toute son activité immatérielle et spontanée, si nous sentons la force de cet axiôme, *je pense, donc je suis*, c'est surtout quand nous voyons l'intelligence suppléant à l'imperfection des sens, et se passant parfois des plus précieux organes.

Si un homme aveugle-né a compris la lumière, et fait des leçons publiques sur la théorie de l'optique et la décomposition des couleurs,

il y a là un des efforts de l'intelligence, qui en marquent le mieux la sublime origine. Et cependant c'est un témoin de ce genre, c'est le célèbre Saunderson que Diderot s'avise de produire en preuve contre Dieu; c'est dans la bouche de ce géomètre aveugle qu'il met ses objections à l'existence du créateur. Historiquement, l'anecdote a été démentie, par un compatriote de Saunderson, par le ministre anglican qui assistait ses derniers moments : mais le raisonnement était encore plus faux que l'anecdote. Saunderson, l'ami, l'élève de Newton, se fût-il montré aussi ferme et aussi bon athée que le veut Diderot, il faudrait peser sur ce point non pas son autorité, mais ses objections; et celles que lui attribue la *Lettre sur les aveugles* sont bien faibles. « Vous me citez » des prodiges que je n'entends pas, dit-il, sui» vant cette lettre; si vous voulez que je croie » en Dieu, il faut que vous me le fassiez » toucher. » Pour faire un argument de cette force, l'exemple de Saunderson n'était pas nécessaire; un clair-voyant pouvait dire de même: « Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut » que vous me le fassiez voir. »

Hors de là, le raisonnement que Diderot prête à son philosophe aveugle se réduit à la

vieille supposition que la matière en mouvement a pu se débrouiller d'elle-même, par une multitude d'essais successifs; que les êtres informes ont péri, et qu'enfin quelques formations accidentellement régulières et viables ont duré. Voilà le grand mot de la *Lettre sur les aveugles*.

Cet athéisme a son corollaire naturel, la destruction de toute morale. Suivant l'auteur, les idées même les plus purement intellectuelles, les idées de vice et de vertu, sont, comme le reste, toutes dépendantes du corps. En voulez-vous la preuve? Les aveugles ne conçoivent pas la pudeur; donc la pudeur dépend de la vue: ils ont grande aversion du vol, aversion qui, selon Diderot, naît en eux de deux causes, de la facilité qu'on a de les voler, sans qu'ils s'en aperçoivent, et plus encore peut-être de celle qu'on a de les apercevoir, quand ils volent: donc apparemment les clair-voyants devraient être des fripons. Mais Diderot, sans s'embarrasser des conséquences diverses attachées à ces deux exemples, s'écrie gravement: « Ah! » madame, que la morale des aveugles est dif- » férente de la nôtre! que celle d'un sourd dif- » férerait encore de celle d'un aveugle, et qu'un » être qui aurait un sens plus que nous trou-

» verait notre morale imparfaite, pour ne rien » dire de pis! ».

Ainsi, point de Dieu, point de vérité absolue, point de morale. Nous voilà tombés bien bas, et bien loin de cette sphère élevée, où nous plaçait Montesquieu reconnaissant une raison primitive, et une justice antérieure aux êtres qui la reçoivent et l'appliquent. La matière organisée d'elle-même, et tout l'ordre moral soumis à la matière, ou plutôt point d'ordre moral! Diderot s'enfonça dans ce chaos, de toute l'activité de son ardent génie. Là il rampe, il guée, il nage, et quelquefois il monte et s'élance, comme un météore, pour prendre toutes les expressions du poëte.

L'inutilité d'une cause première, la négation de la divinité, la matière vivante et créatrice, l'absence ou l'incertitude de la loi morale, voilà ce qu'il croit, ce qu'il veut, ce qu'il affirme, ou ce qu'il insinue dans sa *Réfutation de Maupertuis*, dans son *Interprétation de la nature*, dans ses *Romans*, plus contagieux que ses *Traités*, dans sa *Promenade du sceptique*, dans son *Rêve de d'Alembert*, cynique ébauche où le *matérialisme* est mis en thèse et en action, avec une impudence d'images égale à l'absurdité du raisonnement.

L'Interprétation de la nature était imitée de Bâcon, pour le titre, et pour quelques formes philosophiques; mais à travers l'éblouissement des grands mots, on recueille peu d'instruction de cette lecture.

Bâcon avait dit avec grandeur et vérité : « Ministre et interprète de la nature, l'homme » n'agit, et ne connaît qu'en proportion de » ce qu'il a observé de l'ordre même de la na» ture. Il n'a pas d'autre science; il n'a pas » d'autre pouvoir. On ne commande à la nature » qu'en lui obéissant. Ni la main seule, ni l'in» telligence laissée à elle-même n'ont beaucoup » de force. Il faut des instrumens; ils ne sont » pas moins nécessaires pour l'intelligence que » pour la main. Les intrumens de la main pro» duisent ou règlent le mouvement : les instru» mens de l'esprit aident l'intelligence, ou la » prémunissent. Il serait insensé et contradic» toire en soi d'espérer que les choses, qui n'ont » jamais été faites, puissent se faire, si ce n'est par » des méthodes qui n'ont jamais été tentées. »

Diderot exagère et parodie ce langage. « La » véritable manière de philosopher, écrit-il, ce » serait d'appliquer l'entendement à l'entende» ment et l'expérience aux sens, les sens à la » nature, la nature à l'investigation des instru-

» mens, les instrumens à la recherche et à la
» perfection des arts, qu'on jetterait au peuple,
» pour lui apprendre à respecter la philoso-
» phie. » Rien, dans Diderot, ne réalise ce fastueux programme; et personne moins que lui n'a observé cette première règle d'appliquer l'entendement à l'entendement; car ces paroles, si elles ont un sens, ne pourraient désigner que l'observation interne, l'étude attentive des phénomènes de l'âme; et c'est précisément ce que Diderot néglige ou méconnaît, pour chercher tout dans l'organisation physique.

Diderot ajoute qu'il existe une philosophie rationnelle et une philosophie expérimentale. Mais donne-t-il, comme Bâcon, quelques règles précises et sûres, pour diriger l'expérience? Nullement. Il entasse quelques hypothèses sur l'origine des êtres, et n'exprime un peu distinctement que l'*atomisme* d'Épicure. C'est à ce sujet qu'il combat Maupertuis, ou plutôt que de la théorie de ce philosophe sur les forces vivantes qui concourent à l'ordre du monde, il tire de nouveau le vieux système du *Panthéisme*, dont il semble l'obscur Hiérophante. Maupertuis avait tout subordonné à l'existence et à l'action de Dieu : Diderot n'admet d'autre Dieu que la matière, incessam-

ment transformable et vivante. La conclusion qu'il en tire, c'est de conseiller aux hommes de laisser là ces questions futiles sur l'origine des choses, pour s'occuper seulement des recherches relatives à leur bien-être; et le conseil serait bon, si le bien-être de l'homme était possible, sans la culture de l'âme, et sans l'idée de Dieu, du devoir et de la vertu. Mais autant les hypothèses cosmologiques sont inutiles et inaccessibles à l'homme, autant lui importe et lui appartient la méditation sur lui-même, sur son Dieu et sur sa fin. Pour cela, les instrumens sont en lui : la lumière est à sa portée; il voit dans son âme. Mais c'était cette lumière que le philosophe venait éteindre, en ne laissant ni Providence, ni loi du devoir dans le monde. Car c'est là ce qui sort, plus ou moins avoué, de la métaphysique de Diderot, et ce qui règne dans sa morale.

Cette *Interprétation de la nature*, confuse et déclamatoire, n'a d'importance que comme le manifeste d'un parti. Ce fut le *novum organum* de l'athéisme, au dix-huitième siècle; et Diderot se chargea lui-même de le commenter et de l'étendre, par ses conversations, et par les écrits qu'il inspirait. Qu'y a-t-il, en effet, dans le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature*,

le *Code de la nature*, l'*Age de la raison* de Thomas Payne, et cent autres pamphlets contre Dieu ? L'affirmation de ce que Diderot avait jeté comme un doute profond et mystérieux, savoir que la matière, active par elle-même, produit dans ses états successifs toutes les formes de l'être, le mouvement, la vie, l'intelligence.

Sans doute des esprits différens tiraient de cette doctrine commune des conséquences fort diverses. Et de même que Spinosa, dans son système de l'infinie substance, voyant, et, pour ainsi dire, touchant partout ce monde animé, seul Dieu qu'il reconnaisse, en parle avec une pieuse extase, dont les expressions ressemblent au pur amour de Fénelon pour la suprême intelligence; ainsi, dans le dix-huitième siècle, quelques esprits, conduits, par la perversion du raisonnement, à ne voir dans l'homme que matière, étaient pénétrés cependant d'un affectueux respect pour l'humanité. Mais une doctrine se juge par ses inductions naturelles, et non par quelques inconséquences; et le résultat logique de l'athéisme, c'est l'anéantissement de la loi morale.

Quelques philosophes de bonne ou de mauvaise foi ont soutenu le contraire. Quand Dieu n'existerait pas, ont-ils dit, l'homme n'en est pas

moins obligé d'être juste et bon. Obligé? devant qui? et par quelle loi? « Le patriarche » (c'était Voltaire) ne veut pas se départir de » son rémunérateur vengeur; il raisonne là-» dessus comme un enfant, » écrit quelque part Grimm, l'ami et le complice d'athéisme de Diderot. Voltaire pourtant n'allait pas encore assez loin. Ce n'est pas seulement comme *rémunérateur* et *vengeur* que Dieu est nécessaire à la morale; c'est comme source de toute intelligence, comme règle de toute justice. S'il n'y a pas une intelligence supérieure, qui a tout précédé, si l'idée humaine du bien et du mal ne dérive pas d'une idée éternelle qui repose en Dieu même, si elle n'est qu'une convention terrestre, née ici-bas de nos intérêts et de nos besoins, elle n'est rien : elle n'a pas le droit de maîtriser l'homme, quand il peut y échapper; et elle ne le maîtrisera pas. C'est en ce sens que j'entendrais le mot extraordinaire de Mallebranche : « Dieu est le lieu des esprits, comme » l'espace est le lieu des corps. » Pour qu'il existe une vérité absolue, une vérité intellectuelle, il faut qu'il existe un Dieu.

Rien ne prouve mieux que les ouvrages de Diderot la justesse de cette déduction. Comme il a rejeté d'abord Dieu, il n'y a pas ensuite de

principe qu'il n'ait mis en doute et attaqué. Nous l'avons vu, dans la *Lettre sur les Aveugles*, faire varier la morale avec le nombre et la qualité de nos sens. Dans l'*Entretien d'un Père avec ses enfans*, dialogue fort piquant d'ailleurs, Diderot arrive à conclure qu'il n'y a pas de loi pour le sage. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, la pudeur est déclarée préjugé, et l'inceste chose indifférente. Et non-seulement les vertus sociales, la foi, la probité, mais les sentimens, les instincts de nature sont mis en poussière. Diderot a écrit cette phrase : « Dites-» moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y » a un père qui, sans la honte qui le retient, » n'aimât mieux perdre son enfant que sa for-» tune et l'aisance de sa vie ? »

O philosophe, qui aviez une fille, dont vous parliez souvent, acceptez-vous cette indigne supposition pour vous-même ? Auriez-vous donné la vie de votre enfant pour conserver la pension que vous faisait cette impératrice de Russie, comblée de vos louanges, quoiqu'elle eût fait assassiner son mari ?

Vous savez que l'école où régnait Diderot était principalement établie chez le baron d'Holbach, fort petit seigneur allemand, mais homme d'esprit et homme riche, tenant maison

ouverte à Paris. C'est lui que l'abbé Galiani nommait le *maître d'hôtel de la philosophie*, parce qu'il a, pendant quarante ans, donné, deux fois par semaine, de fort bons dîners aux gens de lettres les plus célèbres, et surtout aux libres penseurs. J'ai connu, Messieurs, des personnes qui avaient passé leur vie dans cette société; car nous y touchons. Il n'y a guère que soixante ans, le salon d'Holbach était dans sa plus grande ferveur de hardiesse; et on y discutait le programme métaphysique de la révolution de 1789, aux crimes près. Il n'est pas une théorie de réforme, pas une innovation, pas une destruction qui n'ait été là rêvée, prédite, préparée.

L'abbé Morellet, homme fort paisible et grand ami de l'ordre, assure que nul de cette société si hardie n'était capable d'entrer dans le moindre projet de troubler le gouvernement. Cela est juste, à quelques égards. Les convives du baron d'Holbach n'étaient pas de vrais réformateurs politiques, des Harrington, des Sydney. Quelques-uns même n'avaient d'indépendance que sur la religion et sur la morale, l'abbé Galiani, par exemple, qui se piquait de ne reconnaître, en politique, d'autre maître que Machiavel, et d'autre principe que le despo-

tisme *bien crû, bien vert.* Mais, dans quelques autres, fermentait une ardeur aveugle de liberté, qui parfois s'exhalait en vœux sinistres. Ce n'est pas à tort qu'on a reproché à Diderot d'avoir, même dans une espèce de saturnale philosophique, ou de rêverie dithyrambique, déclamé ces étranges vers :

Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Voilà, dans le vœu et l'image, ce cynisme de cruauté qui marqua plus tard des temps affreux, et semblait les annoncer. D'autres écrits, et Diderot prit part à tous, la *Morale universelle*, le *Système social*, renfermaient, avec quelques principes vrais de droit public et de liberté, une passion d'indépendance irrégulière et violente. C'est par là que la philosophie déplut à Frédéric, et que ce roi en vint lui-même à la réfuter. Mais ces premières rumeurs de l'esprit anarchique étaient encore enveloppées et comme couvertes par l'explosion irréligieuse. En fait, on ne conspirait pas contre le gouvernement de cette époque, vicieux à tant d'égards ; mais on conspirait contre le fondement sacré de tout ordre social, le fondement de la justice, de la

morale, de la liberté raisonnable, encore plus que du pouvoir, la foi à l'existence de Dieu et à la spiritualité de l'homme. Cette conspiration, toute spéculative, toute déclamatoire, tenait ses conciliabules chez le baron d'Holbach.

« C'est là, nous dit l'abbé Morellet, que Dide-» rot, que le docteur Roux et le bon baron lui-» même établissaient dogmatiquement l'a-» théisme absolu, avec une persuasion, une » bonne foi, une probité édifiantes. »

Ajoutons même qu'il y avait une opposition déiste, qui soutenait le choc de son mieux, et n'était pas toujours battue, quand elle avait pour se défendre un certain argument moitié sérieux, moitié bouffon de l'abbé Galiani. Mais, en général, c'était l'athéisme qui répandait son souffle glacial dans cette atmosphère de savoir et d'esprit, que traversa Rousseau, et d'où il s'enfuit indigné et plus éloquent.

Il nous resterait à chercher dans les ouvrages de Diderot, et dans le caractère même de son talent, les conséquences de cette doctrine dont il fut le plus ardent apôtre. Malheureusement il est une partie de ses ouvrages qui sont jugés sous le point de vue moral, par cela seul qu'on ne peut les nommer ici.

Mais quel était le talent de cet homme, qui,

en face de génies bien supérieurs à lui, exerça beaucoup d'empire sur son temps, et en conserve sur la littérature du nôtre, écrivain remarquable, dont la verve ne resta pas accablée sous les *in-folio* de l'Encyclopédie, ne parut pas diminuée par tant d'emprunts qu'on lui faisait sans cesse, ni desséchée par l'aridité des études techniques, ni dissipée dans la stérile agitation des entretiens, mélange du sophiste et du philosophe, du déclamateur et du savant, corrupteur de la morale avec une sorte d'effusion de cœur et de bonhomie, corrupteur du goût avec une éloquence remplie parfois de vigueur et de simplicité?

Le rapport même des doctrines philosophiques de Diderot avec son goût et son style serait curieux à étudier. Dans le roman, dans le drame, dans la théorie de l'art, son imagination est matérialiste comme sa philosophie. Ce qui domine en lui, c'est une sorte de chaleur des sens. Son style coloré, sanguin, nu, effronté, *n'a rien de* cette beauté intellectuelle qui reproduit, à travers des images transparentes, les plus pures abstractions de l'âme. Chez lui, tout parle au corps. Sa poétique théâtrale prodigue la réalité jusqu'à la minutie, tout en y mêlant la déclamation. Ses jugemens sur les arts du dessin sont

vifs, mais outrés, et dépassent la nature, en prétendant toujours y ramener.

Et toutefois, il est deux genres de composition où Diderot a vraiment excellé, où il a été original et judicieux, nouveau et vrai. Le premier de ces genres, messieurs, quel nom lui donnerai-je? Je ne sais. Ce sera, si vous le voulez, le conte moral, mais non pas mondain et fardé comme celui de Marmontel, le conte moral, bourgeois, populaire, le récit familier, *les deux Amis de Bourbonne*, par exemple, cette histoire touchante, où tout est si rude et si simple; ou bien encore l'*Histoire de mademoiselle de La Chaux et du docteur Gardeil*. Cela était nouveau dans notre langue. C'est l'abondance de détails, l'exactitude pittoresque et sensible de Richardson, avec une expression plus serrée, plus nerveuse. Personne n'a mieux conté dans le dix-huitième siècle, non, pas même Voltaire.

On peut aussi, dans les grands romans de Diderot, dans ceux dont je ne parle pas, détacher quelques pages marquées de cette même empreinte, mais à travers combien de longueurs et de turpitudes!

Je reviens à un autre genre, la critique littéraire, où il a porté parfois une sorte d'invention aussi rare que piquante, et jeté en courant de

petits chefs-d'œuvre. Ce n'est pas que là aussi Diderot n'ait été fort inégal, et, par momens, faux et de mauvais goût. Il a surtout contribué à donner aux jugemens littéraires cette chaleur extatique, cet engouement fantasque, ces emportemens d'admiration ou de dédain, souvent éprouvés ou affectés depuis, et qui ne sont pas la vraie éloquence du genre, celle dont Cicéron, Fénelon, Voltaire ont animé la critique. Diderot, dans ses écrits, ressemble toujours à un homme de talent et d'humeur qui improvise. Il y a beaucoup à rabattre de ce qu'il dit, beaucoup à retrancher; mais il y a déjà le fond et la forme, la sagacité, la vivacité et le hasard heureux de l'expression.

Diderot, comme critique, a quelque chose de la liberté de l'école allemande, quelque chose aussi de ses affectations. Ce qu'il veut, ce qu'il admire, c'est le naturel, le spontané, le simple, un homme enfin, et non pas un auteur. Ce qu'il est dans ses jugemens, c'est un *homme* passionné et original, qui ne juge ni par règles, ni avec méthode, mais sous les impressions qu'il reçoit, ou par des vues de l'esprit qui lui sont propres. Mais ce qu'il est naturellement, il affecte encore plus de l'être. Il prétend toujours que sa critique soit neuve. De là

bien des recherches. Parle-t-il de Thomas et de son *Essai sur les Femmes ?* « Quand on veut » écrire sur les femmes, s'écrie-t-il, il faut, mon- » sieur Thomas, tremper sa plume dans l'arc- » en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière » des ailes du papillon. Il faut être plein de lé- » gèreté, de délicatesse et de grâce; et ces qua- » lités vous manquent. Comme le petit chien » du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue sa » patte, il faut qu'il en tombe des perles; et il » n'en tombe aucune de la vôtre. » La *patte* de Thomas, cela peut sembler plaisant; mais pour cette *plume*, cet *arc-en-ciel* et ces *ailes de papillon*, c'est du critique qu'il faut rire.

Il y a bien aussi des choses ridicules, de l'enthousiasme à froid, des naïvetés d'apparat, de l'exagéré, du faux, dans l'éloge que Diderot a fait de Richardson; mais il y a de la grâce et de l'éloquence. La fin est ravissante. On voit Diderot, oisif et passionné, perdu dans la rêverie de ces beaux romans qui hantent sa vive imagination :

Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses

fantômes errent sans cesse dans mon imagination; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine; l'ombre de Clarisse m'apparaît; je vois marcher devant moi Grandisson; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Émilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi aux temps à venir.

Diderot est un critique supérieur, bien qu'il manque souvent d'une exacte justesse. Mais il sent ce qu'il juge; il analyse avec éloquence. Son imagination se colore de celle d'autrui; il prend le langage et l'accent des choses qu'il veut louer. Vous le croyez emphatique et déclamateur, c'est qu'il dissertait sur Sénèque. Mais lisez quelques pages qu'il a écrites sur Térence; on n'est pas plus simple, plus élégant, plus net; on n'a pas plus de goût. Térence l'a frappé; il en conserve l'image, comme un œil irritable qui s'est fixé sur une vive et distincte couleur, en garde l'empreinte, et la *porte* quelque temps avec soi.

Diderot, dans ses causeries de salon, avait un jour parlé de Térence, comme il parlait de tout, avec feu, avec ravissement. Puis, il s'était enthousiasmé pour autre chose. M. Suard, homme

d'esprit et qui faisait un journal, aurait bien voulu saisir au passage la première partie de l'entretien; et il pria Diderot de la mettre par écrit. Diderot promit pour le lendemain, et les mois s'écoulèrent sans qu'il remplît cet engagement sans cesse rappelé. Enfin, un jour, de grand matin, arrive chez Diderot le domestique de M. Suard, qui vient chercher l'article sur Térence attendu, dit-il, pour finir le journal sous presse. Diderot, pour la vingtième fois, renvoyait au lendemain. Mais le messager déclare qu'il a l'ordre de rester, et ne peut revenir sans *copie*, sous peine d'être chassé par son maître. Diderot pressé s'illumine de Térence; et, en quelques heures, il le réfléchit dans le délicieux fragment : « *Térence était esclave*.... etc. »

Diderot, à la vérité, vous paraîtra bien moins heureux dans sa longue dissertation sur la poésie dramatique : c'est que là il est inspiré non plus de *Térence*, mais de lui-même. Il écrit sous le reflet de ses propres drames, du *Père de Famille*, et du *Fils naturel*. Il devient lourd et maniéré; il fait une poétique fausse pour un genre faux. Il tombe dans une sorte de matérialisme théâtral : il en vient à donner aux minuties extérieures, à la mimique des choses insignifiantes une importance ridicule; et après

avoir pris l'insipidité pour le naturel, il y ajoute le jargon et l'emphase. Les prétentions de l'auteur ont gâté le sens du critique. L'un a voulu créer, dans la peinture de la vie, en ramassant ce que les maîtres avaient dédaigné; et l'autre transforme en théorie ces expédiens nés du défaut d'invention dramatique.

Là cependant la critique de Diderot se montre encore ingénieuse et neuve, dans quelques réflexions épisodiques sur les anciens, sur Homère, sur Térence, sur Lucrèce. Diderot connaissait l'antiquité; il en avait particulièrement étudié les philosophes. C'est lui qui, dans notre littérature, a, le premier, fait une place à l'histoire de la philosophie; et quoiqu'il ait surtout travaillé d'après Brucker, il a sa part de vues originales. Sans doute, on ne trouvera pas, dans son analyse des écoles grecques, la précision savante, la méthode de restauration inventive, qui caractérisent quelques fragmens sur la philosophie ancienne publiés de nos jours. Mais il a parcouru, dans ce genre, une immense carrière, embrassant, pour l'encyclopédie, tous les âges de la philosophie grecque, depuis les systèmes d'Héraclite et d'Anaxagore jusqu'au syncrétisme d'Alexandrie, et ensuite reprenant le travail de l'esprit humain dans le moyen âge,

depuis les premiers scolastiques jusqu'à Vanhelmont, vaste Babel, dont il est l'interprète un peu confus. Et cependant, comment n'être pas frappé de cet amas de connaissances, et de cette active sagacité?

Erudit et original, Diderot, malgré l'erreur de ses principes, peut-il être relégué, comme le veut La Harpe, dans la classe des sophistes? et après les quatre génies du dix-huitième siècle, son nom ne doit-il pas venir le premier peut-être parmi les lettrés de son temps? Il n'en fut pas ainsi cependant. Sa réputation souffrit de ses doctrines; son talent resta en partie offusqué par le genre de ses travaux. Longtemps ami et associé de d'Alembert, il ne sut pas, comme lui, se ménager une considération assurée; il ne put même entrer à l'Académie, malgré l'ascendant du parti philosophique, et toutes les lettres de Voltaire, qui prétendait, pour cette bonne œuvre, employer madame de Pompadour et l'abbé d'Olivet.

Cependant, depuis la *Lettre sur les Aveugles*, nulle persécution ne vint le distraire. Entre le baron d'Holbach et quelques amis dont il était l'oracle, il poursuivit sans obstacle sa prédication d'athéisme, jusqu'à son voyage triomphal à la cour de Russie, dans l'été de 1773. Lorsqu'Euler,

qui avait aussi vécu dans cette cour, l'eut quittée pour Berlin, une jeune princesse de Prusse s'étonnait de sa timide réserve : « Madame, lui dit » le géomètre, c'est que je viens d'un pays où on » est pendu, quand on parle. » Diderot n'en parla pas moins, devant Catherine. Du reste, cette philosophie épicurienne et vague n'avait rien d'incommode pour la conscience de la coupable souveraine. Elle combla de présens le *philosophe*, dont elle admirait, écrit-elle à Voltaire, l'imagination intarissable; et elle le renvoya vanter dans les salons de Paris les lumières et l'humanité de Saint-Pétersbourg.

Diderot vieillissait; et un voyage précipité, un séjour de quinze mois sous le ciel de Russie avaient altéré sa forte constitution. Il languit depuis son retour; mais son talent gardait la même vigueur. Une des pièces les plus originales qu'il ait écrites, le *Neveu de Rameau*, ce dialogue spirituel, déclamatoire, cynique, moral, censure ou apologie du vice, appartient à ses dernières années. Jusqu'à sa mort, en 1784, il continua de causer et d'écrire en sceptique, ou plutôt en athée dogmatique; excellent homme, d'ailleurs, pour tout ce qui ne contrariait pas son plaisir ou son goût, charitable, confiant, affectueux, et en tout un des

hommes les plus extraordinaires du dix-huitième siècle, pour le savoir et la verve. Seulement c'est un regret amer de songer que des dons si rares, une intelligence si active et si cultivée, un naturel si riche, n'aient servi qu'à la prédication des plus désolantes doctrines. Diderot a fait, en cela, beaucoup de mal. Insidieux logicien, et peintre corrupteur, il appelle la licence au secours du sophisme. Diderot ne s'est pas fait moins de tort à lui-même. Malgré son rare talent, il devint lourd et monotone par l'obsession d'une seule idée. Et quelle idée! l'action indéfinie de la matière, et son passage de l'état inerte à tous les phénomènes de la vie et de l'intelligence. Voilà ce qu'il ramène sans cesse, en y mêlant, sous toutes les formes, l'image de la jouissance physique, et en tâchant d'ennoblir ce culte du corps par un prône de vertu et de bonté, contradictoire et démenti.

Dans l'ordre moral, Diderot ne saurait être trop blâmé; car il a fait servir au ravalement de l'homme la chaleur même de l'imagination et de l'éloquence. Sous le rapport du goût, il ne pèche pas moins, comparé surtout à Voltaire : c'est Diogène, au lieu d'Aristippe. Là où Voltaire a passé, jetant quelques traits libres, Diderot professe longuement la corruption. Sa

licence même devient doctorale et déclamatoire. Il a donné l'exemple funeste de se passer à la fois de raison et de pudeur ; et par là, si son nom et son talent doivent vivre, sans cesse on doit protester contre l'erreur de ses principes, et la contagion de sa parole.

Rien de plus opposé à cette nature intempérante de Diderot que le caractère et l'esprit d'un autre écrivain, qui fut vingt ans son coopérateur et son ami : vous avez déjà nommé d'Alembert, l'auteur du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. L'influence réunie de ces deux hommes dut être d'autant plus grande que leurs talents étaient plus divers, et que la méthode, la précision, la justesse de l'un corrigeait l'abondance irrégulière de l'autre. Il y a long-temps déjà, lorsque Napoléon fit placer la statue de d'Alembert dans un lieu public, on disputa pour savoir si cet honneur était rendu au philosophe ou au géomètre. La question ne sera pas douteuse pour la postérité. Créateur de plusieurs découvertes partielles et d'une grande application de la science, d'Alembert, nous le savons par ses successeurs, est un homme de génie dans les mathématiques. Il ne peut prétendre au même rang dans la philosophie et les lettres, quelque jugement qu'on

porte d'ailleurs sur ses doctrines. Toutefois, par la partie, sinon la plus incontestable, du moins la plus connue de sa gloire, par son esprit, par son influence, il occupe une grande place dans la révolution intellectuelle du dix-huitième siècle; et sa personne, non moins que ses écrits, doit nous occuper.

D'Alembert, comme un célèbre poète anglais de la même époque, était né hors de la société, et sous la disgrâce qui s'attache à la violation d'une de ses lois. Fils naturel de madame de Tencin et du commissaire de marine Destouches, il fut désavoué, dès sa naissance, comme l'avait été le malheureux *Savage*, fruit des amours illégitimes de lord *Rivers* et de lady *Macclesfield*. Plus maltraité même encore par l'indifférence de sa coupable mère, il fut exposé dans ses langes sous le portail d'une église, et recueilli par la pitié d'une pauvre femme. Mais Savage resta toute sa vie sous le poids de son origine, errant, proscrit; et ne pouvant, par la célébrité littéraire, rentrer dans cette société d'où il était tombé par l'injuste hasard de la naissance, il languit dans l'humiliation et le vice. En vain, dans son poème énergique du *Bâtard*, il dénonça et réclama sa mère. D'Alembert, sans jamais se plaindre de la sienne, par la seule

force du talent, et par le caractère affable et bienveillant de la société française, trouva partout un honorable accueil : tant, il faut l'avouer, l'amour des lettres, l'ascendant de l'esprit avaient mêlé, dans notre ancien régime, d'heureuses compensations à l'inégalité des rangs !

Arrêtons-nous un moment sur cette destinée, qui appartient à l'histoire des mœurs, comme à celle des sciences.

L'enfant de madame de Tencin n'était pas tout à fait oublié dans l'abandon où il avait été jeté. Son père, sans pouvoir le reconnaître, lui assura du moins une pension, qui permit plus tard à sa pauvre nourrice de le faire élever avec soin. Il fit d'excellentes études à l'Université, et obtint même, très-jeune, le titre de maître ès-arts. Si les Jésuites avaient eu l'envie de s'attacher Diderot, il paraît que les Jansénistes espérèrent quelque temps attirer d'Alembert. Un de ses professeurs, fort zélé pour la secte, en voyant avec joie l'esprit vif et *caustique* du jeune élève, attendait de lui de nouvelles *Provinciales*. Un goût passionné pour les mathématiques, tout en marquant mieux la ressemblance avec Pascal, changea fort cette vocation promise. D'Alembert, après les études classiques, essaya du droit et de la médecine,

pour avoir un état; mais en vain. Ce qu'il avait entrevu de mathématiques, dans le cours de philosophie du collége, lui avait montré la science pour laquelle il était né. Il s'y dévoua tout entier, sans maîtres, et presque sans secours, allant consulter dans les bibliothèques publiques les livres dont il avait besoin, et y retrouvant parfois les démonstrations qu'il avait déjà devinées.

Ce n'est pas ici, et à nous, qu'il convient de parler de dynamique, de calcul des différences partielles, de précession des équinoxes: nous ne pouvons un peu connaître que le philosophe et l'écrivain. Et si, sous ce rapport, le talent ne paraît pas égal à la renommée, l'influence que ce talent exerça n'en mérite pas moins d'être notée dans l'histoire littéraire du dix-huitième siècle.

Un savant célèbre de nos jours, parlant avec admiration du génie mathématique de d'Alembert, lui reprochait seulement de manquer d'élégance dans le calcul. Mais là d'Alembert était inventeur. Il n'en est pas de même dans ses autres écrits. Hors de la géométrie, l'originalité l'abandonne; et même, lorsqu'il ne prend que la philosophie des sciences, vous ne lui trouvez ni cette étendue ingénieuse de l'esprit de Fontenelle, ni cette belle clarté de Mairan, ni cette

facile et éloquente démonstration de quelques savans nos contemporains. Son style est toujours froid et contraint. Quoique occupé de grandes choses (qu'y a-t-il de plus grand que d'avoir créé une science et médité sur toutes?), il manque de force et d'élévation dans l'expression. On a dit que c'était un système de sa part, et qu'à ses yeux le langage des sciences voulait une sévère simplicité. Ce n'est pas la *simplicité* que nous lui reprochons; c'est parfois quelque chose de plus. D'Alembert s'ennuyait du style de Buffon, et le trouvait fastueux et déclamatoire. Consulté sur ce jugement, un homme d'esprit répondit : « Que voulez-vous? il n'est » pas donné à tout le monde d'être sec. »

Le scepticisme qu'avait adopté d'Alembert, et qui se montre si fort à nu dans sa correspondance intime avec Frédéric, n'était pas fait pour corriger cette disposition naturelle de son esprit; et la réserve qu'il s'imposa d'ordinaire, les précautions dont il enveloppait souvent ses pensées les plus hardies, devaient nuire également au naturel et à la vivacité de son style. Toutefois, lorsque, déjà célèbre en Europe par ses grands travaux mathématiques, et un peu rassasié de cette gloire par vingt ans d'études et de succès, il se tourna vers les lettres, son coup d'essai

fut une œuvre de maître, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.* Publié à peu d'années de l'*Essai sur les mœurs*, de l'*Esprit des lois*, et des premiers écrits de Rousseau, cet ouvrage eut son éclat, dans le midi du dix-huitième siècle.

La méthode et plusieurs idées étaient empruntées de Bâcon. Mais le tableau de tout ce que les sciences avaient fait de grand depuis Bâcon, une exposition plus précise, et cet ensemble de vues comparées, qui naît du progrès général, suffisaient à la gloire du nouveau travail : seulement, on n'y sent pas assez ce qui domine dans Bâcon, ce qui couvre ses omissions et ses erreurs, l'enthousiasme de la science. Ce n'est pas que l'âme de d'Alembert ne fût noble, plus désintéressée que celle de Bâcon, et plus exclusivement éprise de la gloire des sciences. Mais on dirait qu'il appliquait à tout les procédés rigoureux des mathématiques, au lieu de porter, dans cette science même, l'imagination élevée du métaphysicien. De là, ce péristyle de l'Encyclopédie, correct et bien distribué, ne frappe pas les yeux par cet air de grandeur qui saisit à l'ouverture du livre de Bâcon, *Sur la dignité et les accroissemens des connaissances humaines.*

Dans la première partie de ce discours, après avoir établi que l'homme doit toutes ses *idées* aux sensations, sauf cependant une loi *naturelle* qui se trouve au-dedans de lui, exception très-fondée, mais qui détruit le principe, l'auteur esquisse la généalogie des sciences, en commençant par les notions intellectuelles du vice et de la vertu, de la spiritualité de l'âme et de l'existence de Dieu, et en passant successivement aux connaissances qui ont pour objet les besoins du corps, et la nature physique exploitée, comparée, mesurée. Il est à remarquer que, dans cet enchaînement, et dans ce point de départ, d'Alembert s'éloigne tout à fait de Diderot, et exprime une toute autre croyance : « Les » propriétés que nous apercevons dans la ma» tière, dit-il, n'ont rien de commun avec la » faculté de vouloir et de penser. » Ailleurs il reconnaît une égale certitude aux vérités morales et aux vérités géométriques. En tout, le caractère de ce discours est une philosophie judicieuse et ferme, qui n'a rien du scepticisme amer et découragé, fréquent chez d'Alembert.

Du reste, la généalogie des sciences qui remplit cette première partie n'est qu'une nomenclature plus ou moins arbitraire. L'éloquence y figure parmi les sciences d'observation, la

poésie, que les anciens appelaient une éloquence plus sainte et plus auguste, *sanctiorem augustioremque eloquentiam*, parmi les arts d'imitation, à la suite de la peinture, de la sculpture, et même de l'architecture, « qui, dit-il, n'est, » aux yeux du philosophe, que le masque » embelli d'un de nos plus grands besoins. » On n'en doit pas moins étudier avec soin cette espèce d'inventaire, où, sous les divers numéros de *mémoire*, *imagination*, *raison*, se rangent tous les efforts et tous les produits de l'intelligence.

La seconde partie du discours est plus remarquable encore. Elle dut frapper vivement les contemporains. Elle les éblouissait de leur gloire, en retraçant les progrès de l'esprit humain, en France et en Europe, depuis le seizième siècle, et le point d'élévation où il était parvenu. Ce tableau était distinct de l'Encyclopédie, répertoire nécessairement indigeste et médiocre, par son immensité même. Aussi, nous l'en avons détaché, pour le considérer à part, et en marquer le noble et nouveau caractère.

D'Alembert n'eut pas, dans la suite, une pareille occasion de talent. Les nombreux *éloges* d'académiciens qu'il a composés sont instructifs, pleins d'esprit et d'anecdotes, mais

ne répandent pas sur les lettres l'intérêt et l'agrément que Fontenelle savait attacher aux sciences même les plus austères. Quelques *Essais* de d'Alembert, sur des questions de littérature, manquent d'éclat, et parfois de justesse, au moins de cette justesse du goût, qui n'est pas celle de la géométrie, comme l'a remarqué Pascal. Sa traduction des fragmens choisis de Tacite a de la concision sans force, et n'est, en général, ni éloquente ni fidèle. D'Alembert avait, du reste, dans l'esprit et dans l'humeur, une verve caustique, dont son style a quelquefois profité. Nous le verrons aux prises, sans trop de désavantage, avec Rousseau même; et son livre *Sur la Destruction des jésuites*, sans être écrit du style de Pascal, comme le prétend Voltaire, est un vif et piquant récit, où l'impartialité même a sa malice.

Mais, tout ce qu'on peut lire aujourd'hui de d'Alembert n'est qu'une image affaiblie de lui-même. Ses écrits ne donnent pas l'idée de la considération puissante et paisible qu'avait obtenue dans le monde cet homme qui n'était pas un sage, ni peut-être un grand caractère; mais qui eut, au plus haut degré, dans son temps, la dignité d'homme de lettres, avec beaucoup d'esprit pour la faire valoir, et une illus-

tration à part dans les sciences, pour la soutenir. On voit quelque chose de cette influence dans son *Essai sur les gens de lettres et sur les grands*. Elle s'y marque surtout par l'épigramme; mais il faut la chercher dans sa vie, où elle se montrait bien mieux, par le désintéressement, l'honneur, l'amitié fidèle, et la fierté délicate. D'Alembert, refusant tour à tour la présidence de l'Académie de Berlin, près d'un roi qu'il aimait, et le magnifique emploi de gouverneur du grand-duc, à la cour de Catherine, d'Alembert, réduit à une modique pension d'académie, et recevant à ses petites soirées, dans son entresol du Louvre, d'anciens ministres, comme le duc de Choiseul, et des grands seigneurs parfois gens de beaucoup d'esprit, d'Alembert, sans place, sans faveur, sans fortune, sans famille, était un des personnages les plus importans de Paris. C'était un triomphe du mérite pur, du mérite personnel, triomphe que permettait l'ancien régime, avec tous ses abus, et qui ne se retrouverait pas dans l'égalité de nos temps plus libres, où la politique ne laisse guère de grande place hors d'elle.

D'Alembert jouissait beaucoup de cette estime, son unique bonheur, dans une vie laborieuse et simple, qui ne fut pas exempte de quelques

tourmens de cœur; car il souffrit des passions, comme sa spirituelle et oublieuse mère avait su les peindre. Tous les mémoires du temps, et les lettres de mademoiselle Lespinasse nous ont dit combien l'amour de d'Alembert fut malheureux et soumis. Sa douleur, après la perte de celle qu'il aimait, fut inconsolable; et on la sent dans le témoignage de ses regrets, malgré je ne sais quelle affectation qui s'y mêle. C'est un spectacle triste de voir, dans les dernières années de sa vie, cette belle et vive intelligence languir sous les infirmités physiques, sans la distraction de l'étude, sans l'espérance de l'avenir, et presque sans la douceur de l'amitié, n'ayant plus guère de consolation que les lettres assez rares et la froide philosophie de Frédéric.

D'Alembert, du reste, très-éloigné du prosélytisme de Diderot, n'avait prêté au scepticisme qu'un secours indirect; et, en vantant surtout la méthode des sciences, il avait voulu décréditer la métaphysique, plutôt que la corrompre. Une place restait à prendre dans la philosophie, entre les anciennes doctrines appuyées sur la religion, et les théories du matérialisme. Un homme s'y destina vers l'époque où Diderot et d'Alembert avaient commencé leur renommée. Fondateur d'une école, l'analyse de ses

écrits pourrait être l'histoire d'une science. Il ne nous appartient pas de le considérer ici sous un tel point de vue. Ce qui nous est permis, c'est d'esquisser une différence, de marquer un contraste, et d'indiquer l'effet extérieur d'une doctrine, plutôt que d'en discuter dogmatiquement les principes. Je parlerai donc peu de Condillac, après ce qui en a été dit, et par les ingénieux continuateurs qui l'ont corrigé, et par les maîtres célèbres qui l'ont combattu.

Né à Grenoble, en 1715, dans une famille de robe, Condillac, élevé pour être abbé, devint philosophe, selon la destinée commune à la plupart des vocations ecclésiastiques du temps. Mais sa philosophie, au lieu d'être exclusivement novatrice et militante, se tourna toute en recherches spéculatives; et il parut moins vouloir servir une cause, que fonder une science. L'objet de cette science était grand : l'analyse de l'esprit humain. Il y consacra toute sa vie; car ses ouvrages sur divers sujets, psychologie, logique, histoire, calcul, ne furent que des applications réitérées de la méthode suivie dans le premier, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*. C'est le point de vue qui occupa pendant quarante ans Condillac, et d'où il a tiré une philosophie que sa clarté appa-

rente et sa simplicité ont rendue justement célèbre.

Cette philosophie affecte surtout d'écarter les systèmes, et de s'appuyer sur l'observation et le raisonnement. Elle parle une langue précise et sans images, mais agréable par la justesse. A ce titre seul, et par l'influence qu'elle exerça sur les lettres, elle doit fixer notre attention. Elle le doit bien plus sous un autre rapport. Elle marquait un point d'arrêt, et un schisme dans le dix-huitième siècle. Condillac fit douter sérieusement le matérialisme. Il cherche, examine, distingue, là où le dix-huitième siècle affirmait; il voit la double nature de l'homme dans ce que Diderot, Helvétius, d'Holbach expliquaient par la fermentation de la matière et le jeu des organes. Comme eux, il part de l'action des sens; mais, dans sa marche, il devient *idéaliste;* et cet interprète de la *sensation* a péché, pour ainsi dire, par trop de spiritualisme, en attribuant à l'esprit le pouvoir de créer les formes et les couleurs qu'il aperçoit.

Cependant, comme les hommes, et ceux même qui étudient la philosophie, se payent souvent d'apparences, Condillac a surtout été jugé sur les premiers mots de sa doctrine; et c'est ainsi qu'il est appelé un odieux philosophe par le

fougueux spiritualiste M. de Maistre, et qu'il est attaqué, de nos jours, comme le père du *sensualisme*.

Le caractère et les conséquences naturelles de sa philosophie avaient pourtant, dès l'origine, frappé les yeux des vrais matérialistes; et la différence entre eux et lui avait tout d'abord éclaté. Diderot, en le louant publiquement pour quelques articles donnés à l'Encyclopédie, s'indignait de certains passages de ses écrits, et le trouvait *scolastique* et *idéaliste*. C'est même, en partie, pour le combattre qu'il se jeta dans ses explications physiologiques de la pensée. Pour beaucoup d'autres, cependant, moins absolus et moins clairvoyants que Diderot, Condillac parut un adversaire utile de la métaphysique religieuse, un observateur favorable au scepticisme; et il fut aussi loué que Bonnet de Genève était décrié, bien que leurs doctrines se touchent par plusieurs points. Il succéda presque, en France, à la grande réputation que Voltaire avait faite à Locke, comme fondateur d'une nouvelle et libre philosophie.

Condillac cependant ne suivait pas Locke d'aussi près qu'on l'a dit. Dès son premier ouvrage, il s'en sépare, et quelquefois pour les choses mêmes que Voltaire avait le plus louées

dans le philosophe anglais. « Je ne sais, dit-il, » comment Locke a pu avouer qu'il nous sera » peut-être éternellement impossible de con» naître si Dieu n'a pas donné à quelque amas » de matière disposée d'une certaine façon la » puissance de penser. Le sujet de la pensée » doit être *un*: or, la matière n'est pas *un*. » Et tout ce qui suit établit avec force la distinction des deux substances. Condillac rejette également bien loin l'opinion de Locke, qu'il n'y a pas de morale innée, et ses tristes efforts pour montrer que les coutumes les plus barbares ont prévalu chez quelques peuples, comme bonnes et saintes. Faux et vain travail, pourrait-on dire à Locke, démenti par vous-même qui le faites, et qui prétendez conclure de la monstruosité de ces coutumes l'absence du sentiment moral, à l'instant même où ce sentiment vous révèle qu'elles sont monstrueuses !

Condillac, sur bien des points encore, contredit les opinions du philosophe anglais; et il ne l'avoue jamais pour son maître. Je ne doute pas cependant qu'il ne l'ait beaucoup étudié, dans la traduction du moins; car il ne savait pas l'anglais. Mais il a choisi entre ses pensées, et corrigé sa méthode.

Quant à la base même de cette philosophie,

l'influence des sens sur la pensée, vous connaissez l'axiome antique : *Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu.* Mais vous savez aussi que Leibnitz a magnifiquement complété cet axiome par ces mots : *Nisi intellectus ipse.* « Il n'y a rien dans l'intelligence » qui n'ait été auparavant dans les sens, si ce » n'est l'intelligence elle-même. » La théologie chrétienne avait compris cette vérité avant Leibnitz. « L'entendement humain, dit saint Tho» mas, dans l'état présent, ne conçoit rien sans images sensibles. » *Nihil intelligit sine phantasmate.* Mais saint Thomas ajoutait : « Les sens » sont étrangers à toute idée spirituelle ; ils » ignorent même leur propre opération. La » vue ne pourrait se voir, ni voir qu'elle » voit. » Et ainsi, dans la prédominance même des sens, il montrait la nécessité du principe intellectuel.

Condillac n'a pas d'autre but. Il redit sans cesse : « L'âme seule sent à l'occasion des or» ganes. » Il a même écrit cette phrase étonnamment idéaliste : « Les modifications de l'âme » deviennent les qualités de tout ce qui existe » hors d'elle. » Mais suivez-le dans ses déductions détaillées, et dans son analyse des sens, l'activité de l'âme disparaît. Il reproche à Locke d'avoir

reconnu deux sources de nos idées, les sens et la réflexion. Il lui reproche d'avoir fait des facultés de l'âme autant de qualités innées, tandis qu'elles tirent leur origine de la sensation elle-même. La sensation transformée est tout : elle devient tour à tour attention, comparaison, jugement. Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations; et cependant leur âme n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. A cette objection, que répond Condillac? « C'est, » dit-il, que l'organe du tact est moins parfait » dans les bêtes. Or, c'est le tact qui surtout » excite l'attention, et fait naître la réflexion. » Diderot n'eût pas mieux dit; et voilà où le philosophe idéaliste est tombé par l'abus de sa méthode, et sa prétention d'avoir tout découvert dans l'analyse unique de la sensation transformée.

Mais il ne suffit pas d'une seule clef pour ouvrir l'esprit humain. La dualité même de notre nature ne permet pas qu'un seul procédé d'observation rende compte de tout notre être; et c'est ainsi que la philosophie de Condillac, faible et vulnérable par les côtés mêmes qui long-temps l'avaient rendue populaire, a vu tomber son influence, reniée d'abord dans le pays d'où elle avait tiré ses plus fortes armes,

puis attaquée en France par un homme éloquent, qu'a suivi toute une école.

Une grande part lui reste cependant. Si les ouvrages de Condillac ne suffisent pas à l'interprétation psychologique de notre nature, si le philosophe a, plus d'une fois, dévié de son but, son travail du moins est instructif et fécond en précieuses expériences. Condillac a beaucoup profité de deux esprits plus puissants que le sien, Hobbes et Locke, mais il observait et pensait beaucoup par lui-même.

Pour son principal ouvrage, le *Traité des sensations*, il fut encore aidé par les ingénieux entretiens d'une personne douée, dit-on, du génie des spéculations métaphysiques, mademoiselle Ferrand. La mort lui enleva cette amie; et il écrivit seul l'ouvrage médité en commun. Mais peut-être, dans la forme délicate de ce livre, est-il resté quelque trace d'une semblable association d'idées. Par là, le *Traité des sensations* offre une agréable et piquante lecture, bien qu'on puisse ne pas admettre cette fiction d'une statue animée sur laquelle l'auteur essaie et conjecture l'action successive des sens, qu'il ne connaît lui-même que par une épreuve simultanée. Deux choses ont surtout occupé Condillac dans son étude expérimentale de l'esprit

humain, l'association des idées et la puissance des signes. Ce qu'il en a écrit a fait naître une science tout entière, ou du moins une école, *l'idéologie*. Mais, avant Condillac, Hobbes avait eu cette opinion, que les mots sont nécessaires pour la conception des idées. C'est lui qui avait dit, dans son latin barbarement expressif: *Homo, animal rationale, quia orationale*. Et ailleurs, il définit ainsi l'intelligence : « Une certaine repré-
» sentation des choses qui se forme d'après la
» signification convenue des termes (1). » Et ailleurs : « Une chose nommée, dit-il, est toute
» chose qui peut être conçue par la pensée, ou
» dénombrée par le calcul. » Voici l'exemple qu'il en donne.

» L'emploi des mots, dit-il, pour écrire les
» pensées, n'est nulle part aussi visible que dans
» les nombres. En effet, l'idiot, qui ne peut énon-
» cer de mémoire les chiffres *un*, *deux*, *trois*,
» peut cependant remarquer chaque coup suc-
» cessif d'une horloge, et dire chaque fois *un*.
» Mais il ne sait pas quelle heure a sonné (2). »

---

(1) Est intellectus imaginatio quædam, sed quæ datur ex verborum significatione constitutâ.

(2) Verborum usus in cogitationibus conscribendis nusquam ita manifestus est ut in numeris. Stultus enim natu-

Condillac a pris de Hobbes toute cette théorie, dont il s'est dit l'inventeur; et après s'en être servi pour expliquer, non pas seulement l'action, mais presque la formation de l'intelligence, il en a déduit, en général, ses principes sur la logique et l'art d'écrire. J'en demande pardon à Hobbes et à Condillac. Mais n'ont-ils pas interverti l'ordre des faits, et commis, sur la question des signes, la même erreur que sur celle des sens? N'ont-ils pas pris une seconde fois le moyen pour la cause, en supposant que les signes précèdent la pensée, tandis qu'elle les a précédés, puisqu'elle les a faits. Le caractère, la vertu propre de l'esprit humain, c'est évidemment d'imposer les noms, parce qu'il perçoit les idées des choses; et Adam le nomenclateur, Adam, nommant les êtres que le Créateur amène devant lui, n'est peut-être, dans la Genèse, qu'une sublime allégorie de cette puissance innée de l'esprit humain.

Condillac, comme le prouve son *Traité des systèmes*, était fort sévère pour les conjectures

---

ralis qui ordinem verborum numeralium, unum, duo, tria, memoriter pronuntiare non potest; observare tamen potest singulos ordine ictus horologii, et annuens dicere unum, unum, unum. Sed quota hora sonuit scire non potest.

des philosophes. Il avait grand dédain pour les *Archétypes* de Platon, et pour les idées *innées*. Mais, substituer à ces idées la puissance des signes, en faire dépendre uniquement notre intelligence, c'est reculer la difficulté, sans la résoudre; c'est se tromper en fait : car l'esprit conçoit la chose avant le nom; il la conçoit pour l'exprimer, et non parce qu'il l'exprime. Il n'est pas vrai de dire que les signes fixent le souvenir, *font* la pensée. Les langues elles-mêmes ne sont qu'une tachygraphie qui résume les qualités des choses qu'a perçues l'intelligence. Elles la servent, mais ne la forment pas. En admirant cet instrument, nous n'y verrons donc que *la première* et la plus adroite production de *la* pensée, qui, semblable à un grand ouvrier, invente les outils dont elle a besoin, pour la composition de ses plus délicats ouvrages. Le philosophe, au lieu d'indiquer ce double rapport, ne s'est-il pas trop arrêté à l'analyse de l'instrument même ?

En nous avertissant de l'importance des *signes*, Condillac n'avait pas dissimulé qu'il y liait toute sa méthode philosophique; et, dès son premier ouvrage, il exprimait à cet égard un vœu, qu'il eut occasion de satisfaire. Il souhaitait que ceux qui se chargent de l'éducation des enfans

n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'esprit humain. « Si un précepteur, disait-il, con-
» naissant parfaitement l'origine et le progrès
» de nos idées, n'entretenait son disciple que des
» choses qui ont le plus rapport à ses idées et à
» son âge, s'il lui apprenait à se faire des idées
» précises, et à les fixer par des signes constans,
» si, même en badinant, il n'employait jamais
» que des mots dont le sens serait exactement
» déterminé, quelle netteté, quelle étendue ne
» donnerait-il pas à l'esprit de son élève?

Devenu célèbre par cet *Essai sur les connaissances humaines* et par son *Traité des sensations*, Condillac fut appelé à faire l'expérience qu'il souhaitait. La cour de Parme lui confia l'éducation de l'Infant, petit-fils de Louis XV; et c'est pour ce jeune prince que le philosophe écrivit dès lors tous ses ouvrages. Malheureusement, la philosophie de la *sensation* et l'analyse des procédés du langage ne furent pas plus puissantes pour former un grand prince, que ne l'avait été, dans la bouche de Bossuet, le génie de la religion et des lettres. On sait ce qu'était devenu le grand Dauphin, après ces beaux livres de métaphysique et d'histoire, composés pour lui, et ce beau plan d'études classiques tracé dans une lettre latine au pape. L'Infant de

Parme, élevé pendant dix ans par les instructions et les livres de l'abbé de Condillac, ne fut pas moins médiocre que le grand Dauphin, et n'eut de remarquable qu'une extrême dévotion, résultat fort innocent de cette éducation analytique et philosophique. Le public n'en lut pas moins avec fruit quelques-uns de ces ouvrages, dont le prince avait trop peu profité.

Le *Traité de l'art d'écrire*, entre autres, est un bon livre sur un sujet usé. Dans un temps où la déclamation et le faux goût gâtaient déjà notre belle langue, ce livre n'était pas l'application la moins utile de la philosophie de l'auteur. On y trouve, comme dans cette philosophie même, plus de clarté que de profondeur. En annonçant qu'il ramène tout l'art d'écrire à la netteté et au caractère, Condillac faisait une de ces divisions simples et tranchées qui n'instruisent pas beaucoup : car qu'est-ce que le caractère? et que ne peut-on pas comprendre sous ce mot? En mettant un grand prix à la liaison des idées, il donnait sans doute un excellent conseil de critique et de goût; mais en ne concevant cette liaison que sous la forme philosophique, il méconnaissait souvent cette logique plus intime de l'imagination et de la passion, qui occupe tant de place dans l'éloquence

et la poésie ; et, à force de précision, sa critique devenait parfois inexacte et fausse.

Condillac, aimé des philosophes, sans leur être asservi, et protégé de la cour, fut nommé à l'Académie française en 1768 : il n'y vint qu'une fois. Il y remplaçait un représentant modeste du dernier siècle, l'abbé d'Olivet, si bon grammairien, sans ombre de métaphysique, et si bon écrivain, sans aucune imagination, et par le seul art d'employer avec goût la belle langue du dix-septième siècle. Avec d'Olivet s'en allait la vieille Académie. Condillac, par sa belle méthode, faisait de l'étude même de la langue une partie de la philosophie; et il était, par de nouveaux motifs, le défenseur de la bonne tradition littéraire et du goût, bien que parfois ses remarques sur nos grands écrivains du dix-septième siècle rappellent un peu les procédés techniques de Blair, corrigeant et gâtant la phrase heureuse et libre d'Addison.

Dans ses écrits d'histoire et d'économie politique, Condillac a été fort surpassé. Son *Traité de commerce* fut oublié, quand on put lire Smith. Sa philosophie sera-t-elle également effacée? On peut en douter.

Il y a deux choses dans l'homme : l'esprit et les ouvrages. Lors même que le temps, les re-

cherches nouvelles, le progrès de la science ôtent beaucoup aux ouvrages, l'esprit garde son rang, s'il eut des qualités éminentes. L'esprit de Condillac eut, dans un haut degré, la justesse, la pénétration, la clarté. Sa méthode vaut par elle-même, indépendamment du faux ou du vrai qu'elle a trouvé. Par là, sans doute, il sera lu; et quand disparaîtront peu à peu, sur cette mer du dix-huitième siècle, quelques renommées encore flottantes, la sienne vivra, et sera comptée dans l'histoire de la philosophie.

Sauf une querelle de métaphysique avec Buffon, et quelques liaisons d'amitié avec Duclos, d'Alembert, Diderot, il fut peu mêlé au mouvement philosophique du siècle. Il revint de la cour de Parme, pour vivre dans la retraite, à sa terre de Flux. Il y mourut, occupé de son livre sur la *Langue des calculs*, le meilleur de ses ouvrages, s'il faut en croire le plus ingénieux (1) philosophe de son école, et le plus habile héritier de son pur et savant langage.

(1) M. La Romiguière.

VINGTIÈME LEÇON.

Retour vers la poésie.—Quelle influence elle recevait des opinions dominantes. — Dernier éclat de Voltaire. — Poésie dramatique. — Saurin, de Belloy, Lemierre. — Théâtre comique. — Poésie descriptive. — Ce qui manque à Saint-Lambert, comparé aux poètes anglais. — Commencemens de Delille. — Poésie mondaine. — Poésie antiphilosophique.—Malfilâtre; Gilbert.

Messieurs,

Parmi ces savantes analyses de l'esprit humain, que devenait la poésie? Je ne dirai pas que la philosophie l'avait tuée : ce serait calomnier l'une et l'autre. Comment la philosophie, sans laquelle Cicéron ne concevait pas d'éloquence, serait-elle mortelle à la poésie? Un

exemple célèbre ne prouve-t-il pas que la doctrine même la plus contraire à l'enthousiasme, l'épicuréisme, le matérialisme, s'est rencontré avec la plus éclatante poésie, dans une civilisation jeune encore? Où trouverez-vous plus d'enthousiasme que dans les beaux vers de Lucrèce, colorant de son imagination les sophismes de la Grèce incrédule? Je ne conçois pas l'anathème d'un poète mécontent du dix-huitième siècle :

. . . . Maudit le froid puriste,
Qui le premier nous dit, en prose d'algébriste :
Pensez, ne peignez pas. . . . . . .

Il faut et penser et peindre. Et nous avons pu remarquer déjà quel ordre de hautes pensées la philosophie de Newton communiquait au poète, par la nouveauté même des images qu'elle découvrait à sa vue. Que la philosophie soit religieuse et morale avec Cléanthe, ou incrédule et voluptueuse avec Lucrèce, *qu'elle* vienne enhardir et dénouer l'enfance d'une langue, ou qu'elle ranime le déclin d'une langue vieillie, elle peut également former des poètes : car le libre penser est ami de l'imagination.

Lorsque, dans la gravité du siècle de Louis le Grand, à côté de cette poésie correcte et ma-

jestueuse, le brillant abbé de Chaulieu laissait échapper, dans des vers pleins de négligence et de feu, ces rêves d'une vie libre et douce, et opposait presque seul à la philosophie religieuse du temps sa philosophie sensuelle, il était poète aussi. Un élève le suivit, et le devança dans la route hardie qu'il avait ouverte. Ce merveilleux élève fut Voltaire. Mais, malgré son génie, et à part quelques ouvrages où il fut inimitable, la poésie, nous l'avons vu, déclinait autour de lui, et quelquefois sous sa main. La composition était moins pure, le vers moins savant et moins fort, l'imagination moins hardie, quoique l'esprit fût plus libre. Cela tenait à l'état social. L'histoire publique et privée de la France, pendant un demi-siècle, nous dira comment la poésie n'y pouvait naître, hormis cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée, dont Voltaire était le souverain modèle, et à laquelle sa vieillesse même donna parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôtait de coloris.

Mais à côté de cette vraie poésie de Voltaire, celle de son esprit, de son caractère et de son temps, il y avait sa poésie convenue, sa poésie théâtrale, et les nombreux imitateurs qu'elle avait faits. C'est là que se marque le

décadence, et qu'on peut en étudier utilement les différens caractères. C'est là que notre tragédie classique, en gardant même règle, mêmes formes, même dignité, perd toute vérité. La comédie dégénère beaucoup moins; et, de plus, comme elle est une image du temps, sa décadence même mérite d'être étudiée; ce qui n'ajoute pas à l'art profite du moins à l'histoire des mœurs.

Puis, de la satiété du genre héroïque, mais sans inspiration nouvelle, nous verrons naître un genre nouveau, le genre descriptif, qui n'est que l'art de peindre, sans savoir composer un tableau. Rien, dans ce genre en France, n'aura le caractère que le goût vrai des champs, et que des mœurs plus sages donnaient à quelques poètes d'Allemagne et d'Angleterre.

Pour trouver encore de la poésie en France, il faudra la demander à l'homme qui la faisait jaillir depuis soixante ans, et la prendre à cette source de dérision mondaine qu'il avait *surtout* exploitée. Vers 1770, c'est encore le vieux Voltaire qui fera les meilleurs vers; car il les fera naturels, aisés, rapides, dans la *Tactique*, le *Russe à Paris*, et surtout dans l'*Epître à Horace*.

Puis, pour dire vrai, ce qui se fera de bon encore, ce sont quelques vers faits à cette école,

par des amis ou des ennemis, une pièce ingénieuse de Rulhière, quelques bonnes scènes dans une froide comédie de Palissot, puis enfin les deux satires et quelques odes de ce malheureux jeune homme qui fit à l'hôpital, et près de mourir, ses plus beaux vers, et qui avait été le disciple de sa haine contre Voltaire, comme tous les autres l'étaient de leur enthousiasme. Tant Voltaire a régné sur toute la poésie de ce siècle!

Jamais nous n'aurons passé si vite sur tant de sujets. Mais nous faisons cette fois plutôt l'histoire d'une époque de la poésie, que la biographie des poètes.

Avant la vieillesse de Voltaire, et dans son école dramatique, nous rencontrons les débuts de Saurin et sa tragédie d'*Aménophis*, toute en allusions contre le despotisme des prêtres sur les rois. Voltaire en fut charmé. « Vous êtes » donc de notre tripot? écrivait-il à l'auteur; et » vous faites de fort beaux vers, monsieur le » philosophe; je vous en félicite, et vous en re» mercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu » avec vous. »

Curieuse vicissitude des mœurs! Le grand évêque de Meaux s'était donné bien de la peine

pour attirer en France, et ramener au catholicisme un jeune ministre protestant de Hollande; il l'avait eu long-temps pour commensal, pour ami, et l'avait encouragé dans des études qui le firent entrer à l'Académie des sciences. Un demi-siècle plus tard, le fils de ce ministre converti par Bossuet, trouvait le même appui dans Helvétius; et, pensionné par le financier son ami, il composait pour le théâtre des pièces philosophiques.

Ce caractère qui fit leur succès leur ôte maintenant toute vérité: témoin la meilleure pièce de Saurin, son *Spartacus*. Le poète ne s'est pas contenté de donner à son héros une générosité naturelle, qui, mêlée aux emportemens de sa vengeance, et en contraste avec la barbarie de ses compagnons, pouvait ressortir avec plus d'éclat. Il en fait un philosophe cosmopolite, un sage épris de l'amour de l'humanité. Ce n'est pas tout: il a voulu l'ennoblir encore par la passion romanesque d'Emilie, fille du consul, qui, deux fois prise par les soldats du *Gladiateur*, et deux fois renvoyée par ses ordres, revient, on ne sait comment, causer familièrement avec lui dans sa tente, et y est, à la fin, surprise par le consul vainqueur. L'invraisem-

blance va même ici jusqu'au ridicule lorsque, Émilie cherchant à justifier son inconcevable visite, Crassus lui répond :

> Non, j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise ;
> Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer.

L'entreprise de venir causer tête à tête avec Spartacus! et un père qui, par prudence, feint de l'ignorer! Cette étonnante explication, oubliée par La Harpe dans son jugement sévère sur la pièce, indique assez tout ce qui manque ici de bienséance et de vérité. Mais cet ouvrage offre du moins, dans un genre qui touche à la déclamation, quelques traits d'éloquence.

Saurin, que l'on peut placer au premier rang des imitateurs de Voltaire, emprunta, comme lui, au théâtre anglais. Sa tragédie de *Blanche et Guisçard* est tracée sur le modèle du *Mariage de vengeance*. Mais, malgré quelques vers énergiques et même simples, elle est loin d'atteindre au pathétique de l'ouvrage anglais; et elle appartient à cette décadence de l'art, où les situations sont violentes et l'expression faible.

A la même époque, la palme tragique était poursuivie par un homme qui, s'il n'eut pas tout le talent du poète, en eut au moins la passion et le caractère.

Au théâtre, Lemierre ne fit d'abord qu'imiter de Voltaire les sentences philosophiques et les tirades, à l'élégance près. Même le beau sujet de *Guillaume Tell* ne l'avait pas enhardi à sortir des formes convenues de notre tragédie; et sa pièce paraît bien sèche, bien froide, bien timide, si on la compare au libre et vaste drame où Schiller a si vivement dépeint et les mœurs féodales, et la tyrannie étrangère, et la vie du chasseur et du pâtre de la montagne, et cette naïve conjuration de Rutli. De ces différentes scènes données par l'histoire, ou devinées par le poète indigène, Lemierre n'osa reproduire que la situation pathétique de Tell, abattant la pomme sur la tête de son fils; et il n'essaya même cette hardiesse qu'à la reprise de sa tragédie, que de généreux sentimens et beaucoup de sentences déclamatoires avaient fait applaudir.

C'est ici que vient se placer, dans le point de vue de l'art, une tentative nouvelle, ou plutôt une apparence de nouveauté, qui fut, si l'on peut parler ainsi, politique plus que littéraire. Un homme d'esprit, qui connaissait le théâtre en littérateur et en comédien, De Belloy, fit représenter, en 1765, le *Siége de Calais*, et obtint, à la cour, à Paris, dans toute la France,

ce succès brillant, universel, qui semble appartenir au génie ou à l'extrême nouveauté. Le *Siége de Calais* fut applaudi, comme le *Cid* à sa naissance.

Cet ouvrage pourtant ne marquait pas un progrès dans l'art d'approprier à la scène les sujets modernes ou nationaux. La fable en était pénible, les caractères exagérés, le style factice et contourné. La forme sententieuse y était prodiguée, comme dans le drame de Voltaire; mais le but était différent. C'était l'esprit monarchique, au lieu de l'esprit philosophique. Cette intention était la grande nouveauté du poème. Depuis *OEdipe*, et à travers la mythologie même, le théâtre était philosophe, prêchant la tolérance religieuse, l'égalité des rangs, l'indépendance des hommes. Ici, au contraire, le dévoûment au prince, la foi monarchique se trouvaient portés aux nues dans un poème à l'honneur national; car, sous ce rapport, le sujet était choisi et traité avec beaucoup d'art. Les sentimens mêmes d'opposition que l'auteur avait à combattre étaient flattés dans son ouvrage. L'apothéose était pour le roi; la gloire pour la bourgeoisie. Ce maire de Calais, que le poète faisait parler en vers si emphatiques et si durs, plaisait à l'esprit nouveau. La no-

blesse était honorée, même un peu adulée, dans le personnage chevaleresque d'Harcourt : la royauté, relevée par le dévoûment dont *elle* recevait l'offrande, brillait, quoique inactive. Une sorte d'enthousiasme répandu dans toute la pièce couvrait l'un par l'autre le patriotisme et l'esprit de cour. La scène retentissait de ces mots vivement applaudis :

Mais que voyais-je en France ? un roi maître suprême,
Des grands que son pouvoir a seul rendus puissans,
Du bras qui les soutient appuis reconnaissans,
Un peuple doux, sensible, une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance.

Quelques autres vers semblaient une allusion contre l'esprit philosophique et cosmopolite.

Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant les malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyen du monde.

Ces vers étaient médiocres, mais plaisaient fort à la cour.

D'autre part, l'esprit d'opposition entendait avec joie les maximes de liberté que les chevaliers d'Edouard proféraient au nom du parlement d'Angleterre ; et le nom si nouveau de citoyen, répété presque aussi souvent que le

nom du *maître qu'on adore*, flattait les oreilles du public.

Ainsi, cet ouvrage, fait avec plus d'industrie que de talent, mais agréable à tous par quelque côté, à la fois officiel et populaire, enlevait un immense succès, en paraissant aux uns la victoire de la monarchie sur l'Encyclopédie, pendant que, pour les autres, il flattait, sous le faste des grands mots d'amour et de fidélité, l'esprit naissant de liberté publique et d'égalité. Ce mélange se retrouve jusque dans les adulations de la dédicace à Louis XV, que De Belloy ne craint pas d'appeler *l'âme la plus vertueuse de son empire*.

Enfin, l'époque où cette pièce fut représentée, et l'espèce de courtisanerie nationale dont elle était remplie, en faisait une sorte de consolation venue fort à propos pour l'amour-propre français. C'était à l'issue de la guerre de *sept ans*, après une paix nécessaire, dont nos ennemis et nos alliés profitaient également, et qui nous laissait avec des sacrifices sans résultat et sans gloire. Mais, ces ressorts étrangers à l'art une fois écartés, il ne reste plus, dans cette tragédie tant applaudie, qu'un grand trait de notre histoire, surchargé d'incidens romanesques, quelques beaux mouvemens, et quelques vers heureux.

La fille du gouverneur, cette Aliénor qu'Edouard voudrait faire vice-reine de France, en la mariant avec d'Harcourt, ne jette un peu de variété dans l'ouvrage qu'au prix de toute vraisemblance. Hors de là, il n'y a plus que la situation des bourgeois de Calais, qui vont et reviennent, ballottés entre la grâce et le supplice. L'idée de les sauver un moment, à la faveur de la joie qu'un cartel envoyé par le roi de France donne au roi d'Angleterre, est assez bizarre, et ne sert qu'à cette exclamation du poète, par la bouche d'un personnage :

. . . . Apprenons aux Français qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent.
Peuple, ton souverain veut s'immoler pour toi;
Et l'on te blâme encore d'idolâtrer ton roi!

Le cartel ne tenant pas, Edouard ordonne le supplice des six bourgeois. Délivrés alors par la ruse généreuse d'Harcourt, ils reviennent volontairement; et force est au roi de faire grâce à ce double héroïsme.

Tout cela ne vaut pas, je crois, le simple dévoûment conté par Froissart, lorsqu'il montre, dans l'assemblée du peuple, les six bourgeois donnant leurs noms l'un après l'autre, chacun avec son parent ou son compère, puis allant d'un ferme courage, « la hart au col, » devant

Edouard. Que parlons-nous de Froissart ? On dirait que le poète ne l'a pas lu. Et cependant, à défaut de vérité, il y a dans ce drame du *Siége de Calais*, de la chaleur et du prestige. Dès le premier acte, la scène d'Eustache de Saint-Pierre et de son fils revenant blessé du combat est vive et saisissante. L'épisode du transfuge d'Harcourt n'est pas sans éclat dramatique. Eustache de Saint-Pierre lui-même, quoique trop déclamateur, excite un puissant intérêt. On conçoit la vertu de ces noms et de ces souvenirs : c'était un dernier triomphe pour l'esprit de la vieille monarchie ; et elle s'en applaudissait, sans voir combien cet esprit même était changé.

De Belloy se hâta de choisir un autre sujet dramatique dans nos annales ; et il mit en scène *Gaston* et *Bayard*, les noms les plus aimables et les plus glorieux de la chevalerie historique.

Le Bayard de cette tragédie ne ressemble guère, il faut l'avouer, à celui des Mémoires du *bon serviteur*, à Bayard, tel qu'il est dépeint par son fidèle écuyer, depuis le jour où il sortit de *Page* jusqu'à sa mort. Les circonlocutions, l'emphase et les sentences ont remplacé le bref et cordial langage du chevalier *sans peur et sans reproche*. Là encore, il faut reconnaître cependant, à travers un romanesque

assemblage de conspiration et d'amour, je ne sais quel mouvement de scène qui plaît et intéresse.

La rivalité d'amour de Bayard et de son jeune général, son duel, son repentir et son fameux vers,

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste,

sont célèbres à force d'avoir été critiqués. Mais c'est un beau langage que celui de Bayard blessé, et disant à ses soldats :

Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte;
Retournez à l'assaut; près de votre étendard,
Placez au premier rang les restes de Bayard.

Toutefois cette pièce, et ce que fit encore De Belloy dans sa *Gabrielle de Vergy*, et ce qu'il projetait dans ses préfaces, ne relevait pas le drame tragique en France. L'innovation se bornait au titre et au sujet. Dans le reste, dans la forme, dans le style, il n'y avait d'autre innovation que la décadence. Un mot expliquera notre pensée.

Cette dignité soutenue qui fait le caractère du drame de Racine, et qui s'alliait si bien à la perspective lointaine des sujets antiques, De

Belloy la reporte dans les sujets nationaux et modernes. Seulement, au lieu de l'exprimer avec la pureté de diction des grands maîtres, il la contrefait dans un langage incorrect et monotone. La tragédie nationale, avec l'éloquence naturelle des temps et des hommes, cette tragédie, telle que Shakespeare l'a faite pour ses compatriotes, continuait de manquer à notre pays ; et les tentatives qu'un homme d'esprit et de talent faisait pour l'introduire, étaient moins des créations durables que des expédiens pour amuser la satiété publique. Ainsi s'abaissait ce grand art du théâtre, qui avait été la plus haute poésie de notre France ; et ses plus nouveaux, comme ses plus pathétiques accens, étaient encore ceux que le vieux Voltaire avait fait entendre dans les belles scènes de *Tancrède*.

Ce déclin était moins marqué dans la comédie, bien que tout ait paru déclin après Molière. Mais, l'élégante et ingénieuse comédie des premières années du dix-huitième siècle devenait plus rare.

Ce n'était pas sans doute qu'il y eût moins d'esprit et moins de sociabilité ; mais la comédie veut autre chose que de l'esprit. La plaisanterie même n'est pas le comique ; et le monde le plus raffiné n'est pas le plus favorable au pein-

tre comique. Dans le progrès de l'élégance et de la corruption, les défauts saillans s'effacent; et il ne reste plus que des vices, ou cachés, ou trop hardis pour être mis sur la scène. C'est ainsi que la vraie, la forte comédie du dix-huitième siècle, sous le libre pinceau de Collé, ennemi des philosophes et commensal des grands seigneurs, quitte la publicité du théâtre pour le huis-clos des petits appartemens, et atteste doublement les mœurs de la société privilégiée qui fournissait le sujet des pièces, et les acteurs de la représentation.

En dehors de ces peintures, la comédie régulière et ostensible gardait encore la finesse et l'agrément. Quelques-uns même de ses défauts de goût lui donnent une vérité de plus. Dans la subtilité et l'élégance fardée de la *Coquette corrigée* de Lanoue, on reconnaît l'influence de l'esprit d'analyse sur les mœurs, même les plus frivoles; et cette comédie, dont la critique a sévèrement noté les fautes de style, est pour l'histoire un ingénieux crayon du monde du dix-huitième siècle.

Parmi les comédies de la même date, où ce défaut du temps est en partie corrigé par le talent de l'auteur, il faut nommer les *Fausses infidélités* et la *Mère jalouse* de Barthe,

ingénieux écrivain, qui remplit supérieurement un cadre étroit.

Dans les *Fausses infidélités*, comédie charmante parmi les pièces qui ne font pas rire, mais sourire, on reconnaît cette société où les rangs se sont rapprochés, non plus pour se heurter, mais pour se confondre, où la gaîté vive a pris la forme de l'ironie, où les prétentions de l'esprit commencent à remplacer celles du rang, où la seule passion vive est la vanité, où l'on est las de tout, même de l'amour et du plaisir. Pour une telle société, la pièce est écrite dans un excellent goût; et elle a fixé, par le style, une nuance de la langue et de l'esprit du monde.

Le même cachet se montre dans quelques scènes heureuses d'une grande comédie de Desmahis, homme du monde qui faisait avec goût des vers faciles, et mourut jeune, après avoir brillé dans les sociétés, où se taisait Rousseau. On retrouve çà et là le même agrément sous la plume d'un auteur plus fécond qu'inventif, Boissy. On ne peut l'expliquer en lui, que par ce goût général de conversation élégante, ce jeu habituel de l'esprit, cette prestesse de formes ingénieuses, qui appartenait au *Paris* du dix-huitième siècle, et en était

comme la langue vulgaire. Boissy, très-exercé à la versification facile de la comédie, est bien loin de la vivacité légère et du coloris de Gresset. Il était d'ailleurs auteur par métier, souvent malheureux et pressé. Et toutefois, sous ce reflet de l'esprit du temps, sa comédie des *Dehors trompeurs* offre des scènes écrites avec un goût exquis d'aisance et de persiflage. Un jour, il faudra les étudier dans notre langue devenue moins spirituelle et plus rude; mais elles resteront perdues dans ces œuvres complètes qu'on ne lit plus.

Cette comédie du *grand monde* nous laisse loin de la haute comédie, de la comédie à caractère, celle qui est vraiment œuvre de poëte. Barthe l'avait tentée dans un beau et difficile sujet, *l'Egoïste*. Manquait-il de modèles ou de talent, pour le traiter? non, sans doute. Toutefois l'ouvrage, bien conçu, écrit avec art, et semé de traits énergiques, n'est plus joué. Cela ne tiendrait-il pas au sujet même, *plus triste* que comique, et n'ayant pas, comme le *Tartufe*, un côté plaisant qui couvre l'odieux du fond? Et puis, l'égoïsme, fortement tracé, se confond avec la perversité même, et n'en est plus distinct. L'homme personnel de Barthe n'est au fond que le malhonnête homme, dur, avide,

fourbe, inhumain. Il eût fallu bien du génie peut-être pour adoucir à la fois et marquer ces nuances, et faire que l'*Egoïste* fût ridicule, autant que puni. Il eût fallu surtout éviter les scènes de bel esprit, les thèses élegantes, ou du moins les lier à l'action, en faisant de la philanthropie ce que Molière avait fait de la religion. Cela même était difficile; c'était entreprendre un nouveau *Tartufe*. Quoi qu'il en soit, la comédie de Barthe, à la gaîté près, mérite une place à part. Elle porte à la fois la marque du temps et de l'esprit de l'auteur, je n'ajouterai pas, celle de son caractère; car je trouve qu'il a calomnié même l'égoïste. On raconte toutefois que, très-préoccupé de son ouvrage, étant venu le lire au chevet de Dorat, qui, fort jeune, se mourait de chagrin et d'épuisement, le malade, après avoir fait effort pour l'écouter, lui dit : « C'est très-bien, mon ami; mais vous avez oublié un trait dans votre caractère principal, celui d'un homme qui vient lire une pièce en cinq actes à son ami mourant. »

Le théâtre, sous les formes les plus diverses, le rire et les larmes, semble avoir quelque chose de commun, puisque plusieurs génies ont réussi à la fois dans ces genres opposés.

Cette double tentative doit se multiplier dans les époques de décadence et d'imitation. Aussi, malgré l'exemple de Voltaire, si malheureux dans la comédie, presque tous ceux qui, dans le dix-huitième siècle, avaient fait des tragédies, firent aussi des comédies, ou du moins des opéras-comiques, comme Marmontel. L'auteur de *Spartacus* ne se refusa pas à cette épreuve, et il y porta plus de naturel que dans ses tragédies. Marié, dans un âge mûr, à une personne spirituelle et belle, il était fort répandu dans le monde. Ami des opinions spéculatives d'Helvétius, il en trouvait la pratique fort peu philosophique, et la blâmait dans les mœurs du siècle, avec une douce et piquante raillerie. C'est le caractère de deux jolies comédies qu'il écrivit en prose, le *Mariage de Julie* et *les Mœurs du temps*. Un trait des mœurs de l'époque lui fournit encore sa petite pièce de *l'Anglomanie*, esquisse en vers libres sur un sujet un peu faiblement conçu. Saurin, du reste, en cela, suivait encore Voltaire, devenu fort mécontent de l'influence anglaise qu'il avait appelée sur notre littérature.

A défaut de ce que le raffinement de la société, dans le dix-huitième siècle, ôtait de verdeur et de nerf à la comédie, il semble que l'esprit

de secte ou de parti pouvait lui venir en aide. Mais cet esprit, on le sait, n'est pas le plus favorable au bon choix et à l'expression vraie du ridicule. Presque toujours il manque le but, en le passant. Et puis, quand la société est partagée par quelque grande scission philosophique ou politique, il n'y a pas, pour la satire comique, de succès universel. Le ridicule est nié toujours par une moitié du public. C'est ainsi que la guerre faite à quelques abus de la philosophie enrichit assez peu la comédie du dix-huitième siècle.

Un homme d'esprit se rencontra cependant, pour entreprendre cette œuvre, au risque de s'attirer pour représailles, non pas les comédies, mais les pamphlets de Voltaire. Ce fut Palissot, dont la longue carrière, d'abord agitée de querelles, s'est terminée très-paisiblement de nos jours. Né à Nancy, en Lorraine, il avait débuté, fort jeune, par une petite comédie satirique contre Rousseau et son premier discours. Puis, il voulut s'en prendre à l'armée philosophique tout entière, sauf le général cependant trop redoutable pour être attaqué. Notez que Palissot, en frappant un parti, n'appartenait pas à l'autre. Il était, comme il le dit un jour, un de ces incrédules, qui ne sont pas

philosophes. Son protecteur, le duc de Choiseul, si souvent loué par Voltaire, était aussi, dans le fond, de l'avis des philosophes, en tout ce qui ne touchait pas la cour et le ministère; mais, embarrassé ou blessé par quelques libertés qu'on prenait sur ces deux points, il commanda vengeance à Palissot, dont il s'était déjà servi contre le roi de Prusse. De là, messieurs, la comédie des *Philosophes*, jouée en 1760 sur le Théâtre-Français, dans ce même but de défense monarchique, qui donna tant d'éclat au *Siége de Calais*.

La comédie des *Philosophes* réussit comme un pamphlet piquant; et elle a passé de même, quoique écrite avec finesse et pureté : mais elle manque de plan et de verve. En effet, l'intrigue est celle des *Femmes savantes*, avec une noirceur de plus dans le dénoûment; et le style n'est qu'élégant. On y rencontre quelques bons vers de satire, plutôt que de comédie, c'est-à-dire des vers où parle l'auteur, mais non le personnage. Palissot, avec beaucoup de malice spirituelle, avait peu d'invention. La meilleure scène de sa pièce, celle où un philosophe, en conséquence des théories fort indépendantes qu'il vient d'exposer sur la propriété, est à l'instant même volé de sa bourse par son

valet, n'est que la copie d'une excellente historiette des *Lettres provinciales*. Et, satiriquement parlant, la situation et le dialogue sont faibles, comparés à une scène des *Nuées*, où le grand maître en calomnie, Aristophane, fait paraître un fils libertin, qui, au retour de l'école de Socrate, bat son père, et prouve qu'il fait bien. Quel feu, quelle cuisante ironie! et cela contre Socrate! Dans la scène si folle, si outrée du poète grec, il y a toute la vraisemblance de la logique, et tout l'art insidieux du sophisme. Mais, dans la pièce française, quand le valet, pris sur le fait, balbutie pour s'excuser :

. . . . L'intérêt personnel,
Ce principe caché, monsieur, qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire,

il ne fait qu'une caricature d'expressions. L'attaque contre la doctrine ne semble pas sérieuse; et, pourtant, combien elle pouvait l'être! Palissot médit moins heureusement qu'Aristophane n'avait calomnié. La pièce française n'en irrita pas moins un parti puissant. Palissot, vengeur peu sérieux de la morale, avait mêlé, dans ses attaques, les hommes les plus dignes d'estime; et, sous un régime encore absolu, il y avait abus de pouvoir à livrer ainsi

au théâtre, sous leurs noms, des personnes vivantes. On s'indigna de toutes parts; et le pouvoir despotique, mais faible, qui avait *suscité* l'attaque, permit une représaille, qui, préparée d'avance, tombait sur Fréron. On le vit diffamé dans l'*Ecossaise*, en même temps que Diderot l'était dans les *Philosophes*. Mais, dans ces allusions trop faciles, l'art disparaissait : elles ne servent plus qu'à l'histoire de la société. Quelques traits de la comédie de Palissot sont instructifs à cet égard. Il peint surtout à merveille ce personnage de femme philosophe qu'on peut remarquer dans les Mémoires du temps. La manière dont *Cidalise* juge son mari en parlant à sa fille, est parfaite :

Votre père ! il est vrai que je n'y songeais guère.
Plaisante autorité que la sienne, en effet!
L'être le plus borné que la nature ait fait :
Nul talent, nul essor, espèce de machine,
Allant par habitude et pensant par routine.

Cela rappelle quelques jugemens de madame d'Epinay sur son mari. Et quand *Cidalise* parle ensuite d'un ouvrage qu'elle fait,

Qui doit être en morale une encyclopédie,
Et que Valère appelle un livre de génie,

la ressemblance est plus grande encore.

Le ridicule qu'avait touché Palissot était trop puissant pour céder à une seule atteinte. Le parti philosophique, qui, comme tous les partis, comptait bien des hommes médiocres, garda sa morgue et son engouement, assez bien attaqués dans une autre comédie, celle des *Prôneurs.* L'auteur de cet ouvrage, Dorat, écrivain facile, quoique affecté, ambitieux de tout, et ne manquant ni de finesse, ni d'humeur caustique, fut repoussé de la scène. Palissot se la vit également fermée. Il imagina d'y faire jouer *incognito* une pièce qui, par le titre, *l'Homme dangereux*, semblait sa propre satire. Il triomphe, dans sa préface, de l'ingénieuse méprise qu'il avait ainsi préparée; et il se désole d'avoir été découvert quelques jours trop tôt, et d'avoir perdu le plaisir de faire applaudir par ses ennemis sa comédie, à titre de satire contre lui-même. Demanderez-vous maintenant pourquoi Palissot, avec beaucoup d'esprit, manque de verve comique? Ses procédés par trop subtils suffisent pour l'expliquer. L'art veut quelque chose de plus franc et de moins cauteleux.

A part la diversion tentée par Palissot et Dorat, le théâtre, bon ou mauvais, resta philoso-

phique. Le théâtre est toujours de l'opinion dominante, depuis les *autos sacramentales* de Lopez et de Calderon, jusqu'aux vaudevilles philanthropiques de Sédaine.

Sédaine, car nous arrivons à lui, n'avait rien des écrivains que nous venons de nommer. Il n'était pas lettré; il versifiait mal; et on ne peut certes le nommer, en parlant de poésie, que parce qu'il avait de l'invention; et il en eut beaucoup. Cet homme, qui fit des épîtres, des poèmes, une foule de pièces de théâtre applaudies, et quelques scènes où il y a du génie dramatique, avait été, dans sa jeunesse, ouvrier maçon. Il le dit lui-même dans ses épîtres; et il rappelait, le jour de sa réception à l'Académie, qu'il avait taillé des pierres dans la cour du Louvre.

Jean-Jacques aussi avait été ouvrier, ou du moins apprenti, mais toujours étudiant, et élevé à lire le *Plutarque* d'Amiot. Sédaine est, dans le dix-huitième siècle, le seul homme parvenu sans culture à la célébrité littéraire. Cela même suppose en lui une force originale. Malheureusement cette éducation, qu'il n'avait pas reçue de l'étude, il la reçut de son temps; et il devint parfois prétentieux, affecté,

déclamateur, comme il eût été lettré. Il n'apprit point à écrire, sauf ce que l'instinct dramatique lui donna de vérité, dans le dialogue. Mais il recueillait ce qu'on disait autour de lui.

Voltaire ne goûtait pas sa jolie comédie de la *Gageure imprévue*. Il demandait si cette pièce était faite par un serrurier. Ne pensez pas à Molière, mais à l'élégance oisive et aux fantaisies de la société du dix-huitième siècle; et cette *Gageure* vous plaira. L'ouvrage de Sédaine, le plus admiré par Diderot, le *Philosophe sans le savoir*, marque encore bien mieux le dix-huitième siècle. Il y a tout de cette époque, la réalité et l'esprit romanesque. La révolution des mœurs paraît dans l'importance qu'a prise le commerce, et dans le bon sens un peu fastueux du principal personnage. Cette pièce annonçait l'émancipation de la bourgeoisie en France; et, en même temps, elle offrait une sorte de poésie bourgeoise, pour ainsi dire, le sérieux de la passion dans une jeune fille de boutique, l'enthousiasme dans un comptoir. Là remontent beaucoup de choses de nos mœurs actuelles; là commence la transformation même de la société.

Un critique célèbre, La Harpe, a vivement attaqué la philosophie des opéras-comiques de Sédaine. Mais d'abord cette philosophie, au

style près, est excellente sur plusieurs points, lorsqu'elle attaque des préjugés de vanité, ou des barbaries de législation. Et puis, ce qui nous importe dans l'histoire littéraire, c'est le fait même que blâme La Harpe, cette popularité dramatique donnée à des idées de réforme sociale, et cette philosophie qui agit par le vaudeville, comme par l'encyclopédie.

Le déclin de la poésie française, au milieu du dix-huitième siècle, se marquait dans les autres genres encore plus qu'au théâtre, n'était Voltaire, plus poète dans l'*Epître à Horace* que dans la *Henriade*, ou dans *Sémiramis*. Mais, au-dessous de lui cependant, il y eut un art et des talens qu'il serait injuste d'oublier. Diderot dit quelque part en critiquant les *Saisons* de Saint-Lambert : « Dans une cinquantaine d'années, lorsqu'un homme de goût tirera ce » poème de l'oubli dont il est menacé, il ci- » tera..... etc., etc. » Je ne sais si l'homme de goût viendra ; mais la seconde partie de la prédiction est accomplie. Quel homme, et même quel apprenti poète lit aujourd'hui les *Saisons?* Il y a trente ans, sous l'Empire, le nom de Saint-Lambert retentit encore. Il s'agissait de son *Catéchisme moral*, proposé pour un des prix décennaux. Mais son poème était déjà peu lu, quoique

le genre descriptif fût en grande faveur. Depuis, le genre a passé de mode ; et le poème est descendu de plusieurs degrés dans l'oubli. De son vivant, Saint-Lambert avait été vaincu, dans sa propre manière, par un maître bien plus brillant et plus habile ; et il ne pourrait aujourd'hui retrouver une place, quand celle de Delille est menacée.

Les renommées secondaires sont sujettes à ces disgrâces, que prononcent le caprice et la mode, en faveur d'autres idoles qui ne sont pas toujours préférables. Et puis, cette élégance de Saint-Lambert n'est pas la belle et classique diction ; elle n'en a que l'apparence ; elle n'en a pas l'âme et la vie. Les mots sont purs, le tour assez harmonieux ; souvent de la noblesse, nulle passion ; quelquefois de la magnificence dans l'expression ; de beaux vers un peu froids ; jamais d'éloquence. Diderot y avait noté, dit-il, beaucoup d'épithètes oisives ou mal choisies, de mauvaises expressions, de tours prosaïques. On était alors plus sévère qu'aujourd'hui ; on croyait que les détails font l'ensemble, et qu'il n'y a pas de bon style avec beaucoup de fautes. Saint-Lambert peut en effet prêter à cette critique directe. Mais ses fautes sont surtout négatives. Il versifie bien ; mais il

manque les occasions d'être poète. A côté de ce qu'il dit, une imagination même vulgaire entrevoit des choses qu'il aurait pu dire. Sous le travail, on sent une sorte d'aridité; et sous l'élégance, on trouve l'ennui. Je n'imputerai pas ce défaut à la philosophie du poète, quoiqu'elle l'ait trop privé d'émotions, et trop réduit aux images matérielles. Quelle passion et quelle poésie Lucrèce n'a-t-il pas mêlées aux dogmes d'Epicure! Avec quelle inimitable énergie et quel sombre pathétique n'a-t-il pas décrit la formation et les souffrances de la société! Saint-Lambert a rencontré le même sujet dans son quatrième chant; mais où est la poésie de Lucrèce? où est même celle de Thompson? où sont ces vers qu'on n'oublie pas, ces expressions qui animent la nature, et cette sensibilité qui la divinise pour le poète athée? Le fond du poème latin est une argumentation philosophique; les peintures des champs n'y sont qu'un épisode, une allusion : mais la poésie en est fraîche et riante, comme cette jeunesse de l'année qu'aime à décrire le poète.

Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque domos avium canere undique sylvis.

Le poète donne un sentiment à tout :

. . . . Desiderio perfixa juvenci
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis.
Usque adeo quidquam notum propriumque requirit!

S'agit-il des hommes, il est tendre, compatissant pour les chagrins du cœur et les deuils de la famille. Il écrit ces vers sublimes de douceur et de mélancolie :

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacitâ pectus dulcedine tangent.
. . . .
. . Miser! o miser, aiunt, omnia ademit,
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.

Oui, c'est là ce que l'Epicurien de Rome avait dit sur les mêmes pensées qui ont inspiré deux froids distiques à Saint-Lambert.

Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il devient étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Oh! que Lucrèce était un grand poète!

Thompson est loin de ce génie. Il n'a ni la précision, ni la grandeur antique. Mais son

cœur s'épanche à la vue des champs. Il abonde en images vraies, et en émotions naïves. Il a cette poésie du foyer domestique, où les Anglais ont excellé; et il la mêle à toutes les beautés de la nature, qui ne sont elles-mêmes pour lui, que l'ombre de la main du Créateur. Religieux et peintre, comment ne serait-il pas poète? Cependant, il écrivait dans le même siècle que Saint-Lambert, peu d'années avant lui, dans un pays plus philosophe que la France. D'où vient cette différence entre les deux poèmes? Elle ne tient pas seulement à l'inégalité des deux talens. Mais le poète anglais, à travers le luxe et la philosophie de Londres, est venu, dans la campagne que, pauvre, il parcourait à pied, respirer les mœurs pures de la vieille Angleterre. Quoiqu'il dédie son ouvrage à une grande dame, il sent avec le peuple, le peuple riche, et fier de sa libre patrie. Il est, comme lui, nourri de souvenirs bibliques. Il aime, comme lui, ses pâturages, ses forêts et ses flottes. De là jaillit sa verve; de là, sous un ciel brumeux et dans un âge philosophique, sa poésie encore si fraîche et si colorée.

Rien de semblable pour Saint-Lambert. Né dans un château, vivant à la petite cour de

Lorraine, ou dans la haute société de Paris, il ne jette sur la campagne qu'un regard d'amateur. Il y porte les raisonnements et les passions de la ville. L'hiver, qui montre à Thompson les plus terribles images de la nature et les plus grandes luttes de l'homme, rappelle surtout à Saint-Lambert les tragédies de Voltaire, l'opéra et les soupers en ville. Il peint tout cela dans son poème, avec une élégance ingénieuse, mais froide. Il peint le seigneur de village ou galant ou philosophe. Il s'élève avec force contre d'odieux abus; mais il ne dit rien, sur la misère des habitans de la campagne, qui vaille quelques lignes profondément pathétiques de La Bruyère. Puis, il est épicurien, autant que philosophe : il prêche la jouissance, avant le travail et les mœurs.

Tandis qu'un homme du grand monde chantait ainsi les *Saisons*, un poète de profession, Lemierre, imaginait de décrire, comme Ovide, les *Fastes* de l'année. Ce poème, on n'en connaît aujourd'hui que quelques beaux vers sur le *Clair de lune* : mais on pourrait en extraire beaucoup d'autres, élégans, poétiques, ingénieux : car Lemierre, homme bizarre et ridicule, disent les contemporains, avait de l'esprit en vers. Mais quel sujet il avait choisi! Je ne sais

si, dans les beaux temps de la foi chrétienne, ces pieuses traditions, ces fêtes, ces légendes, que ramène le cours de l'année, n'auraient pas inspiré un poète aussi élégant et plus grave qu'Ovide. Mais Lemierre a soin d'avertir, dans sa préface, qu'il a passé très-vite sur de tels souvenirs. Et, en effet, la plus gracieuse des solennités antiques adoptées par le christianisme, la *Fête des Rogations*, est à peine indiquée dans ses vers. Mais il décrit longuement et fort bien le *Carnaval* et le *Bal masqué*. Les *Fastes*, si l'auteur pensait et sentait davantage, se rapprocheraient de cette poésie à la fois descriptive et morale qu'ont tentée avec succès Cooper et Woodsworth. L'âme du poète ferait l'unité de l'ouvrage. Mais les *Fastes* ne sont qu'un recueil de vers, parmi lesquels il y en a d'excellens, qu'on ne lit pas.

Le même talent distingue son poème sur la *Peinture*, sujet difficile, traité avec plus de connaissances et moins d'art par Watelet, un de ces amateurs ingénieux, dont abondait le dix-huitième siècle.

Partout cependant déclinait la poésie. L'inspiration, la pensée lui manquaient; et l'expression avait faibli. Le dirai-je? la langue même semblait devenir moins poétique. C'était

à quelques égards, une des influences de Voltaire. Non qu'il faille se plaindre de l'incomparable netteté de sa prose; mais dans son commentaire de Corneille, sa critique, souvent minutieuse, en faisant la guerre aux gallicismes un peu vieillis, aux ellipses, aux figures hardies, appauvrissait notre idiome poétique, et le réduisait à l'élégance, qu'il a trop négligée depuis.

Sans doute, cette élégance brillait alors d'un vif éclat dans Colardeau, dans Léonard, dans Delille surtout. Mais combien elle était loin de la hardiesse et de la force vraiment classique! D'autre part, les dissidens, ou les novateurs en poésie, étaient souvent barbares, témoin beaucoup de vers de Lebrun. Voltaire, en lisant sa propre apothéose dans l'ode de ce poëte sur la petite nièce de Corneille, avait dû bien rire de ce langage emphatique et figuré: c'est que déjà notre idiome, au lieu d'être une argile souple à toutes les formes, était devenu, sous la main des grands maîtres, un marbre sculpté, dont les contours et les lignes ne pouvaient plus s'altérer sans effort et sans brisure; c'est aussi que l'étude de l'antiquité, origine et type de notre langue, était négligée; c'est que le goût classique se perdait; c'est qu'enfin le génie était rare, et l'affectation commune.

Rendons honneur cependant à cet effort qui fut tenté pour ranimer la poésie du dix-huitième siècle. Avant Ducis et ses succès au théâtre, Lebrun, sans être au rang des grands poëtes, comme l'a cru Ginguené, fut parfois un habile travailleur en expressions poétiques.

Malfilâtre était bien plus, si l'espérance publique, trompée par sa mort, n'a pas exagéré son talent. Il ne cherchait pas seulement, comme Colardeau, la douceur et la mélodie du langage. Il ne s'exerçait pas seulement à rendre le mécanisme du vers plus ductile et plus souple, afin de pouvoir appeler poésie tout ce qu'il exprimait heureusement, la description d'un paysage, ou celle d'une partie de *tric-trac*. Malfilâtre aspirait aux grandes beautés dans la composition et dans le style. Ses fragmens traduits de Virgile, ébauches mutilées et parfois incorrectes, semblent l'essai d'un art antique et nouveau, qui ramène notre langue aux hardiesses de Racine, et fait paraître un peu timide la versification de Voltaire. Son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus*, la seule chose qu'il ait achevée, respire une mollesse de langage, et une naïveté d'élégance, préférable aux efforts de la plus savante poésie. Enfin, il avait l'accent lyrique, si rare de son temps, et

il a fait, pour l'Académie de Rouen, une ode admirable sur le système *planétaire*. Tout cela n'était rien encore. Il voulait enhardir notre poésie par un grand et merveilleux sujet, la découverte et la conquête du Nouveau-Monde. Eut-il réussi? eut-il été Camoëns au dix-huitième siècle? Le malheur, l'abandon, la souffrance prévinrent sa noble ambition. Il mourut en 1767, à trente-quatre ans, peu célèbre encore, et sans avoir été jamais cité par Voltaire, si prodigue de louanges pour les jeunes écrivains.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

disait un poète, d'un talent moins facile, et d'une destinée non moins malheureuse, Gilbert. Une place est due à Gilbert dans l'histoire du dix-huitième siècle; car il osa, presque seul, lutter contre une opinion puissante.

Les plaisanteries de Palissot, et les vers quelquefois piquans de Dorat, dans sa comédie des *Prôneurs*, n'avaient fait qu'effleurer le dix-huitième siècle. Gilbert le perça plus au vif; et si parfois son invective littéraire est injuste, autant que poignante, il a, sur le scandale des grands et les vices de la cour, plus d'un trait qui rappelle la véra-

cité de Tacite, et la colère de Juvénal. Mais ce sont quelques vers remarquables : le goût n'est pas encore formé; l'effort se mêle à l'énergie, et la déclamation à la verve originale. On sent, à la recherche de certains tours, que le style n'est pas fondu d'un seul jet. Vous apercevez la roideur des muscles, la saillie des nerfs, et les formes trop prononcées, comme dans une esquisse d'académie. Que n'a-t-il été donné à ce jeune homme de travailler et de survivre! que n'a-t-il trouvé quelque ami qui l'ait consolé! Il était poète dans la satire et dans l'ode; il avait de l'amertume et de l'enthousiasme. Vous trouvez des mouvemens et des images sublimes, dans ses odes sur *le Jugement dernier*, sur *le Combat d'Ouessant*. Ses plus beaux vers, les seuls vers admirables qu'il ait faits, respirent une sensibilité aussi douce que l'expression en est éloquente. Gilbert, mourant à l'hôpital, à trente-deux ans, suicide involontaire dans un accès de folie, est une perte douloureuse pour les amis des lettres. Il y avait du courage et du génie dans ce jeune homme.

Les qualités diverses de Malfilâtre et de Gilbert, la grâce poétique et l'indignation violente, l'élégie et l'iambe, devaient se réunir dans un

seul poète, mais encore condamné à mourir dès la jeunesse. Nous le rencontrerons plus tard, et le verrons disparaître, tué par l'échafaud, comme Malfilâtre et Gilbert l'avaient été par la misère et l'indifférence.

Ainsi déclinait, dans le dix-huitième siècle, ce bel art de la poésie, que l'étranger a contesté parfois à la France. Enthousiasme, élévation lyrique, accent de la muse épique, rien ne pouvait durer ou naître; et les vers n'étaient pour nous que l'expression la plus piquante de l'élégance d'esprit et de l'ironie. Voltaire était, jusqu'à la dernière heure, le modèle inépuisable et charmant de cette poésie mondaine. Ses élèves tâchèrent de l'imiter, et furent parfois ingénieux. Un homme d'esprit, qui n'était pas poète, Rulhière, fit, dans le même goût, des vers excellens, et si bien travaillés qu'ils semblaient faciles. Les *Disputes*, *l'A-propos*, sont deux pièces légères, pleines de finesse et de grâce. Mais où était la poésie? dans Voltaire; et enfin, il allait mourir.

VINGT ET UNIÈME LEÇON.

Buffon. — Caractère de son génie. — Son éducation; ses voyages, ses premiers travaux. — Buffon se consacre à l'histoire naturelle. — Comparé aux anciens. — De l'étude de la nature à l'époque *de la renaissance*. — Philosophie de Buffon. — Vue générale de ses ouvrages. — Son éloquence. — Son influence et sa vie dans le dix-huitième siècle.

Messieurs,

Il est temps de remonter vers les grands objets, vers les grands travaux qui feront du dix-huitième siècle une date éternelle dans l'histoire du génie de l'homme. Pendant que l'imagination du poète allait s'épuisant, et que l'art, énervé par la mollesse des mœurs, faiblissait chaque jour, cherchons à quelle hauteur s'élevait l'éloquence appuyée sur les sciences

naturelles ou spéculatives, et comment l'horizon des lettres s'étendait avec l'immensité de la nature, et les espérances indéfinies de réforme sociale. Nous avons à parler de Buffon, et de Rousseau.

L'éloge de Buffon ne nous est accessible que par un côté de sa gloire. Mais, bien qu'il nous faille admirer l'écrivain, sans apprécier le naturaliste, et que la science, se dérobant à nous, semble ne nous laisser que son vêtement dans les mains, nous essaierons de rassembler sur cet homme illustre quelques vues et quelques souvenirs.

Au-dessus de toute science particulière, même de la plus vaste, il est une science générale qui la dirige, l'éclaire, et qui en est distincte. Cette philosophie de la science a son langage, l'éloquence, qui répand l'intérêt et la vie, là où l'esprit philosophique a porté l'ordre et la lumière.

Ce fut, dans l'activité du dix-huitième siècle, un événement mémorable que l'apparition des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, en 1749, un an après l'*Esprit des lois*, comme si le génie français eût voulu marquer sans intervalle son ambition de tout soumettre à l'analyse, de tout embellir par la parole. Toute-

fois, ce premier essai d'un ouvrage immense rencontra de graves objections dans les esprits sérieux faits pour l'étudier. L'admiration universelle ne vint qu'à la longue, et par cette imposante succession de travaux poursuivis pendant quarante ans. C'est à ce point de perspective qu'il faut juger l'influence de Buffon; c'est dans ce long terme qu'il a fondé sa gloire, non par la dispersion de sa pensée sur mille sujets, comme Voltaire, mais par l'unité d'une même production, comparable, pour l'éclat et la durée, à ces belles *stalactites*, qu'achève lentement la nature, dans le silence des grottes d'*Antiparos*.

Le génie de Buffon s'était formé, comme il s'exerça, par un long et patient effort. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante trois ans qu'il prétendit ouvertement à la renommée d'écrivain.

Buffon était né à Montbar, le 7 septembre 1707, de Benjamin Le Clerc de Buffon, conseiller au parlement de Bourgogne, et de dame Emmeline, femme de beaucoup d'esprit et de mérite, souvenir qu'il aimait à rappeler, par tendresse de fils, et par induction de naturaliste. Élevé avec soin et succès, rien ne montra d'abord en lui cet instinct passionné pour les recherches physiques, remar-

qué dès l'enfance dans Boerhaave, Tournefort, Linné, et d'autres savans célèbres. Ses premières études furent toutes de lettres et d'antiquités. Il les fit au collége de Dijon, avec les conseils du docte président Bouhier, vers le même temps que Charles de Brosses, et quelques autres jeunes gens d'esprit, qui soutinrent plus tard cette tradition de savoir et de bon goût, héréditaire dans le parlement de Bourgogne.

Sur la fin de ses études, dans l'année de philosophie, Buffon prit goût aux mathématiques; et sa vocation parut marquée pour cette science. La tendresse et la fortune de ses parens lui permettaient de ne pas se presser de choisir un état. Le premier usage qu'il fit de cette liberté fut de voyager. S'étant lié d'amitié avec un jeune Anglais de haute naissance, le duc de Kingston, et avec son gouverneur, homme fort savant, il les suivit à leur départ de Dijon, et visita en commun plusieurs parties de la France et de l'Italie. Cette course fut assez rapide; et on regrette de ne trouver dans ses écrits presque aucune trace du seul voyage qu'ait fait ce grand observateur de la nature. Il le termina par un séjour de quelques mois à Londres, où il accompagna son ami, et vint se livrer avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques, sur les-

quelles la Société royale de Londres jetait alors tant d'éclat.

De retour en France, et près de sa famille, Buffon vint fréquemment à Paris, où l'attiraient à la fois la curiosité de la science et le goût de la haute société. Doué d'un tempérament infatigable et d'un grand empire sur lui-même, sa jeunesse était à la fois très-laborieuse et très-dissipée, et la part qu'il faisait à l'étude, comme celle qu'il abandonnait au plaisir, invariablement déterminée. Dans les derniers temps de sa vie, on voyait encore près de lui le vieux domestique qui, depuis soixante années, avait charge de le réveiller chaque jour à six heures du matin. Cette tâche, devenue facile à la longue, et grâce au court sommeil de la vieillesse, avait été fort rude d'abord, mais toujours exactement remplie. Malgré les veilles des soupers et du jeu, toujours debout à la même heure, Buffon prolongeait son travail une grande partie du jour; et souvent il a raconté que, dans sa plus vive jeunesse, nulle séduction, nul attrait de plaisir ne lui faisait avancer d'un moment l'heure de loisir qu'il s'était réservée. Cela suppose sans doute moins de passion, que de volonté. Mais par là s'explique le prodigieux travail de Buffon, le caractère de ce travail, et peut-être

aussi l'idée générale qu'il se faisait du génie, en le définissant une *longue patience*.

Ce fut dans cette vie qu'à la suite d'une querelle de jeu, il se battit en duel avec un voyageur anglais, incident qui ne nuisit pas à sa faveur dans le grand monde. Cependant ses travaux, opiniâtrement continués, commencèrent à attirer l'attention des savans. Il avait publié la traduction de la *Statique des végétaux* de Hales, et celle du *Traité des fluxions* de Newton. Reçu peu de temps après à l'Académie des sciences, Buffon y traita quelques sujets techniques. Il fit, entre autres, plusieurs mémoires sur la croissance et la durée des bois, dont il s'était fort occupé, dans l'intérêt de ses propres domaines en Bourgogne. Mais rien dans ces études et ces travaux d'observation ne révélait l'invention scientifique. Le génie de l'écrivain paraissait moins encore, quoiqu'on ait pu le soupçonner à quelques pages de préface en tête de ses premières traductions. Là même ce génie était simple, sans éclat, reconnaissable seulement à l'extrême précision des termes, et à la mâle sévérité du style. Rien n'annonçait encore ces riches couleurs, et ce luxe d'élégance, dont Buffon fut si prodigue dans sa maturité.

Une occasion particulière vint, non pas sans

doute susciter le grand talent de Buffon, mais en réunir les forces, en diriger l'emploi. Le Jardin du roi, cet ancien apanage du médecin de Louis XIV, avait paru enfin mériter une intendance à part. On en avait chargé le savant Dufay. A sa mort, Buffon, désigné par lui, et connu de la cour par sa considération dans le monde, obtint cette direction scientifique, confiée de nos jours à la réunion des professeurs du Muséum. Dès lors, l'ardeur de Buffon se fixa sur un seul objet : étudier, enrichir les dépôts d'histoire naturelle du Jardin du roi, et, à côté de ces échantillons toujours si incomplets de la nature, décrire la nature elle-même, en raconter l'histoire, en expliquer les lois, en retracer les monumens.

Je ne doute pas que Buffon, quand il se proposa lui-même cette tâche immense, n'ait été saisi d'un enthousiasme dont l'empreinte se retrouve dans la solennité de son langage, et qui fit de lui un si éclatant promôteur de la science.

Il faut que ce sentiment ait eu bien du pouvoir sur l'imagination des contemporains : car voici ce que nous raconte Hume de l'impression que fit en lui la partie la plus conjecturale des ouvrages de Buffon, la *Théorie de la terre* :

« J'étais, dit-il, arrivé, par mes réflexions, à un » état de scepticisme complet, lorsque je reçus » ce livre ; et ce me fut une surprise extraor- » dinaire de voir que le génie de cet homme » donnait à des choses que personne n'a vues » une probabilité presque égale à l'évidence. » Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands » exemples de la puissance de l'esprit humain. »

Cette grandeur imposante, et si bien attestée par l'étonnement naïf de Hume, nous paraît le signe caractéristique du génie de Buffon. Par là aussi Buffon appartient bien plus à la famille des philosophes anciens, qu'à celle des savans et des nomenclateurs modernes. Il commencerait volontiers son ouvrage comme Empedocle, par ces mots : « J'écris de l'univers. » Ni l'infini du monde réel, ni l'infini du possible n'effraient son imagination. Il entreprend de tout raconter, en remontant aux causes de tout; et dans une tâche où l'immensité des faits accable, il ajoute sans crainte l'immensité des hypothèses.

Cette affinité de Buffon avec les anciens sera le premier trait de sa physionomie. Sans doute, en ce qui concerne l'histoire naturelle, le génie propre aux anciens avait été corrigé par le génie particulier d'Aristote ; et ce grand homme

a quelquefois anticipé sur l'exactitude de l'esprit moderne, comme Buffon a rétrogradé vers le sublime conjectural de l'imagination antique. L'examen du monde matériel, le génie appliqué non plus à la création d'idées sorties de lui-même, et inspirées par le spectacle de la société, mais à l'analyse, à la description d'êtres étrangers à l'homme, c'est là un travail d'arrière-saison pour l'intelligence humaine; c'est une tâche qui appartient à l'âge de la réflexion. Ce n'est pas seulement parce que la conquête de l'Asie ouvrait à la Grèce un nouveau monde, qu'Aristote et Théophraste se portèrent avec tant d'ardeur aux sciences naturelles. Il y avait quelque chose de plus impérieux dans le cours même du génie grec, que ses travaux antérieurs poussaient vers de nouvelles recherches. Pline nous dit (1) qu'Aristote composa ses livres sur les animaux pour satisfaire Alexandre, qui, dévoré d'une soif immense de savoir, avait chargé des milliers d'hommes de parcourir les forêts et les mers, afin de rassembler, pour le philosophe, des échantillons de tous les êtres. Aristote obéissait à une volonté plus puissante

---

(1) Pline, *Hist. nat.*

encore que celle d'Alexandre, à une loi de l'esprit humain qui, après tout ce que la Grèce avait fait dans l'imagination et dans les arts, depuis trois siècles, ne lui laissait à scruter que la nature.

Ses travaux à cet égard sont d'une supériorité philosophique plutôt que technique; et par cela même ils peuvent avoir plus de juges et d'admirateurs. Ouvrez son histoire des animaux, vous n'y trouvez pas une science à part, une langue artificielle. Pour être compris tout entier, le livre n'a besoin que d'être lu, dans l'ordre même où il a été conçu : tant les faits se touchent et s'éclairent! Aristote, si habile nomenclateur dans les sciences du raisonnement, n'a pas fait de catégories dans la science de la nature, peut-être parce qu'il la voyait trop vaste, et trop nouvelle encore pour être mesurée. Mais s'il n'a pas établi de genres, de classes, de familles, entre les êtres, il indique les rapports entre les parties des êtres; s'il n'a pas les procédés de la méthode moderne, il en a le génie; et dans cette antiquité, où les études anatomiques étaient gênées par tant d'obstacles, il avait créé déjà cette science de l'*anatomie comparée*, la gloire de notre époque.

On dirait que la grandeur même de l'œuvre

d'Aristote lui a fait dédaigner tout ornement de langage. On ne peut citer de son ouvrage que des choses; on ne peut en détacher une pensée qui ne soit liée à tout le reste. Il a pour ainsi dire écrit les *aphorismes de la nature*, comme Hippocrate ceux de la médecine; et il réduit la postérité la plus savante à lui emprunter plus qu'elle n'ajoute à ses écrits. Il s'est dit : Quels sont les organes et les actes de la vie? Il les a comptés, définis, comparés dans tous les êtres différens. Puis il a pris un type, l'homme par exemple; il l'a décomposé, et il en a fait un point universel de comparaison, indiquant, à l'occasion de chaque partie de l'homme, les analogies et les différences que lui offrait la collection des êtres: de manière qu'il n'y a, dans cet ouvrage, pas un fait répété, pas un fait inutile, pas un fait qui n'en n'explique beaucoup d'autres.

Dans un tel travail, le génie d'Aristote a plus fait sans doute que le génie de son temps. Mais après lui, le même rapport nous frappe dans le choix des époques où sont cultivées les sciences naturelles. C'est dans le déclin de la haute poésie, de l'éloquence, et de la liberté qui les emportait toutes deux avec elle, que s'élève Pline, compilateur curieux, comme Aristote

était observateur inventif, n'ayant pas un Alexandre qui lui envoyât des échantillons de toute la nature, et lui dît : « Fais le catalogue de tous » les êtres vivans que renferment mes con» quêtes ; » mais ayant Rome pour spectacle, avec ses richesses enlevées à tous les peuples, son luxe raffiné, son sanguinaire amphithéâtre, son cirque de bêtes féroces, ses antiquités et ses bibliothèques. Lorsque Pline composa son livre, que restait-il aux Romains, privés d'existence publique, et ayant passé l'âge le plus heureux du génie? Il leur restait de regarder ce monde extérieur qu'ils avaient conquis. A côté de cette passion de savoir, de cette curiosité infatigable qui semble remplacer dans Pline les passions de la vie publique, je remarque aussi un sentiment nouveau, inconnu aux beaux temps de la liberté grecque et romaine. C'est une sorte d'affection et d'intérêt pour l'humanité; c'est le nom d'*homme* substitué à celui de *barbare;* c'est le reproche adressé à César pour le sang qu'il a versé, et la grande injure qu'il a faite au genre humain; c'est l'éloge accordé à Tibère lui-même, pour le soin qu'il a eu d'abolir en Germanie et en Afrique des superstitions homicides; c'est un esprit de philosophie cosmopolite et tolérante, à laquelle se mêlent

pourtant un scepticisme amer et mélancolique.

Cet état moral, si marqué dans l'ouvrage de Pline, présente plus d'un trait commun au dix-huitième siècle. Aussi, c'est surtout par des ressemblances avec Pline que Buffon se rapproche de l'antiquité.

Avec plus de goût, c'est la même imagination pompeuse et tant soit peu monotone; avec moins de hardiesse, c'est le même éclat de langage, la même richesse d'imagination descriptive. Dans la philosophie, ce rapport est plus sensible encore; et nous y reviendrons. Mais il faut achever cette revue rapide des prédécesseurs de Buffon.

Si l'observation scientifique a besoin, pour se produire, que les premières fleurs de l'imagination aient été cueillies, et que l'homme ait épuisé la première source de poésie qu'il porte en lui-même, la barbarie, qui suit la décadence, n'est pas moins mortelle aux sciences qu'aux beaux-arts. Après l'abréviateur Solin, on ne voit qu'ignorance de la nature dans le moyen âge, jusqu'au livre de l'empereur Frédéric sur la *fauconnerie*, et aux compilations de Vincent de Beauvais.

Sicuti regionum, ita temporum sunt eremi et vastitates. Vous pouvez, du cinquième siècle au

quinzième, parcourir ces déserts dont parle Bacon, vous y trouverez quelques oasis, et quelques terres fécondes pour l'enthousiasme et la poésie. Mais, bien que cette époque ait recueilli, par transmission, par hasard ou par découverte, de merveilleux secrets dans les sciences physiques, l'histoire naturelle y fut presque entièrement négligée.

Ce n'est qu'à la renaissance qu'on voit cette belle étude reprise enfin, plutôt par l'érudition que par l'observation. L'étude de la nature ne fut d'abord que l'étude d'Aristote et de Pline; puis l'esprit de découverte s'éleva; et la science parut avec l'érudition. Au seizième siècle, l'histoire naturelle fut écrite en latin par Aldrovande de Padoue, dont le vaste recueil est encore cité. Mais la France eut dès lors la gloire de produire des observateurs de la nature, qui voyaient et pensaient par eux-mêmes, tels que Belon, le savant voyageur, un des écrivains les plus expressifs de notre vieille langue descriptive, et Bernard de Palissy, ce pauvre potier, sans éducation et sans lettres, qui, par ses essais opiniâtres, parvint à fabriquer le plus bel émail, conçut les premières théories sur l'état antérieur du globe, et écrivit avec génie l'histoire de ses souffrances et de ses découvertes.

Bientôt, l'Allemand Gessner, plus d'un siècle avant Linné, allait créer les méthodes modernes et la nomenclature scientifique de la nature. Mais, ce qui manquait encore, c'était cette élévation de vues qui fait le sublime de la science, et qui suppose un culte ardent pour elle, *ardorem quemdam amoris*, comme disait Cicéron. Une des premières âmes où reparut, dans les temps modernes, cet amour puissant et créateur, c'est Bacon. En parcourant ses essais d'histoire naturelle, sa *Silva silvarum*, je vois le précurseur de Buffon. Bacon a dit quelque part : « Il y a dans le monde trois genres » d'ambition : le premier, c'est de régir un peu» ple, de le dominer par son ascendant, et d'en » faire l'instrument de ses desseins; le second, » c'est d'élever son pays et de le rendre domi» nant parmi tous les autres; le troisième enfin, » et le plus grand, c'est d'élever l'espèce hu» maine tout entière, et d'accroître le trésor de » ses connaissances. » Quand je lis ces belles paroles, je crois reconnaître la source de cette ardeur paisible et patiente qui anima Buffon, qui le soutint, pendant une longue vie, au même degré de zèle pour l'étude, et d'indifférence pour le reste. Là se trouve, avec son secret, celui de quelques âmes privilégiées et

faibles. Une seule chose leur paraissant digne d'effort, une chose abstraite et spéculative, le progrès des connaissances, elles ne portent dans la vie réelle rien du sentiment élevé que suppose la vérité philosophique. Sublimes par un côté, elles sont timides et terrestres par l'autre. Elles traversent la vie, sans y trouver matière à d'autres sacrifices que ceux qu'elles font à l'étude, et sans éprouver d'autre enthousiasme que celui de la science.

A ce caractère qui ne heurtait aucune opinion dominante, et se ménageait les faveurs du pouvoir, Buffon joignit l'éloquence, c'est-à-dire une expression égale à la hauteur de ses pensées et de ses études. Par là, il donna tout à coup une face nouvelle au spectacle de la nature, et dut frapper vivement l'imagination des contemporains. Sans doute ce n'était pas une chose inconnue que l'alliance de l'imagination et de la philosophie naturelle. L'invention, même dans les sciences positives, a toujours besoin d'imagination et d'enthousiasme. Le mathématicien Kepler a parlé quelquefois comme un prophète; et Descartes est plus poëte que géomètre dans son *Système du monde*. Mais, dans notre dix-septième siècle, jusqu'à Fontenelle du moins, l'étude de la nature était demeurée

contenue par celle de la théologie, comme s'en plaint Pascal lui-même. Et lorsque, dans l'âge suivant, au milieu de l'affranchissement général des esprits, Buffon entreprit cette histoire générale de la nature, dont Tournefort et d'autres n'avaient essayé que quelques parties, la nouveauté de la matière accrut la gloire de l'écrivain.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici Buffon sous le point de vue scientifique, ni même de reproduire les objections que le goût de la science qu'il avait illustrée inspirait, de son temps, à des hommes du monde. Vous savez que Malesherbes avait assez approfondi l'histoire naturelle, pour faire d'excellentes critiques sur les premiers volumes de Buffon, et défendre habilement contre lui les divisions de Linné. Mais nous n'entrerons pas dans cette controverse, que le temps a vieillie. Linné, que Buffon attaquait si vivement, a vaincu en principe : sa nomenclature, refaite et complétée, règne sur la science. Mais le génie de Buffon a survécu à son défaut de méthode. Cela même fait sa gloire; car on s'approprie les méthodes, et non le génie. Cherchons seulement quelle est la partie de ce génie qui peut tomber sous nos éloges.

Dans les sciences positives, il y a toujours

un côté difficile, étranger à la foule même intelligente, et un côté plus ou moins connu et populaire. Seulement la proportion à cet égard change avec le temps. Ce qui était réservé d'abord au domaine de la science, cent ans plus tard, entre dans le domaine public. Les découvertes montent; une sommité nouvelle est atteinte par la science, et reste inaccessible aux notions vulgaires. Ainsi, quoique la foule s'éclaire, la supériorité scientifique se maintient et s'élève. Viendra-t-il un moment où toute science sera populaire? Toute vérité dérogera-t-elle jusqu'à être comprise par tout le monde? Ce qu'il nous importe de considérer, c'est le nombre de vérités que l'éloquence de Buffon enlevait à l'observation, pour les mettre dans le commerce courant de la pensée. Par là, tout à la fois, il a enrichi l'intelligence commune, et hâté les progrès de la science. Ainsi, lorsqu'il publiait, avec les commencemens de son *Histoire des animaux*, sa *Théorie de la terre*, brillante ébauche d'une science qui n'était pas faite, non-seulement il popularisait une foule d'observations négligées jusque-là, non-seulement il devinait de génie ce que la science démontre aujourd'hui, par exemple, la combustion centrale du globe; mais, par le ca-

ractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, il agitait les esprits, il appelait de loin les découvertes, il créait ce qu'il ne savait pas encore.

N'oublions pas qu'à l'époque où il énonçait son système, Voltaire, par une vue philosophique, qui n'en était pas plus savante, se moquait de toute idée de déluge universel. « Que » la mer ait couvert de hautes montagnes, » disait-il, c'est une idée qui choque toutes les » lois de la gravitation et de l'hydrostatique. » Et quant à ces immenses débris de coquillages qui sont répandus partout dans le monde, il en expliquait l'existence sur les Alpes par les coquilles que portait, et qu'avait pu laisser dans leur passage la foule des pèlerins. Ne croirait-on pas que des siècles, que des révolutions stellaires se sont écoulés entre une pareille explication donnée par Voltaire et le temps où l'illustre Cuvier a dévoilé le monde antédiluvien, reconstruit les races perdues, et, d'après une parcelle d'ossement incorporée dans la pierre, retrouvé l'organisation, la forme, l'histoire des existences qui n'appartiennent plus à cet univers? Non, Messieurs, dans l'intervalle il y a eu Buffon, son génie et son exemple.

Les études géologiques, plus mêlées alors de

conjectures que d'expériences, avaient été le premier essai de Buffon dans la contemplation de la nature. Dès 1744, il écrivait son *Discours sur l'histoire et la théorie de la terre;* et en raillant les hypothèses fantastiques de ses prédécesseurs avec une sévérité de raison, qu'il a plus tard encourue lui-même, il joignait du moins à ses propres systèmes quelques vues profondes et confirmées par la science. Il voyait déjà ce que démontre Cuvier, que le bassin des mers s'est déplacé, que l'Océan a séjourné plusieurs fois sur nos continens, qu'à l'époque la plus ancienne il nourrissait des espèces sans analogues connus dans la création actuelle, que plus tard il avait laissé sur une couche plus élevée du même sol des produits pareils à ceux qu'il roule aujourd'hui dans ses eaux, mais transportés alors des mers de l'Inde sous nos climats. Ce n'était pas seulement d'après les belles recherches déjà faites par Bernard Palissy, par Woodward, par Bourguet, par Réaumur, que Buffon exposait cette théorie. Elle était un des points trop rares qu'il avait découverts ou vérifiés par lui-même, en traversant plusieurs fois les Alpes (1), l'Apennin, et en

(1) Voir *Théorie de la terre*, pag. 161.

observant, soit dans les chaînes montagneuses de la Bourgogne, soit dans les carrières et les mines (1) de divers lieux, la configuration et la nature du sol.

Ce genre d'observations même, cette recherche des révolutions antiques du globe convenait mieux à la grandeur de son esprit que l'examen minutieux de l'ordre actuel du monde et des espèces vivantes. Il se sentait plus à l'aise dans l'infini de la création et du temps. Aussi, même sans le secours des faits, il toucha de génie à la grande découverte de nos jours (2).

Que n'a-t-il été donné à Buffon de pouvoir démontrer ce qu'il indiquait, de voir réunis tant d'échantillons du passé successivement apparus à Camper, à Pallas, à Blumenbach, et surtout de posséder ce merveilleux instrument de l'*anatomie comparée*, qui a rendu Cuvier inventeur là où beaucoup d'autres avaient découvert avant lui, et qui lui a valu la gloire de porter dans l'inconnu même le génie des

---

(1) *Théorie de la terre*, pag. 163.

(2) « Il peut se faire qu'il y ait eu de certains animaux » dont l'espèce a péri : les os fossiles extraordinaires qu'on » trouve en Sibérie, au Canada, en Irlande, semblent con- » firmer cette conjecture. » (*Théorie de la terre*, p. 185.)

méthodes, en reconstituant, d'après quelques fragmens épars, des espèces anéanties, et en retrouvant, d'après ces espèces, trois âges successifs de l'univers antérieurs à l'homme! O magnificence de la nature et de la vérité, plus merveilleuse que tous les systèmes! Avec quelles paroles Buffon n'eût-il pas décrit cette histoire réelle du monde, attestée par des ossemens, ce premier état du globe, rude et chargé de grossiers produits, d'énormes fougères pour toutes plantes, d'immenses reptiles, de lézards grands comme des baleines, pour tous habitans; puis cette seconde époque de la vie, ces végétations plus complexes, et ces premiers essais de quadrupèdes, ces races de *palæotherium*, dont Cuvier décrit la nature et les instincts avec une certitude sublime; puis cette autre végétation, distincte et rapprochée de la nôtre, et ces races gigantesques d'animaux, souveraines du globe en l'absence de l'homme, ces *mammouths*, ces *mastodontes*, ces *megatherium*, détruits par une dernière révolution que leurs débris attestent, et qui semble avoir précédé dans ce monde l'avénement de l'homme, et le règne de l'intelligence sur la matière enfin soumise et réglée!

O combien ces prodiges authentiques au-

raient encore mieux inspiré l'éloquence de Buffon que tout ce qu'il suppose, après Leibnitz, sur la formation du globe! Que les planètes soient des fragmens arrachés au soleil par le choc d'une comète; que la terre tombée de cet astre, comme un morceau de lave, ait bouillonné pendant trente-cinq mille ans; que cette fluidité primitive soit encore attestée par la forme même de la terre, par son renflement sous l'équateur et sa dépression vers les pôles; que plus tard, en s'attiédissant, elle ait attiré les gaz et les vapeurs rejetés d'abord de sa surface brûlante, et qu'ainsi se soient formées les mers; qu'au bout de vingt-cinq mille ans encore elle ait commencé à jouir d'une chaleur plus tempérée sous les pôles, et que le septentrion, d'abord seul habitable, ait eu pendant quinze mille ans les plantes et les animaux de l'orient, ce sont là des conjectures, dont quelques parties sont aujourd'hui reproduites par la science. Mais, quelle que soit leur grandeur, l'imagination n'en avait pas besoin; et il lui eût suffi d'avoir à dépeindre les trois âges antédiluviens authentiquement retrouvés par Cuvier.

Il n'est guère cependant de plus belles lectures que ces hypothèses de Buffon; et rien

dans notre langue ne surpasse, pour l'élévation et la gravité philosophique, son livre des *Epoques de la nature*, et les divisions, les détails, le style de cette histoire conjecturale. Le tableau de la cinquième époque, lorsque les éléphans ont habité les terres du nord, semble, au premier coup d'œil, joindre l'évidence à la grandeur, et fortifier par des témoignages incontestables le système du refroidissement de la terre. Mais une remarque bien simple détruit cet édifice par les faits mêmes qui l'appuient. Ces dépouilles de la *zone torride*, transportées en *Sibérie*, ces éléphans découverts sous la glace s'y trouvaient sains et entiers, revêtus encore de leur chair et de leur peau : ils avaient donc péri par un cataclysme soudain, par un déluge glacial, et non par un refroidissement successif.

Ce qui n'importe pas moins, et ce qu'on a quelque peine à démêler, c'est le principe même d'où dérivaient les théories de Buffon. Ce principe, il le cache sous la majestueuse circonspection de son langage; et vous savez même qu'il poussait fort loin la déférence pour le pouvoir ecclésiastique du temps. Toutefois, la philosophie atomistique semble avoir au fond dominé son esprit. Faut-il en croire tout à fait sur ce

point Hérault de Séchelles (1), qui, surprenant les confidences et les faiblesses de l'illustre vieillard, lui fait dire : « J'ai toujours nommé » le Créateur ; mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et » à mettre à la place la puissance de la nature; » l'attraction et l'impulsion. »

Il en coûterait de croire que les magnifiques invocations à Dieu, répandues dans les livres de Buffon, n'aient été que des ménagemens pour les hommes : le peintre de la nature doit être le témoin de la divinité. On ne peut s'empêcher cependant, à part même les confidences anecdotiques, de remarquer dans le système général de Buffon une opinion fort voisine du panthéisme de Pline. Ce sont parfois les mêmes expressions ; c'est la même idée de cette nature, ouvrage vivant, et ouvrier tout ensemble : *Idemque rerum naturæ opus, et rerum ipsa natura.* Bien plus, par sa théorie des molécules organiques vivantes, il arrive au système des générations spontanées. « Si tout à coup, dit-il, la » plus grande partie des êtres était suppri- » mée, on verrait paraître des espèces nouvelles, » parce que les molécules organiques, qui sont » indestructibles et toujours actives, se réu-

(1) *Voyage à Montbar*, 1785.

» niraient pour composer d'autres corps orga-» nisés (1). » C'est l'atomisme d'Epicure; c'est le vieux système que Cuvier a si bien combattu par ses belles observations sur la constance des races. Enfin, cette hypothèse de la terre détachée du soleil par le choc d'une planète peut paraître une manière de se passer du Créateur. Mieux inspiré, Newton, en découvrant les lois mathématiques du monde, attestait d'autant plus l'existence du Dieu suprême, que Platon avait nommé par pressentiment l'*éternel géomètre*.

Quoi qu'il en soit, le doute ou l'incrédulité de Buffon n'abaisse pas son génie, tant qu'il s'agit de concevoir les grandes catastrophes de la nature, ou d'en retracer les tableaux. Il a tout à la fois beaucoup de splendeur dans l'*imagination* et de généralité abstraite dans les vues. Par là, comme par les doctrines, il a plus d'un trait d'affinité avec le poëte Lucrèce, cet Homère didactique; mais comme lui, il tombe dans la sécheresse et l'obscurité. Il a plus de grandeur apparente que d'âme, plus de pompe que d'émotion. Le dirai-je? Malgré l'ardeur constante et la contemplation assidue qui do-

(1) *Epoques de la nature.*

mina sa vie, l'enthousiasme qui dut inspirer et soutenir sa longue entreprise semble manquer à son éloquence : le Dieu n'y est pas.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés entre les deux ouvrages de Buffon sur l'histoire immémoriale du globe ; et ce long intervalle il l'avait rempli par ses recherches de tout genre et ses compositions lentement travaillées sur l'histoire des animaux. Le plan, qui manquait de méthode, était vaste comme la nature. Après l'étude de notre monde planétaire, la géologie de notre planète et la théorie de la génération, il ne s'agissait de rien moins que de parcourir toute la création, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. La botanique même, négligée par Buffon, est discutée, sous le rapport de la classification, dans son premier discours sur l'étude de l'histoire naturelle ; et son dernier travail fut un *Traité sur l'aimant*.

Ce cercle immense, Buffon n'en a sans doute parcouru que quelques rayons ; et là même, il a choisi sa part de travail, et s'est fait aider pour le reste. Le règne végétal, les poissons, les insectes ne l'ont pas occupé, sauf quelques inductions générales. Pour l'histoire des quadrupèdes, il a eu, dès le commencement, un coopérateur savant et scrupuleux, qui prêtait à son pinceau

la précision des détails, et dont l'exactitude est encore admirée de nos jours. Plus tard, dans l'histoire des oiseaux, il fut aidé par des élèves qui ne lui offraient pas seulement des recherches utiles, mais un coloris formé sur le sien, et dont l'éclat parut quelquefois un reflet de son éloquence.

Malgré ces omissions et ces secours, l'effort de Buffon n'en fut pas moins prodigieux. Dans cet effort, ce qu'il y a d'éminent et de rare, ce sont les considérations générales, la philosophie de la science, et l'art de peindre, le génie de l'expression. Par les premières, nous n'entendons pas seulement les hypothèses de Buffon, ses systèmes sur l'origine du monde. Nous touchons à ce qui a le mieux marqué la force de son esprit, ses vues profondes sur la topographie du globe, sur les différences entre les animaux des deux continens, sur leur dégénération, sur le mécanisme des espèces inférieures, sur l'unité de l'espèce humaine, vues neuves et indépendantes, les unes favorables, les autres contraires à la philosophie de son temps, mais toujours par des raisons originales.

Qui donc, avant lui, en saisissant de si haut et d'un regard si ferme toute la configuration du globe, ces glaces croissantes des pôles, ces

vastes mers coulant toujours de l'orient à l'occident, ce nouveau monde contigu à l'ancien par le nord de l'Asie, ces îles, montagnes surnageantes de continens ensevelis, ces hautes chaînes de montagnes, arêtes osseuses de la surface du globe, avait en même temps découvert et expliqué les rapports de toutes les espèces vivantes avec les accidens et les divisions naturelles des climats? C'est là surtout que Buffon semble sublime. C'est là que ses généralités paraissent non des conjectures, mais un ensemble de vérités aperçues et comparées d'un seul coup de génie.

Est-il vrai maintenant qu'à ces grandes vues sur le monde matériel, Buffon ait mêlé une métaphysique parfois obscure et indécise? L'histoire naturelle de l'homme conduisait au problème fondamental sur lequel le dix-huitième siècle hésitait, entre le matérialisme de Diderot, le scepticisme de Voltaire, et la doctrine de Condillac sur la sensation transformée. La pensée de Buffon à cet égard fut soupçonnée de se rapprocher de celle d'Helvétius; et on put croire que le hardi et frivole auteur du livre de l'*Esprit* avait puisé quelques-uns de ses argumens dans les entretiens du château de Montbar, où il séjourna souvent. Cette pensée,

c'est que l'ordre de prééminence entre les espèces, l'homme compris, tient au degré du développement et de l'action des sens dans chacune d'elles. Un éloquent panégyriste de Buffon, Vicq-d'Azir, mêlant à cet égard ses idées avec celles de son maître, en a conclu que l'homme instruit par le toucher, qui est un sens profond, doit être attentif, sérieux et réfléchi. Helvétius, partant de ce principe, avait dit que l'homme doit tout à la forme de sa main, et que si les chevaux avaient une main au lieu d'un sabot, ils bâtiraient des maisons. Mais on ne saurait attribuer un tel raisonnement au génie de Buffon. Quand l'homme emploie le toucher pour rectifier un autre sens, quand il passe sa main sur le bâton en apparence incliné par le mouvement de l'eau, est-ce le toucher qui fait naître l'intelligence? ou plutôt n'est-ce pas *l'intelligence* qui se sert du toucher, et qui s'atteste elle-même par le choix de son instrument? Buffon le savait mieux que personne, et il était loin de tomber à cet égard dans l'erreur d'un disciple célèbre de Condillac, qui suppose que notre intelligence s'accroîtrait indéfiniment par une action plus étendue de nos sens. Buffon a dit au contraire en propres termes, en comparant l'homme à l'animal : « L'homme n'en

» est pas plus raisonnable, pas plus spirituel » pour avoir beaucoup exercé ses oreilles et ses » yeux; on ne voit pas que les personnes qui » ont le sens obtus, la vue courte, l'oreille dure, » l'odorat détruit ou insensible, aient moins » d'esprit que les autres : preuve évidente qu'il » y a dans l'homme quelque chose de plus qu'un » sens intérieur animal! » Et dans son beau discours sur l'homme, il revient à cette idée avec une grande force, affirmant que « l'âme existe, » qu'elle est d'une nature différente de la ma» tière; qu'elle n'a qu'une forme très-simple, » très-générale, très-constante, la pensée; qu'elle » est dès lors, comme la pensée même, indivi» sible et immatérielle. » En un mot, il paraîtrait, si on peut le dire, plus convaincu de la spiritualité de l'âme que de l'existence même de Dieu; car sa croyance à cet égard est fondée sur l'observation même des faits; et une simple précaution de langage n'irait pas jusque-là.

Ce que Buffon avait établi par le raisonnement, ce qu'il répète dans sa belle description de l'*homo duplex*, il le met encore poétiquement en action dans sa peinture du premier homme s'éveillant à la vie, et faisant par tous les sens à la fois l'essai de sa grande et noble existence, et comme le déploiement de son âme. Ajou-

tons que plus il avait réduit au simple mécanisme les autres animaux, plus il lui était impossible d'expliquer, par les causes physiques seules, l'organisation supérieure de l'homme.

Condillac a souvent pris en défaut la série de mouvemens, de sensations, d'idées, que Buffon prête à sa *Statue animée*. Mais Condillac avait-il mieux réussi dans son hypothèse d'une statue qu'il animait par degrés, et par la communication d'un seul sens à la fois? Les deux philosophes ne rencontraient-ils pas le même écueil, en voulant juger un état inconnu par une expérience qui ne peut lui ressembler, et deviner avec la raison développée par les sens ce que les sens donnent à la raison? Il y a là quelque chose qui préexiste, et qu'on ne peut analyser; c'est la pensée même. Buffon satisfait-il à cette vérité, en attribuant à l'homme deux ordres de sensations, les unes corporelles, les autres spirituelles, et en appelant les idées des sensations comparées? Condillac le suit, et le presse à travers son langage plein de métaphores; et il semble le convaincre parfois de n'avoir pas voulu, ou de n'avoir pas su exprimer toute sa pensée.

Buffon ne repoussa point, et parut à peine remarquer les attaques de cet habile adversaire. Il continua, sans s'interrompre, la partie la plus

belle, ou du moins la plus populaire, de son travail, ses descriptions des animaux. Vous savez comment elles se succèdent, sans être assujetties à la méthode des classes et des genres, qu'il reprochait à Linné, et où il relevait de grandes erreurs corrigées de nos jours (1). Dans ce magnifique dépôt du Jardin des Plantes, agrandi par lui, Buffon avait sous les yeux presque tous les échantillons de la nature; il les voyait disséqués, analysés par l'exact et fidèle Daubenton; et l'esprit frappé de ce travail, il écrivait. Sans doute, ce secours étranger devait laisser place aux erreurs. « L'histoire de l'éléphant, dit Cuvier, est moins exacte » dans Buffon que dans Aristote. » Mais si Buffon a mérité ce reproche, souvent renouvelé par le plus célèbre de ses successeurs, il n'en a pas moins tracé des peintures durables, qui seront étudiées autant que la science même, dont elles sont les ornemens. Il a pu méconnaître ou confondre quelques espèces, mal définir certains caractères. Mais avec quelle force il exprime ce qu'il sait, et comme il fait voir ce qu'il a vu!

On a détaché de son ouvrage quelques des-

---

(1) *Voy.* le bel éloge de M. Cuvier, par M. Flourens.

criptions brillantes, qu'on admire à part. C'est lui faire tort : le mérite même de ses *Vies* des animaux, c'est l'ensemble; c'est la manière dont la tradition, l'observation, le récit, la critique sont réunis et mêlés. A l'élégance trop pompeuse de quelques débuts, vient se joindre la précision des détails, et la simple netteté du récit ; et c'est là surtout qu'il est excellent écrivain.

La peinture vraie ou conjecturale des mœurs des animaux, la description des lieux qu'ils habitent, et ce contraste, ce mélange de la nature vivante et de la nature inanimée, offraient de vives couleurs. Pline les a quelquefois saisies, dans leurs plus grandes diversités. Qu'il décrive le lion ou le rossignol, il est tour à tour énergique et brillant. Avec le même éclat, Buffon est plus égal, plus élevé, plus pur. Pline appartenait à cette école d'imagination plutôt que de goût, qui produisit dans Tacite un peintre incomparable, mais qui partout ailleurs est empreinte de déclamation et de subtilité. Homme de lettres, bien plus que de sciences, Pline jette souvent sur des fables ou des idées fausses un style recherché. Buffon, éclairé des lumières de la science moderne, est sévère et précis dans ses descriptions même les plus ornées. Sa diction, plus irréprochable

que celle de Rousseau, n'a pas les affectations qui se mêlent parfois au style si français de Montesquieu. Par un autre privilége bien rare, pendant quarante années on n'aperçoit pas de déclin, ni de fatigue dans son talent; et si l'on excepte quelques circonlocutions inutiles, quelques phrases pompeuses, tout dans ses écrits semble également jeune et mûr, vigoureux et poli. Souvent avec une préoccupation savante, qui n'est pas moins expressive que la naïveté du fabuliste, il transporte à la peinture morale des animaux plus d'un trait emprunté à la nôtre; et il décrit leurs forêts et leurs déserts par la force de l'imagination, comme s'il les avait parcourus. Quoi qu'en ait dit un illustre écrivain, la bonté de cœur n'est pas étrangère à ses récits. S'il a oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité, il n'est aucun bon sentiment qu'il ne cultive et ne rappelle, l'amour de la paix, du travail, de la vertu, de la gloire.

Heureux de ses études, de sa fortune, de sa grande renommée, s'accommodant doucement des mœurs de son temps, il n'a ni cette misanthropie, ni cette verve amère de quelques philosophes; mais il n'en est pas moins ami de l'humanité, sans déclamation; et quoiqu'il fût

seigneur un peu fastueux dans sa terre de Montbar, il exprime souvent des idées touchantes et praticables pour le soulagement du pauvre, et l'amélioration du sort des peuples. Par là, Buffon, malgré sa réserve, figure dans cette mission philosophique du dix-huitième siècle, mission qui eut ses erreurs de zèle, ses imprudens apôtres et ses faux prosélytes, mais qui n'en fut pas moins grande dans l'intention, comme dans les effets, et dont l'influence a transformé la société française, et s'est étendue même sur les gouvernemens absolus qui s'en plaignent. Au milieu du mouvement intellectuel de son siècle, le pouvoir de Buffon fut dans son éloquence; et cette éloquence, exempte de passions et de querelles, tenait en grande partie à l'élévation même de ses études et au calme de sa vie.

Marmontel, dans ses Mémoires, reproche à Buffon d'avoir quitté par orgueil les salons philosophiques de Paris, où, dit-il, on ne lui accordait avec raison que le mince éloge d'élégant écrivain, et de grand coloriste. Permis à Marmontel de compter pour peu cet éloge; mais, en vérité, si le mot de grand *coloriste*, inconnu dans la langue de Bossuet et de Racine, signifie quelque chose, on concevra difficile-

ment plus grande louange pour un écrivain qui veut peindre la nature. Le langage métaphysique de Buffon a manqué parfois de précision, parce que sa pensée sur ce point n'était pas complétement nette et libre. Mais lorsque, saisi par les objets mêmes, tirant ses idées de ses perceptions, et les réalisant par la parole, il a peint les formes extérieures et les grâces sauvages, les instincts et les habitudes des êtres divers, lorsqu'en les étudiant il a pris tour à tour pour eux des sentimens d'intérêt, d'affection, d'horreur, alors son style est inimitable; et le grand coloriste est l'homme de génie qui peint avec force la réalité.

Buffon, à cet égard, n'est pas seulement un écrivain à part, mais le créateur d'un genre nouveau, de cette éloquence descriptive qui doit succéder à l'épuisement des grands sujets religieux, moraux, politiques. Dans cette voie, Buffon arrivant le premier, avec une imagination juste et un esprit élevé, et trouvant sous ses yeux une nature encore nouvelle pour le peintre philosophe, n'a point exagéré les couleurs. Mais bientôt sont venus les imitateurs, les élèves que Buffon, malgré son orgueil, ou peut-être au nom de cet orgueil même, croyait assez inspirés par son génie, assez créés par sa présence,

pour pouvoir achever ses tableaux. Mais lui seul était peintre. Ses plus ingénieux continuateurs n'étaient que des rhéteurs descriptifs; non peut-être qu'il ne soit rigoureux de désigner ainsi Guéneau de Montbelliard, mort trop jeune, et dont les pages brillantes furent confondues par le public avec celles de son modèle. Mais il est vrai cependant que, sous sa plume, et plus tard sous celle de M. de Lacépède, l'histoire naturelle prend un luxe d'images, un éclat de couleurs, que ne soutient plus la correction du dessin, la pureté du trait. On a dérobé le *gros rouge*, dont se servait quelquefois le maître; on l'a prodigué sans mesure; et on a laissé sur sa palette tant d'autres nuances que seul il savait distribuer avec art, et admirablement ménager.

Cet art était pour Buffon l'étude de sa vie entière; et, s'il définissait le génie, comme nous l'avons dit, une longue patience, c'était au travail de son style, plus encore qu'à la conception de ses systèmes, qu'il appliquait cette expression. Son hypothèse de l'origine du monde, en effet, il la conçut assez légèrement sur quelques vraisemblances, et jamais avec cette conviction d'inventeur que Newton avait acquise sur

d'autres matières, en y pensant toujours. Mais son style, l'ordonnance, la forme, l'expression de sa pensée l'occupaient sans cesse.

Ses contemporains ont dit comment il travaillait, retiré dans ses châteaux de Montbar ou de Buffon : ils ont décrit cette tour solitaire de Saint-Louis, environnée de jardins, où il s'enfermait dès le point du jour, ce cabinet sans livres, et sans autre ornement qu'une gravure de Newton, cette table verte où il écrivait. C'est là que Buffon méditait profondément, et composait avec une lente inspiration ses belles périodes, écrivant, effaçant, récitant à haute voix, et ne pouvant se satisfaire lui-même que par le plus haut degré d'élégance et d'harmonie. Après trente ans de ce labeur, il disait encore dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours » à écrire ; » et il ajoutait avec un naïf orgueil : « Il y a dans mes derniers ouvrages infiniment » plus de perfection que dans les premiers ; » et ce témoignage est vrai, au moins pour les *Epoques de la nature*, qu'il écrivait à soixante-dix ans, et qu'il avait dix-huit fois recopiées.

Longtemps auparavant, il avait, vous le savez, donné dans une occasion solennelle la théorie de ce grand art, qu'il cultivait avec un soin si religieux. Reçu à l'Académie française

après la publication de ses premiers volumes, il ne laissa pas languir sa parole dans un remercîment, ou dans le panégyrique exagéré d'un obscur prédécesseur; et il saisit tout d'abord son auditoire du sujet même que sa présence rappelait, l'éloquence, la perfection du style.

En général, un grand écrivain, dans les questions de goût, a pour type involontaire son propre talent. Les grands écrivains n'en sont pas moins les meilleurs critiques à étudier. Chacun d'eux ne donne qu'un point de vue de l'art; mais ces points de vue divers sont supérieurs; et en les comparant, vous avez l'art tout entier. Ainsi, sur l'éloquence, après Aristote, Platon, Cicéron, Tacite, Bossuet, Fénelon, il y avait quelque chose à dire encore pour un homme de génie, qui ne leur ressemble pas. Ce sera le discours de Buffon sur le style. Fort admiré de son temps, ce discours parut surpasser tout ce qu'on avait conçu jamais sur un tel sujet; et on le cite encore aujourd'hui, comme une règle universelle de goût. Ce n'est cependant que la confidence un peu apprêtée d'un grand artiste, et non la théorie de l'art, dans sa belle et inépuisable variété.

Dès le commencement, Buffon, par une sin-

gulière préoccupation de lui-même et de son siècle, met, pour ainsi dire, la puissance oratoire en dehors de l'éloquence; ou, du moins, l'éloquence qu'il conçoit lui paraît bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. « Ces hommes, dit-il, » sentent vivement, s'affectent de même, le » marquent fortement au dehors; et, par une » impression purement mécanique, ils trans- » mettent aux autres leur enthousiasme et leurs » affections. »

Est-ce donc si peu de chose? sentir et transmettre l'enthousiasme ! mais cela même est l'éloquence. Ainsi l'entendait Démosthène, ce sublime et véhément logicien. Buffon veut que l'éloquence ne s'adresse qu'au petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui « comme vous, dit-il à l'Académie, comptent pour peu le ton, les gestes, et le vain son des mots. Il leur faut, ajoute-t-il, des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner. Il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. » Mais cela

même rentre dans les règles de cette éloquence communicative et populaire que Buffon dédaignait tout à l'heure, et dont Cicéron disait si bien : *Res verba rapiunt;* Les choses emportent les paroles. » Il disait encore : *Quid est eloquentia, nisi continuus animæ motus?* » Définition d'orateur, à laquelle l'écrivain solitaire a dû substituer celle-ci : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. »

Buffon donne ensuite d'excellens et de vieux préceptes sur la nécessité de la composition et du plan. Oui sans doute, pour bien écrire, il faut avant tout posséder pleinement son sujet ; *Nisi res subest percepta et cognita, inanis et irridenda verborum volubilitas.* Mais si Buffon ajoute : « Il faut former dans son esprit une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir, » je l'avoue, ce conseil rigoureux et cette image exactement compassée me paraissent mal convenir à la verve de travail qui suit la méditation. Je doute que l'auteur lui-même, qui

donné un semblable précepte, ait pu s'y conformer toujours ; et j'y trouve peut-être la cause de la roideur monotone mêlée parfois à son beau langage. Exprimer sa pensée, c'est la produire, c'est la sentir dans toute sa force ; et par là même, c'est souvent la transformer, l'agrandir, et non pas seulement colorer d'une teinte visible des caractères rangés dans un ordre immobile.

A cette règle que Buffon prétend dictée par le génie, il en joint une autre dont il offre surtout le modèle ; c'est le scrupule sur le choix des expressions, l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux. Grand sujet de débat, Messieurs! c'est le précepte qu'on reproche à l'école classique, et qu'on a trop méconnu depuis elle. Mais il ne faut donner ni dans un excès, ni dans l'autre. Notre dix-septième siècle, si bienséant et si magnifique dans son langage, n'avait, vous le savez, nulle crainte de la propriété des termes : témoin Pascal, Corneille, Bossuet, Boileau lui-même, qui sans cesse ont usé du mot expressif et simple, du mot de la chose, *Verba quibus deberent loqui*, et n'ont cherché les termes les plus généraux, que lorsque l'imagination ou la pudeur s'en accommodait mieux.

D'autre part, si le précepte de Buffon, appuyé sur son propre exemple, est trop exclusif, il faut avouer aussi qu'une crudité basse qui se sert du mot propre, pour indiquer des objets ou des images indignes d'être offerts à la pensée, n'est pas une richesse pour la langue et pour le talent. Changeons, s'il le faut, quelque chose à la catégorie des termes nobles ou bas. Le progrès de l'état social et des mœurs a déjà fait beaucoup pour cela. Il y avait une fausse roture du langage, comme des hommes; il y avait des choses moralement fort nobles, qui n'avaient point place dans le style noble. C'était un mauvais scrupule, qui devait disparaître. Mais que ce qui rappelle des objets immondes, ou des idées obscènes, soit retranché de l'idiome des arts; qu'on n'imite point par raffinement le cynisme des temps grossiers. C'est un bon préjugé auquel le goût et la vérité gagneront. « Le style est la physionomie de l'âme, disait heureusement un philosophe antique : *Oratio vultus animi est.* » N'est-ce pas un motif de conserver toujours à l'expression cette décence qui fait la dignité avec les autres, et avec nous-mêmes? Dans ce mot, du reste, Messieurs, vous retrouverez l'axiome tant cité de Buffon : « Le style est l'homme même; » résumé naturel de

son discours à l'Académie et de son génie tout entier.

Oui, Messieurs, en effet, si vous voulez retrouver l'image de cet homme à part dans le dix-huitième siècle, grave et même un peu fastueux, épris de la gloire avec circonspection, philosophe respectant tous les pouvoirs et presque tous les préjugés, gentilhomme cher à ses vassaux, comme dit Saint-Lambert, et paraissant devant eux le dimanche en habit doré, ayant plus de dignité dans les manières que de délicatesse dans les goûts, plus de bonté que d'émotion, toutes ces nuances morales peuvent se démêler dans le caractère même de son style, si soigné, si noble, si paré. Le mot est plus vrai encore dans un sens plus littéral, et pour exprimer la personnalité même de l'auteur. L'ensemble des connaissances des sentimens, des idées, des erreurs de Buffon forme, avec ses expressions, un tout indestructible qui appartient à l'avenir. Sans le style, ses découvertes partielles, et à plus forte raison ses erreurs ne vivraient plus que dispersées dans vingt ouvrages. Par le génie de l'expression, il s'est fait une place durable dans l'instabilité progressive de la science; et ses ouvrages ont

pu cesser d'être utiles, sans cesser d'être admirés.

La vie de Buffon, cette vie égale et puissante, s'écoula sans autres événemens que ceux du travail. A quarante-six ans, jeune encore, et remarquable par son grand air et la dignité de ses traits, il s'était marié à une belle personne, dont il fut adoré. Ni cette union, ni ses places qui se confondaient avec ses études, ni les soins d'un crédit habilement ménagé ne dérangèrent les heures de son assidu travail. Deux maladies seulement éprouvèrent cet homme, qui, comme Voltaire le lui écrit, avait l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète. A l'âge de trente-cinq ans, sa vue, naturellement courte, avait été affectée d'un phénomène bizarre et tenace, qui pourtant se dissipa. Beaucoup plus tard, après la publication d'une grande partie de son *Histoire naturelle*, il tomba pendant deux années dans une langueur, qui lui ôta toute force de travail, et troubla de mélancolie cette âme si sereine et si calme. « Cette abréviation dans ma vie, dit-il à ce sujet, en a produit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner, dans les deux ans que j'ai perdus, deux ou trois volumes de l'histoire des oiseaux. » Car il ne comptait la vie que par le

travail. Mais, cette épreuve passée, Buffon reprit une ardeur que la vieillesse ne suspendit plus.

Sa renommée allait s'accroissant; cher au public, honoré par le pouvoir, il avait tous les avantages de la faveur et de la popularité. Le Jardin du roi et Montbar fixèrent pendant quarante ans l'attention des savans de l'Europe. Les ouvrages de Buffon servirent au succès de Linné lui-même, en attirant la curiosité générale sur cette étude de la nature, où le savant professeur d'Upsal portait ses nomenclatures et ses méthodes, et que le philosophe français illuminait de son génie. Au milieu des querelles qui agitaient le dix-huitième siècle, Buffon jouissait paisiblement de sa gloire. De toutes les parties du monde, on lui envoyait en tribut ce qui pouvait éclairer ses recherches. Durant la guerre maritime de 1777, des corsaires anglais ayant pris un navire qui portait des caisses adressées de l'Inde à M. de Buffon, elles lui furent respectueusement envoyées à Paris. Fier de tous ces dons, il ne s'en réservait rien que l'honneur d'enrichir le précieux dépôt placé sous sa garde, et qu'il avait transformé.

Il voyait, en vieillissant, non-seulement ses découvertes, mais ses hypothèses grandir dans

l'opinion. Un homme célèbre par ses talens, avant de l'être par son martyre, Bailly, l'auteur trop orné, mais éloquent, de l'histoire de l'astronomie, appuyait d'ingénieuses conjectures, dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, le système du refroidissement progressif de la terre, et de l'ancienne température méridionale du septentrion. Bailly, admirateur dévoué de Buffon, lui rendait encore un autre hommage par la forme même de sa composition et de son style, qui, avec plus de luxe que de goût, paraissait inspiré par les belles pages de l'*Histoire naturelle*. D'autres élèves se formaient sous ses yeux, dans le même culte de son génie, la même imitation de son style. Gardant l'éclatante primauté de ses systèmes et de son langage, il dominait tous les travaux qui venaient s'ajouter aux siens : *il en parlait avec grandeur, dispensant la gloire en homme qui la possède.* Ainsi, à la réception de La Condamine, en rappelant les voyages de ce courageux ami des sciences, il fut sublime dans un compliment d'académie.

Au dehors, sa gloire, moins vive et moins bruyante que celle de Voltaire, était plus universellement respectée. Il n'était point d'hommage qu'il ne reçût des savans et des souverains, et les égards, les respects qu'obtenait

son nom s'adressant à la science elle-même, en secondaient l'accroissement. En France, l'insouciant Louis XV, qui faisait attendre une pension de douze cents livres à d'Alembert, avait voulu confier à Buffon *l'intendance des eaux et forêts*, et ordonnait, malgré son économie pour les choses utiles, de ne rien refuser aux dépenses du Jardin des plantes. Du vivant de Buffon, et sous ses yeux, sa statue était placée à l'entrée du Muséum, avec cette magnifique inscription :

Majestati naturæ par ingenium,

Ni personne, ni surtout Buffon lui-même, ne s'étonnait de tels honneurs.

Dans le nord, cette impératrice Catherine, si attentive à flatter les écrivains de France, comme pour acheter leur silence et la séduction de la postérité sur ses crimes, lui adressait les plus rares produits de la nature dans ses vastes Etats. Il y a surtout une lettre d'elle à Buffon, avec de semblables présens et son portrait orné de diamans, peu de mois après le meurtre du jeune Ivan, dernière suite de l'attentat qui couronnait Catherine. Buffon ne sentit que l'enivrement de cette flatterie royale.

En remerciant l'impératrice de ses dons magnifiques, il lui écrivait à son tour: « J'ai pensé que » c'était un présent de souverain à souverain, et » que si ce pouvait être de génie à génie, j'étais » encore bien au-dessous de cette tête céleste » digne de régir le monde entier. » En même temps, il envoyait à Pétersbourg son fils, jeune officier aux gardes, sa vivante effigie, porter à l'impératrice son buste de marbre. Ce qui fâche un peu dans ce commerce d'admiration mutuelle, ce n'est pas seulement l'apothéose de Catherine, déjà tant louée par Voltaire, c'est de voir Buffon invoquer une nouvelle descente du nord vers le midi sous l'étendart moscovite, et pour accomplir, dit-il, *la réhabilitation de cette partie croupissante de l'Europe*. Quinze ans plus tard, les Russes en Italie n'ont que trop réalisé ce singulier vœu!

La longue vie de Buffon nous conduirait presque à la fin du dix-huitième siècle; et nous avons à remonter plus haut, pour décrire tout un caractère de cette époque, auquel il fut étranger. Cet homme si paisible et tout à fait de l'ancienne monarchie, toucha presque à nos grands troubles civils, dont il ne soupçonnait pas l'approche. Il eut dans sa vieillesse pour admiratrice et pour amie madame Necker; et

le dernier témoin de ses studieuses retraites à Montbar, son indiscret biographe, est un jeune homme qui devait bientôt porter une funeste ardeur dans notre révolution. Sans doute, il entra dans la destinée heureuse et complète de Buffon de mourir à la veille de ce grand mouvement qui eût confondu ses idées, et épouvanté sa vieillesse. En proie depuis plusieurs années aux douleurs de la pierre, qu'il soutenait avec force d'âme, mais dont il ne voulut jamais essayer la périlleuse guérison, calme et laborieux, presque jusqu'à sa dernière heure, Buffon mourut à Paris, le 16 avril 1788. Et au milieu de la vive attente et du souffle de mille passions qui agitait déjà les esprits, ses funérailles furent la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans après. C'est que le nom de Buffon était grand et populaire par la direction nouvelle des esprits. Il résumait, il illustrait toute la pensée scientifique du dix-huitième siècle, comme Rousseau en représentait avec énergie la pensée politique.

Même au milieu des temps formidables qu'on allait traverser, le goût de l'histoire naturelle créé par Buffon se soutint, se marqua par des institutions, des travaux de tout genre. Et

quand le tremblement de terre social eut cessé, la science se retrouva plus avancée dans les voies qu'avait ouvertes ou indiquées son génie. L'installation de la grande Ecole normale de l'an III retentit d'un hymne à sa gloire (1). Sa science fut partout cultivée jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie; et, ce qui en dit bien plus sur l'impulsion puissante qu'il avait donnée, il s'éleva un nouveau grand homme dans cette science.

Si la culture plus générale de l'histoire naturelle fit découvrir beaucoup d'erreurs dans Buffon, si des méthodes plus exactes prévalurent, sa gloire même scientifique a gagné cependant plus qu'elle ne perdait peut-être. Quelques-uns des grands faits qu'il avait soupçonnés plutôt que prouvés, et que, suivant sa belle expression, il apercevait par la vue de l'esprit, avant le témoignage des recherches, sont devenus par l'observation plus certains ou plus probables. Un esprit inventeur de nos jours, M. Fourrier, disait que, dans les applications du calcul aux lois qui régissent la chaleur, il avait été guidé par les conjectures de Buffon. L'illustre Cuvier

(1) *Eloge de Lacépède*, par M. Cuvier.

ne lui fut pas moins redevable. Buffon restera donc à jamais parmi les grands noms de la France : car il a laissé des monumens immortels, et une influence féconde.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Rousseau, représentant et contradicteur de la philosophie de son temps. — Comment s'est formé son génie. — Ses influences opposées de moraliste et de publiciste. — Caractère tout politique de ses premiers écrits. — Ses erreurs sur la société et sur la liberté. — Comparé à Sydney et à Locke. — Sa puissance sur la révolution française.

Messieurs,

Je vais toucher un sujet grave et difficile, la philosophie du dix-huitième siècle, dans ce qu'elle eut de plus salutaire, et dans ce qu'elle eut de plus hardi. Nous avons vu le génie des lettres brillant, profond, sceptique, corrupteur : nous allons le voir doublement novateur, voulant à la fois épurer la morale, et transformer l'ordre politique. Un homme que ses premières

impressions et sa vie aventureuse, son malheur et son génie avaient préparé pour ce rôle, s'en saisira hautement ; et, à travers ses exagérations et ses erreurs, il le remplira souvent avec une imposante raison, toujours avec une vive éloquence. Vous avez nommé Rousseau.

Je ne veux, vous le croyez bien, ni l'admirer par tradition, ni le blâmer par convenance, mais, si je puis, l'expliquer et le juger. Ne prodiguons pas les mots de *doctrine funeste*, *anti-sociale ;* cherchons comment le mal et le bien, l'égoïsme épicurien et l'amour de l'humanité, l'esprit vague de licence et l'esprit généreux de réforme se sont trouvés parfois confondus. Étudions surtout comment la philosophie du dix-huitième siècle, instable, multiple, parlant des langues diverses, s'est combattue et corrigée elle-même ; et voyons si, malgré ce qu'on lui reproche de faux principes, et de fausses conséquences, ce n'est pas d'elle que sont sortis un meilleur ordre politique, une législation plus équitable, des mœurs plus douces, l'égalité civile et la liberté publique de la pensée, ces grandes choses, en un mot, maintenant obtenues, ou demandées ou souhaitées par tous les peuples civilisés.

Que si pour atteindre ce terme, longtemps

inconnu ou mal déterminé, la spéculation s'est souvent méprise et égarée, souvenons-nous que tout est mêlé parmi les hommes, et que c'est beaucoup d'arriver à la vérité, après un long circuit d'erreurs. Les sectes religieuses qui ont bouleversé l'Angleterre, au milieu du dix-septième siècle, avaient mis en avant bien des théories insensées; et cependant c'est d'elles, et de leurs opinions refroidies et calmées que sont venus les plus heureux progrès de la liberté et du caractère britanniques. Le parti philosophique, qui n'a pas exercé moins de puissance dans un autre temps, a conduit également, à travers bien des faux systèmes, la société française vers un état plus juste et plus digne de l'homme. Peut-être la raison et la modération seules sont-elles impuissantes à faire les grands changemens, dont le monde a parfois besoin. Montesquieu avait montré, dès le milieu du dix-huitième siècle, le point de sagesse et de justice où devaient revenir, après tant d'années, tous les efforts de réforme sociale. Rousseau n'avait ni la même profondeur, ni la même réserve; mais il eut cette vive émotion qui commande aux âmes, et se fait obéir. Il fut l'orateur du dix-huitième siècle, sous l'ancienne monarchie : ce mot résume son influence et sa gloire.

De Montesquieu à Rousseau quel immense intervalle! quel contraste de vues et d'idées! Et cependant l'un de ces hommes suscitait l'autre; ou plutôt ils étaient appelés tous deux par leur siècle, dont ils représentaient deux époques successives. Les abus et l'affaiblissement de l'ancien pouvoir, le respect d'habitude qu'il inspirait encore, l'indépendance d'esprit, à défaut de liberté civile, la curiosité des choses politiques, le commerce intellectuel avec l'Angleterre avaient appelé Montesquieu. Il travailla sur ces idées de son temps; il les mûrit, il les éleva par vingt ans de méditation. Et lorsque son grand ouvrage fut achevé, cet ouvrage, accueilli avec tant d'admiration en Europe, semblait à peine assez hardi pour l'opinion de la France : tant l'ancien édifice de la monarchie s'était insensiblement affaissé sur lui-même!

Alors parut Rousseau; et à son premier ouvrage, deux ans après l'*Esprit des Lois*, à cette satire des lettres et de la mollesse sociale, au milieu du monde le plus enchanté par tous les plaisirs de l'esprit et de l'élégance, on pouvait comprendre qu'un nouveau personnage était entré sur la scène, qu'une classe nouvelle, pour ainsi dire, avait pris enfin la parole, avec des passions plus fortes, en les couvrant toutefois

encore de l'élégance et de la pompe exigées pour plaire. Ce n'est plus l'opposition fine et modérée de quelques académiciens ; ce ne sont plus les épigrammes profondes, mais discrètes de l'*Esprit des Lois* ; ce n'est plus cette indépendance qui flattait parfois les vices de la cour, et ne lui demandait que d'être favorable aux lettres. Sous le beau langage de Rousseau perce une rancune démocratique, qui s'en prend à la philosophie comme aux abus, aux lettrés comme aux grands seigneurs, et frappe les premiers, pour mieux atteindre les seconds.

Il n'y a pas seulement dans ce Discours, comme le dit La Harpe, le dépit de n'avoir pas été invité chez madame Dupin, le jour où elle donnait son dîner de gens de lettres : la blessure de Rousseau remonte plus loin. On sent l'irritation d'un homme supérieur tenu long-temps en dehors de la société ; il y a le souvenir de sa misérable jeunesse d'apprenti, de sa fuite sans asile et sans pain, de sa conversion forcée, de ses métiers de laquais, de séminariste, de pauvre musicien, de truchement d'un moine quêteur, de copiste, de secrétaire, et enfin de commis de caisse à Paris, sans pouvoir arriver à rien, qu'à vivre à force de travail. Tant de peines et de mécomptes avaient agi sur l'âme de Rousseau,

et éclataient en lui par un blâme amer, qui répond à des passions que trop souvent la société ignore, bien qu'elles fermentent dans son sein. Ce n'étaient pas les lettres qui déplaisaient à Rousseau. Quel homme les aima plus que celui qui, tout enfant, pleurait en lisant Plutarque, qui, dans sa jeunesse errante et pauvre, étudiait partout, et qui, d'un âge déjà mûr, sans soupçonner encore son génie, s'exerçait dans les allées du Luxembourg à retenir par cœur les *Églogues de Virgile* qu'il avait lues cent fois? A vrai dire, ce que Rousseau attaque bien plus que les lettres mêmes, c'est l'esprit général du dix-huitième siècle. Sa dissidence est déjà marquée dans son début. Par là, ce Discours commence la mission politique de Rousseau.

Singularité remarquable dans l'histoire intellectuelle du dix-huitième siècle! tout y était à la fois frivole et sérieux. Le premier cri de l'âme véhémente de Rousseau, sa première attaque contre la dégradation politique du temps partira du milieu d'une thèse académique, telle que s'en proposaient les rhéteurs de l'Empire : « Le progrès des lettres et des arts a-t-il contribué » à épurer ou à corrompre les mœurs? » Question qui n'en est pas une; car il faut en sortir pour y répondre; et elle ne renferme pas les vrais

termes du problème. Qu'est-ce, en effet, que les arts, et surtout que les lettres, séparés des sentimens et des idées qui les font naître? Ne faut-il pas que les mœurs d'un peuple aient précédé sa littérature? Et cette littérature même n'est-elle pas un produit et une forme de ses mœurs? La littérature est mauvaise, quand la société est mal constituée, faible, corrompuè; de même qu'un homme dit de mauvaises choses, quand il a un esprit faux et un mauvais cœur. Au lieu de résoudre une question mal posée, il eût mieux valu la retourner ainsi : « Quelle est l'influence » de l'état social et des mœurs sur le progrès ou » l'abaissement des lettres et des arts? » Alors, au lieu de ce blâme ingrat et déclamatoire jeté sur les lettres en général, il eût fallu les montrer souvent pures et sublimes, sauve garde des mœurs qui les inspirent, et gloire de la nation qui les cultive.

Le programme de l'Académie de Dijon se conçoit pourtant. La littérature avait tant d'éclat en France, qu'on s'accoutumait à la regarder comme une puissance qui existait par elle-même. L'Académie était le seul corps politique de la nation; et Voltaire régnait sur les esprits. Sa domination n'était souvent que l'art de plaire, en caressant à la fois les penchans des

grands et ceux de la foule. Il semblait cependant, à voir son brillant et facile empire, qu'il gouvernait son siècle, au lieu de le flatter. D'autre part, quand Diderot, esprit vigoureux et fait pour de hautes études, prostituait sa plume aux détails d'un roman obscène, on pouvait se demander si les lettres n'étaient pas le mauvais génie qui gâtait les mœurs. Mais en voyant le souverain flatté dans ce livre, à chaque page, comme par une sorte d'alliance entre la licence de la cour et celle de l'écrivain, il fallait avouer que, là comme partout, c'était l'état des mœurs qui se reproduisait dans les lettres.

Quoi qu'il en soit, la question sophistique posée par l'Académie de Dijon dut frapper Rousseau par l'allusion facile aux vices du temps. Depuis 1741 qu'il était venu s'établir à Paris, avec une invention nouvelle pour noter la musique, et un projet de machine pour voler dans l'air, il avait vu des académiciens, des savans, des artistes, des financiers, des grands seigneurs, essayant tout, et ne faisant au fond qu'une chose, apprendre le grand art d'écrire. Il avait été fatigué du spectacle de bien des médiocrités littéraires, que soulevaient un moment l'esprit de parti et la mode. Lié par hasard avec un jeune Allemand, qui, sifflé, comme auteur, dans

son pays, était venu, comme amateur des lettres, chercher fortune en France, Rousseau, d'abord ami de Diderot et du parti encyclopédique, était mêlé, quoique obscur, à la vie philosophique du temps. Il vit les lettres en elle, et de bonne foi il les attaqua.

Je ne croirai pas qu'il ait eu besoin de ses visites au donjon de Vincennes, et du conseil de Diderot, pour prendre la question comme il le fit, et dire devant ce siècle amoureux des lettres : « Les lettres sont la perte des mœurs. » Il lui suffit pour cela d'un peu d'humeur, et d'un coin de vérité. Longtemps nourri dans la solitude, arrivé tard aux lettres, avec cette teinte d'originalité que fortifie le malheur, trop indépendant de caractère pour adopter un symbole d'opinions, ayant trop souffert pour n'être pas religieux, et appelé, par l'imagination du moins, au sentiment de la vertu, il ne pouvait admirer l'épicuréisme qui faisait le fond et la parure de tant d'ouvrages du dix-huitième siècle. Indépendamment de cette nature d'orateur qui éclatait en lui, et que la contradiction devait tenter, il fut, je n'en doute pas, très-sincère dans son Discours. La littérature du dix-huitième siècle, tout en luttant contre le pouvoir, s'imposait elle-même à tout le monde, avec ses pré-

jugés, ses engouemens, sa mode. Il se révolta : c'était un *radical* qui frappait sur les *whigs;* et sa révolte fit en partie son génie. Il eût langui dans une apothéose de la philosophie et des lettres. Dès ce premier Discours, il commençait la double attaque, qu'il mena de front contre le pouvoir et contre l'opposition, contre la Sorbonne et contre Ferney.

Ne parlez donc pas du paradoxe de Rousseau; ne voyez pas dans ce Discours un caprice, un calcul, mais son génie même, ce génie fait pour préparer à la fois une révolution politique, et une réforme morale.

Maintenant, le but expliqué, parlerons-nous du Discours? on le connaît assez. Qu'il suffise d'y remarquer la censure amère des écrits scandaleux du temps, le blâme jeté sur les écrivains qui vont saper les *fondemens de la foi*, l'apostrophe au célèbre Arouet, « à qui le goût du temps pour les petites choses en a coûté de grandes, » enfin le conseil ironique donné aux souverains de protéger les lettres, qui cachent la servitude ou qui en dédommagent, et vous ne serez pas étonnés que ce premier ouvrage ait paru anti-philosophique à Voltaire, et démocratique à la cour.

Voltaire répondit en trois pages, par une

historiette. *Timon le misanthrope,* après avoir bien déclamé contre les lettres, est, en sortant de chez lui, dépouillé par des voleurs, dont aucun ne savait lire, et se voit heureusement recueilli dans une maison de gens d'esprit fort lettrés qui lui donnent un excellent souper, et une plume et de l'encre pour achever sa thèse.

D'autres adversaires, M. Bordes, bel esprit lyonnais, le bon roi Stanislas, firent des réfutations en règle. Rousseau continua, dans ses vives et adroites réponses, de faire porter sur les lettres en général le reproche qu'il destinait à son siècle. Mais son schisme était commencé, en même temps que sa célébrité. Le premier succès fut immense. C'était un paradoxe inattendu dans le dix-huitième siècle, une nouveauté piquante, un réveil des conversations qui commençaient à s'endormir. Diderot écrivit à son ami : « Votre ouvrage prend tout par» dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un » succès pareil. »

Si maintenant, assurés de la conviction, nous voulons juger le talent, il était tout formé dès ce premier essai. Ce sont les études d'une vie entière tout à coup produites et jetées dans un ouvrage. Rousseau n'avait pas reçu l'éducation régulière, comme on l'entend ; mais son esprit

avait eu de bonne heure, et toujours, une forte culture.

Né à Genève, le 28 juin 1712, d'une mère, jeune femme distinguée, qu'il perdit en venant au monde, et d'un père, simple horloger, mais homme d'esprit, et d'humeur entreprenante, vous savez qu'il fut élevé à lire des romans, et les *Vies de Plutarque*, et que, tout enfant, il se passionnait à ces lectures. A l'âge de sept ou huit ans, privé de son père par l'exil, comme il l'avait été de sa mère par la mort, il commença, sous un bon ministre de campagne, ses études de latin. Puis vint sa vie d'apprenti, et, dans ce mauvais temps même, cette passion continue pour la lecture, qui marquait et hâtait à la fois le développement précoce de son esprit; puis, dans sa fuite, ses controverses de catéchumène à Turin, ses études d'italien et de latin dans la maison d'un grand seigneur de Savoie, son année de séminaire à Annecy, sous cet abbé Gaime qui lui servit de modèle pour son éloquent *Vicaire Savoyard;* sa passion tenace pour la musique, ses efforts pour l'apprendre seul; enfin quatre ou cinq années de loisir laborieux à Chambéry et aux Charmettes, ces pénibles études recommencées à plus de vingt ans, ce latin appris de nouveau

avec tant d'obstination et de patience : ce sont là, j'en conviens, des classes singulièrement faites ; mais elles n'en valaient pas moins pour l'originalité du talent ; et sauf quelques souvenirs déplorables, cette vie de lecture et de travail, coupée par tant d'incidens romanesques et de courses aventureuses, avivait bien autrement l'imagination et la rêverie qu'un cours régulier d'études au collége du Plessis.

Rousseau, dans ses *Confessions* mêmes, ne fait pas assez connaître ce travail de sa jeunesse. Il les écrivait à distance, et en se dévoilant, comme on se drape, pour le public. Un témoignage de la même date que ses études en dit peut-être davantage ; c'est une *épître* fort mal versifiée, mais qui renferme le curieux catalogue de ses lectures. On y voit qu'il ne se bornait pas aux livres du *Père Lamy*, et qu'il étudiait tous les grands ouvrages de philosophie et de science.

Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche et Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton ;
J'examine les lois des corps et des pensées.
Avec Locke je fais l'histoire des idées ;
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Pascal,
Je devance Archimède, et je suis L'Hôpital.

Pour la littérature et la morale, ses auteurs favoris, les compagnons de sa promenade, au

lever du jour, étaient Montaigne et La Bruyère, qui peuvent remplacer tant de livres. Mais il étudiait beaucoup d'autres ouvrages, nommés dans son épître avec une confusion assez plaisante.

O vous, tendre Racine, ô vous, aimable Horace!
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place:
Laville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai;
Et vous, trop doux La Motte, et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture, à mon cœur, restera toujours chère.

Vous me demandez peut-être quels sont Laville et Saint-Aubin, si étrangement accolés à Plutarque; et vous reconnaissez là ces erreurs du goût provincial qui admire parfois des ouvrages mort-nés à Paris. A vrai dire cependant, le marquis de Saint-Aubin, tout à fait inconnu de nos jours, n'est pas un auteur sans mérite. Son traité de l'*Opinion*, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, est plein de recherches parfois originales; et ce qui n'est pas sans intérêt, on y trouve la plupart des objections de Rousseau contre la culture des lettres.

L'office de précepteur rempli pendant une année à Lyon, chez M. de Mably, avait terminé les études solitaires de Rousseau; et un Mémoire qu'il écrivit, à cette époque, sur les mé-

thodes d'éducation, annonçait déjà l'exactitude et la pureté du style, mais sans éclat, sans chaleur. C'est de là que, venu à Paris, avec son système pour noter la musique, il vit pour la première fois les hommes célèbres du temps, et s'approcha de cette gloire littéraire, pour laquelle il ne savait pas qu'il fût né.

Mais, bien que les années suivantes nous le montrent ou toujours occupé de musique, ou secrétaire d'ambassade à Venise, ou copiste, et faiseur de recherches scientifiques, aux gages de madame Dupin, et de M. Francueil, fermier-général, ce qui fermentait le plus dans son esprit actif et laborieux, c'était le goût de la philosophie et des lettres. A Venise, secrétaire, et, comme il le dit dans ses lettres, *domestique* d'un ambassadeur, il projetait déjà le plan d'un ouvrage sur les *institutions politiques*. A son retour d'Italie, malgré sa dose nouvelle d'ardeur musicale, sa vie précaire, ses fonctions dépendantes, ce qui domine en lui, c'est l'étude de ce grand art d'écrire, auquel il n'ose ouvertement prétendre. On le voit assez par sa correspondance de cette époque, et surtout par une première lettre à Voltaire, aussi élégante et aussi précise que flatteuse. Sa liaison avec Diderot, esprit si inspirant et si facile, devait

fortifier encore plus ce goût pour les lettres; et on peut regarder les cinq ou six années que Rousseau passa dans cette société, avant d'être célèbre, comme une préparation à tous ses ouvrages. Là, il s'enthousiasmait pour Richardson, dont il devait un jour copier faiblement les caractères, et surpasser le style. Là, il discutait déjà les théories d'un traité sur l'éducation. Là, il se nourrissait de toutes les spéculations de la philosophie moderne, et s'exerçait à la controverse sous toutes les formes. Il avait même, dès cette époque, esquissé le premier cahier d'une feuille dans le goût du *Spectateur*, qu'il devait publier avec Diderot.

Mais à ce talent ainsi préparé, agité dans tous les sens, il manquait une occasion. Que cet esprit ardent et sérieux trouve enfin, ou croie trouver un sujet digne de sa conviction, vous aurez un homme éloquent. Le bois du sacrifice est amassé sur l'autel : vienne une étincelle d'en haut pour l'allumer! L'éloquence est à la fois un don naturel et un grand art. Rousseau n'avait négligé aucune partie de cet art. L'étude de la philosophie, et surtout des philosophes de génie, lui avait donné ce fonds précieux d'observations et d'idées qui enrichit l'orateur. Quelques notions

de mathématiques laborieusement acquises avaient fortifié la précision naturelle de son esprit. L'amour des champs, les souvenirs d'une vie errante avaient nourri sa vive imagination. Son goût s'était formé dans la solitude, loin des préjugés d'école et de parti. Enfin, il n'était pas jusqu'à sa langue qui ne fût excellente, malgré quelque peu d'origine exotique. Cette langue de Genève, il l'avait renouvelée aux sources abondantes de notre idiôme, dans le français d'Amyot, dans Rabelais, Montaigne, Charron, dans tous nos vieux auteurs naïvement expressifs, que l'élégance moderne faisait chaque jour oublier davantage. Enfin, à la beauté de l'expression il joignait, par son instinct musical et presque italien, ce sentiment de l'harmonie si recommandé par les anciens, et chez nous presque inconnu des écrivains qui ne sont pas orateurs. Ajoutez cette verve d'humeur et de mépris contre le siècle, cette fierté républicaine, empruntée à des souvenirs de patrie et d'étude, et qui charmait notre mollesse monarchique, en la faisant rougir.

Tous ces caractères eurent bientôt l'occasion de se marquer plus fortement. L'Académie de Dijon, encouragée par la célébrité de son *lauréat*, voulut renchérir de hardiesse, et

choisit pour programme d'un nouveau prix, « l'origine et les causes de l'inégalité parmi les hommes. » C'était ou la plus haute question, ou le lieu commun le plus vulgaire. Rousseau la saisit sous ces deux aspects, tantôt observateur profond, tantôt énergique déclamateur. Dès ce second ouvrage, il parut tout entier; son génie était trouvé, son parti était pris, sa politique déjà faite. Comme il avait attaqué les lettres en haine d'une société trop spirituelle et trop amollie, il méconnut l'institution de la société civile, par mépris pour la monarchie de Louis XV. Mais ce n'est pas l'abus du raisonnement que nous devons regarder ici, c'est l'influence de l'ouvrage.

Elle fut réelle; car elle appuyait la plainte du pauvre contre le riche, de la foule contre le petit nombre. Elle était particulièrement secondée par l'état de la société française, dans laquelle l'inégalité, irrémédiable parmi les hommes, était à la fois plus grande qu'il ne faut, et trop sentie pour être longtemps supportée. Ce discours, sombre et véhément, plein de raisonnemens spécieux et d'exagérations passionnées, eut, je n'en doute pas, plus de prosélytes encore que de lecteurs. Il en sortit quelques axiomes qui, répétés de bouche en bouche,

devaient retentir un jour dans nos assemblées nationales, pour inspirer ou justifier à leurs propres yeux les plus hardis niveleurs, les ennemis de toute hiérarchie, depuis le droit arbitraire du rang jusqu'au droit inviolable de la *propriété*.

Rousseau, l'ami sincère de la morale et de la justice, n'avait rien souhaité, rien prévu de semblable. Au fond, ce qu'il attaquait, c'était le despotisme, cette monstrueuse usurpation par laquelle un homme substitue son caprice, sa passion, ses vices, je ne dirai pas seulement aux volontés, mais à l'intérêt, au bien-être d'un peuple. Et on a rarement écrit d'aussi belles pages que celles où il retrace la naissance et le progrès d'un pouvoir semblable, et le zèle servile de ceux qui se pressent pour le soutenir, et l'abjection de ceux qui le souffrent. C'est une admirable contre-partie à la peinture que Platon a faite des folies tyranniques de la multitude.

Mais pour arriver là, Rousseau avait prodigieusement forcé toutes les autres parties de sa thèse. On ne sait si c'est audace ou artifice; mais, au lieu de toucher la vraie question qu'offrait le dix-huitième siècle, il cache sous une négation de toute société le besoin de réformer la constitution sociale de France. De là cet éloge

de la vie sauvage, cette admiration et ce regret d'une vie antérieure même à la vie sauvage, alors que les hommes, nus et muets, erraient isolés sur la terre inculte, ou que parfois deux êtres de sexe différent se rapprochaient par un instinct passager, sans souvenir et sans souci des fruits de leur union. Prétendre que c'était là pour l'homme un état vraiment humain, et que depuis cette époque il dégénère, on ne saurait abuser davantage du paradoxe et de l'humeur misanthropique. A des traits semblables, on pourrait bien révoquer en doute la sincérité de Rousseau, ou croire du moins qu'il fut tenté, sans le savoir, par le plaisir amer de dire à cette société élégante et raisonneuse : « Un sauvage, un homme à demi brute, un Caraïbe aplatissant la tête de ses enfans pour les rendre imbéciles, est plus sage et plus heureux que vous. »

Cela ne réussit d'abord qu'à demi, devant le public ingénieux du dix-huitième siècle. On se récria de toutes parts. Voltaire, en remerciant Rousseau de son ouvrage, lui écrivait : « Il prend envie de marcher à quatre pattes, en vous lisant. » Buffon plus sérieux, dans un des beaux discours de son Histoire naturelle, réfutait le philosophe, qu'il appelle « un des plus fiers

censeurs de notre humanité ; » et ne pouvant admettre ce long état de stupidité primitive supposé par Rousseau, il faisait admirablement remarquer que la constitution même physique de l'homme, la durée et la faiblesse absolue de sa première enfance exigent la famille et la société, et qu'en un mot l'union des pères et mères avec les enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Rousseau ne répondit pas ; et il avoue quelque part l'exagération de plusieurs traits de son Discours, en les attribuant à la philosophie chagrine et athée de son ami Diderot.

Mais ce qu'il n'a pas désavoué, et ce qui était, non pas une hypothèse lointaine, mais un menaçant principe, c'est le bizarre anathème jeté par lui sur l'origine de la propriété. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'a» visa de dire, *ceci est à moi*, et trouva des gens » assez simples pour le croire, fut le vrai fon» dateur de la société civile. Que de crimes, de » guerres, de meurtres, que de misères et d'hor» reurs n'eût point épargnés au genre humain » celui qui, arrachant les pieux ou comblant » le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez» vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes per» dus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, » et que la terre n'est à personne ! »

Voltaire ne badina point sur ce passage. « Quelle est donc, écrivait-il, l'espèce de phi- » losophie qui fait dire des choses que le sens » commun réprouve du fond de la Chine jus- » qu'au Canada ? n'est-ce pas celle d'un *gueux* » qui voudrait que tous les riches fussent volés » par les pauvres, afin de mieux établir l'union » fraternelle entre les hommes? »

Que Voltaire, du haut de son château et de ses cent mille livres de rente, traite ainsi Rousseau, cela est assez triste pour la philosophie et les lettres. Mais ces deux hommes qui eurent tant d'influence sur leur siècle étaient faits pour se heurter, et non pour se corriger l'un l'autre. L'exagération sérieuse de Rousseau, sa conviction ardente et erronée, son éloquence même, et ce qu'elle avait parfois de déclamatoire et d'outré, impatientait la vive netteté d'esprit et le bon sens moqueur de Voltaire. Les injures et les railleries que Voltaire faisait pleuvoir, du milieu de son opulence, sur le pauvre Jean-Jacques, l'irritaient d'autant plus contre cette belle civilisation, dont Voltaire semblait le promoteur et l'ornement. Le contraste de ces deux hommes, et leur mutuel repoussement, a jeté plus d'une fois Rousseau dans l'excès et l'abus de sa propre opinion.

Le *Discours sur l'inégalité*, qu'on aurait pu renvoyer à la philosophie purement spéculative, recevait une application plus directe par la dédicace que l'auteur en fit *aux citoyens de Genève*. Ce morceau d'une éloquente fierté, ce magnifique éloge d'une république voisine, ces mots de *patrie*, de *citoyens*, de *liberté*, de *suffrage public*, de *souveraineté du peuple*, frappaient comme une hardie nouveauté. Voltaire, à la vérité, plaisantait sur *les magnifiques seigneurs de Genève*, et sur cette république *de deux lieues d'étendue*. Mais Calvin avait déjà montré ce que peut un petit centre d'opinion actif et libre.

Ce que Calvin avait fait avec le secours de Genève, Rousseau le fit avec le nom seul de cette ville, et quoique désavoué par elle. Sans doute, il y avait, dans ce langage républicain, quelque chose d'un peu factice. Mais ce rôle applaudi prenait beaucoup d'empire. Montesquieu, avec sa haute raison et son imagination impartiale, avait vivement décrit le mal, comme le bien des républiques anciennes. Mably les avait pédantesquement prônées. Rousseau seul, et le premier, en parlait avec une ardeur enthousiaste; et l'exemple moderne de république heureuse qu'il invoquait sans cesse, Genève,

dont il était redevenu citoyen et coreligionnaire, donnait une sorte de réalité présente à ses souvenirs antiques et à ses utopies. On se prenait de goût pour Genève à Paris, comme vingt ans plus tard, à Versailles même, on se passionna pour l'affranchissement de l'Amérique.

A la vivacité de sa parole Rousseau joignait ce qui impose le plus, la rigueur apparente des déductions et des axiomes. C'est par là que, sans étude profonde de l'histoire et des lois, avec peu de science et nulle pratique, il a exercé tant d'influence, et que ses ouvrages ont eu tant de part aux résolutions de nos premières assemblées nationales.

Mais cette sérieuse et populaire influence de Rousseau était pour longtemps cachée dans l'avenir, et devait être précédée par l'engouement du beau monde et de la société polie. C'est encore un trait caractéristique de cette époque, comme du génie même de Rousseau.

Dans l'intervalle entre ses deux Discours contre les lettres et la société, la cour et la ville avaient applaudi avec ravissement aux paroles ingénues et à la mélodie si pure de son *Devin du village*. Le roi avait voulu le voir; et madame de Pompadour, après avoir parlé de lui à

sa toilette, lui avait envoyé cinquante louis qu'il accepta. Il n'en faut pas rire; la vogue d'un opéra, comme plus tard celle d'un roman d'amour, préparait cette prestigieuse puissance qu'exerça Rousseau sur les plus graves questions. Là aussi fut consommé son schisme philosophique, autre cause de son ascendant réformateur.

Par la magie de son talent, Rousseau a rendu célèbres les moindres et parfois les plus fâcheux détails de sa vie. Nous n'avons pas à les redire après lui, mais à en détacher ce qui sert le mieux à l'intelligence de ses écrits. Que Rousseau, après ses deux Discours et son opéra, soit allé à la campagne, et y ait passé même l'hiver, l'incident paraît bien léger; et on peut croire qu'il fallait toute la frivolité causeuse du siècle pour nous laisser tant de pages sur ce sujet. Mais cette fuite était une première rupture, et en préparait une autre. En quittant Paris, Rousseau se séparait de Diderot, de Grimm, de la maison d'Holbach, et enfin de cette armée encyclopédique dans laquelle il était enrôlé, quoique dissident. Il échappait au joug des entretiens, à cette autorité de l'opinion et de la mode, qui domine toujours un peu les esprits les plus fermes; et il se retrouvait où son génie s'était

formé, aux champs, et dans la solitude. Il y était sans autre dépendance qu'un peu de musique à copier pour vivre, et en pleine liberté de penser et d'écrire.

Le monde est admirable pour aiguiser l'esprit, pour donner de l'esprit; mais l'inspiration durable, le génie veulent la solitude. Hors d'elle, rien de grand, excepté ces œuvres rares d'une éloquence soudaine, dont la condition même est de s'animer et d'éclore au foyer des passions populaires, et sous l'haleine brûlante des assemblées émues. Mais cela n'est pas le monde: c'est le *forum*. Et par quelle solitude austère s'y préparait l'orateur antique! Les salons si raisonneurs et si ingénieux du dix-huitième siècle devaient, dans cette perpétuelle fusion de pensées, emporter une part de l'originalité de *chacun*. Aussi, voyez comme ceux qu'ils admiraient le plus les ont fuis! Buffon y avait goûté les vives distractions de la jeunesse; mais, une fois épris de la gloire, il n'y reparut pas; et il achevait ses travaux dans le silence de ses jardins de Montbar. Montesquieu, si brillant d'esprit et de saillies, se retirait au loin pour écrire, et passait des années entières dans ses bois et ses vignes de la Brède. Il n'est pas jusqu'à Voltaire, le génie à la mode, l'écrivain du siècle et du jour,

qui, malgré ses richesses et son parti, n'ait fui sans cesse Paris pour le dominer, et n'ait cherché la retraite, pour enchanter le monde.

Quant à Rousseau, malgré sa gloire naissante, le malheur et la pauvreté lui donnaient la solitude. Il en profita bien. Quel actif et merveilleux emploi de son temps que ces six années de l'Hermitage et de Montmorency, marquées par la *Lettre à d'Alembert*, la *Nouvelle Héloïse*, les deux traités extraits de l'abbé de Saint-Pierre, *Émile*, le *Contrat social*, et quand il fut arraché de son asile, sur la route même de sa fuite, le *Lévite d'Éphraïm!* Ce fut comme l'époque courte et féconde où s'étaient amassés, à leur plus haut degré de puissance, le génie, les passions et le travail de Rousseau. Dans cette retraite, le cœur tout rempli du monde qu'il reniait, il sentit avec force la haine et l'amour. Il désavoua sans retour les *philosophes*; et il alla plus loin qu'eux. Il vécut en amitié avec des gens de cour et des grands; et il porta, par ses théories, à l'ordre social du temps les plus rudes coups qui en aient préparé la ruine. Ensemble singulier, mélange de principes et d'actes qui peut surprendre! Mais ce n'est pas de contradictions que nous prétendons absoudre le génie de Rousseau.

Un autre reproche, celui de mauvaise foi, de méchanceté, d'ingratitude, lui a été jeté par d'anciens amis; et ses apologies mêmes ne l'en justifiaient pas aux yeux de tout le monde. Mais aujourd'hui que tant de *Correspondances* ont été publiées, et qu'on peut lire des lettres qui sont des confessions involontaires de chaque jour, il faut avouer que les amis de Rousseau, Diderot, Grimm, d'Holbach étaient souvent fort durs et fort tracassiers avec lui; que leur espionnage tyrannique méritait sa défiance; que, sans être jaloux de son génie peut-être, ils voulaient l'approprier tout entier à leurs opinions, l'employer à leur guise, et ne purent lui pardonner son indépendance envers eux, qui doubla sa force contre tous.

Justice et pitié pour le génie de Rousseau! La société, ou plutôt sa propre condition pesa beaucoup sur lui. En s'épuisant d'abord d'un travail subalterne, en se livrant plus tard à son inspiration, il ne put soulever le poids de la pauvreté; et sans être assez pur pour la faire respecter toujours, il fut assez fier pour ne pas vouloir l'échanger contre la dépendance des bienfaits. De là, pour lui, de durs sacrifices et des fautes déplorables, une indigne union, des enfants abandonnés, tout ce qu'un cœur tel que

le sien n'aurait pas dû faire, et dut expier par bien des larmes.

Mais n'hésitez-vous pas à le condamner trop sévèrement, lorsque, dans une lettre à son ancienne bienfaitrice, avec un faible présent qu'il lui envoie, il écrit ces mots : « Je voudrais vous » en envoyer davantage; mais tout est si cher ici, » et surtout le pain! » Que ce mot est expressif prononcé par Rousseau, dans ce Paris si élégant, si frivole, si amoureux des arts! Ne concevez-vous pas qu'il soit resté de là, dans son âme, quelques préjugés contre l'ordre social du temps, et une rancune amère qui n'est pas la justice?

Il en convient lui-même. Mais il remarque aussi que les hardiesses politiques poursuivies dans ses derniers ouvrages étaient déjà toutes dans le *Discours sur l'inégalité.* Cela est vrai. Rien de moins étendu, de moins varié que les théories sociales de Rousseau. Par là même elles furent puissantes. Elles ont cette unité, cette inflexibilité abstraite qui fait les symboles, et agit sur les masses. Le *Contrat social* se résume en cette idée, qu'il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous; qu'elle ne peut être ni aliénée, ni partagée, ni représentée; qu'elle est à la fois toute puissance et toute justice; qu'elle ne peut pas se tromper, ou plu-

tôt que, si elle se trompe, elle n'en doit pas être moins obéie.

Après la révolution anglaise de 1640, un esprit logicien et nerveux, Hobbes, avait été conduit à proclamer aussi la nécessité d'une force simple, irrésistible, absolue. Il la plaçait dans la volonté d'un seul, auquel il donnait tout pouvoir dans l'ordre civil et l'ordre religieux. Le *Léviathan*, le *de Cive* n'ont pas d'autre but.

En présence de l'arbitraire et de la mollesse qui précédaient notre révolution, Rousseau n'imagine autre chose que de retourner le système de Hobbes, de déplacer le despotisme, en l'attribuant à la multitude. « Le souverain, *dit-* » il, n'étant formé que des particuliers qui le » composent, n'a ni ne peut avoir d'intérêt con- » traire au leur ; par conséquent la puissance » souveraine n'a nul besoin de garant envers » les sujets. »

Ainsi, nul recours contre cette force dominante qui s'appellera le peuple, nulle barrière contre le souverain, nulle réserve d'indépendance individuelle.

De là sortent des conséquences que ne refuse pas Rousseau, et d'abord l'intolérance religieuse. « Il y a, dit-il, une profession de foi pu- » rement civile, dont il appartient au souverain

» de fixer les articles, comme sentimens de so-
» ciabilité, etc., etc. Sans pouvoir obliger per-
» sonne à les croire, il peut bannir de l'Etat
» quiconque ne les croit pas; il peut le bannir,
» non comme impie, mais comme insociable,
» comme incapable d'aimer sincèrement les
» lois, etc., etc. Que si quelqu'un, après avoir
» reconnu ces dogmes, se conduit comme ne
» les croyant pas, *qu'il soit puni de mort* : il a
» commis le plus grand des crimes; il a menti
» devant les lois. »

Ainsi, tandis que la sagesse moderne proclame, par la voix de Montesquieu, qu'il faut honorer la divinité, et ne la venger jamais, et que le sentiment religieux, obligatoire devant la conscience, ne l'est pas devant la loi, Rousseau veut une *religion de l'Etat*, impérative pour chacun, sous prétexte qu'elle est décrétée par tous. Il reconnaît au souverain le pouvoir d'infliger pour ce motif le bannissement, et même la mort. Oui, la mort, comme Calvin avait fait pour Michel Servet!

Par le même principe, et sous prétexte qu'un peuple ne peut se faire de mal à lui-même, et que s'il le voulait, on n'aurait pas le droit de l'en empêcher, il consacre le plus monstrueux despotisme dans les jugements, en permettant

qu'ils soient prononcés sous la forme législative.

Rousseau, sous ce rapport, n'est qu'un élève de l'antiquité. Il rétrograde vers ces institutions des républiques anciennes, qu'il admirait dans Plutarque; et il ne songe pas même à élever contre elles l'objection des philosophes anciens, lorsqu'à la souveraineté du peuple, *ils* opposaient la souveraineté antérieure de la justice. Il y a, sur ce point, un chapitre admirable dans les *Dits mémorables de Socrate*. Rien de tel dans Rousseau. A la vérité, la situation avait changé. Dans la Grèce, à Athènes, où le peuple était souverain, c'était contre le peuple que les philosophes formaient l'opposition. Dans nos Etats modernes, c'était contre les abus du pouvoir d'un seul que la philosophie avait à réclamer ; et son opposition devait être toute démocratique. Aussi, ce qu'on peut blâmer dans Rousseau, ce n'est pas d'avoir relevé le principe de la souveraineté populaire, c'est de n'avoir pas su en limiter l'usage ; c'est qu'à la grandeur souvent inapplicable des exemples antiques, il joint une certaine rigueur de logique qui va jusqu'au bout du principe abstrait, dût-il en faire sortir la négation ou l'excès du pouvoir.

Sous ce rapport, le *Contrat social* est inférieur aux ouvrages de Sidney et de Locke, auxquels Rousseau a beaucoup emprunté, sans le dire. Les ouvrages politiques de Sidney et de Locke, écrits au milieu d'une guerre civile et d'une révolution, posent le principe de la résistance populaire au nom de la justice, mais avec des conseils de prudence contre la victoire du peuple, c'est-à-dire contre la domination de ceux qui régneraient en son nom. Sidney, qui devait périr pour ses principes, sous le despotisme royal, concevait la souveraineté du peuple par le maintien des anciennes libertés, des droits populaires, et non par l'emploi d'un autre despotisme appelé national. C'est le même esprit qui se fait sentir dans le *Gouvernement civil* de Locke. Il réclame pour le peuple le droit de se défendre : mais il prévoit le moment où la victoire devient oppression ; et indépendamment de toute souveraineté populaire, il réclame certains principes de liberté, de justice, de morale politique qui doivent exister toujours, et dont le maintien est nécessaire pour légitimer la souveraineté même du peuple. Mais Locke et Sidney sont peu lus. L'ouvrage du premier est méthodique et froid ; et Sidney, dont nous avons une lettre comparable pour l'élo-

quence à la fameuse lettre de Brutus, a composé ses trois Discours sur le gouvernement civil, plutôt en théologien qu'en publiciste, et les a hérissés de formes scolastiques et de citations.

En prenant beaucoup d'idées à l'ouvrage de Sidney, qu'il connut surtout, je crois, par la réfutation latine du chevalier Philmer, Rousseau donnait à ses emprunts une forme neuve et piquante. La division en courts chapitres, le style impérieux et précis, les axiomes tranchans, le mélange de dialectique et d'humeur, d'abstractions et de saillies amères firent beaucoup lire le *Contrat social*. La révolution y puisa des principes, et toute une nomenclature politique. Depuis la déclaration des droits de l'homme jusqu'à la constitution de 1793, il n'est aucun grand acte de cette époque où vous ne trouviez l'influence bien ou mal comprise de Rousseau. C'est lui, et non pas l'éducation des colléges, comme on l'a dit, qui avait créé cet enthousiasme de l'antiquité, fécond en parodies et en crimes. Que de fois, en parcourant les annales de la tribune d'alors, on trouve les principes, les pensées, les phrases de Rousseau imités, commentés, copiés, et souvent par quels hommes ! Rousseau fut à quelques égards la Bible de ce temps.

Une telle influence n'est pas celle qui convient au caractère et aux progrès de la liberté moderne; et de nos jours un célèbre publiciste (1) a pu dire, sans être démenti : « Je » ne connais aucun système de servitude, qui ait » consacré des erreurs plus funestes que l'éter» nelle métaphysique du *Contrat social.* » Mais ne reprochons pas trop ces erreurs à l'homme qui déclarait que la révolution même la plus juste serait, à ses yeux, trop achetée par le sang d'un seul citoyen. Si Rousseau avait inexactement défini et laissé sans limites la souveraineté populaire, ou plutôt, s'il n'avait pas songé à se précautionner contre elle, alors qu'elle n'était qu'une spéculation et un principe, en la voyant réalisée, ou plutôt usurpée par une force démagogique, il en eût détesté les violences, comme celles du despotisme même; et sans renoncer aux droits des peuples, il n'eût pas placé l'infaillibilité dans la foule.

---

(1) Benjamin Constant, *Cours de politique constitutionnelle*, tom. 1er, pag. 329.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

Philosophie morale de Rousseau. — Conséquences de sa rupture avec l'Ecole encyclopédique. — *Lettre sur les spectacles*. — *Héloïse*. — *Emile*. — Des révolutions de l'éducation. — De l'éducation nationale; de l'éducation sophistique; de l'éducation ecclésiastique. — Beauté et utilité du livre d'*Emile*. — Persécution.

MESSIEURS,

Je n'ai pas craint de tenter un peu la foi des jeunes admirateurs de Rousseau. J'ai opposé quelques simples objections à toute l'éloquence dont il a revêtu ses systèmes politiques. Cet examen peut se hasarder impunément. La raison publique a mûri l'enthousiasme. Le beau langage de Rousseau ne couvre plus ses erreurs, et de célèbres défenseurs de la liberté les ont indiquées eux-mêmes. Ainsi, nous nous sommes

vus entraînés d'abord à étudier Rousseau comme publiciste : car ses deux premiers Discours renfermaient déjà toute sa théorie politique.

Quelque puissance qu'elle ait exercée sur les âmes, cette partie de sa gloire ne sera ni la plus durable, ni la plus pure. Elle doit perdre à l'établissement même de la liberté, qui remplace les utopies abstraites par des principes applicables, et des droits bien définis. Le *Contrat Social* de Rousseau a été souvent invoqué dans les débats de cette Amérique méridionale, si dénuée des lumières de la vraie liberté, et si impuissante à fonder un gouvernement équitable et pondéré. Mais on ne l'entend guère citer dans les assemblées des États-Unis, si ce n'est quelquefois par la bouche de ces députés du Sud, qui, en défendant l'institution de l'esclavage domestique, ont rappelé ce mot, *peut-être faut-il des esclaves*, dont Rousseau fait quelque part le corollaire de la liberté antique.

Je sais bien que Rousseau, comme moraliste, n'est pas non plus à l'abri du reproche. De nos jours, on a dit que sa morale était un appel à la passion contre le devoir, ou plutôt qu'il avait voulu mener les devoirs comme les passions nous emportent, par élan, par instinct. Que cette objection, si l'on veut, s'adresse à la vie

même de Rousseau, qu'elle explique les abaissemens et les chutes de cette vertu, dont il se vantait, et qu'il osait offrir aux regards de Dieu, à la bonne heure : mais le reproche ne doit pas atteindre la morale de ses écrits, surtout quand on la compare à celle de son siècle. Ce fut là, nous l'avons dit, la seconde partie de sa tâche, non moins grande que la première.

S'il a été le plus hardi, et par contre-coup le plus populaire des logiciens politiques, il a été, en même temps, le plus véhément et le plus habile adversaire des doctrines épicuriennes et sceptiques. Sa manière même d'attaquer le dogme était religieuse; et son libre penser était une profession de foi salutaire pour son temps. En philosophie, il est novateur contre les novateurs : à ceux qui prétendaient tout expliquer par l'organisation de la matière, l'influence de l'habitude, et l'instinct de la conservation, il oppose l'activité de l'âme, la conscience innée du bien et du mal, et la loi du devoir. Il revendique l'homme moral contre l'homme de la *sensation transformée* et de l'*intérêt bien entendu*.

Toutefois ce dissentiment qui séparait Rousseau d'une secte puissante n'éclata tout à fait qu'après sa passion pour madame d'Houdetot, et sa sortie de l'*Ermitage* : car malheureuse-

ment les faiblesses du cœur et les tracasseries du monde figurèrent dans ce schisme philosophique. Cette fuite de l'Ermitage à Montlouis fut la véritable hégire de Rousseau : en l'affranchissant, elle le rendit apôtre ; et dès lors son opposition à la philosophie parut tout entière dans la *Lettre sur les spectacles*. Nulle part elle ne pouvait être plus saillante. Le théâtre était l'idole du temps ; on le prenait au mot, on y *croyait* ; et Voltaire était sérieux, lorsque, dans un de ses plus jolis contes, les héros et les héroïnes qui parlent un si beau langage sur le théâtre de Persépolis lui paraissent les *vrais prédicateurs de l'Empire.*

Revenir contre un tel préjugé public était chose hardie et piquante. L'occasion s'offrit naturellement ; et je crois qu'elle fut saisie de bonne foi par Rousseau. On sait qu'il s'agissait de Genève et de l'Encyclopédie. D'Alembert, à l'article *Genève*, conseillait l'établissement d'un théâtre dans cette ville. D'Alembert était un des chefs de l'opinion la plus antipathique à Rousseau. On pouvait lui appliquer cette phrase assez curieuse d'Aristote : « Les mathé» matiques sont devenues pour les hommes » de notre temps la philosophie même. » Le rôle de *citoyen* qu'avait pris Rousseau se

mêlant à ses souvenirs d'antiquité et à son amertume contre les amusemens et le ton de Paris, l'enthousiasme le saisit; et il écrivit sa belle réponse à d'Alembert, manifeste de sa rupture avec Diderot et les encyclopédistes qui ne lui pardonnèrent pas, et avec la belle société de Paris qui devint plus que jamais folle de ses ouvrages.

Rousseau avait eu de célèbres précurseurs dans sa haine pour les spectacles, et d'abord tous les docteurs chrétiens. Il serait curieux de rapprocher sur ce point le langage du dernier Père de l'Église, Bossuet, et celui du philosophe de Genève. Bossuet avait trouvé dans sa foi l'exemple et la tradition d'un tel blâme. Il renouvelait les anathèmes des premiers chrétiens contre le théâtre immonde de l'Empire; et tout en les appliquant à son siècle, il était dominé par les réminiscences d'une indignation plus forte que le mal qui lui restait à combattre. Au contraire, Rousseau, sans rien emprunter à l'orthodoxie chrétienne, ni au zèle non moins ardent du puritanisme, prenait toute sa colère dans l'état présent des mœurs, et tirait toutes ses maximes de l'antiquité républicaine. Raisonnant avec une rigueur que n'avait pas Bossuet lui-même, sa censure dé-

mocratique était plus sévère que la censure épiscopale; car Bossuet, dans ses vives paroles contre les séductions du théâtre, n'avait pas frappé d'anathème le *Misanthrope;* et tout en damnant les comédiens, il n'avait pas accusé leur profession d'être une école de friponnerie.

Un mot sur cette question du théâtre, pour mieux apprécier le point de vue de Rousseau.

Que l'Eglise l'ait d'abord excommunié, je le crois bien : le théâtre était la succursale du temple païen, et une portion même de l'ancienne idolâtrie. Puis, il était horrible. Figurez-vous cet immense amphithéâtre de Rome où se succédaient les cruautés religieuses, les représentations de débauche, et les scènes de meurtre : car les jeux des gladiateurs étaient un drame, où le peuple tout entier était acteur aussi par ses cris, ses regards avides, ses gestes homicides. Un gladiateur vaincu tombait-il, le peuple était interrogé. Assise sur les gradins du Cirque, la vierge modeste, comme dit un poëte chrétien (1), ordonnait d'un signe que ce mourant fût achevé.

. . . . . Consurgit ad ictus,
Et quotiès victor ferrum jugulo inserit, illa

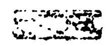
(1) Prudentii lib. post., v. 617.

Delicias ait esse suas: pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Des pompes scéniques encadraient ces sanglantes réalités. Un dieu, Mercure, traversait les rangées de cadavres étendus sur l'arène, et, par une effroyable pantomime, touchait et explorait ces morts de son caducée de fer. Puis venait Pluton (1), un marteau à la main, pour conduire les morts, et comme pour enlever cette desserte sanglante du repas funèbre auquel avait été convié le peuple romain. Il y avait là, mais à large dose, et l'affreux plaisir dont la foule de nos villes se repaît devant l'échafaud, et l'émotion des vicissitudes d'un combat, et l'amusement d'une pompe fantastique.

Ensuite la scène était ouverte aux représentations, chantées ou parlées. Dans les mimes de Lentulus et d'Hostilius, Diane était fouettée sur la scène; on lisait un testament burlesque de *défunt Jupiter*. Le christianisme, qui triomphait de ces dérisions, comme d'un aveu, ne pouvait toutefois souffrir ce spectacle toujours mêlé d'impures images, et souvent, comme dans les comédies d'Afranius, souillé par la peinture du

(1) Tertul. Apologet.



vice le plus infâme. Pour le christianisme naissant, le théâtre était le temple de tous les démons, et l'abomination même. A son tour, le théâtre haïssait les chrétiens, encore plus, pour ainsi dire, qu'il n'en était haï. C'était là que leur culte était incessamment bafoué; c'était du milieu de cette foule ivre de sang, parmi les éclats de ces rires immondes, que jaillissait le cri : *Les chrétiens aux lions!* C'étaient là les comices populaires où on votait leur mort, et les gémonies où on les jetait vivans. L'Eglise répondait à ces cris par des anathèmes sans cesse renouvelés, jusqu'à la ruine des théâtres.

Lorsque, dans la splendeur du siècle de Louis XIV, le théâtre, aussi épuré que sublime, fut devenu le premier plaisir des esprits éclairés, on réclama contre cette ancienne *condamnation* qui n'était plus faite pour lui. Racine vengea le théâtre, même contre Port-Royal. Un religieux, le Père *Caffaro*, entreprit une défense de la comédie dans un discours latin, dont Boursault publia quelques extraits pour les gens du monde. Mais Bossuet, comme si cette indulgence eût renfermé toute une hérésie, se leva pour combattre. Sa lettre au Père Caffaro et ses *Maximes* sur la comédie ne sont guère de notre temps; mais, dans l'austérité du blâme

évangélique, on y peut admirer la profonde connaissance du cœur humain, et la vive peinture de ses nuances les plus délicates.

Comment, soixante ans plus tard, dans une époque et des mœurs si différentes, Rousseau devient-il le continuateur de Bossuet? Cela ne s'explique pas seulement par le goût du paradoxe, comme on l'a dit : les paradoxes qui plaisent tiennent à quelque vérité. La *Lettre sur les spectacles* est une attaque aux mœurs du siècle, un appel de l'esprit du monde à l'esprit de famille. Elle précède naturellement la belle morale d'*Émile;* elle marque la mission réformatrice de Rousseau.

Sans doute, il eût mieux valu n'avoir pas fait des comédies, et, qui pis est, des comédies froides, avant de proscrire le théâtre. Sans doute, dans cette proscription même, il y a rigueur injuste et excessive. Un bel ouvrage dramatique est le plus noble plaisir des hommes assemblés. Mais la morale spéculative et la morale pratique veulent quelque chose de plus et de mieux que le théâtre; et les spectacles ne font pas la grandeur et la vertu d'un peuple. Sur tout cela, Rousseau raisonne très-sensément, et avec quel feu, quelle élégance, quelle grâce! En combattant l'admiration exagérée

pour le théâtre, il venge et défend plus d'un principe méconnu. Quand on a lu Diderot et madame d'Epinay, on sent tout le prix des belles réflexions qui échappent à Rousseau sur le sentiment inné de la pudeur. L'ouvrage tout entier respire une élévation spiritualiste, en contraste avec beaucoup d'écrits du même temps. La thèse académique a disparu : le sentiment moral prédomine. Souvenirs de l'antiquité et des Vies de Plutarque, mœurs pures de quelques peuples modernes, pauvres et simples, vertus républicaines, vertus domestiques, douces vertus de famille, de combien d'heureux et touchans tableaux vous remplissez ces pages, écrites par un solitaire, dans le dépit des passions et l'amertume du cœur !

D'Alembert répondit avec beaucoup de logique et de spirituelle malice ; Marmontel disserta ; Voltaire plaisanta. Mais tout le beau monde de Paris, toute cette société éprise du théâtre fut encore plus charmée des piquans sarcasmes de Rousseau, et de cette austérité qui semblait une agacerie pour son siècle. D'Alembert, dans sa réfutation, avait malignement loué Rousseau de sa vertu, et semblait avoir mis quelque part le doigt sur le cœur de ce prétendu sage, encore tout blessé de l'a-

mour. Cela même ne faisait qu'exciter l'engouement et la curiosité; et lorsqu'on apprit que l'ennemi du théâtre écrivait un *roman*, tout le monde accourut espérant trouver dans ce roman l'histoire de l'auteur.

Ce n'est pas ici que nous pouvons juger *la Nouvelle Héloïse*. Ce livre plein de talent, sans invention, séduisit deux grandes puissances, les femmes et les jeunes gens. Il valut à Rousseau, séparé des philosophes, les suffrages de la cour; et il l'enhardit à tenter la réforme du sentiment religieux, comme celle de la morale. Hâtons-nous d'arriver à l'ouvrage où s'est marqué ce double effort.

Emile est le monument de Rousseau, son œuvre de génie, sa création éloquente. *Emile* a fait partie de l'influence politique de Rousseau; et les doctrines de cet ouvrage sont entrées pour beaucoup dans l'esprit de rénovation sociale qui s'est mêlée parmi nous à la réforme politique. Qu'on le blâme, ou qu'on l'admire, on ne peut donc trop l'étudier. Sous le rapport de la théorie et de l'art, *Emile* est encore l'ouvrage où Rousseau paraît suivre de plus près ce divin Platon, auquel on le compare, mais dont il n'a pas l'atticisme et les grâces. Le sujet du livre, quoique vulgaire, était grand,

l'éducation de l'homme. Les opinions de l'auteur étaient à leur plus haut point de maturité; haine des philosophes et des intolérans, morale spiritualiste, déisme presque chrétien. La forme du livre, sans être irréprochable, était heureusement mêlée de réflexions, de scènes dramatiques, et de récits personnels.

Ce n'est pas que là, comme ailleurs, Rousseau ne soit souvent imitateur. Mais c'est là surtout qu'il a répandu le plus d'idées neuves, et le mieux orné les idées des autres. C'est là que cette passion qu'il avait dans l'âme, il l'a produite avec le plus d'éclat et de pureté, en l'appliquant non pas à des choses passionnées d'elles-mêmes, mais à des choses utiles, longtemps frappées de froideur et d'ennui. Avait-on jusque-là porté l'intérêt et le charme sur les soins dus à la première enfance? Avait-on trouvé des expressions impérieuses et touchantes, pour persuader aux mères de nourrir leurs enfans? Avait-on fait verser des larmes de sympathie sur un jeune homme de quinze ou seize ans, et employé pour parler à son cœur la plus haute éloquence? Cette manière de concevoir et de sentir l'éducation était chose nouvelle : c'était l'œuvre même du génie.

L'époque où Rousseau composa son ouvrage

ajoutait à l'importance du sujet. La philosophie épicurienne était dominante; l'ancienne société éprouvait dans ses opinions, ses mœurs, un changement profond. Une corporation puissante et vivace, mais moins indestructible que les *Lettres provinciales*, la Société des Jésuites, si longtemps maîtresse d'une partie de l'éducation publique, était enfin supprimée. De toutes parts, on faisait de nouveaux systèmes d'éducation, en attendant qu'on pût faire de nouveaux systèmes de gouvernement. Tous ces écrits sont oubliés. *Emile* a survécu, parce qu'il avait cette vie de l'éloquence qui ne s'éteint pas. Le livre était le signe d'une révolution dans les esprits. Quelques circonstances de la publication attestent encore mieux le pouvoir qu'avaient pris les idées nouvelles. *Emile* fut imprimé en Hollande : mais c'était M. de Malesherbes qui recevait les feuilles, et les faisait passer sous son cachet de directeur de la librairie. Evidemment la société était changée, quoique ses lois ne le fussent pas. L'opposition philosophique avait pénétré dans le gouvernement : tant elle était puissante dans la nation !

Mais, par cela même qu'elle commençait à vaincre, la philosophie se divisait. A côté de l'école tout à fait incrédule, s'élevait un parti

spiritualiste, dont Rousseau fut l'apôtre, et qui réclamait du moins le sentiment religieux, à la place du dogme. C'était comme une ancre dernière, à laquelle s'attachèrent bientôt les défenseurs de l'ancienne monarchie, et tous ceux qui voulaient la sauver, en la réformant, depuis Malesherbes jusqu'à Necker. On pardonnait à Rousseau sa démocratie, en faveur de son ardent déisme. L'ennemi de Diderot et de d'Holbach devint l'ami du duc de Luxembourg et du prince de Conti. *Emile,* cet ouvrage si hardi, dont le parlement devait décréter l'auteur, fut composé dans le parc de l'héritier des Montmorency; et Malesherbes en corrigeait complaisamment les épreuves. Dans une société ainsi faite, au milieu de tant de contradictions, quel ne devait pas être le pouvoir d'un homme éloquent, qui osait et qui voulait tout dire!

Mais, à part même l'intérêt d'une telle crise sociale, Rousseau ne pouvait choisir un sujet plus philosophique et plus attachant que celui d'*Emile,* tel qu'il l'a conçu.

Dans l'antiquité, il semble que l'éducation était la politique même. Dans ces villes grecques où la puissance absolue de l'être collectif appelé peuple ne laissait rien à l'existence individuelle,

et où la place publique était comme le foyer domestique de l'Etat, l'éducation réelle ne devait avoir, et la théorie même ne pouvait se proposer qu'un seul but, dans l'enfant former le citoyen, l'homme qui doit agir, parler, combattre pour la patrie. Sparte n'était qu'une école pratique, un gymnase rigoureux pour la vie entière; de même que, suivant la remarque de Rousseau, la *République* de Platon n'est qu'un traité d'éducation. Xénophon travailla sur ce modèle dans sa *Cyropédie*, où, traçant un tableau fictif des mœurs de la Perse pour corriger celles d'Athènes, il fait l'utopie d'une éducation militaire et patriotique.

Il y eut dans Athènes deux éducations, celle de l'Etat, évidemment fort relâchée, et celle des philosophes, fort diverse et fort contradictoire. A Rome, il n'y eut d'abord sans doute d'autre éducation que celle de la pauvreté commune et de la guerre, bien que l'histoire nous montre, au temps des Décemvirs, des écoles publiques, même pour les jeunes filles. Puis vinrent les écoles des rhéteurs et des maîtres de danse, et toutes les frivolités des arts de la Grèce. Bientôt l'éducation ne fut que littéraire, et cessa tout à fait d'être politique et morale. Nous voyons dans Pline le jeune que son oncle avait

fait un ouvrage en huit livres, dans lequel il prenait l'orateur au berceau, et le conduisait jusqu'à la perfection de son art. Ces soins si délicats que Rousseau prescrit pour les premières années de l'enfance, Quintilien les conseille aussi, mais par une autre raison. Il songe à former l'orateur; et il recommande surtout, d'après Chrysippe, de n'avoir pas de nourrice qui parle mal: *Ne sit vitiosus sermo nutricibus*. L'auteur d'*Émile* cherchera quelque chose de mieux que la correction du langage, quand il demandera pour l'enfant le lait de sa mère. On sait ce que, dans la décadence de l'Empire, devint cette éducation, bornée tout entière à l'art de la parole, alors qu'il n'y avait plus de tribune. Les discours des panégyristes, les édits des empereurs nous attestent combien cette éducation comptait de maîtres célèbres et de disciples; les annales de l'Empire, combien elle était impuissante à former des hommes.

Mais en face de ces écoles, une autre éducation commençait, celle de la famille chrétienne et de l'Eglise. Avec des liens non moins étroits, une discipline non moins austère que celle de Sparte, cette éducation était plus naturelle et plus pure; et, dans la chute de toute vertu civique, elle élevait du moins des hommes pour

l'humanité et pour le ciel. Combien cela n'est-il pas marqué dans quelques anecdotes? Je ne citerai que Chrysostôme, instruit jusqu'à vingt ans par sa mère, jeune veuve chrétienne, puis admis à l'école de Libanius qui, après l'avoir interrogé sur cette éducation domestique, s'écrie en se tournant vers son auditoire: « O dieux de » la Grèce, quelles femmes parmi ces chrétiens! » Il y aurait un long récit, ou plutôt un ouvrage à faire sur cette transformation morale de l'éducation par le christianisme. Elle dura, elle s'étendit dans les derniers siècles de l'Empire; elle devint exclusive. L'enfant appartint à l'Eglise, comme dans quelques Etats libres il avait appartenu à la cité. Le prêtre chrétien fut le précepteur non-seulement de la foi, mais de la science. Cette éducation avait été bonne pour lutter contre la corruption des vieilles mœurs païennes, et le flot de la barbarie nouvelle. Elle adoucit ces peuples sauvages qui détruisaient tout en passant. L'école de la cathédrale ou du monastère fut seule inviolable : on ne pouvait étudier nulle part; on étudiait là.

Ce n'est pas tout. Le chrétien lettré portait dans l'instruction même un autre sentiment que le sophiste. L'exemple de saint Augustin peut nous l'apprendre. Nous le voyons d'abord rhé-

teur comme tant d'autres, sans autorité sur la jeunesse, sans fruit moral dans son enseignement. Il parle, et il est applaudi : voilà tout. Mais, après sa conversion, cherchez-le dans cette campagne solitaire, où il instruit quelques jeunes gens; c'est un autre maître, c'est une autre école. Quelle attentive surveillance de tous les penchans du cœur! comme il craint, en excitant l'émulation, de laisser naître l'orgueil et la jalousie! Je ne sais quelle thèse où deux jeunes gens s'étaient piqués d'amour-propre, comme des philosophes, il la termine par d'admirables conseils sur l'amour de la vérité pour elle-même, et en versant des larmes, il leur dit : soyez bons; *Boni estote.*

Un nouveau principe de morale est entré dans le monde, ou plutôt l'ancienne leçon *de l'Académie* et du Portique a été reprise avec plus de douceur, au nom du christianisme. Cette éducation qui traversa la barbarie en reçut l'empreinte : elle devint dure comme les mœurs, et sophistique comme l'est souvent l'ignorance. Son pouvoir n'en fut pas moins étendu. Pendant plusieurs siècles, elle renferma, non-seulement l'instruction des enfans, mais toute la science des hommes. Les universités, au moyen-âge, étaient à la fois les écoles, les académies,

la puissance littéraire et l'opinion politique du temps. Abélard, saint Thomas, Albert le Grand, ces docteurs célèbres dont la voix réunissait d'innombrables auditeurs, qu'on suivait hors des villes, autour desquels on campait pour les entendre, s'adressaient à des hommes. Gerson, le sage et vertueux chancelier de l'Université de Paris, fut un des premiers qui reporta l'attention sur l'enfance, dans son beau traité : *De Parvulis ad Christum ducendis*. Rivaux des Universités, les ordres mendians, puis enfin les Jésuites comprirent dans leur mission l'enseignement public à tous les degrés.

En même temps, des esprits libres et hardis commencèrent à ébranler l'ancien système d'éducation cléricale. Le premier réformateur fut Rabelais, réformateur profond et judicieux sous ses bouffonnes fantaisies. L'éducation de *Gargantua* est une utopie, comme celle d'*Emile;* et elle offre un plan d'exercices et d'études admirablement ménagés, pour fortifier le corps, mûrir le jugement, étendre les connaissances. Montaigne fut, en fait d'éducation, un autre réformateur, d'abord par l'exemple de sa première enfance, si doucement et librement élevée, puis par tant de sages ré-

flexions semées dans ses *Essais*. Un siècle plus tard, Port-Royal, si fort attaqué de nos jours par M. de Maistre, fit une grande réforme dans l'éducation, en substituant l'étude approfondie de la langue nationale aux tragédies latines des Jésuites, et la méthode de Descartes à la scolastique.

A ce progrès il faut joindre l'exemple que donna dans l'Université de Paris un homme dont la gloire, modeste comme son caractère, doit être souvent rappelée. Rollin, dans sa douceur, dans la simplicité de ses paroles, a pourtant quelque chose de la forte croyance et du courage d'esprit qui inspirait Arnauld : il descend de Port-Royal; il en est le dernier disciple, ou plutôt le dernier maître. Il n'y a pas une idée juste, pour le bonheur et le bon emploi du premier âge, qu'il n'exprime avec la tendresse du père le plus éclairé. Il n'y a pas une saine méthode d'enseignement qu'il n'ait indiquée ou pressentie. Surtout, il est admirable pour le goût de la vertu et la culture de l'âme. Mais il fut persécuté, et ne resta pas longtemps chargé de l'éducation de la jeunesse. Le caractère des écrits de Rollin, c'est de séculariser l'éducation, tout en la rendant sévère et religieuse. Il a pour but de

former l'homme, et même le citoyen ; car ce dernier mot ne l'eût pas effrayé.

La même influence ecclésiastique qui dirigeait l'éducation en France, avait régné sur toute l'Europe. L'Angleterre était le pays où de bonne heure l'éducation fut le plus libre, sans être pour cela fort diverse. Quand Milton traite ce sujet dans sa lettre à Hartlib, il n'y voit guère d'important que l'étude du latin et du grec. Locke, qui remuait tant de choses avec son doute modeste, proposa seul un système nouveau d'éducation complète. Mais il n'eut pas autant de pouvoir contre les universités, qu'il en avait eu contre les *idées innées*.

En France cependant l'ancienne éducation avait décliné, comme les mœurs. Cette corporation, longtemps si redoutable, qui avait régné par ses colléges, comme par le confessionnal des rois, n'était plus qu'intrigante, tracassière, et bonne à être chassée. Elle venait de l'être, quand Rousseau publia son *Emile*. Sous le point de vue seul de l'éducation et des intérêts de l'enfance, le livre devait exciter une vive attention. Mais Rousseau avait fait bien plus ; il avait ramené à son sujet toutes les questions de mœurs et de croyances, et engagé dans le débat la société entière.

Ses conseils sur la nourriture des nouveau-nés étaient à la fois une vive censure de son temps, et la marque d'un progrès dans les idées morales. Avec le sentiment de l'humanité s'accroissait le prix attaché à la vie de l'enfant. Longtemps à cet égard, malgré le cœur des mères, les habitudes de famille avaient eu quelque dureté. Tantôt par rudesse, tantôt par dissipation mondaine, on s'occupait fort peu des petits enfans. « J'en ay perdu deux ou trois en nourrisse, » nous dit légèrement Montaigne, sinon sans » regret, au moins sans fascherie. » Un savant du seizième siècle, Scévole de Sainte-Marthe, avait, il est vrai, fait un poëme latin, où sont décrits tous les soins que l'enfant réclame dans le sein de sa mère, et où des détails de maillot sont embellis souvent par une expression gracieuse et touchante. Il n'y a pas seulement dans cet ouvrage d'excellens conseils pour l'hygiène de la mère : les maladies qui désolent la première enfance y sont savamment décrites, et les remèdes indiqués. Je ne sais si le poëte était habile en médecine ; mais il était père ; et une tendresse attentive, une sensibilité que rien ne rebute répand l'intérêt dans son ouvrage, dédié à sa femme, qui allaitait son petit enfant. Car

le poëte ne veut pas que cette joie soit cédée par la mère à une autre :

> Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
> Et primas voces, et blæsæ murmura linguæ?
> Tune fruenda alii potes ista relinquere demens,
> Tantique esse putas teretis servare papillæ
> Integrum decus, et juvenilem in pectore florem?

Mais un poëme latin, même au seizième siècle, devait avoir peu d'influence sur les mœurs ; et mille traits, dans les mémoires du temps, attestent combien la première enfance était parfois négligée. Cela se retrouve encore dans la politesse et la gravité du dix-septième siècle. Les mœurs du siècle suivant ne devaient pas corriger cette disposition. La révolution vint par les idées. Dans le désir général d'élever, d'améliorer la condition de l'homme, on s'occupa de l'enfance. Au seizième siècle, Marguerite de Valois avait été toute surprise de voir la femme du grand bailli du Hainault allaiter elle-même son enfant, avec une tendresse de bonne et naïve Flamande. Au dix-huitième siècle, un livre de philosophie, l'*Emile* de Rousseau, mit tout à coup cette tendresse à la mode, parmi les grandes dames. Buffon, par des motifs d'hygiène, avait conseillé aux mères de nourrir leurs

enfans. Rousseau le prescrivit au nom de la nature et du devoir. Ses réflexions sur la nécessité d'être mère tout à fait, de nourrir de son lait celui qu'on a formé de son sang, ses considérations morales sur l'influence d'un lait étranger, sur l'influence plus grave encore d'une habitude, d'une tendresse étrangère qui se substitue à la tendresse maternelle, tout cela était dit, il y a bien des siècles, par le bon Plutarque, et par le philosophe Favorin (1), que cite longuement Aulu-Gelle. Mais tout cela était oublié; et Rousseau le renouvelait avec sa mordante parole, et cet art de dire des injures qui plaisent et qu'on écoute. Il réussit, et fit un changement salutaire, en rapprochant davantage de la nature les soins qu'on donne à la première enfance.

Malheureusement préoccupé de ses premières objections contre la vie sociale, il se faisait sur beaucoup de points une idée fausse de

---

(1) Sine eam totam integram esse matrem filii sui, etc. imperfectum atque dimidiatum matris genus peperisse, ac statim ab se abjecisse, etc. neque multo minor amandati ad nutricem aliam filii quàm morte amissi oblivio est: ipsius quoque infantis affectio animi, amoris, consuetudinis, in eâ solâ, unde alitur, occupatur. (*Aul. Gel.*, lib. XII, cap 11.)

la nature, regardant tout ce que l'homme essaie, pour la régler, comme un effort qui tend à la pervertir. De là, dès qu'il a passé le bégayement et l'imbécillité du premier âge, cet effort, non pour faire apprendre des choses utiles à l'enfant, mais pour l'empêcher d'apprendre. De là, dans les années où l'intelligence commence à naître, ce singulier scrupule qui lui fait différer longtemps la notion de Dieu, et qui retranche un sentiment salutaire, de peur que l'idée abstraite qui s'y joint ne soit pas assez comprise : précaution systématique bien vaine, le vrai ne pouvant être connu par nous que dans des proportions limitées, et à travers des ombres, depuis celles que la raison naissante de l'enfant mêle à l'idée de Dieu, jusqu'à celles que la raison imparfaite de l'homme y mêlera toujours.

Mais résumons les belles parties d'*Emile*, de cet ouvrage cité souvent comme paradoxal, et qui renferme tant de vérités de détail. Il y a longtemps que Montaigne avait dit : « Ce n'est » pas assez de lui roidir l'âme, il lui faut aussi » roidir les muscles ; elle est trop pressée, si » elle n'est secondée. » Rousseau a merveilleusement saisi cette vérité. Les pages où il décrit l'enfant au maillot, corrige les soins mal éclairés qu'on lui donne, en indique de nou-

veaux, épie ses premiers instincts, l'expose à des fatigues calculées pour le fortifier, tout cela est admirable. Locke s'était occupé des mêmes choses, et n'avait pas craint les minuties parfois un peu bizarres. Par exemple, pour prémunir les enfans contre les rhumes, il conseille de les laisser marcher en toute liberté avec des souliers troués; mais il veut qu'on leur défende de se coucher sur l'herbe, quand ils ont chaud. En vérité, puisqu'il faut toujours une précaution, il vaudrait autant leur tenir les pieds secs. En profitant des idées de Locke, Rousseau les corrige et les élève.

Un homme d'esprit, longtemps l'ami du philosophe genevois, prétend qu'ils avaient imaginé ensemble un autre plan d'un roman d'éducation, mieux conçu que l'*Emile*, dont il fait quelques bonnes critiques. On ne peut nier que Rousseau, si éloquent et si vrai dans ses considérations sur la première enfance, réussit moins dans la seconde partie. Quoiqu'il répète sans cesse : « Voyez combien mon élève est supé» rieur aux vôtres ! » le rapport entre le résultat et les moyens ne paraît pas aux yeux du lecteur. Rousseau promène beaucoup son élève; et cela est excellent : mais les qualités morales qu'il lui suppose, on ne voit pas comment il les

fait naître en lui. Il attaque mieux les méthodes ordinaires qu'il ne prouve la bonté de la sienne. Cette méthode est-elle, en effet, que l'élève invente les sciences, au lieu de les apprendre? Il n'en est pas de moins raisonnable, ni au fond de moins possible. Car on voit toujours le maître qui souffle la leçon, qu'elle vienne des choses ou des personnes, d'une promenade où l'on s'égare, faute de savoir s'orienter, ou du jardinier Robert dissertant sur la propriété.

Ici même, disons-le, se trahit un grand défaut dans le système de l'auteur : c'est l'artifice de cette éducation si naturelle; ce sont les rôles distribués, les personnages apostés pour y concourir. Rousseau ne veut pas que son élève étudie dans les livres, qui sont menteurs; il ne lui permet que *Robinson*, livre admirable, il est vrai : mais que penser de toutes les petites scènes dramatiques qu'il arrange à l'usage de cet élève, et qui sont encore moins vraies que les livres? que penser de ces détours, et de ces leçons indirectes, par exemple, de ce charlatan de village, si habile et si bien disant, qui est employé pour donner à Emile une leçon de physique et de modestie? Ne sait-on pas que les enfans ont un merveilleux instinct pour démê-

ler les petites ruses qu'on leur fait, et voir si on agit sérieusement avec eux? Quand ils surprennent l'artifice, c'est bien alors que l'éducation est perdue : et Rousseau, dans son plan, est toujours à côté de ce danger.

Rousseau définit admirablement l'âge qui s'écoule entre la fin de la première enfance et la puberté. Mais quel emploi fait-il de cet âge? Il y place, non l'étude des langues, mais la géographie, la sphère, la géométrie, et surtout force leçons morales en action. C'est en partie le plan même de Locke. Mais, si l'esprit humain se montre tout entier dans l'artifice du langage, pourquoi ne pas faire de l'étude d'une langue le premier exercice qui dénoue notre intelligence? pourquoi ne pas y appliquer la mémoire si vive de l'enfance? Cette étude bien dirigée ne peut-elle pas renfermer toute une culture morale? La géométrie, qui, suivant Rousseau, vous donnera la mesure de l'intelligence de votre élève, convient-elle à un enfant de douze ans? La méthode géométrique est un emploi du jugement; ce n'est pas le jugement même, cette qualité première et générale qu'il s'agit de cultiver, et qu'on voit poindre dès l'enfance.

Au reste, par combien de vues neuves ou

d'attachans détails Rousseau ne corrige-t-il pas ce qu'il y a d'inexact ou d'incomplet dans cette partie de son ouvrage? que de lumières jetées sur les premières années, et sur la croissance morale de l'homme! On reproche à Rousseau d'avoir voulu supprimer le sentiment de l'émulation. Mais il y substitue l'amour du bien, l'émulation de l'âme contre elle-même; et, dans l'éducation isolée qu'il a conçue, il ne pouvait trop développer ce principe de perfectionnement qui suit l'homme partout.

Nous approchons du point où l'intérêt de l'ouvrage et le génie de Rousseau s'élèvent également. La grande beauté de l'*Emile*, ce qui en fait un livre salutaire, c'est le soin religieux apporté à l'époque décisive, à la révolution qui finit la première adolescence, et détermine souvent toute la vie morale de l'homme. La religion y avait songé sans doute, en réservant pour ce temps d'émotion et de passage une sauve-garde sacramentelle, dont Voltaire lui-même décrit quelque part l'influence sur des âmes jeunes et vives. Mais, lorsque l'ancienne foi candide ou dogmatique avait faibli, que pouvait-on offrir à la raison de meilleur et de plus utile qu'un livre comme l'*Emile*? Quelle impression s'attache à ce premier réveil du

sentiment religieux, qui se rencontre avec le développement même de l'homme et les premiers symptômes de la jeunesse!

Je me contredis, je le sais, Messieurs; car j'avais blâmé Rousseau d'avoir retranché jusque-là de son système d'éducation toute idée religieuse et de n'avoir pas voulu que l'habitude, si puissante sur l'âme, lui rendît familier de bonne heure ce qu'elle doit vivement sentir, pour le mieux comprendre. En cela je le blâme encore. Mais comment n'être pas frappé du sublime emploi qu'il fait enfin de cette idée de Dieu, en saisissant par elle le cœur de son élève, au moment où ce jeune cœur a le plus besoin d'être gardé et prémuni contre lui-même? N'y a-t-il pas ici dans l'omission de Rousseau, et dans sa manière de la réparer, quelque chose de semblable à ces grands effets de l'art dramatique, achetés par une invraisemblance, et qui la font oublier? Quel intérêt dans cette double initiation à la croyance en Dieu et à la jeunesse! quel pathétique dans la simplicité même, et dans l'obscurité des personnages! Peut-on lire sans agitation ce début: « Il y a trente ans, dans une ville » d'Italie, un jeune homme expatrié, etc.; » puis, après quelques pages d'un récit indirect et contenu, ce cri de l'âme, par lequel Rousseau se

nomme et s'avoue dans le jeune fugitif? On regrette seulement à la réflexion que ce langage si abandonné, si touchant, qui semble le premier essai des *Confessions* de Rousseau, ne s'y rapporte pas exactement, et qu'il offre des circonstances personnelles évidemment fictives : tant il était donné, ce semble, à Rousseau d'être ému sans être véridique, et tant son imagination était encore romanesque, lors même qu'elle semblait n'exprimer que ses souvenirs, et ne montrer que son âme !

Mais laissons là ce doute, pour nous livrer au charme et à la grandeur de la belle scène morale qu'a tracée l'écrivain.

Où retentissait alors un pareil langage? où trouver cette éloquence qui touche et qui convertit? dans la chaire chrétienne? elle ne savait, elle n'osait plus parler des grands sujets; elle prêchait sur l'*affabilité*, sur l'*égalité d'humeur*, sur l'*amour de l'ordre;* elle tâchait de se faire pardonner sa mission par une sorte de complaisance mondaine. L'orateur religieux du temps, ce fut Rousseau. Dans cette société charmante, tantôt séduite par un scepticisme épicurien et moqueur, tantôt ébranlée par une incrédulité dogmatique, tantôt maladroitement aigrie par des retours d'intolérance sans foi, il élève une

voix éloquente, qui rétablit avec empire les vérités primitives, obscurcies ou déniées autour de lui. Cet homme, quelques années auparavant, timide et presque flatteur dans le salon du baron d'Holbach, le voilà qui seul accuse et instruit la philosophie de son temps, par la voix de son Vicaire savoyard.

La première partie de cette profession paraît à Grimm et à Diderot *un cahier de philosophie scolastique*. Il est vrai, les argumens n'en sont pas nouveaux; ils remontent à Socrate, à Platon; ils reproduisent ce premier travail de l'esprit humain, ayant conscience de lui-même, s'élevant du sentiment de sa propre essence à la perception du monde extérieur et de la Divinité, retrouvant l'idée éternelle du juste et du beau, comme le modèle et la mesure de sa propre essence, et se sentant libre, actif, immortel. Mais sur cette route autrefois lumineuse, que de nuages amassés depuis un siècle! que d'objections et de doutes, depuis Bayle jusqu'à d'Holbach! La démonstration était redevenue neuve; et Rousseau la renouvelait mieux encore par la précision, l'enchaînement et la vigueur passionnée du langage. Partant de lui même pour arriver de son âme à Dieu, et de Dieu à la loi morale, il dit d'abord à l'école de la *sensation*:

» Juger et sentir ne sont pas la même chose; » je ne suis pas simplement un être sensitif et » passif, mais un être actif et intelligent; et » quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai pré- » tendre à l'honneur de penser. » Contre Diderot, d'Holbach, et tout le vieil athéisme récrépi par eux, il déduit de l'existence même de la matière la nécessité d'un moteur intelligent et suprême. Il le voit partout; il le sent en soi; et de cette perception même il tire une preuve nouvelle de la spiritualité de l'homme. C'est alors que, répondant à Helvétius et à tant d'autres, il réhabilite dignement la nature humaine : « Qu'on me montre un autre animal » sur la terre qui sache faire usage du feu, et » qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis ob- » server, connaître les êtres et leurs rapports, je » puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, » vertu; je puis contempler l'univers, m'élever » à la main qui le gouverne; je puis aimer le » bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! » Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui » te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux » en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes » principes; ton cœur bienfaisant dément ta » doctrine, et l'abus même de tes facultés » prouve leur excellence en dépit de toi. »

Platon l'avait dit; Cicéron l'avait répété. Vous pouvez lire, en ouvrant le *De Officiis* : « *Unum » hoc animal sentit quid sit ordo, quid deceat.* » Mais les lettres de ce symbole inné étaient comme effacées. Quelle lumière les avive de nouveau, et frappe les yeux de l'esprit et du cœur! Voltaire avait affirmé Dieu, et douté sur le reste : Rousseau affirme à la fois Dieu et l'âme. Rejetant la réserve bizarre de Locke, qui conçoit la matière pensante, comme elle est palpable et étendue, il voit, dans les lois mêmes de l'esprit, son essence, sa liberté, son activité, son immortelle nature.

Qu'après cette profession de foi, si pleine et si éloquente, Rousseau multiplie les objections et les doutes, qu'il attaque le symbole catholique par la réforme de Calvin, et la réforme de Calvin par les argumens des unitaires, la réaction religieuse n'en était pas moins marquée dans cet écrit. La Sorbonne et le Consistoire de Genève ont pu s'y méprendre. Mais pour notre siècle, il y a bien plus loin de l'*Encyclopédie* à l'*Emile* que de l'*Emile* au *Génie du Christianisme*. Rousseau avait osé dire : « La philosophie ne peut faire » aucun bien que la religion ne le fasse encore » mieux, et la religion en fait beaucoup que la » philosophie ne saurait faire. » Dans le vrai,

cette maxime inspire tout son livre. Au fond, et malgré quelques disparates, c'est la morale chrétienne qui sert de règle à l'éducation d'Emile.

Ce qui suit la *profession de foi* est admirable, et semble encore animé du souffle de cette éloquente parole. Jamais conseils plus salutaires, sur le chaste et sobre emploi de la jeunesse, ne furent donnés par la religion. Jamais ne fut mieux exposée cette méthode sainte de faire servir l'ardeur contenue des sens à la force et à la pureté de l'âme. L'enthousiasme moral est là comme une sorte de culte qui prescrit et qui défend; et la jeunesse devient un sanctuaire où le cœur, pour se préserver, s'enflamme d'innocence. Rousseau n'eût-il écrit que ces pages, il faudrait le bénir et l'honorer.

En général, tout ce qu'il dit, sous l'impression de cette salutaire idée, nous paraît le plus beau traité de philosophie pratique. Les études, les goûts, les plaisirs mêmes par lesquels tour à tour il excite et retient son élève, offrent un admirable choix de sages conseils et de tableaux enchanteurs. C'est là surtout qu'on ne peut lui comparer le philosophe anglais. Attentif et ingénieux avec l'enfance, Locke n'a rien à dire à la jeunesse. Il est alors froid et sec, et ne donne

que des conseils de prudence vulgaire pour l'âge de l'ardeur et du dévouement. « L'escrime, » dit-il, par exemple, semble un bon exercice » pour la santé; mais elle est dangereuse pour » la vie, la confiance que donne l'adresse poussant à des querelles ceux qui croient avoir appris à manier l'épée... Un homme qui ne sait » pas faire des armes sera plus soigneux d'éviter la compagnie des breteurs et des joueurs, » et ne sera de moitié aussi pointilleux, ni aussi » disposé à faire une insulte, ou à soutenir » avec hauteur celle qu'il a faite, source ordinaire des querelles. D'ailleurs, quand un » homme est sur le pré, une médiocre habileté » dans l'escrime l'expose plus à l'épée de son » ennemi qu'elle ne l'en préserve; et certainement un homme de courage, qui ne sait pas » du tout faire des armes, et qui par conséquent voudra en finir d'un seul coup, et non » s'occuper de parer, a des chances contre un » adversaire de force moyenne dans les armes, » surtout s'il est habile dans la lutte. En conséquence, s'il faut se précautionner contre de » tels accidens, et si on doit préparer son » fils pour des duels, j'aimerais mieux que le » mien fût devenu bon lutteur, que d'une force » moyenne à l'escrime. »

Cela est fort sensé ; et on peut citer à l'appui les duels à coups de poing de M. Western, dans *Tome Jones*. Mais un autre ordre de sentimens inspire Rousseau. Il a toutefois emprunté à Locke cet établi de menuisier auquel il met son élève, et dont Voltaire s'est tant moqué. Locke ne cherchait là qu'une distraction pour son gentilhomme campagnard. Rousseau, mécontent de l'état social, et convaincu qu'on approchait du siècle des révolutions, voulait un métier, un gagne-pain pour Emile. Trente ans plus tard, il aurait eu raison. Que de gentilshommes français, ruinés et errant sans secours en Europe, se seraient trouvés bien de savoir le métier d'Emile ! L'insistance de Rousseau sur ce point, les scènes qu'il arrange dans la boutique du menuisier, maître d'Emile, n'en paraissaient pas moins à son siècle plutôt un sarcasme qu'une leçon utile. Et quand il a voulu justifier sa prévoyance dans la suite de l'*Emile*, il ne l'a fait que par un roman peu vraisemblable, et en défigurant les caractères que lui-même avait tracés.

Le charme et la dernière leçon d'*Emile*, c'était le choix d'une compagne. Rousseau, s'il ne formait pas son élève pour une société civile qu'il dédaignait, devait au moins le préparer

et le conduire à la société domestique. L'éducation de Sophie complétait celle d'Emile. Mais là, peut-être, le sujet, quoique traité moins souvent, était moins neuf; et je ne sais si Rousseau, peintre passionné des femmes, a compris leur caractère aussi bien que Fénelon. Il avait sous les yeux les sociétés de Paris, telles que les montre son ami Duclos, dans les *Confessions du comte de*..... Privé de sa mère *dès le* bereeau, il n'avait pas eu dans la vie le bonheur d'apprendre à connaître les femmes par une compagne aimable et vertueuse.

D'ailleurs, ce qu'on a dit de l'influence du christianisme sur l'éducation s'applique surtout à l'éducation des femmes : il les instruit et les préserve, comme il les a jadis émancipées. C'est là ce qui donne tant de vérité au petit livre de Fénelon, à part même la supériorité et la délicatesse de son génie. Rien de plus simple en apparence; et la perfection même du langage disparaît sous la grâce facile. Mais est-il un conseil qui soit oublié, une précaution qui ne soit prise, un défaut qui ne soit indiqué? surtout, on sent cette extrême pureté de la pensée, cette pudeur de l'imagination, que rien ne peut remplacer dans un tel sujet. Fénelon cependant ne se propose pas une édu-

cation de couvent et de solitude; il n'affecte dans son plan rien de particulier et de rare. On voit même qu'il songe surtout à l'éducation des nobles demoiselles; il les élève pour être dames châtelaines, ou du moins pour avoir quelque jour les revenus d'une grande terre : car il donne le conseil un peu étrange pour nous de leur faire bien connaître ce que c'est que *dîmes, lods et ventes, droits de champart*, et autres redevances féodales. On n'en est que plus étonné de trouver dans ce livre tant de vues judicieuses pour toutes les conditions de la vie, et tant de conseils encore vrais de nos jours, et dans un état social si différent du dix-septième siècle.

Rousseau est loin tout à la fois de cette raison sévère et de cette pureté délicate. Il ne respecte pas assez son sujet. Souvent, il choque la décence et le goût par des détails trop physiologiques, et que Fénelon n'eût pas compris. Le principe même qu'il donne à l'éducation de la femme ne semble pas sans objection et sans péril; c'est, avant tout, le désir de plaire, le soin de *faire effet*. Mais faut-il n'enseigner que ce qui vient de soi-même? et si les jeunes filles ont par instinct l'art d'être gracieuses et le goût de la coquetterie, est-ce un motif de redou-

cette chaste élève de la nature et de la vérité, succombe à la première séduction, comme une femme vulgaire, et n'est défendue par aucune vertu, quand elle ne l'est plus par l'amour.

Mais, si la théorie de Rousseau peut prêter à la censure, le drame, le récit devaient plaire. Il y a, dans ce court épisode d'*Emile* et de *Sophie*, quelques scènes délicieuses; et l'idée même en est charmante. Pourquoi faut-il qu'on y cherche en vain dans les expressions cette chasteté délicate du peintre d'*Antiope*, retrouvée par le peintre de *Virginie?* Rousseau n'a point assez préservé son langage de ce matérialisme qu'il reproche si amèrement à la philosophie de son temps. Mais que de choses belles, touchantes! quel charme naïf dans la passion d'Emile!

Je sais qu'il serait facile de noter aussi des propositions étranges, des traits forcés et bizarres. Voltaire ne peut s'en tenir. Les mots les plus outrageux lui échappent, moitié par animosité, moitié par bon sens. « Un je ne sais » quel charlatan sauvage, écrit-il, a osé dire, » dans un projet d'éducation, qu'un roi ne doit » pas balancer à donner en mariage à son fils » la fille du bourreau, si les goûts, les humeurs

» et les caractères se conviennent. » Avec non moins de colère et plus de justice encore, il relève une note vraiment inconcevable, où Rousseau semble dire que le meurtre sans duel peut devenir dans certains cas la juste représaille d'un affront ou d'un démenti. Ces taches, ces bizarreries déparent le livre d'*Emile*. La fin languit entre les discours un peu longs de l'instituteur et l'heureux mariage de l'élève. Mais dans quel ouvrage du dix-huitième siècle trouver plus de choses instructives et belles pour la conduite de l'homme, et un plus heureux mélange de la morale et de la passion?

A ce livre, qui réunissait tant de causes d'intérêt, il restait d'être poursuivi par les pouvoirs du temps, et d'attirer la persécution sur l'auteur. A peine avait-il paru, que les protecteurs mêmes qui en avaient aidé la publication furent effrayés. Le parlement, récent vainqueur des Jésuites, voulut n'en paraître que plus zélé pour l'Eglise. L'auteur d'*Emile* fut décrété, et secrètement averti de quitter la France. Cette condamnation, cette fuite, le nouvel anathème qu'il devait rencontrer à Genève, sa vie errante et ses controverses allaient accroître dans toute l'Europe son influence et sa célébrité, et com-

mençaient pour lui, par l'exil et le malheur, cette espèce de tribunat qui n'existait pas dans les institutions.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Écrits polémiques de Rousseau. — Sa réponse au Mandement de l'archevêque de Paris. — Ses *Lettres de la Montagne*. — Sa rupture avec Hume. — Ses derniers ouvrages politiques. — Trouble et vigueur de sa raison. — Ses *Confessions*; les *Rêveries du promeneur solitaire*. — Dernier rôle de Rousseau dans Paris. — Mort de Voltaire. — Influence diverse de ces deux hommes : Voltaire a plus agi sur les opinions; Rousseau sur les talens. — Affinité de Rousseau avec quelques hommes célèbres de notre siècle.

Messieurs,

Rousseau ne fut pas seulement novateur spéculatif en politique; il ne fut pas seulement moraliste éloquent dans des ouvrages d'imagination ou de théorie: il eut au plus haut degré le génie de la controverse et de l'à-propos; il fut écrivain polémique, et par là, surtout, il eut

une irrésistible influence. Il y avait sous son beau style quelque chose qui tenait à l'école austère et dogmatique de Genève. Nourri dès l'enfance de débats théologiques, controversiste dès l'âge de quinze ans, Rousseau garda toujours cette ardeur de discussion, cette dialectique armée qui fait l'orateur dans les Etats libres, et qui, dans le déclin des monarchies, annonce et appelle le jour de la liberté politique.

Etudier sa puissance à cet égard, ce sera, plus que nous ne l'avons fait encore, étudier son siècle. Le caractère d'un temps se réfléchit surtout dans les controverses de ce temps. Un ouvrage d'imagination et de goût se conçoit et s'explique à part; mais dans l'éloquence polémique, sous les paroles et le talent, vous avez la vie réelle et les événemens d'une *époque*. Rousseau controversiste nous montre le grand intérêt, la grande poursuite du dix-huitième siècle. C'était l'émancipation religieuse, et la liberté civile.

La lutte pour obtenir la première était commencée en France, depuis plus de deux siècles. La tentative avait d'abord été combattue par des châtimens terribles. Les premiers qui prêchèrent les dogmes de Calvin furent pendus et brûlés. On pouvait cependant apprendre, par l'exemple même de l'ancien christianisme et les

merveilles de son avènement, que le glaive et le feu sont impuissans contre les doctrines, non pas seulement si ces doctrines sont une vérité, mais par cela seul qu'elles sont une œuvre de la pensée. Car, c'est le privilége de notre nature que la force n'ait point de prise sur la pensée, et qu'au contraire la pensée devienne d'autant plus puissante que la force a tenté contre elle une violence inutile et méprisée.

Mais cet exemple fut oublié, ou ne fut pas compris; et le christianisme vainqueur se servit à son tour de la force contre la pensée. Au quinzième siècle, cette lutte, commencée par les bûchers, aboutit à la guerre civile; et la guerre civile amena non pas la tolérance, mais un armistice. Le cardinal de Richelieu devait haïr la réforme, non pas seulement comme une dissidence religieuse, mais comme une révolte. Aussi tourna-t-il contre elle cette main qui avait écrasé l'aristocratie féodale. Mais, content de l'avoir vaincue sur le champ de bataille, il ne l'attaqua point dans les consciences. Il démantela les villes des protestans; il n'essaya pas de démolir leurs temples. Il leur laissa des prêches libres, des assemblées libres, la jouissance des droits civils, et l'égalité devant la justice.

Sous Louis XIV, cette transaction devait s'al-

térer au préjudice du plus faible. Ce ne fut pas seulement l'ouvrage de la puissance du prince. Le prodigieux éclat que jetait, à cette époque, l'Eglise de France, ces grandes lumières dont elle fut éclairée, ce réveil de l'enthousiasme des Basile et des Chrysostôme, au milieu de la politesse moderne, Bossuet, Fénelon, Fleury, tant d'autres, le génie de la foi et le génie du siècle conspirant au même but, donnaient en France au catholicisme une persuasion souveraine. Cependant la liberté du débat fut d'abord maintenue; Bossuet lui-même en donna l'exemple. Cet homme puissant, dont la pensée devait être absolue, impérieuse, quand même sa foi ne l'eût pas été, soutenait de paisibles discussions contre les docteurs de la réforme, depuis Paul Féry jusqu'au fameux Claude. Mais, après les grands succès du règne de Louis XIV, les fanatiques et les flatteurs dirent à ce prince qu'il pouvait changer la conscience même d'une partie de ses sujets, et qu'il le devait. Louis XIV, plus pieux qu'éclairé, commença d'ébranler l'édit de Nantes. La corruption, l'autorité, la violence furent successivement mises en usage. D'abord, sur la caisse des *économats* on donnait un secours à tout protestant converti; puis, ces con-

versions mercenaires se rétractant bientôt, le roi, par un édit de 1669, ordonna que ceux qui, après avoir abjuré, *dans l'espérance de participer aux sommes* distribuées par ses ordres, retourneraient à la religion prétendue réformée, subiraient la confiscation et le bannissement. Puis, vinrent les dragonnades, et, comme on disait alors, la *mission bottée*. Les réunions furent dispersées, les temples abattus, les prêtres mis aux galères. Enfin, après tant de brèches à la paix des consciences, la révocation de l'édit de Nantes fut proclamée en 1685, et célébrée par toutes les voix, depuis Bossuet, à qui sa soumission pour le pouvoir inspirait une intolérance qu'il n'avait pas d'abord trouvée dans sa foi, jusqu'à Fontenelle, qui, tout sceptique qu'il était, fit des vers en l'honneur du triomphe de la religion sous Louis le Grand.

Qu'arrivait-il cependant? La religion avait reçu de l'excès même de sa victoire le coup le plus funeste. Les exils, l'émigration, les lois tyranniques contre cette émigration, la tolérance furtive, tantôt rendue de guerre lasse aux protestans, tantôt remplacée par la persécution, créèrent en France un état de choses inique et contradictoire, qui se montra tout entier à la mort de Louis XIV. Il y eut à la fois scepti-

cisme et tyrannie religieuse; la licence des mœurs fut en crédit; et la liberté de conscience opprimée.

Cette bizarrerie, qui ne fut pas sans influence sur toute la controverse philosophique du temps, devait particulièrement blesser Rousseau, protestant d'origine. De là, sans doute, il eut dans sa liberté de penser quelque chose de plus sérieux et de plus grave. Si l'on songe que, pendant qu'on était si gaiement sceptique dans les soupers de Paris, parfois encore dans les provinces on traitait les hérétiques selon la lettre des édits, et que, par exemple, en 1746, deux années avant l'*Esprit des lois*, quarante gentilshommes protestans furent condamnés à mort, par le Présidial d'Auch, pour avoir assisté de nuit à une prédication *au désert*, on conçoit le langage de Rousseau, réclamant le droit de libre discussion religieuse, et son indignation sur l'injuste partage que nous faisions de la rigueur et de la tolérance.

Ce sentiment respire dans la Lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris. On y sent le protestant, bien plus que l'incrédule. Mais cette prise à partie directe n'en parut pas moins hardie. Songez en effet combien l'ancienne hiérarchie était encore puissante et honorée,

et combien était faible, au génie près, un Genevois transplanté à Paris, vivant à peine de sa musique et de ses livres, sans protection avouée, sans parti. Considérez l'autorité du parlement, encore si forte par ses traditions, et si redoutée de Voltaire. Joignez-y l'autorité de l'archevêque de Paris, alors grand seigneur, grand dignitaire, et de plus homme vertueux, d'un caractère respecté, d'une vie simple, d'une charité inépuisable. Ces deux pouvoirs ont condamné le livre d'*Emile*. Précédé par un arrêt judiciaire, le mandement de l'archevêque n'est pas seulement une censure théologique; il frappe toute la personne de Rousseau, et est assez habilement préparé pour le convaincre devant le siècle d'inconséquence, bien plus que d'irréligion. Personne ne défend Rousseau fugitif. Les philosophes trouvent du bon dans le mandement de l'archevêque; et les magistrats de Genève, prononçant comme le parlement de Paris, décrètent aussi l'ouvrage de Rousseau, qui se trouve à la fois condamné par les deux cultes.

Voyez maintenant ce fugitif qui s'arrête, ce banni de deux patries qui s'adresse à l'Europe, et qui devant elle attaque l'archevêque de Paris dans un écrit plein de logique et d'éloquence. Voltaire peut en rire, et comp-

ter cette controverse parmi les ridicules du temps :

Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à *Beaumont*.

Mais cet appel public, ce combat direct pour la liberté de conscience, substitué aux plaisanteries, aux allusions, aux pamphlets furtifs, était un événement social. La question de la liberté religieuse était gagnée ; la puissance tribunitienne de Rousseau consacrée par un grand exemple.

La rudesse même du titre qu'il prenait, et de ses premières paroles à l'archevêque, n'était pas sans effet et sans calcul ; et tout l'ouvrage respirait un orgueil d'opprimé, une fierté populaire, qui annonçait à la France l'avènement d'un pouvoir nouveau.

Nous ne relirons pas ici cette réponse qui tomba tout à coup de Suisse et de Hollande dans les salons de Paris, et, frappant sur la Sorbonne, le Parlement, l'Archevêque, regagna les philosophes, sans les ménager. Rarement on vit dans un écrit plus adroit mélange de hauteur et d'humilité, de véhémence et d'insinuation.

§ Mais ce qu'il faut reconnaître, ce n'est pas seulement le génie de Rousseau : c'est le contre-sens social que marque cet ouvrage; c'est la révolution intérieure qu'il met à découvert. Il est manifeste que l'ancienne société religieuse et civile est prise en flagrant délit de contradiction et de faiblesse ; que les lois ne sont d'accord ni avec la raison, ni avec les mœurs, que le pouvoir religieux et civil, attaqué de toutes parts, paraît également faible, lorsqu'il discute, et inconséquent, lorsqu'il menace. Rousseau n'a pas de peine à démontrer que sa profession de foi est plus religieuse que son temps; et, se nommant lui-même le défenseur de la cause de Dieu, il remplit cette mission avec une force et une dignité que n'affaiblissent pas quelques traits d'arrogance et de mauvais goût. On ne peut résister à cette insidieuse et ardente logique. Rousseau met en pièces les objections du mandement; il fait, ou se fait illusion sur sa propre croyance même, et parle de l'Evangile avec un respect de chrétien, en même temps qu'il continue d'ébranler le dogme et le culte.

La composition de l'écrit est admirable pour l'enchaînement et la variété des formes. Les détails personnels, la discussion, le récit, le pathétique, la plaisanterie, l'invective s'entrela-

cent et se succèdent. Rousseau semble, dans cet écrit, rivaliser avec Voltaire et Montesquieu. A l'un il prend sa plaisanterie mordante et facile, dans le dialogue qu'il imagine entre l'Archevêque et un *janséniste* certificateur de miracles. Il imite de l'autre, mais avec plus de naturel, le discours de la jeune juive au dernier auto-da-fé de Lisbonne. Mais ce qui n'appartient qu'à Rousseau, à son génie, à la passion croissante du temps, c'est la vivacité de cette défense, et la récrimination altière contre le puissant. En repoussant les noms d'impie et d'imposteur, qui lui étaient adressés dans le style un peu traditionnel du mandement, Rousseau les renvoie à l'archevêque lui-même, avec une irrévérence hardie qui n'est pas seulement un mouvement oratoire : il *poursuit* ; et vous entendez un accent de rancune démocratique, inusité jusque-là, et comme le bruit sourd du flot qui monte.

« Vous me traitez d'impie ! Et de quelle im-
» piété pouvez-vous m'accuser ?... Les impies
» sont ceux qui font lire des libelles dans les
» églises. »

« Que vous discourez à votre aise, vous au-
» tres hommes constitués en dignité ! Ne re-
» connaissant de droits que les vôtres, ni de lois

» que celles que vous imposez, loin de vous » faire un devoir d'être justes, vous ne vous » croyez pas même obligés d'être humains. Vous » accablez fièrement le faible, sans répondre » de vos iniquités à personne; les outrages ne » vous coûtent pas plus que les violences; sur » les moindres convenances d'intérêt ou d'état, » vous nous balayez devant vous comme une » poussière. Les uns décrètent et brûlent, les » autres diffament et déshonorent sans droit, » sans raison, sans mépris, même sans colère, » uniquement parce que cela les arrange, et » que l'infortuné se trouve sur leur chemin. »

Cela était-il complétement vrai? Non; et le coup n'en était pas moins redoutable. Les hommes en dignité ménageaient fort Rousseau; Malesherbes avait été le confident de son ouvrage; le maréchal de Luxembourg se disait son ami; le prince de Conti était son protecteur. La cour ne savait trop que faire à son égard; et en le poursuivant, on aurait eu peur de le juger. Il n'y avait ni persécution sérieuse, ni martyre. Nous disons les choses comme elles sont. Il faut que nul enthousiasme trompeur, nulle réminiscence exagérée ne vienne altérer pour vous la vérité dont vous êtes dignes par votre âge, et par l'époque où vous vivez. Il faut en-

core moins, sous la Charte, s'indigner comme Rousseau sous le *bon plaisir;* et pour être juste, on doit reconnaître que dans ce bon plaisir même il y avait souvent plus d'indécision et de faiblesse que de tyrannie.

Une persécution plus sérieuse l'attendait hors de France. Condamné à Genève, chassé de toute la Suisse, Rousseau ne trouve d'asile que dans la principauté de Neufchâtel, sur les terres du roi de Prusse, qu'il craignait d'avoir blessé par un passage de son *Emile*. C'est de là que, dans l'intervalle de ses courses paisibles pour herboriser, il écrivit les *Lettres de la montagne*, chef-d'œuvre de polémique, auquel il n'a manqué qu'un plus grand sujet. Les premières peuvent être rapprochées de la *Réponse à l'archevêque de Paris*, et forment avec cet écrit la subtile défense où Rousseau prétend établir, par ses objections au christianisme, la preuve même qu'il est chrétien. Jamais le prestige de la dialectique, l'illusion de la parole ne furent poussés plus loin. La peinture du théisme évangélique de Rousseau, de sa foi chrétienne *à la façon de saint Jacques*, comme il dit, est une des choses les plus éloquentes qu'on puisse lire; et à côté de cette imagination et de ce pathétique, vous avez là controverse la plus ser-

rée, la plus pressante sur la procédure et les droits du Conseil de Genève.

Du procès particulier, Rousseau s'élève à la réforme politique avec une précision, une vigueur d'esprit polémique où n'atteignirent jamais ni *Wilkes*, ni *Junius*. On sait quelle fut la puissance de cet écrit; il arma les citoyens, comme une harangue de tribun. Mais le théâtre du combat était petit; et l'esprit d'innovation, encore tout spéculatif, attacha peu de prix à cette discussion ardente et pratique sur des faits et des droits mal connus. D'Alembert en parle avec indifférence, et ne conçoit rien à toute cette tracasserie de *représentans*, de *grand* et de *petit conseil*. Voltaire n'y voit qu'un texte de plaisanteries, qu'il a noyées parfois dans ses médiocres vers de la *Guerre de Genève*. Dans nos mœurs nouvelles, au contraire, cet ouvrage ne saurait être trop prisé et trop lu. Avec une admirable intelligence de cette discussion méthodique et légale qui convient à la liberté moderne, il y a ce feu vivifiant de la parole, qui dit à des ossemens arides : Levez-vous, et marchez. Organes de la presse, candidats de la tribune, relisez beaucoup cet ouvrage; vous y apprendrez plus, pour notre temps, que dans Cicéron même.

Pendant que cette pierre de scandale tombait au milieu de Genève, Rousseau, inquiété dans son triste asile de Motiers, fuyait de nouveau à travers les excommunications des pasteurs, et les pamphlets outrageux de Voltaire; et il ne trouvait enfin quelque repos que sur le lac de Bienne, dans cette petite île de Saint-Pierre, dont il a laissé une si délicieuse peinture. Bientôt exclu de cet asile par un ordre du Sénat de Berne, il ne lui restait plus de refuge que Berlin; mais une lettre de Hume, et les conseils de deux jolies femmes de Paris le déterminèrent à suivre le philosophe anglais dans son pays.

Pour cela, malgré l'arrêt du Parlement, Rousseau, sans nul obstacle, traversa la France, sa vraie patrie, sa patrie de gloire et d'*adoption*; et, logé par le prince de Conti dans l'enceinte privilégiée du Temple, comblé des hommages et des caresses de la belle société de Paris, il prépara tranquillement son départ pour Londres, avec Hume, qu'il nommait alors *le plus illustre de ses contemporains*.

Les suites de ce voyage et de cette amitié furent assez tristes pour la philosophie. Sans contester les torts de Rousseau, on peut croire que, des deux parts, l'union était trop mal as-

sortie pour ne pas mal finir. Le pyrrhonien systématique, le tory, le ministériel n'avait au fond nul rapport avec le fervent apôtre du spiritualisme et de la liberté. Tout en voulant du bien à Rousseau, il ne s'était fait nul scrupule de tremper dans une plaisanterie célèbre dirigée contre lui, cette prétendue lettre de Frédéric se moquant des persécutions imaginaires de Rousseau, et offrant de lui procurer, en sa qualité de roi, des malheurs plus réels. Que Rousseau ait été ombrageux, bizarre, blessé parfois des bons offices comme d'une injure, je le crois. Mais Hume fut bien pressé de se plaindre aux ennemis mêmes de Rousseau, et d'accuser publiquement de noirceur et de scélératesse l'homme illustre et malheureux qu'il avait pris sous sa garde.

Rousseau, après un séjour de treize mois à Wootton, où son temps ne fut pas perdu, puisqu'il y composa les six premiers livres de ses *Mémoires*, quitta brusquement l'Angleterre pour revenir en France. Il y fut errant d'abord, mais sans être persécuté. Il habita tour à tour chez le marquis de Mirabeau, à Trye, château du prince de Conti, à Lyon, à Grenoble, à Bourgoing et dans quelques autres lieux du Dauphiné. Puis il revint tout simplement à

Paris loger rue Plâtrière. Rousseau n'a pas raconté cette dernière époque de sa vie ; et on ne peut la connaître que par ses lettres et quelques récits de contemporains.

Depuis son retour, huit ans s'écoulèrent encore pendant lesquels, sans se refuser tout à fait aux hommages et à la curiosité de ses admirateurs, il parut renoncer à cette profession d'auteur, qu'il méprisait, dit-il. Les copies de musique et la botanique semblaient occuper tout son temps. Solitaire au milieu de Paris, à peine accessible à quelques curieux opiniâtres qu'il repoussait bientôt, et parfois cependant, se livrant encore au grand monde, il avait, au milieu des nuages croissants de son humeur, gardé tout son génie. Il suffit de rappeler ce qu'il écrivit à soixante ans sur le *gouvernement de Pologne*.

Non que cet ouvrage soit d'une politique aussi sensée qu'on l'a dit. Rousseau, par sa théorie de la souveraineté, n'était point fait pour trouver le remède à l'anarchie. Il ne se départ point de cette théorie, en raisonnant sur la Pologne de 1772, déjà mourante par le vice de ses lois, l'iniquité de ses voisins et l'imprudente inertie de l'Europe. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est qu'il ne se forme dans ce malheureux

pays un centre d'administration qui opprime le souverain, c'est-à-dire le peuple. Il redoute aussi beaucoup l'hérédité du trône; et il pense qu'une couronne élective, avec le plus absolu pouvoir, vaudrait encore mieux pour la Pologne qu'une couronne héréditaire, avec un pouvoir même borné. Enfin, au danger d'une guerre civile, excitée par chaque vacance du trône, il oppose l'expédient de tirer la couronne au sort. Beau préservatif sans doute contre l'invasion et la conquête! Toutefois, dans cet ouvrage, si faux à quelques égards, il y a une grande vérité que Mably n'avait pas aperçue dans son voyage d'observateur philosophe, et que Rousseau a sentie tout d'abord : c'est que le salut de la Pologne eût été dans le maintien de ses vieilles mœurs, bien plus que dans la réforme de ses lois.

Pendant que Mably disserte à perte de vue sur la forme des pouvoirs, Rousseau se borne à dire : « Si vous faites en sorte qu'un Polonais » ne puisse jamais devenir un Russe, je vous ré» ponds que la Russie ne subjuguera pas la Po» gne. » C'est par le développement de cette idée, c'est par la juste importance qu'il attache aux mœurs, aux usages, aux préjugés d'un peuple, que Rousseau marque réellement sa raison politique. On doit lui savoir gré de cette clair-

voyance, si on songe surtout qu'à la même époque la philosophie trompée applaudissait à l'hypocrite intervention de Catherine en faveur des *dissidens*, et célébrait l'oppression d'un peuple au nom de la tolérance. Consulté tour à tour par les Corses et par les Polonais, Rousseau put éprouver que le rôle des législateurs antiques était fini, et qu'il n'appartenait plus à un sage d'instituer ou de rétablir un peuple. Pendant qu'il écrivait, la Corse était réunie à la France, et la Pologne toute sanglante, arrachée en lambeaux par les despotes voisins.

Rousseau renonça dès lors aux méditations politiques, et ne s'occupa plus que de sa propre histoire, de ses chagrins et de ses malheurs. C'est sous ce point de vue peut-être qu'il est le plus original. Philosophe et publiciste, il n'offre qu'un degré plus rare d'imagination et d'éloquence, appliqué à des vérités connues avant lui, ou à des systèmes en partie erronés; et il a plus de passion et d'autorité dans le langage que de création dans les vues. Comme peintre de son propre cœur, comme écrivain égoïste et rêveur, il eut une grande nouveauté et une grande puissance. Il a empreint la littérature de ses couleurs pendant plus d'un demi-siècle, et à travers la plus grande des révolutions

sociales. Il a préparé, en France et en Europe, ce qui fait la poésie de notre temps, cette mélancolique contemplation de l'homme, dernier fruit des lumières et de la satiété.

En tête de ses *Confessions*, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise; mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égaremens de sa jeunesse, et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout d'ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique. Son repentir est pieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine; il remonte aux plus anciens souvenirs, à ces pre-

miers instincts d'orgueil et de colère, qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue, il s'écrie, plein de trouble : « Si j'ai été conçu dans l'iniquité, et si ma » mère m'a nourri sous le péché dans son sein, » où et quand, ô mon Dieu! je vous prie, mon » âme a-t-elle pu jamais être innocente? »

Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau volant des pommes à son maître, n'inspire à saint Augustin que cette sérieuse réflexion : « J'ai voulu commettre un larcin, et je l'ai » commis sans nécessité, sans besoin, mais par » le dégoût du bien et l'attrait du mal. J'ai dé» robé ce que j'avais déjà en abondance et » meilleur : ce n'était pas de la chose obtenue » par le larcin que je voulais jouir; c'était du » larcin lui-même et du péché. »

Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais à côté de cette austère théologie, quelle délicate observation du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvemens de la pensée! Avec quel charme il vous raconte sa peine pour apprendre le grec, qui était le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile, qu'il entendait sans effort! Mais tout à coup la voix sévère

du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice. « Malheur à toi, fleuve de la » coutume! qui peut te résister? ne seras-tu » jamais tari? jusques à quand rouleras-tu les » fils d'Eve vers ce grand et redoutable abîme » que traversent à peine ceux qui sont montés » sur la croix? » Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples : « Je n'accuse pas les paroles, dit-il, qui » étaient là comme des vases choisis et précieux, » mais le vin de l'erreur qu'on nous y versait » par la main de maîtres enivrés eux-mêmes. »

Je ne sais; mais il y a là pour moi un mélange de grâce et de sévérité, un tour d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais plus noble, où l'âme, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

Les *Confessions* de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au cinquième siècle. Mais quelle élévation morale, quelle effusion de charité! Rousseau, moins

humilié de ses fautes, qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis, à force de talent, le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour soi. Rien de haineux dans sa tristesse, ni d'orgueilleux dans son repentir. Il n'étale pas de ces tableaux où l'âme, en recherchant curieusement ses vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous. Il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche; et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie long-temps égarée est un livre édifiant.

Ce n'est pas que les sentimens naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alipe et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas, et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a là quelque chose d'une grâce ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme. On le sent à la manière dont il raconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son âme; comment il se lassa de ce qu'il apprend, comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les Manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de

croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvemens du cœur, que celle d'Augustin, disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les Manichéens et les astrologues pour Platon, et de Platon s'élevant à l'idée du christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Egypte, et tout à coup saisi d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie.

« Ainsi je souffrais, et je me torturais, m'accusant moi-même plus amèrement que jamais, et me roulant dans ma chaîne, jusqu'à ce qu'elle fût brisée tout entière, cette chaîne qui ne me retenait plus que d'une faible étreinte, mais qui me retenait encore... Je me disais au dedans de moi : « Tout à l'heure, cela sera fait ; cela va l'être ; » et en parlant, je croyais avoir achevé ; et je n'achevais pas. Je ne voulais pas cependant retomber dans mes fautes passées ; mais j'étais sur le bord, et je respirais... Les frivoles délices, les vanités des vanités me retenaient encore, comme de vieilles maîtresses ; et elles me tiraient par ma robe de chair, et me

disaient tout bas : « Nous renvoies-tu? et, dès ce moment, ceci, cela ne te sera-t-il plus à jamais permis? » Et quelles choses me suggéraient-elles alors, ô mon Dieu! puisse ta miséricorde les détourner de la pensée de ton serviteur! Quelles indignités elles m'offraient! quelles souillures! »

Cette crise violente est décisive. Augustin quitte le monde des rhéteurs pour la solitude chrétienne; il est baptisé par Ambroise. Mais, dans cette vie nouvelle, les affections du cœur n'ont pris que plus de force sur lui. Quelle tendresse pour son fils Adéodat! quelle religion pour sa mère! Laissez-moi, je vous prie, en traduire mot à mot quelque chose, et vous lire une page des *Confessions* d'Augustin. Ce sera dans le chapitre intitulé : *Entretien avec ma mère sur le Royaume des cieux*. C'est au moment où cette mère, qui est venue d'Afrique le chercher à Milan, espère le ramener avec elle dans leur patrie commune.

« A l'approche du jour où elle devait quitter la vie, de ce jour, ô mon Dieu! que, dans mon ignorance, toi seul connaissais, il arriva, par ta volonté secrète, je le crois, qu'elle et moi nous étions sans témoins, appuyés contre une fenêtre, d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison qui nous avait reçus au port d'Ostie, et où, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous reprenions des forces pour passer la mer. Nous étions là donc, seuls, conversant avec

une grande douceur; et, oubliant le passé pour regarder devant nous, nous cherchions de concert, et auprès de toi, ô mon Dieu! quelle doit être pour les saints cette vie éternelle que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. Nous aspirions de toute notre âme aux sources de cette fontaine de vie, qui est près de toi. »

Là, commence un entretien, ou plutôt une extase mutuelle entre ces deux âmes qui s'élèvent au-dessus des sens, pour remonter vers Dieu, à travers la création. Bientôt elles écartent ces symboles; elles font taire ce bruit des cieux et du monde, pour n'entendre que Dieu lui-même, dans le silence de la nature. Il leur semble alors que d'une rapide pensée, elles montent jusqu'à la sagesse éternelle, que toute autre vision disparaît, que seule cette sagesse les ravit et les absorbe dans sa propre contemplation, et que, dans la joie de ce moment d'intelligence, elle leur donne l'avant-goût et l'idée d'une éternelle béatitude. *Ut talis sit sempiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ.*

Voilà sans doute des beautés bien nouvelles pour la langue romaine, une éloquence que ne soupçonnait pas Cicéron. Mais ce qui me ravit, c'est de voir combien ce sublime est mêlé de choses humaines et simples.

« Alors, poursuit Augustin, ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me regarde, je ne suis plus touchée de rien dans cette vie; je ne sais ce que j'y ferais encore, et pourquoi j'y reste, après avoir consommé mon espérance. Il y avait une chose, pour laquelle je désirais m'arrêter quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique, avant que je meure. Cela, mon Dieu me l'a donné avec surabondance, en m'accordant de te voir aussi mépriser tous les biens de la terre, pour ne servir que lui. Que fais-je encore ici? » Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas assez bien; mais, à cinq ou six jours de là, elle se mit au lit avec la fièvre; et un jour, dans sa maladie, elle perdit connaissance, et fut un moment enlevée à tout. Nous accourûmes; elle revint bientôt à elle-même; elle nous regarda moi et mon frère, et nous dit, comme en nous interrogeant : « Où étais-je tout à l'heure? » Puis, nous voyant muets de douleur : « Vous laisserez ici, dit-elle, votre mère. » Je me taisais, et je retenais mes larmes. Mon frère dit quelques mots qui semblaient exprimer le vœu qu'*elle* finît sa vie, non en terre étrangère, mais dans *son* pays. Elle l'entendit; et, le visage ému, le blâmant des yeux de penser ainsi, puis me regardant : « Vois comme il parle, » me dit-elle; et elle ajouta : « Déposez ce corps partout; n'en ayez aucun souci qui vous trouble; je vous demande seulement de vous souvenir de moi, à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. »

Là s'arrête la confession historique d'Augustin. Les quatre derniers livres de son ouvrage ne renferment plus de récits et d'aveux, mais seulement des méditations, des prières, des *so-*

loques, pour emprunter le titre d'un autre de ses écrits.

Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur, et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtemens plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles*, il a beau même annoncer sa réforme intérieure, on la sent faiblement; et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage, et d'autres écrits de Rousseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition morale, nouveau dans notre langue. Là, Rousseau a excellé dans deux choses, le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois, et le pathétique familier, la mélancolie dans les petites choses. Ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

Avant lui, vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde. Bossuet lui-même, le génie le plus élevé, l'homme de la plus

libre éloquence, est une portion de la monarchie de Louis XIV, et en représente la dignité et la grandeur, par son langage, autant que par la place qu'il y remplit. Il en est de même de presque tous les grands écrivains de cette époque, hormis La Fontaine. Plus tard, Voltaire, si novateur dans ses principes, était cependant assujetti, plié sur bien des points à l'ordre social du temps. Il n'y avait plus, au dix-huitième siècle, un roi puissant et respecté pour lui-même; mais il y avait encore la cour : et, de même que Bossuet et Racine, avec leur gravité magnifique ou leur noble élégance, ont quelque chose d'assorti à Louis XIV; ainsi Voltaire pouvait paraître le poëte naturel de cette cour licencieuse et spirituelle, qui garde les abus dont elle se moque, et profite encore des choses qu'elle ne croit plus.

Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles, et ces jets d'eau de Chantilly, « qui ne se taisaient ni jour ni nuit (1). » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance interdisait aux écrivains du dix-

(1) Bossuet, oraison funèbre du prince de Condé.

septième siècle. En étant plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve ; en s'arrêtant à plus de détails infimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade, plutôt que d'un homme en santé. Sa sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire avec une subtilité ennemie de lui-même quelques-uns de ces mauvais sentimens qui traversent l'âme, et s'enfuient bien vite. Il les arrête, pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là, devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supporter, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins pur, le langage déjà moins sévère ne s'offensaient pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à sa diction forte et colorée ; et ses mouvemens, son harmonie saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans

la prose. Par là, il était l'orateur du dix-huitième siècle : il l'était non-seulement dans les causes débattues par la société, mais dans sa propre cause, dans l'histoire de ses petitesses, de ses malheurs. Il avait donné le même droit à sa personne qu'à ses écrits; il avait fait de sa misanthropie réelle ou affectée un titre pour plaire à son temps, et habitué la société à admirer en lui un de ces hommes supérieurs et mécontens qui se séparent d'elle, pour la dominer.

Tandis qu'il achevait ce rôle ou cette destinée, vivant presque solitaire à Paris, s'occupant de son herbier, et faisant de longues promenades auxquelles Bernardin de Saint-Pierre était parfois admis, Voltaire venait au même lieu recevoir la couronne de sa vie entière, et contempler la révolution qu'il avait faite. *Irène* est une bien faible tragédie, Messieurs, mais une date mémorable. Voltaire, le grand poëte, le philosophe populaire, celui qui pouvait dire :

J'ai plus fait dans mon temps que Luther et Calvin,

après vingt ans d'exil à Ferney, au milieu des hommages de l'Europe, venait enfin triompher à Paris. « Non, dit un contempo- » rain, l'apparition d'un revenant, celle d'un » prophète, d'un apôtre, n'aurait pas causé plus

» de surprise et d'admiration, que l'arrivée de » M. de Voltaire. » Je le crois bien; tout cela Voltaire l'était pour le dix-huitième siècle. La longévité de son infatigable intelligence semblait le seul miracle approprié à la foi de ce temps, sa toute-puissante raillerie, l'apostolat de cette société spirituelle et légère, et sa présence victorieuse, adorée, l'accomplissement des prophéties du scepticisme contre celles de l'Église. Le génie seul n'aurait pas enlevé tant d'hommages. Mais à l'enthousiasme qu'il inspire se mêlait ici l'esprit de réforme et la ferveur de parti, le zèle de l'humanité et l'amour de la licence, le bien, le mal, la défense de Calas et la dérision de l'Évangile, les beaux vers et les vers obscènes. Tout venait pêle-mêle dans ce triomphe; et l'hymne de la gloire était chanté par le vice.

C'est ainsi que, le 30 mars 1778, Voltaire, sortant du vieux Louvre et de l'Académie, traversa le Carrousel, aux applaudissemens d'une foule immense, pour aller au Théâtre-Français jouir de la sixième représentation d'*Irène*. Vêtu à l'ancienne mode, avec sa grande perruque poudrée, et ses longues manchettes de dentelle, il portait une magnifique fourrure de zibeline, présent de cette coupable impératrice trop célébrée par

lui. Un feu extraordinaire brillait encore dans ses regards; et les mots ingénieux lui échappaient sans cesse. *Irène*, ou plutôt Voltaire, excitait l'enthousiasme qui jadis avait salué le *Cid*. Le peuple applaudissait dans la rue; des hommes de cour remplissaient le parterre; et les femmes parées, debout dans les loges, battaient des mains. Et quand, après la représentation, le buste du poëte, fut couronné sur la scène, ce fut un nouveau délire. Voltaire était enivré, plus qu'un jeune auteur à sa première pièce applaudie, et il disait avec vérité : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir? » Deux mois après cette apothéose, le 30 mai 1778, Voltaire cessait de vivre; sa merveilleuse et frêle nature, épuisée par tant d'émotions, s'était enfin brisée.

Un mois après cette mort bruyante et entourée, le rival de Voltaire, si Voltaire en eut un, Rousseau, à peine âgé de soixante-six ans, terminait, le 3 juillet, une vie dont il fut soupçonné d'avoir lui-même rejeté le fardeau.

Ces deux spectacles si rapprochés semblaient dire ce qui avait manqué à la philosophie de ces deux grands écrivains. L'un, passionné pour le bruit, le monde, le théâtre, jusque dans l'extrême vieillesse, avait hâté sa mort, en déclamant les vers d'une dernière tragédie, plus faible en-

core qu'*Irène*. L'autre, solitaire, farouche, la raison troublée, avec un génie encore plein de vigueur, s'était peut-être frappé de sa propre main, ou mourait consumé d'une inquiétude sans cause, et d'un orgueil sans bornes.

Quoi qu'il en soit, ainsi disparaissaient les deux plus actives puissances du dix-huitième siècle; ou plutôt leur mort permettait de voir plus clairement l'influence de leurs opinions, et tout ce qu'ils laissaient après eux. Je n'admets pas, à cet égard, les termes du parallèle tel qu'on a voulu l'établir; je ne croirai pas au contraste providentiel que suppose Bernardin de Saint-Pierre, et qui lui montre dans Voltaire et dans Rousseau le *Mauvais* et le *Bon* génie du dix-huitième siècle. Chacun d'eux a pris sa part de ce double rôle; et cette part, plus ou moins inégale, se retrouve dans toute l'histoire de notre société présente.

L'action de ces deux hommes cependant fut, à quelques égards, aussi diverse que l'étaient leurs génies. Voltaire eut plus d'influence sur l'opinion commune; Rousseau sur les caractères et les talens. Voltaire n'eut pas d'élèves originaux, ne suscita pas d'hommes supérieurs; il n'eut pour disciples que la France, dont il était l'organe, et l'Europe qu'il éblouissait des

idées de la France. Par cette ironie sceptique et ce zèle d'humanité, par ce goût d'indépendance et de bien-être qu'il trouvait et qu'il excitait dans son temps, il a, plus que personne, préparé l'esprit du nôtre, et le contraste singulier de nos idées et de nos mœurs. Son admirable justesse d'esprit, qu'une seule passion avait faussée sur le point le plus important du problème social, fait encore le fond des opinions en France, et domine ceux mêmes qui repoussent son nom.

Rousseau n'a pas exercé sur les esprits un aussi durable pouvoir. Hormis les temps de crise sociale, où ses doctrines furent commentées par des passions furieuses, il est resté dans la classe des écrivains spéculatifs, et des hommes éloquents qui ne persuadent pas. Quoiqu'il ait légué des expressions à nos publicistes, et des formes mêmes à nos institutions, ses théories ont perdu leur empire absolu sur les esprits; et, après avoir troublé violemment le monde politique, il n'a plus eu qu'une école littéraire, qui, par contre-coup, il est vrai, agit encore sur la société même. Mais sa double influence, aux approches de notre révolution, inspirait à la fois Bernardin de Saint-Pierre et Mirabeau, le contemplatif et le tribun, le peintre

élégant de la nature et l'impétueux orateur armé de colère et de génie. Bientôt, dans le bouleversement social, elle animait les études errantes d'un jeune officier français, jeté de son pays en feu parmi les sauvages de la Louisiane, et retombé du fond des déserts dans le camp de la guerre civile, et de là, dans l'isolement barbare d'une grande ville étrangère; elle nourrissait de tristesse et d'espérance ce fugitif alors inconnu, et le soutenait par l'exemple de ce que peut le génie contre l'infortune et l'obscurité.

On voit dans le premier ouvrage de M. de Châteaubriand, sous la date de 1796 et de Londres, combien, malgré l'originalité native de son esprit, il était alors imprégné des idées et des sentimens de celui qu'il nommait *le grand Rousseau*, et qu'il plaçait au nombre des cinq grands écrivains qu'il fallait étudier. Son admiration pour cette vive éloquence semblait presque le disputer en lui à l'impression si récente qu'il remportait des scènes sublimes de la nature sauvage; et, dans la hardiesse de ses riches couleurs, il gardait quelques traces de la mélancolie du *Promeneur solitaire*. Elles se retrouvent encore dans la création si originale de *Réné*. Mais on sent qu'entre la rêverie vaporeuse du philosophe mécontent, et le dégoût ardent du jeune

homme, tout un monde social s'est brisé, et n'a pu reprendre encore à la vie et au calme. La puissance de cette émotion immédiate a fait du roman de *Réné* un livre incomparable pour la profondeur et la poésie. Ce grand art d'écrire, qu'on avait tant admiré dans Rousseau, ce prestige d'une parole savante, harmonieuse, cette poésie de la prose reparaissait avec un éclat inconnu, un trésor d'images étrangères, et parfois un retour vers des modèles plus antiques et plus simples. Le disciple de Rousseau était devenu son éloquent adversaire; ou plutôt le peintre du christianisme, en reprenant le combat contre le scepticisme au point où l'avait laissé Rousseau, poussait plus loin la victoire, et rappelait vers l'Église épurée par tant de malheurs l'indépendance des esprits généreux, l'imagination des femmes, la raison des politiques, l'espérance de tous.

Pour lui, la nature s'était enrichie d'horizons nouveaux. A quelques sites de la Suisse ou du Piémont, à quelques bouquets de bois merveilleusement décrits, mais vulgaires et voisins des villes, le peintre voyageur substituait l'Océan, l'Amérique, l'Italie, la Grèce, l'Egypte, la Judée, tous les grands points de vue de la terre et de l'histoire.

Cette solitude, artificiellement rêvée par Rousseau, un autre l'avait surprise et contemplée vivante dans les déserts de l'Amérique. Cette vie sauvage, abstraitement défigurée par le philosophe, un autre la faisait entrer dans la poésie, et l'ajoutait comme une nouvelle scène au drame inépuisable du cœur. Quelle vaste carrière d'imagination! quel éclat de génie! Et, pour marquer encore un point de ressemblance, quelle union de l'éloquence la plus ornée, la plus brillante, avec la précision sévère du style politique!

L'influence de Rousseau n'est pas moins sensiblement marquée dans les ouvrages du grand poëte anglais de notre époque. Mais elle y est gâtée, bien plus que corrigée. En fortifiant chez Byron cette haine contre la société, qui n'est pas le jugement de l'homme vertueux et du sage, elle s'empreint d'un alliage de scepticisme. De là cette poésie mélancolique et pourtant sensuelle, amère sans être sérieuse, empruntant au spectacle de la nature les plus riches couleurs, et comme illuminée de cet éclat physique du monde, mais n'y portant pas l'émotion morale qui en serait la grandeur et la vie. Le génie de Rousseau n'en a pas moins une grande part dans les impressions qui ont formé

le poétique égoïsme du peintre de *Childe-Harold* et de *Lara*, comme Voltaire dans l'éducation philosophique du peintre de *Don Juan*. Byron avait dans la mémoire et devant les yeux le bosquet imaginaire de *Clarens* (1), comme les bords enchanteurs et tant de fois parcourus du *Léman*; et Rousseau lui a donné plus d'une inspiration de misanthropie et d'amour.

Enfin, si de nos jours encore, et dans notre langue, une poésie nouvelle, qui semble née d'elle-même, a cependant été redevable à la prose éloquente, si ce chant religieux qui s'élevait naturellement d'une ame jeune et tendre a reçu de l'étude quelques inflexions étrangères, on ne peut méconnaître dans les *Méditations* de M. de Lamartine, et dans la ravissante douceur de ses vers, çà et là quelques sons embellis du *Vicaire savoyard* et du *Promeneur solitaire*. Peut-être même, dans l'emploi que cette poésie mélodieuse fait des mots les plus simples, dans les détails familiers où se plaît cette élégance si noble, on sent que, s'il y a beaucoup de la langue divine de Racine, il y a plus encore de l'abondance pittoresque de Rousseau.

---

(1) Clarens sweet Clarens, birth-place of deep love, etc.
(*Child-Harold*, cant. III.)

La source de cette abondance d'émotions et d'images est la même chez le philosophe et le poète; c'est le spiritualisme et l'amour. Mais cette source doit jaillir de l'âme, et ne s'emprunte pas. Heureux celui qui l'a découverte en soi dès les premiers ans, l'a gardée sans mélange, et la répand sur tout le cours d'une noble vie! son génie aura ce que la perfection savante de l'art ne donne pas; et l'originalité naîtra pour lui de la pureté morale et de la grâce.

L'influence littéraire de Rousseau se retrouve aussi dans un des plus véhémens contradicteurs que ses écrits aient rencontrés de nos jours. Le célèbre auteur de l'*Indifférence*, dans sa logique hardie et tranchante, dans son style impétueux et travaillé, offre plus d'un trait de ressemblance avec le peintre d'*Emile*, dont il a peut-être trop vanté l'élocution enchanteresse. On voit qu'il s'est formé d'abord à cette école, bien plus qu'à celle des Pères. Il a, comme l'Hébreu fugitif, enlevé les armes de l'Egyptien, pour le combattre. L'imitation du style est parfois si marquée, qu'elle rappelle ces ouvrages de la *Renaissance* où un moderne s'appropriait, sous un cadre chrétien, soit *Florus*, soit *Térence*. Quant au fond même des opinions, si le prêtre du dix-neuvième siècle réfute avec une grande

hauteur les contradictions et l'insuffisance du théisme de Rousseau, on démêle pourtant je ne sais quelle prédilection dans l'hostilité même. On reconnaît la leçon oratoire du maître dans les rudes coups que lui porte l'élève; et on retrouve même sa leçon philosophique dans quelques opinions (1) hardies, indociles, que garde cet élève prosterné sous la foi. On sent que l'éloquent apôtre de *l'autorité* a été l'assidu lecteur du *Contrat social*, et que cet ardent esprit pourrait passer encore d'un extrême à l'autre.

Mais je m'arrête, et je ne voudrais pas juger nos contemporains, pour achever l'analyse de Rousseau. Qu'il nous suffise d'avoir marqué les principaux caractères de ce grand écrivain, publiciste erroné, mais puissant, moraliste inégal, mais souvent sublime et salutaire. Ce qu'on peut lui reprocher tombe devant le bien qu'il a fait. De même que l'antiquité, en divinisant ses héros, les séparait de tout ce qu'ils avaient eu de faible et de terrestre; ainsi, dans cette apothéose que fait la gloire, les erreurs de l'homme s'effacent par ses services. A ce titre, Rousseau conservera des droits à l'admiration, comme

---

(1) *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, p. 411.

écrivain de génie, malheureux par son génie même, comme sage et utile ami des premières années de l'enfance, comme éloquent défenseur du sentiment religieux dans un siècle de scepticisme, comme interprète formidable de principes populaires qui devaient se rectifier après lui, et contribuer par leur excès même à fonder la liberté sur les lois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU COURS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

QUATORZIÈME LEÇON.

QUINZIÈME LEÇON.

SEIZIÈME LEÇON.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

ERRATA.

Tome 2e, pag. 337, ligne 1re : Comme *il* eût été lettré ; *lisez :* comme *s'il* eût été lettré.

FIN DU TOME SECOND.

